



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









•

7


848
B15
1881





LA

PLÉIADE FRANÇOISE



Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine.

N^o 69.
A.

Baif, Jean Antoine de.

EVVRES EN RIME
DE 775-734
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

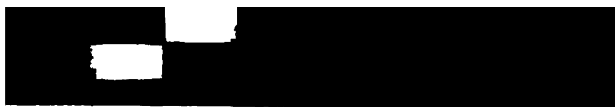
TOME CINQUIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC XC



LES MIMES

ENSEIGNEMENS & PROVERBES



LES
MIMES, ENSEI-
GNEMENS ET
PROVERBES
DE
IAN ANTOINE DE BAIF.
A MONSEIGNEVR
DE IOIEVSE DVC
& Pair de France.

A PARIS,
Par Mamert Patiffon Imprimeur
du Roy, chez Rob. Estienne.

M. D. LXXXI.

Aucc priuilege.





A MONSEIGNEUR DE IOIEVSE

DVC ET PAIR DE FRANCE.

Av mesme point, Monseigneur, que ie vien de recueillir mes esprits esgarez de l'éblouissante diuersité de tant de magnifiques Theatres, spectacles, courses, combats, mascarades, balets, poésies, musiques, peintures, qui en ceste ville de Paris ont recueillé les meilleurs maistres en chacun art, pour honorer & celebrer vostre bien-heureux mariage : La premiere pensée qui me vient, est de me rauiser, que la plus part des hommes, & les Grands plus que tous les aultres, font leurs affaires d'importance par maniere d'acquit comme en se iouant : leurs plaisirs & passe-temps, ausquels faudroit se iouer, ils les font comme choses fort serieuses, s'y employant à bon escient. Aussi me reconnoissant bien, ie pense qu'il m'est aduenu de mesme. Car au mesme point ie rencontre ce petit liuret de Mimes, enseignemens & proverbes, venant de sortir de la presse pour aller en lumiere : lequel à diuerses fois depuis cinq ou six ans i'ay com-

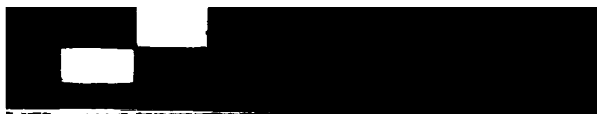
posé, ne pensant à rien moins, qu'à faire quelque chef d'œuvre en le faisant : Mais seulement me proposant de tromper les douleurs qui me trauailloyent au commencement d'une indisposition, laquelle se venoit emparer de moy pour le reste de mes iours. La foiblesse de mon entendement troublé des passions du corps, qui lors à cause d'icelles ne pouuoit estre longuement tendu, me donna l'occasion de chercher la variété des sentences & proverbes, que vous trouuez si dru & menu s'entasser en ces discours entre rompus & coupez de telle façon, qu'en bien peu se trouue vne fuite de propos liez & continuez. Or ce qui me donna plaisir en le faisant, cuida me desplaire estant fait : mais i'en donnay la veüe à quelques vns de mes amis, trop meilleurs & plus candides iuges de mon ourrage que moy-mesme, entre autres à monsieur Desportes, qui seul, & pour la suffisance de sa doctrine & pour la naïfueté de son iugement, me tient lieu d'un grand nombre d'hommes, & qui entre autres me dit, Que si les Coqs à l'afne auoyent bien eu le credit de plaire en leur temps, qui n'estoyent rien qu'un diuers amas d'attaques & medifances touchantes le particulier de quelques personnes, à plus forte raison & meilleur droit ce mien Recueil de sentences & proverbes, qui ne touchoyent à rien qu'au general, deuoit estre bien receu pour le fruit que lon pouuoit tirer des bons mots recueillis tant des anciens auteurs Hebreus, Grecs & Latins, que du commun vsage des peuples François, Italiens & Espagnols. Ainsi par ces miens amis ie fu enhardi d'auouer à moy, & de communiquer aux autres ce que i'en auoy fait. Au commencement i'en proposay vne petite montre, qui fut louee d'une partie de ceux qui en pouuoient iuger :

Beaucoup d'esfrangiers m'en applaudirent : tellement que ie ne dedégnay d'en faire d'auantage. Maintenant que ie voudroy bien montrer, non seulement à vous, Monseigneur, mais aux yeux de tous, vn bon témoignage du support & recours que les bonnes lettres recourent en vostre gracieuse faueur, & de l'obligation par laquelle vous aquerez à vous les plus excellents en tous arts & sciences, bien meritant d'eux par tous moyens : le me trouue en main ce petit liuret, lequel voulant exposer aux perilleux auis des hommes, ie pren la hardiesse de le munir de vostre nom, en le vous dediant pour ceste fin, & vous suppliant, Monseigneur, l'auoir agreable : & mesurer le present non pas à sa valeur, mais à la deuotion de celuy qui le vous offre pour arres de demourer à jamais

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur

L. A. DE BAIF.







PREMIER LIVRE
DES
MIMES, ENSEIGNEMENS
ET PROVERBES
DE I. A. DE BAIF.

*VRAIE foy de terre est banie,
Mensonge les esprits manie :
Tout abus regne autorisé.
Pour bonne loy passe le vice :
Sans balance va la iustice :
Honneur & droit est méprisé.
C'est estre fol que d'estre sage
Selon raison contre l'vsage.
Ceux qui m'entendent m'entendront,
O Fils de Dieu verité mesme,
Maints se vantent de ton saint cresseme,
Qui loin ny pres ne s'en oindront.
Ceux qui te croient & te suiuent,
Qui dans toy vivent & reuiuent,
Voyent à clair la verité :
Dirions-nous bien que nous en sommes?*

*Plus ne se trouue au cœur des hommes
 Espoir ni foy ni charité.
 Tu as en ton ame eternelle
 Empreinte vne loy naturelle,
 Qui seule à mort te menera.
 De tant de Témoin l'assurance,
 Qui ont proué leur esperance,
 Par leur mort te condamnera.
 N'enfrein cette loy veritable
 Dés tout-iamais à iamais stable :
 Pour autruy fay comme pour toy.
 Ne fay ce que fuis qu'on te face.
 Humains, en mutuelle grace
 Sçauriez-vous tenir cette loy ?
 Ah, Seigneur, tu l'as sceu bien dire,
 Que ton regne ny ton empire
 N'estoit de ce monde peruers !
 L'en auray tousiours déflance,
 Tant que verray toute arrogance
 Ta Saincteté mettre à l'enuers.
 Ah! tous ceux-là, Seigneur, qui disent
 Seigneur Seigneur, qui autorisent
 Sous ton nom leur impieté,
 Ne font pas tiens : mais ils se iouent
 De ton nom, quand de toy s'auouent,
 Pallians leur mechanceté.
 Dressans vne maline école,
 Ils font vne vaine parole
 De ta vraye & droite raison,
 Et la corrompent à leur guise.
 En font trafic & marchandise,
 Par barat, feintise, & traïson.
 Toy qui es doux & pitoyable,
 Te font vn tyran effroyable,
 Inhumain, cruel, & sanglant.
 Toy qui es la mesme innocence,
 Le Roy de Paix & de clemence,
 Te font outrageur violent.*

*Toy qui es ami de droiture,
 Te font le Dieu de forfaiture.
 Toy qui es fourgeon d'amitié,
 Gage d'amour & de concorde,
 Te font le fuçil de discorde,
 Et de brutale inimitié.*

*Où est plus la saincte assemblee
 En vn mesme espoir appelee,
 Sous vn seigneur, sous vne foy,
 Par vn lauement de Baptesme,
 Sous vn Dieu, sous vn pere mesme,
 Sur tous, par tout, entre tous Roy?*

*C'est là où tous s'entresupportent,
 S'entr'aident & se reconfortent
 En vnion & charité,
 Faisants tous vn corps de concorde,
 Vn esprit qui en tous s'accorde
 D'vn nœu de paix en verité.*

*Nous deprauez & maudits hommes,
 Dirons-nous que plusieurs nous sommes,
 Vn pain tout seul, vn mesme corps,
 Et que d'vn pain & d'vn breuuage
 Nous paissions en commun vsage,
 Par tant de haines & discors?*

*Où est ce peuple qu'on peut dire
 Affranchi du mortel empire
 De toute erreur & de forfait,
 Nettoyé pour entrer en grace,
 Et qui toute bonne œuvre face?
 Nul ne bien pense, ny bien fait.*

*Rien plus ne se voit que feintise :
 Rien que faulse opiniastrise :
 Rien que larcin & cruauté :
 Rien que toute audace rebelle :
 Rien que debauche, & point de zele :
 Rien qu'erreur & desloyauté.*

*Mespris de Dieu, tout vilain vice,
 Orgueil, insolence, auarice,*

*Tout pariure, nulle pitié,
 Brutalité plus que brutale,
 Braue en cet age desloyale.
 Nulle bonté, nulle amitié.
 Fraude, soupçon, & defiance,
 Enuie, rancueur, medifance,
 Blasphemes & rages ont cours :
 Charité la marque luisante
 De Chrestienté trionsfante,
 Esteinte se cache en nos iours.
 Nous pointillons sur la doctrine :
 Chacun à sa poste en deuine,
 Barbouillant la religion.
 Non contens nos songes en dire,
 Les publier & les escrire,
 En armons la sedition.
 O Religion mal-menee,
 Les Mondains qui t'ont profanee
 Te tiraillent à leurs plaifirs.
 Le tyran qui mal te manie
 En establit sa tyrannite,
 Le peuple ses trompeurs desirs.
 Sous ton saint nom tout se renuerse.
 L'auare l'auarice exerce :
 L'inhumain l'inhumanité :
 L'yurongne son yurongnerie :
 Le brigand la briganderie,
 L'impudic l'impudicité.
 L'ambition sous toy s'auance :
 Sous toy se haulse l'ignorance :
 Sous toy la gueule s'entretient :
 Sous toy florist la fetardise :
 Sous toy l'impieté maistrise :
 Sous toy le forfait se maintient.
 Donques tu n'es plus qu'yne fable,
 O Religion venerable,
 Vn nom feint, masque de vertu :
 Sous lequel le vice ordinaire*

Deborde le monde à mal-faire.
Religion sainte, où es tu ?
Où es-tu, Religion sainte ?
Quelle bonne ame au vis atteinte
De te garder se vantera ?
Mais qui tenant la loy benigne
De Iesus Christ, en estant digne
Le nom de Chrestien portera ?
Celuy qui mettant sa fiance
En vn Dieu, de son alliance
Ne voudroit pas se foruoyer.
Celuy qui viendra par humbleffe
En douce & deuote simpleffe
A la loy de Dieu s'auoyer.
Celuy qui de tout son courage
Aimera Dieu, tout bon, tout sage,
Tout saint, tout entier, tout pouuant.
Celuy qui vn Dieu seul adore,
Pour feinte que lon peigne ou dore,
Desloyal ne s'en demouuant.
Qui la reuerence à Dieu deue
A autre qu'à luy n'a rendue :
Mais s'y fiant & l'honorant,
Iour & nuit en sa loy repense :
S'y plaißt, en ha reiouissance,
La songeant & la discourant.
Non pour en faire vne parade,
Ou quelque vaine mascarade,
A piper les autres humains :
Non pour en abusant, la dire :
Mais pour dedans son cœur l'escrire,
Mais pour la mettre dans ses mains.
Son prochain d'vne amour extreme
Il aimera comme soy mesme.
L'aidera, le confortera.
Luy fera d'vne mesme grace
Tout ce qu'il voudra qu'il luy face.
Ce qu'il fuyroit ne luy fera.

*Son cœur qui à bien faire tire
Hors de raison rien ne desire,
Dont son voisin s'offenseroit.
Enuers les hommes debonnaire,
Plustost que d'une seule en faire,
Cent iniures endureroit.*

*L'autruy ne conuoite ny pille.
D'autruy la femme ny la fille
Il ne voudroit deshonorer.
Sa main il n'a iamais polue.
Il ne rançonne ny ne tue.
Pour rien ne veut se pariuier.*

*S'il fault, reconnoist son offense :
S'amande, en fait la repentance :
Et iuste & droit y satisfait.
La Religion n'est pas feinte
D'un qui garde ainsi l'ame sainte,
Fuyant comme mort le mesfait.*

*Au moins, Peruers, si de mal-faire
Vous ne pouuez plus vous retraire
Plongez en la perdition,
Aumoins de vostre forfaiture
Ne faites plus la couerture,
L'innocente Religion.*

*LA Lyre à l'Asne, au Porc la Harpe :
Haze au viuier, au clavier carpe.
Qui l'oit ne l'oit : Qui voit ne voit.
L'ignorance est mal volontaire.
C'est grand mal telle faute faire,
Qui refait horreur si on l'oit.
Hors de raison tout extrauague :
En exil la verité vague :
L'art non art suit principes faux.
Pour ne voir plus les choses nettes*

Les hommes ont faulſes lunettes :
Ignorance nous fait cheuaux.
Eſprit volant d'æle legere
Trebuſche ſon homme en miſere.
Ne depriſe auant que priſer.
Celuy qui lourd porte vne teſte
Pluſtoſt que d'homme d'vne beſte,
Ne ſçait priſer ny deſpriſer.
Du bonheur vient la nonchalance,
De nonchalance l'ignorance,
D'ignorance part le mépris.
Du mépris ſourd la felonie,
De felonie la tyrannie :
Du Tyran la mort eſt le prix.
Honte malignité ſurmonte.
Domage ſuit la ſotte honte.
Honte ſouuent fert, ſouuent nuit.
Peu de crainte grand mal euite.
La crainte perdant on proſſite.
En ſon temps toute choſe duit.
Qui vaincre peut, la paix demande.
De peu de cas vient choſe grande.
L'ennemi mort la guerre faut.
Le priué, le public empire.
Si le Roy tout ſçauoir deſire,
Beaucoup de clemence il luy faut.
La vertu ferme tout emporte.
Plus tu peux, plus doux te comporte.
Qui vend le public, il ſe vend.
A traître iamais ne te ſe.
Gloire auecques peine eſtablie
Par vn hazard ſe perd ſouuent.
Grands honneurs ſont les grands courages.
Preſſe de maux les rend ſauuages.
Au deſeſpoir ſ'oubli' l'honneur.
Tous enſemble faut entreprendre,
Ou bien chacun à part ſe rendre.
Vertu conqueſte vn doux bonheur.

*Hantise abat la reuerence,
 La douceur du superbe, tance.
 Vaincu patist, ne fait la loy.
 Los mesprisé croist d'auantage.
 Euenemens font le fol sage.
 Qui tient sa foy, fait tenir foy.*

A mesme tout & ne rien faire ●
*C'est des cueurs la perte ordinaire.
 Grand dueil ne reçoit reconfort.
 En guerre où plusieurs Chefs commandent
 Les affaires point ne s'amendent.
 Le bon ordre, fait le plus fort.*

*Rien ne craint l'estat en concorde.
 Ce qui plus oste la discorde
 C'est la crainte de l'estranger.
 Ne resou rien à la volee.
 Depuis qu'elle est à la meslee,
 Bataille ne peut se ranger.*

Qui fait hostilité, l'endure :
*Plus vault à repousser l'iniure
 Qu'à la faire l'homme de cueur.
 Qui à rien qu'au public ne tire,
 Les cueurs des hommes il attire.
 Qui se borne, soit le veinqueur.*

*Peu vient à bien l'outrecuidance.
 Courroux s'éfume sans vaillance.
 Qui le sien garde assaut l'autruy.
 Peu profiter, prou peuuent nuire.
 Ennemi fait vertu reluire.
 Qui hait & doit, sent double ennuy*

Il craint qui sçait que vaut fortune :
*Fortune n'est contente d'vne.
 C'est honte perdre par mésoing.
 Qui yeut auancer il auance.
 Viçtoire la guerre commence.
 L'heur passe tost qui n'en ha soing.*

La vertu des Rois c'est sagesse :
L'honneur, c'est la sage vieilleffe :

La force, l'amour des suiets :
La loy, le ieune âge sans vice :
La charge, l'entiere iustice :
La richesse, vne ferme paix.
Ce qu'Art ne peut, hazard l'acheue.
Plus le mal surprend, plus il greue.
Les Rois croyent trop de leger.
Qui, pour bien mourir, veut bien viure,
Raison non passion doit suiure.
Méprendre, fait mal rengreger.
A tous non à chacun faut croire.
Grandeur fait le caché notoire :
La contrainte est demi-raison.
Tant ne plaiſt la choſe conquiſe
Que la choſe qui eſt requiſe :
Peur de perdre, eſt d'amour tiſon.
Mieux va l'eſtat & la prouince
Où ſeul mauuais regne le Prince,
Qu'où tout ſon conſeil ne vaut rien.
La certaine garde & deſſence
Du Roy giſt en ſon innocence :
En ſon conſeil le commun bien.
Parle à Dieu comme ouy des hommes :
Comme ouy de Dieu parle aux hommes :
Sage ne peut eſtre contraint.
Le temps eſt de verité pere,
Verité d'innocence mere,
D'innocence vertu s'empraint.
Rien violant long temps ne dure.
Coûtume eſt vne autre nature.
Beaucoup ſe perd, où peu fait tout.
Qui bien commence, bien auance.
Qui par petite erreur commence,
En grand erreur ſe trouue au bout.
Croire tu dois, qui veuſt apprendre.
Promptement nul ne peut comprendre
La choſe, à laquelle il n'eſt duit.
A force d'entente pareille

La memoire prompte s'éueille.
 Penſer nouveau ſoudain s'enſuit.
 L'homme bien né ſçauoir deſire.
 Bien ſçauoir celuy ſe peut dire
 Qui peut enſeigner bien à point.
 Quelques vns aiment mieux pareſtre
 D'eſtre ſçauans & ne point l'eſtre,
 Que l'eſtre & ne pareſtre point.
 Auarice eſt outre nature,
 Qui rien que l'auoir ne procurc.
 Mais des pieges il inuenta
 Qui premier ſe mit à bien faire.
 L'homme aime l'homme d'ordinaire,
 L'auare ſeu ſ'en exemta.
 Qui penſe ignorer, ſe diſpoſe
 A chercher ce qu'il ſe propoſe :
 Le bien cherchant le trouuera.
 L'ayant trouué quoy que puiſſe eſtre
 L'ira iuger & le cognoiſtre :
 Le iugeant ſçauant ſe fera.
 Bien iuger appartient au ſage.
 Le peuple eſt maiſtre du langage.
 Chacun vault où il eſt prudent.
 Nul à l'autre ne fait apprendre
 Ce qu'il n'ha ny ne ſçait comprendre.
 L'erreur des grands nous va perdant.
 Qui ne croit ce qu'on luy propoſe
 A le reprouuer ſe diſpoſe.
 S'il ne ſçait pas le reprouuer,
 Qu'il le croye & que plus n'en doute.
 Ou'vn autre il croye & qu'il l'écoute,
 Celuy qui mieux ne ſçait trouver.
 Le mal aſſoupi ne remue :
 Si nature fait, l'art le mue.
 Que le Prince luy-mefme aux bons
 Les honneurs & les eſtats donne.
 Mais que des autres il ordonne
 Pour faire les punitions.

Ren à chacun comme il est digne.
C'est blasme donner à l'indigne :
Bienfait mal-assis, est méfait.
A Dieu, la maïesté Royale
Par liberalité s'égale.
L'homme à l'homme est Dieu, qui bienfait.
Vertu fait la vie meilleure.
Vertu c'en est l'ancre plus seure,
Que nul fortemp ne forcera.
Ne songe ce qui n'est à faire.
Fay beaucoup, & ne promé guere.
Aime ton peuple, il t'aimera.
Aime toy, non d'amour si vaine
Que toute autre amour te soit peine.
Qui s'aime trop n'a point d'ami.
Ami, qui vn autre ami aime
Et le secourt, fait pour soy mesme.
Sot ami, c'est vn ennemi.
Aux affaires se fait le sage.
Pren le certain pour l'auantage.
Qui pense bien, n'est pas oisif.
Pensant bien, tant de fois on pense
Que l'on pense avecques prudence.
Qui pense plus, est moins fautif.
Efforce toy de si bien faire
Qu'en bien faisant tu puisses plaire
A tous non seulement à toy.
Vn bon Roy, Dieu nous represente.
Le Roy, c'est vne loy viuante :
Tant la loy peut avec le Roy.
Prou de sens en peu de langage.
Le fou se perd là où le sage
En peu de mots le vray deduit.
D'vn petit glan sourd vn grand chéne :
Petits chainons font la grand chaine :
Petit labour porte grand fruit.

CHANGREONS propos puis que tout change.
 Le gros brochet le menu mange :
 La fourmi mange les crapaus.
 D'habits d'autrui mal on s'honore :
 L'oiseau se perd qui trop s'effore,
 Si lon vole mal à propos.
Comme auroit la langue emplumee
 Renard qui dort la matinee !
 La force le perd où est l'art.
 Qui n'ha rien en ce maudit âge
 Est tenu pour fol, fust-il sage.
 La peste fuy tost, loing & tard.
Lettez viste la verge blanche :
 Qui s'obstine sus la reuanche
 Pourra bien se voir à l'aflac.
 La matiere enfoncer on n'ose :
 Et perderons nous nostre cause
 Pour n'auoir veu le fonds du sac ?
Vous ne voulez quiter les armes ?
 Gardez du Crocodil les larmes :
 Et de l'Aspic gardez la dent.
 Gardez du Basilic la veue :
 Gardez du Scorpion la queue.
 On peut bien rire en se perdant.
C'est vn vieil mot, ou rendre ou pendre :
 Quartier vendu fait l'autre vendre :
 Vous battez, les autres prendront.
 Autour acharné sus la poule
 Fuit son gibier. Le temps se coule :
 Nos ans vont, & plus ne viendront.
Fol quiert malheur. Fol tost commence.
 Fol se debat. Fol rien n'auance.
 Fol est soudain fol decouuert.
 Fol plus depend qu'il n'ha de rente.
 Fol de raison ne se contente.
 Fol se laisse prendre sans verd.

Fol ne garde son assurance :
Fol se paist de vaine esperance :
Fol se repent, fol se deçoit.
Fol ce qu'il tient à ses pieds iette.
Fol quitte & lasche : & puis regrete.
Fol ne croit que quand il reçoit.
Le Corbeau trouua la Vipere
Qui dormoit : & d'elle veut faire
Son gibier. Du bec la beca.
Elle se reueille bequee :
Et s'éueillant s'est rebequee :
Mord à mort cil qui la pica.
Ce Dieu que l'Vniuers adore
Pere de tous, le Pere honore
En la gloire de ses enfans.
Ainsi qu'il honore le Pere,
Fait luire l'honneur de la mere
Entre ses enfans trionfans.
Ne suy du papillon la ioye :
Vn mal appaisé ne rudoye :
De la fumee ne tombe au feu.
Par l'æle ne pren la Cigale.
Le vin tu as fait, si l'auale.
Lors ce fut ieu : ce n'est plus ieu.
Vn grand desert de grande ville :
Femme & vin perd le plus abile :
Emant aillé n'attire fer.
La figue i'appelle la figue.
Pour entrer en la sainte ligue,
Faut vomir la poison d'enfer.
Le croyant ne le voudras croire.
Le riche (c'est chose notoire)
Est méchant ou fils de méchant.
Don d'ennemy c'est malencontre :
Chastoy d'ami c'est bonnencontre :
Qui te mordra, te va lechant.
Je ne mange pain de mensonge :
Desir d'auoir mon cœur ne ronge :

De parler aux foux vient mépris.
 L'enfant chaste & discipline :
 Achette la bonne doctrine :
 Ne la ven, car elle n'ha pris.
 La débauche est la fosse creuse :
 Vn piege l'amour cauteleuse.
 Qui se remord ? qui se repent ?
 Qui suit l'amour & la mollesse.
 Volupté glisse flatereuse,
 Et pique & mord comme vn serpent.
 Le débauché c'est vn nauire
 Où le pilote yure soupire
 Sus la mer vn somme profond.
 T'ont batu sans que t'en douluffes :
 T'ont tirailé sans que le sceuffes :
 Verras-tu point ce qu'elles sont ?
 Le dernier venu c'est le maistre :
 Oifons meinent les Oyes paistre :
 Le Loup mourra dedans sa peau
 Sinon que tout vif tu l'escorches.
 Marchez dauant les porte-torches :
 Lon brunche au chemin le plus beau.
 O Cheureuil, le Lyon n'attaque :
 Le portant hasté se detraque :
 Dieu peut tout, mais tout il ne veut.
 Les grans bæufs ne font les grans raies.
 De grans langages grandes baies.
 L'homme veut tout qui rien ne peut.
 Les afnes s'affublent de chapes :
 Dieu sçait comment se font les Papes :
 Rois naissent tels qu'il plaist à Dieu.
 Chacun veut emplir sa besace.
 Qui fait bien, n'ha ny gré ny grace.
 A dieu l'estat, les loix à dieu.
 Belles fleurs naiues & franches,
 Qui floriffiez nettes & blanches,
 Fermes en fidelle candeur,
 Le Sceptre d'or entre vos fueilles

*Droit s'élevant, haut à merueilles
 Jettoit vne grand' resplendeur.
 La blancheur s'est faitte sanglante :
 En noirceur hideuse & dolante,
 L'or du Sceptre s'est obscurci.
 Vos feuilles sont toutes fletries :
 Vos beautex se sont defleuries :
 Vostre pouuoir s'est raccourci.
 Mais quand avec la primeuere
 Vn Soleil qui meilleur eclere,
 En douce paix vous reioindroit,
 O blanches fleurs gates nouvelles
 Plus que iamais floririez belles.
 Vostre honneur au loing s'étendrait.*

*Changeons de ieu. La ligne aligne :
 Iamais tigneux n'aima le pigne :
 Haine de Princes est la mort.
 Grand bien ne s'aquier en peu d'heure.
 A qui trop pense, prou demeure.
 Qui plaide à son seigneur ha tort.*

*Le fol à son maistre se ioue :
 Du char la plus mechante roue
 Est celle qui crie tousiours.
 Morte la fille, mort le gendre :
 Grand priuauté mépris engendre :
 Mauuaise garde paist les Ours.*

*Lon connoist au fait que vaut l'homme :
 Le loup retourna loup de Romme :
 Bon gardeur passe l'amaffeur.
 Mechant ouurier bon outil blâme.
 Qui put le plus, le plus s'embâme.
 Croire de legier n'est pas seur.*

*Le temps le quiert, le ciel l'ordonne :
 A ceux qui ont, l'auoir se donne :
 Trop haut monté doute souuent.
 Fin larron le larron derobe.
 Deuers le feu la double robe,
 Le mauuestu deuers le vent.*

Trop de miel mangé s'amertume :
Qui trop le plaisir accoustume,
Gaste du plaisir le plaisir.
Le chien ce qu'il vomist remange.
Le fol de faillir ne s'étrange :
Hastif se repent à loisir.
C'est malheur voir le droit enfreindre
Par vn de qui ne t'oses plaindre.
L'auantiugé sans iugement
Condamne souuent l'innocence.
Vouloir dire & n'auoir licence
De parler, c'est vn grand tourment.
Le petit craint du grand la faute :
Du puissant la commande haute,
S'il ne commande bien, se perd.
Du fier la gloire deuiet honte :
Tort il attrait qui n'en fait conte :
Crain l'ennemi qui moins appert.
La grand' mauuaistié se retire
Sous beau parler. Le mal est pire
Qui fait le plus montre du bien.
Couardise on nomme cautelle :
Chicheté ménage on appelle :
Mais l'asne est asne, & le chien chien.
Soy dur à ouir qui accuse :
Se taire du haineux est ruse.
Le doux langage ha son venin.
Qui doute, entreprend d'assurance :
En fait d'iniures, l'oubliance
Est remede seur & benin.
Rigueur vient où iustice tarde :
Le malade qui mal se garde
Son medecin rend maupiteux.
Sinon à tort nul te halffe.
Puni le dur en sa malice :
Pardonne à qui fera honteux.
Malheur malheur l'homme seul greue !
S'il chet il n'ha qui le releue :

*S'ils font deux, deux s'entr'aideront.
Vne corde deux fois retorce
Endurera plus d'une force :
Tire grand charge, & ne se rompt.*

L Porc enseignera Minerue.
*Qui ne sçait maistriser qu'il serue :
Chacun pour soy & Dieu pour tout :
Qui se pourra sauuer se sauue.
Fortune par derriere est chauue.
Prendre faut tout par le bon bout.
Cherchez & sçauoir & sagesse.
Qui ha les lettres, ha l'adresse
Au double d'un qui n'en ha point.
Donne à Fortune peu de chose,
Beaucoup te rendra. Qui rien n'ose
N'auancera iamais d'un point.
Ose Mortel chose mortelle.
L'Asne avec le Cheual n'attelle.
Qui peu ne garde, perd beaucoup.
Mechanceté n'est corrigeable :
La simpleffe est trop deceuable.
Pense & repense auant le coup.
Deffe toy : la deffiance
Est tout le nerf de la prudence.
Sois iuste : & Dieu te pouffera.
L'homme mal né ne peut reluire :
Doctrine le bien né peut duire.
Nonchalance le gastera.
Le souffreteux est miserable,
Et le trop riche est enuiable.*

*Puiffé-ie viure entre les deux!
 Au moyen mon defir ie fiche.
 Pour ne me voir ni gueux ny riche
 L'eli mon aife au milieu d'eux.*

Le bien-fait receu rememore :
Qui peut te faire bien, honore :
Applaudi l'homme de valeur.
Insolent ne soit qui prospere :
Au malheur ne te defespere.
Pour peu bonheur, pour peu malheur.

Au chef, des soldats la prouesse.
Tarder fasche, & fait la sagesse.
Fay longs aprefts pour vaincre tost.
Cent fois remue, vn coup arreste :
Fautes d'autruy font saine teste.
Vn perd ou sauue tout vn ost.

Ne passe rien à prendre garde :
Il court assez qui bien retarde.
Qui sert au temps, il est loué.
S'oublier quelquefois profite.
Qui faut pour bien faire, merite :
Bien qui nuist, est defauoué.

Mauuais conseil ne porte change :
Mal à propos il se reuange
Qui au mechant ioint l'innocent.
Cour plustost mespris que folie :
Où regne sens, l'œil ne s'oublie :
Il fault qui aux fautes consent.

Rire d'vn malheur, c'est outrage :
L'iniure s'aigrift du langage.
Qui choie mechant, nuit au bon.
Hyer fut d'aujourd'hui le maistre.
De l'autruy volontiers se paistre
Longuement ne plaist sans cuiffon.

L'accoustumance est loy bien dure :
Qui prend trop d'aife il en endure :
Il perd sa foy qui n'en ha point.
La foy c'est tout ainsi que l'ame :

*D'où part iamais ne s'y reclame.
 Bonté change si on la point.
 Il ha dequoy qui veult mal faire.
 L'autruy le nostre fait deplaire.
 C'est regner ne rien couuoiter.
 Louange & debauche n'accorde.
 Où n'y ha point misericorde,
 Que sert prier ny lamenter ?
 Blasme par mechant est louange :
 Il est loué, non qui estrange,
 Mais qui range ses appetits.
 Qui veult passer son outrepasse
 L'egalera s'il ne la passe,
 Ne demourant des plus petits.
 Tort se fait qui l'indigne prie.
 Qui fait pitié, se fortifie.
 Pitié d'autruy de soy ha soing.
 Qui preste en heur, au mal le treuve.
 Qui est bon, cherche en faire preuue.
 Plaisir double, offert au besoing.
 Qui tost donne, deux fois il donne.
 Vn beau refus pour bienfait sonne.
 Prompt refuseur tromper ne veult.
 Qui bien l'assied reçoit la grace :
 Vn bon cueur le meffait ne passe :
 Plus reçoit qui plus rendre peut.
 C'est dol prendre & ne pouuoir rendre :
 Prendre c'est sa liberté vendre.
 De mesme cueur il prend qui rend.
 Qui ne sçait donner ne demande.
 Qui souuent donne redemande.
 Don de riche tost se reprend.
 A qui tousiours de dons tu vses,
 Larron le fais si le refuses,
 Tanfer qui cherche en toy recours,
 C'est le condamner de mal faire.
 Tanfer vn homme en sa misere
 C'est cruauté non pas secours.*

Qui dit, homme ingrat, il outrage.
 Homme ingrat à tous fait dommage.
 Les ingrats font les bons, vilains.
 Peu manque aux pauvres, tout aus chiches.
 Les auares quoy qu'ils foyent riches
 Jamais ne font ny souls ny plains.
 L'auare sur tous se mal tréte :
 A l'auare autant fait difette.
 Ce qu'il ha que ce qu'il n'ha pas.
 Pour tout mal aux auares prie
 Et souhaitte vne longue vie.
 Rien ne font de bien qu'au trespas.
 C'est vne honte bien honneste,
 Pour vn bon droit perdre la teste.
 Bonne honte sort de danger.
 Au fait douteux vaut hardieffe :
 Deshonneur la noblesse blesse.
 Noble ne peut s'asseruager.
 Vieil tort souffert nouveau tort meine :
 Vengeance faut s'elle est soudaine.
 Qui se vange vit de nouveau.
 Grand ennemi veinc qui veinc l'ire.
 L'ire du bon tost se retire.
 L'ire met l'homme hors de cerusau
 Patience outree deuiet rage.
 Le courroucé s'estime sage
 Où c'est qu'il est plus transporté.
 Au courroucé ne laisse en voye
 Le baston. Le puissant soudroye
 Se courrouçant d'autorité.
 Que nul à bon droit te haïsse.
 Rigueur approche de iustice.
 Pren malaise, l'aise prendras.
 Ce qui ne peut changer, supporte
 Et ne t'en plains. De ce qui porte
 Changement, estat ne feras.
 Bien, peut se cacher non s'eteindre.
 Pour delaiissé tu ne dois plaindre

Cela qui n'est qu'entrelessé.
Le beau dessein, bien qu'il demeure,
Pourtant ne faut dire qu'il meure :
L'honneur foulé n'est oppressé.
Nouveau los, le vieil los remonte :
Blâme frais l'honneur vieil démonte.
L'honneur d'indigne est deshonneur.
Bon renom luit mesme en cachete.
L'honneur est de grand garde & guete.
Le grand thresor que c'est l'honneur!
Ce mal est de tous maux le pire
Où l'offensé n'ose mot dire.
Tout malheur se croit de leger.
Qui gaigne & gaignant se diffame,
Il perd : c'est vn honneste blâme
Pauvre estre dit bon ménager.
En cueur attristé ne te ste.
Souffrir à douloir remedie.
Tourment fait mentir l'innocent.
Le mal de l'ennemi soulage.
Le mal de qui reçoit outrage.
Le mal qui fait bien on ne sent.
Ce qui plait à tant, à grand' peine
Peut se garder. Le cheveu meine
Sa petite ombre avecques luy.
Coupable craint de comparoistre :
Quoy que petit il le vist estre,
Le sage craint sôn ennemy.
Qui tousjours craint, se rend coupable.
Au mal qui n'est point euitable
C'est grand folie en auoir peur.
Qui craint ruine, la ruine
Tost ne l'accable ny ruine :
Qui ne la craint tombe au malheur.
O quel malheur vieillir de crainte!
L'homme qui craint dauant l'atteinte,
Est doublement de maux atteint.
Moins est que le valet le maistre

*Qui craint ses valets. Bien doit estre
 Leger le sommeil où lon craint.
 Maiefté sans force n'est seure :*
*De mal-avis malheur demeure.
 Aise & mal se suiuent de pres.
 Tant ne vaut victoire esperée
 Que la bonne paix assuree :*
*Appaise Dieu : commence apres.
 Nul grand estat de paix n'a ioye :*
*Car si dehors il ne guerroye,
 L'ennemi trouue en sa maison.
 De trop d'aise la negligence :*
De negligence l'insolence :
D'insolence maux à foison.

O *Deesse de grand' puissance
 A qui rendent obeissance
 Les habitans du monde bas :*
*Toy qui es tout aussi tost preste,
 Comme de les hauser au feste,
 De les ietter du haut en bas.*
 O *toy, qui maistresse te ioués,
 A faire les sceptres des houés,
 Tirant le pauvre du fumier :*
*Qui renuerfes en funerailles
 Les grands trionfes des batailles,
 Perdant leur orgueil coustumier.*
 Le *craintif ouurier de la terre
 Deuotieux te vient requerre :*
*Le Portugois, qui ses vaisseaux
 Met sur la mer en equipage,*

*Pour faire auare vn long voyage,
Te doute, O la Royne des eaux.
Le Saxon pistolier horrible,
Le Turc tyran archer terrible,
L'Espagnol fin & valeureux :
Les Citez en toutes contrees,
Et les Roynes de peur outrees,
Et les Rois te craignent poureux.
Que d'vn pié vangeur par iniure
Tu n'abates la fertè dure
Du pilastre planté debout :
Que le peuple par chauds alarms
N'émeue le repos des armes,
Pour troubler l'empire par tout.
Toufours la neceffitè forte,
Qui demarche dauant toy, porte
Ses gros cloux en sa main de fer,
Et brandist la barre cruelle,
Et iamais ne s'estoignent d'elle
Les outils des bourreaux d'enfer.
Bonne Esperance & la Foy rare
Peu souuent d'avec toy s'egare,
Couuerte d'vn blanc vestement :
Combien que, laissant ennemie
Des puiffans la douteuse vie,
Toy, tu changes d'acoustrement.
Mais le vulgaire variable,
Et l'amie non guiere stable,
Arriere estoignex s'en iront :
Lors que le vin est à la lie
Les amis de la compagnie
Cauteleux se departiront.
O Deesse vien secourable :
Et fay le mutin miserable,
Qui s'éleue contre mon Roy.
Contre le felon fauorise
De mon iuste Roy l'entreprise,
Et chasse des siens tout effroy.*

*O la honte de nos furies!
 O l'horreur de tant de turies
 De Citoyens à Citoyens!
 Quelle façon d'indigne outrage
 Ne court forcenant de nostre âge
 Contre le droit de tous liens?
 L'hoste desloyal vend son hoste :
 Ce temps maudit des maris oste
 Et rompt la sainte liaison :
 Rien n'a valu le nom de Pere,
 Ny de fils : rien le nom de Frere,
 Pour garantir de la traïson.
 Où ne s'est elle débordee
 Nostre ieunesse outreuidee ?
 Où a telle eu dauant les yeux
 De Dieu vangeur la bonne crainte,
 Si bien qu'elle se soit rétreinte
 De profaner les dignes lieux?
 De quels temples la place pure
 Ont-ils sauué de leur ordure,
 Qu'ils n'ayent méchamment fouillé ?
 Et quelles personnes sacrees
 N'ont-ils (les perdus) massacrees ?
 Quel Sepulchre n'ont-ils fouillé ?
 Des morts, aux caueaux des Eglises
 A sac par sacrilege mises,
 Ils ont troublé le saint repos :
 Et les reliques tant prisees
 Arrachant des chasses brisees,
 Aux chiens en ont ietté les os.
 Des deuotieux monasteres
 Ils ont fait deserts solitaires
 Le troupeau deuôt baniffans :
 Les vierges à Dieu dediees
 Ont incestement mariees,
 Des vœux le respect honniffans.
 Faisans ieu de grandes malices,
 Ont renuersé les edifices,*

En l'honneur diuin sacrés :
Dont les deplorables ruines
De leurs impietex malines
Sont les monuments execrés.
Mettez fin, Engeance execrable,
A telle rage miserable,
Ouriere de tant de mesfaits :
Souls & las de vostre mechance,
Cessez par cruelle vengeance
D'expier forfaits de forfaits.
O Dieu, dors-tu ? quand le pariure
Orgueilleux en son ame impure,
Braue l'innocent outragé.
Le déloyal hautain prospere :
Les Bons (desquels tu te dis pere)
Quittent leur pais sacagé.
La haue langueur de famine,
Le peuple des champs exterminé,
Fuyant de son maudit labeur :
Qui banni de sa maison erre
Et queste en estrangere terre,
S'accable d'vn dernier malheur. !
La guerre abat l'honneur des villes,
Aneantist des loix ciuiles
La crainte par impunité :
La fiere ignorance autorise.
Les bonnes arts defavorise,
Manques du loyer merité.
Dieu, t'ennuis-tu de ton ourage ?
Veus-tu bastir vn nouuel âge
Ruinant le siecle peruers ?
Les saisons vont defaisonées :
Le cours deregé des années
Se fouruoye errant de trauers.
En Ianuier contre la coustume
L'air de flambans éclairs s'allume :
Nous auons le tonnerre oui.
En Aueil & May pesle-mesle

*L'orage, la neige & la gresle
 Tout plaisir ont évanoui.
 De l'hyuer l'oifue froidure
 Outre son terme prefix dure,
 L'espoir du printemps retardant:
 Les fruits en la fleur auortee
 Fraudent leur ioyeuse portee
 Dauant la montre se perdant.
 C'est que la terre débauchee
 A la Delté recherchee
 Cesse de rendre vn sain& deuoir.
 Les mortels les grans Dieux irritent,
 Et mal deuôts plus ne meritent
 De sentir leurs graces pleuuoir.
 Mais le Ciel courroucé menace
 Des humains éteindre la race.
 Vn Comete plein de terreur
 De rayons malins nous regarde,
 Qui soufrete & famine darde,
 Peste, gast, meurdre, & toute horreur.
 O vray Dieu, si nous pauures hommes,
 L'ouurage de tes mains nous sommes:
 Si tu es tout bon, tout puissant:
 Si tu veux & tu peux bien faire,
 D'vn œil clement & salutaire,
 Voy-voy ton peuple perissant.
 Les Mahometans infidelles,
 Tartares, Turcs ames cruelles,
 Veus-tu les auoûer pour tiens?
 Es-tu leur Dieu Pasteur & maistre,
 Que tu les vois florir & croistre
 Baissant l'honneur des Chrestiens?
 Qui de haine & rancueur meurdriere
 De tes loix ne se chalans guière,
 Maudits s'entreuont guerroyant:
 Voire ceux d'vne meisme terre
 Pour ton nom s'entrefont la guerre:
 Et tu les vois, ô Foudroyant?*

*Je ne croy que tu puiffes prendre
 Plairir à voir le fang répandre
 Des tiens par les tiens dehachez :
 Ton honneur treffaint tu ne laiffes
 En garde à des mains vangereffes
 Des cruels de meurtre entachez.*

*La Paix bonne & l'Amitié belle
 (Non haine & difcorde mortelle)
 Accompagnent ta Royauté :
 Doncque, bon Dieu, nos cueurs inspire
 D'vn meilleur esprit : & retire
 Nos mains de toute cruauté.*

*Empefche nos erreurs de croifre :
 Fay que tous puiffions te cognoifre,
 Si ta grandeur nous le permet :
 Ou garde que par ignorance
 Ne nous perdions à toute outrance,
 Mal qui fous ton nom fe commet.*

*Par ta faincte & clemente grace
 De nos fils amende la race,
 Ramenant vn fiecle plus doux :
 Repurgeant nos pechez, émonde
 Le plant vicieux de ce monde :
 Ofte l'enfanglanté courroux.*

*Des peruers le deffein foudroye :
 La ieunefse à la vertu ploye :
 Aus vieux donne vn doux reconfort :
 Ta clairté fur mon Rox rayonne,
 Fay qu'vn bon confeil l'environne,
 Le tenant droiturier & fort.*

*Fay que ma chanfon veritable
 Soit dauant mon Prince agreable :
 Fay qu'il maintienne la vertu :
 Et de la langue flateresse,
 Qui me tafche offenser traitresse,
 Mouffe le tranchant rabatu.*

*Ainfi par concorde affuree
 La Royne leur Mere honoree,*

*Puisse voir en prosperité
De ses fils le Royal lignage
Florir, tous viuans vn long âge:
Moy iouir du don merité.*

*GARRE l'eau. Dieu quelle ciuette!
Qui le manche par depit iette
Après sa congnee, s'il est fou?
Tost ou tard. Le meilleur au pire.
Bien eschapé ne se peut dire
Qui traine encore son licou.
Ailleurs : autre prunier secoue.
A la fin qui par trop s'y ioue,
Il se fait bien mordre à son chien.
Couchon à tout : ou double ou quite :
Veindre ou mourir. Il perd qui quite.
Qui craint ne gagne iamais rien.
Rempars de bon fer, non de terre.
Plante, basti : ne fay la guerre.
Que chacun fist bien son métier!
Il va plouuoir : serre ton linge.
Singe, tu seras toufours Singe.
Lui fut Euesque, & puis Meunier.
Bonne lame sans vne paille!
Garde qu'au besoing ne te faille.
Ce n'est pas or tout ce qui luit.
En cent ans baniere ciuiere.
O que de couteaux de tripiere!
L'auengle vn auengle conduit.
A quatre deniers la hottee.
La Lisse fait tost sa portee :
Auengles naissent les chéaux.
Au ris, le plus hastif s'échaude.*

Rouge paillard, palle ribaude.
On donne des brides à veaux.
Tout l'Esté chanta la Cigale :
Et l'hyuer elle eut la faim vale :
Demande à manger au Fourmi.
Que fais-tu tout l'Esté? Je chante.
Il est hyuer : dance saineante.
Appren des bestes, mon ami.
Plus y perd, qui ha plus de honte.
Le Loup ne prend iamais par conte.
Pais gasté n'est pas perdu.
Vne main tire & l'autre file :
Le couteau, le couteau afile :
En payant quite s'il est deu.
Ou chaud ou froid : ou lâche ou lié.
Tu as beu le bon, boy la lie.
Soy bon ou vaurien tout à fait.
Viure, n'est finon vn passage.
Au sortir des plaids lon est sage.
Prou de parolles, point d'effét.
Ne gosse en choses d'importance.
Des maulx passés la souenance
Donroit vn plaisir merueilleux!
Mille chagrins pour vne ioye.
Qui ne voudra rompre, qu'il ploye.
Dieu punira les orgueilleux.
Qui à battre se veut ébatre,
Trouue en son chien de quoy le battre.
Semblables mœurs font l'amitié.
En Mars ou Auril seront Pasques :
Poissonnieres s' de vos caques.
Qui n'oit ne voit, c'est grand pitié.
Faut tous mourir pour vne pome.
O Fame tu fais trop de l'home.
La Truie songe tousiours bran.
Toujours ne durera la guerre.
Enuieux est l'erre sus l'erre.
Où n'y ha feu que sert l'ecran?

*Tout tant que l'homme sage entasse,
 Fol heritier le desamasse.
 Aquerir & iouir sont deux.
 A mont à vau mal va la peautre
 Là où lon s'atend l'vn à l'autre.
 N'aten d'autruy ce que tu peus.*

Le Lion & l'Ours se liguèrent :
Vne proie ensemble questerent :
La prennent : en sont en debat :
Le Renard leur querelle auise :
A l'emblee emporte leur prise :
La mange durant leur combat.

Tel foyre de peur qui menasse :
Tel ha le bon droit qui le passe :
Tel ha bon bruit qui rien ne vaut.
Loup s'enfuit tandis que chien chie.
Noel vient tant noel on crie.
A qui veut affex, rien ne faut.

Qui rit le matin le soir pleure :
Pour payer tout vne bonne heure.
Coc chante ou non, viendra le iour.
Vn grand feu sourd d'vne bluette.
Par vn trou la digue est defette.
La mule perd l'emble au seiour.

Tant qu'il se taist, le fol est sage.
Bien à son aise l'homme nage,
A qui lon soustient le menton.
Sage le Iuge qui tard iuge.
L'arc en ciel creins-tu le deluge?
Mains & temps font le peloton.

Il étreint peu qui trop embrasse :
Qui plus se haste s'embarasse.
Qui veut bon chien il le nourrist.
Qui peut souffrir veinqueur demeure.
Tout vient à tems qui attend l'heure.
Tant grate Chieure que malgist.

*Qui tient la poeste par la queue,
 Ainsî comme il veut la remue :*

L'oste du feu : la met au feu :
Fricasse comme bon luy semble.
Vn os à deux mastins ensemble,
Combien qu'il soit gros, est trop peu.
Le batu payera l'amande.
Celuy qui nous doit nous demande.
C'est la fau qui paye les prex.
La faim le Loup hors du bois chasse.
Le trauail qui plaißt tant ne lasse.
Autant des tondus que des rex.
De hannetons la bonne annee.
Le hay la beauté profanee :
Ce qui est rare ha plus de prix.
Le doux refus l'appetit donne.
Le don qui à tant s'abandonne
Trop difamé tombe à mépris.
Le plus foulé c'est touiours l'hoste.
Que cette verminaille on oste :
Car l'vn meurt dequoy l'autre vit.
A cheual vient la maladie,
Retourne à pié. Que Dieu maudie
Le mal que la peste suiuit.
Le trionse par vaine gloire
Ne chante dauant la victoire.
Laisse le cham, male herbe y croißt.
Feste il est pour qui n'a que faire.
Rane veut le beuf contrefaire.
Au mal ha pis qu'il ne paroißt.
Jadis la tortuë maufette
Pressa l'Aigle qui la reiette,
De la faire voler en l'air.
Par force il l'emporte, & la lasche.
D'enhaut elle fond & s'écache,
Paiment d'auoir voulu voler.
Vn Cerf borgne d'vn œil, viande
Du long d'vne riuiere grande.
L'œil borgne il tenoit deuers l'eau.
Sus la terre du bon œil guette,

D'où plus il creignoit qu'on l'aguette.
 Par le fleuve auale vn bateau :
 Vn arbalestier de là tire
 Au cerf vne tranchante vire,
 Qui les costes luy trauesa.
 Mal ne luy vient d'où se destre,
 Mal luy auient d'où plus se fle :
 Et d'où moins de mal il pensa.
 Vn autre Cerf fult l'enceinte
 D'aucuns veneurs : & par contreinte
 Dans la cauerne s'est ietté
 Du fier Lion qui le deffre.
 En vain d'vn malheur se retire
 Qui tombe dans l'autre appresté.
 Touts courent, mais hors de la voye :
 De biens mal aquis courte ioye.
 Il perd qui gagne par méfait.
 Tifre te faut la toile ourdie :
 Rien n'entrepran à l'estourdie.
 Commencement est demi fait.
 Regarde dauant & derriere :
 Au Soleil ne porte lumiere.
 Ne verse de l'eau dans la mer.
 Freflon la Cigale n'apelle
 Au prix de la chanson plus belle.
 Veus-tu cueillir? te faut semer.
 Dauant que de tirer emorche.
 Dauant que d'egorger n'ecorche.
 Ne crache pas contre le vent.
 Vn chien qui se perd & detache
 Auecque des tripes n'atache,
 Ou tu le chercheras souuent.
 Sote beauté, fole richesse,
 Malin sçauoir, lasche noblesse,
 Prince ignorant, tout n'en vaut rien.
 Pourri dedans sous belle montre.
 Au poisson à nager ne montre.
 Le lieure pelisse le chien.

Soit il honni qui mal y pense.
 La vieille roffe encore danse.
 O beau muzequin qui tant vauls !
 Mais n'est-ce pas vn grand damage
 Que le maistre n'en est plus sage ?
 Le fein aux chiens, l'os aux cheuaux.
 Qui se sent morueux qu'il se mouche :
 A rien de sacré ie ne touche.
 Qui ne m'entand ie ne m'entan.
 Reprenez qui sçauuez reprendre,
 Aprenez qui pouuez apprendre :
 Ie parle des neges d'antan.

A MONSIEVR DE VILLEROY,

SECRETARE D'ESTAT.

QVAND ie pense au diuers ourage,
 Où i'ay badiné tout mon âge,
 Tantost epigrammatifant,
 Tantost sonnant la Tragedie :
 Puis me gossant en Comedie,
 Puis des amours Petrarquisant :
 Ou chantant des Rois les louanges,
 Ou du grand Dieu le Roy des Anges
 Apres le Roy Prophete Hebrieu :
 Ores en metre, ores en ryme,
 Pour m'honorer de quelque estime,
 Mes vers semant en plus d'vn lieu
 Ie ri de ma longue folie,
 (O VILLEROY, de qui me lie

*L'amiable & nette vertu)
 Et ie di voyant ma fortune,
 Maigre s'il en fut iamais vne,
 Je suis vn grand Cogne festu :
 Qui cogne cogne & rien n'auance.
 J'ay trauaillé sous esperance.
 Les Rois mon trauail ont loué,
 Plus que n'a valu mon merite.
 Mais la recompense est petite
 Pour vn labeur tant auoué.
 Puis que ie n'ay croffe ni mitre :
 Puis que ie n'ay plus que le tiltre
 D'vne friuole penson,
 Bonne iadis, aujourd'hui vaine :
 Qui m'emmuselle & qui me meine
 Pour m'acabler de passion.
 Donques le mieux que puisse faire,
 C'est me tromper en ma misere,
 Maladif pauvre que ie suis.
 Voire au milieu de mon martire
 Me faut essayer la Satire.
 Souffrir & taire ie ne puis.
 Tout le premier essay ie trace
 Sur vn discours ioyeux d'Horace,
 Patron satiric des Latins.
 Depuis d'vne façon nouvelle,
 En des vers que Mimes i'appelle,
 J'ose attaquer les plus mutins.
 Garre la mouche Satyrique.
 Il faut que des coions ie pique :
 Mon poinson ie vas éguisant.
 A petit bruit la guespe vole :
 Mais quand elle pique, elle affole,
 Tant est son piqueron cuisant.
 Je ne scay que trop de nouvelles.
 Tu es mort si tu les reuelles.
 Aussi bien suis-ie pis que mort.
 Qui perd l'espoir il perd la creinte,*

Et toute reuerence éteinte.
 Il meurt qui vit & se remord.
 Ceci n'est rien que de l'ointure.
 Le leur appreste vne pointure
 Que ie laisseray dans le vis.
 Pay flaté : l'ay gasté l'enfance :
 Pay nourri l'orgueil d'ignorance.
 Osons-nous de l'ombre de l'Is.
 Ainsi qu'au vin, en la colére
 La verité se monstre clére.
 Le vise ailleurs, & tire ailleurs.
 O mechant Loup l'âge t'empire.
 Dieu vueills que deuienne pire
 En faisant les autres meilleurs.
 Le vieil Lyon lent à la queste
 Est vne dangereuse beste :
 A rien il ne sçait pardonner.
 La campane dessus la queué
 Du cheual qui mord & qui rué
 Auertist de s'en détourner.
 La male faim ma dent aiguise.
 Il faut qu'à quelqu'un il en cuise,
 Qui tost ma faim n'appaisera.
 Au chien qui d'aboyer s'égueule,
 Iettez vn bon os en la gueule,
 Incontinent il se téra.

Long temps ha que suis aux écoutes.
 Pay sur le cœur certaines doutes
 Que ie vous diroy volontiers :
 Mais ie crein, & parler ie n'ose.
 Qui parle ici ? est-ce toy, Chose ?
 Parle : nous n'auons point de tiers.

*Mon maître, la plus part des hommes
En nos vices fermes nous sommes,
Ne pouuans nous en démouuoir :
L'autre part, qui aime le change,
Puis au bien puis au mal se range,
Vn mesme ne se laissant voir.*

*Voicy Pontin qui sur l'estrade
En longue robe se panade,
La cornette à l'entour du cou.
Le voila chés la Balafree
Qui cherche la belle Geofree,
Et fait le ieune & fait le fou.*

*Puis le voyla qui, quoy qu'il couste,
En veut sçauoir : & prend pour houste
Barbatognas. Oit les leçons.
Va furetant chez les Libraires
Les liures les moins ordinaires :
S'en fait maître en toutes façons.*

*Le voicy qui soudain s'en fasche :
Frisque & mignon s'enamourache
De quelque muzequin friand.
Aux festins, aux quais, à la messe,
Ne perd de vué sa maistresse,
Qui doit le pincer en riant.*

*Guerin auoit la disfontade :
Mais tant aima la condemnade
Qu'il retint vn homme apointé
Qui vn pas de luy ne s'écarte,
Et pour luy manioit la carte,
Tant à son ieu fut arresté.*

*Mais d'autant que plus il s'arreste
Au vice qu'il ha dans sa teste,
D'autant il est moins turbulent,
Et pour moins malheureux il passe,
Que l'autre qui d'vn fait se lasse,
Tantost flac & puis violent.*

*Et bien, Chose, veux-tu pas dire
A quoy c'est que ton propos tire ?*

*C'est à toy (di-ie), c'est à toy.
 Comment à moy? dy, méchant homme.
 Ecoutez & vous orrez comme:
 Puis vous ferez contant de moy.*

*A tous propos comme admirables
 Du vieil temps les façons louables
 Tu nous rechantes les louant.
 Mais si Dieu t'offroit de renaiſtre
 Au temps tout tel qu'il ſouloit eſtre,
 Tu chirois tout deſauouant.*

*Ou c'eſt, que tout tant que nous vantes
 Par faux ſemblant tu le nous chantes,
 Et tu penſes tout autrement:
 Ou c'eſt, qu'oſant bien entreprendre
 La raiſon tenir & defendre,
 Tu la maintiens trop laſchement.*

*Et comme vn aſne dans la bourbe
 Tu es au milieu de la tourbe,
 Si bien que ne t'en peux rauoir:
 Et combien que tu le deſires,
 En t'eſſorçant en vain tu tires
 Au bourbier où te faut rechoir.*

*Es-tu courtiſan? tu ſouhettes
 Ta maiſon. Et puis tu regrettes
 La Cour, te trouuant ſeul cheſ toy.
 Es-tu aux champs? tu veux la ville.
 En la ville, ô ame labile!
 Quand ſeray-ie aux champs à requoy?*

*Si tu n'es du feſtin : A l'heure
 Tu diſ ta fortune meilleure
 De manger ſobrement à part.
 Es-tu conuié de la feſte?
 Tu t'en viens nous rompre la teſte.
 Torche, robe, tant ſoit-il tard.*

*Criant tu vas à la lipée.
 L'ecornifleur, qui ſa ſoupee
 Perd affamé, quand tu t'en vas:
 Dieu ſçait comment c'eſt qu'il t'acoutre,*

Grommelant & laschant tout outre
 Des mots qu'il ne te diroit pas.
 Je suis friand, ie le confesse.
 Je le veux bien. Et bien qu'en est-ce?
 Voire poltron & delicat.
 Quand le parfum de ces cuistnes
 Me vient donner dans les narines,
 Je me laisse tomber à plat.
 Puis que donc tu es cela mesme
 Que ie suis, ô folie extrême!
 Voire beaucoup pire : Pourquoi,
 Auecques fieres contenance
 Fais-tu ces graues remonstrances,
 Comme si valois mieux que moy ?
 Mais si en tes faits à l'espreue
 Plus fou que ne suis lon te treue,
 (Je di que moy qui à toy suis
 A vingt fous par mots) ne m'empesche
 Qu'en trois mots ie ne te depesche.
 Autrement ferme moy ton huis.
 Là, boute : acheue donc ta verue.
 Je prie à Dieu qu'elle te ferue :
 Car c'est vn petit sermonnet,
 Que i'ay recueilli de Carefme,
 Fait & raporté tout de mesme
 D'vn discours de Marionet.
 Par l'auis de toute l'escole
 Des plus sçauans, vne ame est fole
 Qui éloignant la verité
 Suit le faux. Par ce formulaire
 Les plus grands & le populaire
 Tiltre de fous ont merité.
 Nul ne s'en sauue que le sage.
 Tout le reste forcene, enrage,
 Court les chams. Ou (pour dire mieux)
 Comme dans vne forest grande
 Vne grand tourbe se débände
 Du droit chemin en diuers lieux.

Qui deça qui dela foruoye,
 Et nul ne tient la bonne voye :
 L'vn court le bas, l'autre le haut :
 L'vn à destre, l'autre à fenestre.
 Au bon chemin tous cuident estre :
 Et qui mieux pense aler, il faut.
 Vne commune erreur les meine,
 Qui les abuse, & les pourmeine
 Diuersement par la forest.
 Si tu es fou c'est en la sorte.
 Porte haut la marote, porte :
 Qui te dit fou, luy mesme l'est.
 Vne espece y a de folie
 Qui regne en cette humaine vie,
 De gens qui craignent de bruncher
 En beau chemin : Qui fous s'effroyent
 De feux & d'eaux que point ne voyent,
 Mourans de peur d'y trebucher.
 Vne autre sorte est en vsage
 Bien diuerse & de rien plus sage,
 Qui à trauers rochers & feux,
 A trauers estangs & riuieres
 Brusque se donne des carrieres,
 Sage à luy, pour tous furieux.
 Bien que sa maistresse ou sa mere
 Sa sœur ou sa femme ou son pere
 Ou ses amis lui crit tout haut,
 Garde : voyla vne grand' fosse.
 Plus pres de luy la voix on haulse,
 Plus il est sourd, moins luy en chaut.
 D'erreur à ceste-cy pareille,
 (Que nul de vous s'en émerueille)
 Le commun des hommes se deut.
 Carcasset est fou qui s'endette,
 A fin d'auoir dont il achette
 Cent mille anticailles qu'il veut.
 Son vsurier qui l'accommode
 Est-il pas fou d'une autre mode?

Si ie te disoy maintenant
 Te contraignant quasi le prendre,
 Pren cet argent à iamais rendre,
 Serois-tu fol en le prenant ?
 Ne serois-tu fol de nature
 Si refusois telle auanture
 Qui se presente à ton besoing ?
 Si, tresbien ses besongnes faire,
 C'est estre sage : & le contraire,
 C'est estre fat, n'en auoir soing.
 Boguin est bien fort habile homme,
 Qui ne donroit pas vne pomme
 Qu'il n'en sceut r'auoir son denier.
 Et Fabi c'est vne grand' beste
 Qui iour & nuit se romp la teste
 A rimaille. Le sot mestier !
 Pordonne qu'il entre en la dance,
 Quiconq' aime trop la bobance :
 Qui meurt de male ambition :
 Qui pallist de haue auarice :
 Ou se traueille du sot vice
 De froide superstition.
 Là tous, Que chacun prenne place
 En ce pendant que ie rebrasse
 Ma manche, à fin de vous prouuer
 Desur le propos où nous sommes,
 Qu'aujourdhuy d'entre tous les hommes
 Ne se peut vn sage trouuer.
 Mais ceux que sur tous ie deplore,
 A qui deux drachmes d'Ellebore
 Plus qu'aux autres faut ordonner :
 Voire à qui faut (pour leur suffire)
 Toutes les isles d'Anticyre,
 Où croist l'Ellebore, donner :
 Sont les malades d'auarice
 (D'impieté mere nourrice)
 Qui ne croiront autre malfait,
 Sinon que leur tas diminué :

Et pourueu qu'il leur croisse à vue,
 Estiment vertu le forfait.
 Et penseroient vne grand' honte,
 Quand viennent à faire leur conte,
 Y trouver faute d'vn denier.
 Car (ce disent-ils) toute chose
 Au bien de l'Auoir se postpose :
 Qui ne l'ha marche le dernier.
 Honneur, vertu, la renommee,
 Suit richesse tant estimee.
 Ce qui est humain & diuin
 Ploye sous richesse la belle :
 Lon se fait tout avecques elle.
 Qui l'ha dedans son magazin
 Il sera noble, il sera sage,
 Iuste, vaillant, de grand courage,
 Tout ce qu'il voudra souhetter :
 Il sera Roy si bon luy semble.
 Amasse amasse, assemble assemble,
 Sans iamais de rien te hetter.
 Mais qu'est-ce que nous deuous dire
 D'Aristippe que lon admire,
 Quand il fait ietter à ses gens
 L'or qu'ils portoyent en vn voyage,
 Pource qu'ils tardoyent sous la charge,
 A son gré trop peu diligens ?
 Qui est le plus fou, ie vous prie,
 De ces deux ? Il faut qu'on en rie :
 Mais garde bien toy qui t'en ris,
 Si des propos ie ne m'écarte,
 Que dauant que le ieu départe
 Toymesme ne t'y treuues pris.
 Si quelcun d'humeur fantastique,
 Qui ne sçait ne chant ni musique,
 Resserre Epinettes & Luts :
 Si vn, qui est greué peut estre,
 A piquer cheuaux mal adestre,
 Se monte de cheuauls éléus.

Quand vn, qui n'a fillon ni terre,
 Charrué & bœufs : Qui hait la guerre,
 Vne armurerie achetroit.
 Si, qui n'entend le nauigage,
 Dreffoit de naufs vn equipage,
 Que iamais en mer ne ietroit.
 Nous qui pensons que sages sommes,
 Ne dirions-nous pas de ces hommes
 Qu'ils seroyent fous & hors du sens?
 Je croy, selon droit & iustice,
 Que pour tels, chacun en son vice,
 Nous les iugerions d'un consens.
 Mais dequoy est-ce que differe
 De ceux-ci, le riche en misere,
 Qui amasse escus & ducats,
 Et n'en sçait yser, mais en crainte,
 Comme à chose beniste & sainte,
 N'oseroit toucher à son tas?
 Si quelcun avec vne gaule,
 Qu'il auroit tousiours sur l'espaule,
 Autour d'un monceau de fourment
 Guette sans que l'œil luy repose:
 Et mourant de male faim, n'ose
 En tirer vn grain seulement:
 Mais viuant d'une sorte estrange
 Des herbes & racines mange.
 Ou si dedans sa caue il ha
 Des meilleurs vins de toute sorte,
 (Que par mer ou terre on apporte)
 Mille poinsons qu'il laisse là:
 Et iamais du bon il ne tire:
 Et s'abreuuant tousiours du pire
 Rien que l'aigre & poussé ne boit.
 Ou bien, si vn qui de dix-passe
 Soixante ans, sur vne paille
 Plus vieille que luy se couchoit,
 Ayant & lits & bonnes mantes,
 Qu'il laisse là moisir puantes,

Et manger aux tignes & vers :
Bien peu diroyent qu'il n'est pas sage.
C'est qu'en la plus part de nostre âge
Les hommes sont ainsi peruers !
C'est la commune maladie !
Vieupenard, que Dieu te maudie,
Ennemi de Dieu & des Saints !
A fin qu'un (auolé peut estre)
S'en donne au cœur ioye estant maistre,
Toy, d'en auoir faute tu crains ?
Quand haulseras ton ordinaire,
De tout ce qui t'est necessaire,
Par chacun iour t'eslargissant,
De combien au bout de ta vie,
Ta faim & ta soif assouie,
Ton tas iroit appetissant ?
Mais comme tresbien tu merites,
Entre les tignes & les mites,
En toute ordure & puanteur,
Telle vi' telle fin acheue :
Et ne soit elle encore bréue
Pour faire plus long ton malheur.
Ores que rien ne leur defaille,
Pourquoy est-ce que lon tiraille
Pinçant pillant à toutes mains,
Par faux serments & témoignages,
Par rapines & par outrages,
Faisants des actes inhumains ?
Es-tu sage en ces violences ?
Mais si à ietter tu commences
Des pierres deffur les passans,
Tous les enfans qui par les rues
T'auiseront comme tu rues,
Diront que tu es hors du sens.
Puis donnant au Diable ton ame,
Quand tu fais étoufer ta femme,
Quand fais ton frere empoisonner,
As-tu lors la ceruelle saine ?

Ton avarice à mal te meine,
 Qui te fait si mal raisonner
 Que les biens au deuoir preferes,
 Pourueu que faces tes affaires
 Redoublant tes successions :
 Oubliant, & de Dieu la creinte,
 Et l'honneur de toute loy sainte,
 Et des bonnes affections.
 Tu ne veux confesser au reste,
 Qu'aussi fou comme fut Oreste,
 Ta Clytemnestre as massacré.
 Penses-tu qu'apres il forcens,
 Et qu'il eut la teste bien saine
 Dauant le meurtre perpetré ?
 Doutes-tu dauant la turie,
 Que d'Enfer la fiere furie
 Ne l'epoinçonnast au forfait ?
 Tant s'en faut. Ainçois depuis l'heure
 Que du tout sa rage on assure,
 En rien d'enorme il n'a meffait.
 Ni n'a blessé son bon Pylade,
 Quand son esprit fut plus malade :
 Ni Electre sa bonne sœur.
 Sans plus vn peu les iniurie
 Les appelant, Elle Furie :
 Luy, ce que fait dire son cœur.
 Dedans Rouan la bonne ville
 Fut vn taquin nommé Fainuille,
 Pauvre de l'or & de l'argent
 Qu'il auoit en grande abondance :
 Car ne mangeoit que du lard rance,
 Et du pain de blé tout puant.
 Et si ne beuuoit qu'aux dimanches,
 Ou du trancheboyau d'Auranches,
 Ou du colinkou verdelet :
 Les autres iours de la semaine
 Il beuuoit de la biere pleine
 De vers groulans au gobelet.

Il va tomber en maladie
 D'une pesante lethargie,
 En laquelle estoit assommé
 Tellement, que desta de ioye
 Son heritier fripe, & s'émoye
 Où son argent est enfermé :
 Prend les clefs : des coffres s'assure.
 Le Medecin (qui luy procure
 Sa santé) loyal, diligent,
 Cherchant moyen de le remettre,
 Fait dauant luy des tables mettre,
 Et les couvrir d'or & d'argent,
 Qu'on luy répand à son oreille,
 A son nez. Le son le reueille.
 Il reprend vn peu ses esprits.
 Et le Medecin qui le traite
 Luy dit : Or sus toymesme guette :
 Autrement tout te sera pris.
 De mon vivant ! en ma presence !
 S'écria le vilain qui pense
 Estre mort. Si viure tu veux,
 Veille & ne dör : mais pour reprendre
 Force & vigueur, il te faut prendre
 Cet orgemondé sauoureux.
 Orgemondé ? Qu'est-ce qu'il couste ?
 Peu : Six blancs. Le coust m'en degouste.
 Ah ! ie voy que suis ruiné.
 Autant vaut que la maladie
 M'acheue, qu'ainsi pour la vie
 Mourir larciné rapiné !
 Qui donques ha la teste saine ?
 Celuy qui en rien ne forcene.
 Qu'est l'auare ? vn sol insensé.
 Quoy ? si quelcun n'est point auare,
 Est-il soudain sage sans tare ?
 Non. Pourquoi ? Voy, ce que i'en scay.
 Pren le cas que Fernel te die,
 Son poumon est sans maladie.

*Le patient est donque sain
 Pource qu'il n'est pas pulmonique?
 Nenni : mais il est hydropique,
 Et faut y pourvoir bien soudain.
 Aussi de quelcun pourras dire,
 Il n'est taquin. En Anticyre :
 Ce n'est qu'un vain audacieux.
 Ou que perdant ton bien, le iettes,
 Ou l'espargnant tu ne t'en traittes,
 Lequel est-ce qui vaut le mieux?
 Que Dieu pardoint au bon Vicomte
 Qui du vray bien fit toujours conte:
 Quand pres de sa fin il se vit,
 Deux fils qu'il auoit il appelle,
 Et cette remontrance belle
 Pour le dernier adieu leur fit.
 Baron, depuis que dès l'enfance,
 En toy ie prins apperceuance,
 Que portois noizilles & noix
 Et des mereaux en tes pochettes,
 Pour t'en iouer en des fossettes,
 Et que volontiers tu donnois.
 Et toy Chastelain, au contraire
 Ie te voyois à part retraire,
 Et là songeard t'entretenir:
 Ne rien donner, & toujours prendre:
 Conter tes bobeaux : les reprendre
 Si tu sentoies quelqu'un venir.
 Peu peur que dans vostre ceruelle
 L'inclination naturelle
 Ne fist vne forcenaison,
 Qui vous menast bien discordante,
 Chacun par voye differente,
 Tous deux dehors de la raison.
 Toy, Chastelain, que ne suiuiesses
 De Filisque les vilains vices,
 Mauffade, peruers, inhumain.
 Baron, qu'à Norbin ne semblasses,*

*Et Nostredon ne t'appelasses
Trop mal soigneux du lendemain.
Parquoy tous deux ie vous adiure
Par le nom de Dieu, qui a cure
Des bien-viuans ou mal viuans :
Ie vous adiure comme pere
Que ie vous suis, qu'ayez à faire
Ces commandemens ensuiuans.
A toy Chastelain ie commande
De ne faire iamais plus grande
La part que ie te donneray.
A toy Baron ie say desence
De n'amoindrir par ta despence
Le lot que ie t'ordonneray.
Qui plus est, ie vous admoneste
Que iamais dedans vostre teste
N'entre la vaine ambition.
A la Cour nul de vous ne hante :
Le premier qui la Cour frequente
L'exclu de ma succession.
Bon Vicomte, Dieu te benisse.
Tu scauois que c'estoit du vice :
Tu cognoissois bien la vertu.
Soyent aussi bons comme leur pere
Tes enfans en ce bas repere :
Toy là sus en ioye sois-tu.
Agamemnon, ô fils d'Atree,
Chef de la ligue & de l'armee
Des Gregeois contre les Troyens :
Pourquoy fais-tu desence expresse
D'inhumér Aïax que lon laisse
Pour estre mangé par les chiens ?
Ie suis Roy. Plus ie n'en demande
Moy particulier. Ie commande
En droiture & toute equité.
Mais si quelcun ou doute ou pense
Que ne soy iuste en ma desence,
Luy loise en toute liberté*

*Tel qu'est son aduis, le me dire.
 O tresgrand Roy! Dieu te doint, Sire,
 Prendre Troye & sauf retourner.
 Donque ie puis, Roy debonnaire,
 Demandes & repliques faire?
 Demande moy sans t'etonner.
 Puis que vous m'estes si facile,
 Pourquoi Ajax, apres Achile
 Le premier preux de tes Gregeois,
 Pourrist-il là sans funerailles,
 Luy, qui vaillant par les batailles
 A sauué les Grecs tant de fois?
 Est-ce à fin qu'en reçoient ioye,
 Priam & son peuple de Troye,
 Qui verront sans honneur le corps
 De celuy, de qui la prouesse
 Ha de la Troyenne ieunesse
 Fai& maints soldats pourrir dehors?
 Hors du sens transporté de rage
 Il a fait vn sanglant carnage
 De mille moutons. Et crioit,
 Qu'Vlis le caut son aduerfaire,
 Et Menelas mon propre frere,
 Voire moymesmes il tuoit.
 Mais vous mesmes qui estes pere,
 Quand menex vostre fille chere
 En Aulide dauant l'autel,
 Comme si fust vne genisse
 Pour la ma&ter en sacrifice,
 Estes vous sage en acte tel?
 Pourquoi ceci? Mais ie vous prie
 Qu'a fait Ajax en sa folie,
 Quand le bergeail il massacroit?
 A sa femme il n'a fait dommage
 Ni à son fils : Mais plein de rage
 Les fils d'Atré' il execroit.
 Il ne fait mal en tout son vice
 Ni à Teucer ni à Vlysse.*

Quant à mon fait, pour dégager
 Les naus dans le port attachees,
 Plaçant les deitez faschees,
 Mon propre sang vas engager,
 De sens rassis non par manie?
 Qui le bien & le mal palie,
 Dira qu'il l'a fait par courroux:
 Et n'y auroit pas difference
 Si lon faisoit la violence,
 Ou comme émeuz ou comme fous.

Aiax tuant la bergerie

Qui n'en peut mais, est en furie:
 Mais toy, qui pour des tiltres vains
 Fais vn forfait, tu es bien sage:
 Et trop enflé dans ton courage
 Cuides auoir les esprits sains.

Si quelcun, de sa bergerie

Entre autres vne brebi trie,
 Son affection y mettant
 En si estrange & telle sorte,
 Qu'auecque luy par tout la porte
 Dans son coche la dorlotant:

Et comme si c'estoit sa fille,

La soigne, l'equippe, l'habille,
 Or & ioyaux luy achetant:
 Suitte de seruantes luy donne,
 L'appelle Beline mignonne,
 Vn beau mari luy promettant.

Je croy moy sans en faire doute

Que chacun criroit, qu'on luy boute
 Sur la teste vn chaperon verd.
 Et ses parens sur preuue telle
 En obtiendroyent la curatelle
 Comme d'vn fou tout découuert.

Qui en lieu d'vne brebi nice

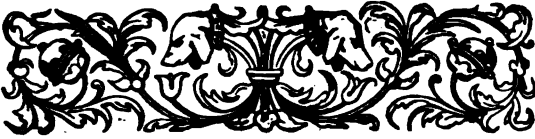
Voûra sa fille au sacrifice,
 Sera de sain entendement?
 Ne le di pas: car il forfene

Qui forçoit : & n'a l'ame saine
 Quiconq' raisonne faulcement.
 Or dépeschon Norbin aſteure,
 Que la débauche ne demeure
 Sans en auoir ce qui luy faut.
 Car la raison dit qu'il s'egare
 Auſſi bien du droit que l'auare,
 Celuy qui trop prodigue faut.
 Norbin de prodigue nature
 Fut fils d'vn pere qui eut cure
 D'en amaffer tant qu'il veſquit.
 Ce bon fils de façon galante,
 Mais d'ame vn petit nonchalante,
 A deſamaſſer le vainquit.
 Ou bien le Comte, que la creinte
 De la mort en ſon ame empreinte
 Au dernier ſupplice a mené,
 Par vne diligence expreſſe
 Du bon Matignon qui le preſſe ?
 Mais qui fut le plus forſené ?
 Codre, dont la memoire on louë,
 Qui ſon cheual & luy deuouë,
 En ſauueté ſon peuple mis,
 Bien ſçachant ſa mort aſſeuree,
 D'ame qui n'eſt point épouree,
 S'elance dans les ennemis.
 Quelcun outré de frenaiſie
 Par toutes les Eglifeſ crie :
 O Dieu le Pere, ô Dieu le Fils,
 O ſain& Eſprit, ô Noſtre dame,
 Mere à Ieſus, vierge ſans blaſme,
 Sain&ſ & Sain&ſes de Paradis :
 Je ne vous fay qu'vne requeſte
 D'vne choſe qui vous eſt preſte,
 A vous, à qui ceci n'eſt rien :
 Car c'eſt choſe que pouuez faire :
 Preſeruez moy de la miſere
 De la mort : Vous le pouuez bien.

Quand il faisoit telle priere,
 Il auoit & la vü entiere
 Et l'ouï. Mais ie n'eusse pas
 Voulü pour chose bien certaine
 Vous garentir son ame saine.
 Il creignoit trop passer le pas.
 Mais parauant que ie me taisse,
 Pouruen que point ne vous déplaise,
 Mon maistre, ie vous conteray
 D'vne la plus fole des foles,
 Du temps qu'on seruoit aux Idoles :
 Et ce conte fait me téray.
 C'estoit vne mere bigote
 De ce temps-là, badine & fote,
 Qui auoit son vniqüe fils
 Malade des feures quartaines,
 Qui le tenoyent dedans les veines,
 Y auoit des mois plus de six.
 O Iupiter le Roy des nues,
 Qui les feures plus incognues
 Otes & donnes quand te plaist :
 Si la quarte qui mon fils fasche,
 (Dit la mere) du tout le lasche,
 Le premier iour que ieusne il est,
 En ton honneur dans la riuiere
 Tout nu te payant ma priere
 Fera trois plongeons le matin.
 Il aduient, ou soit auanture,
 Ou soit du medecin la cure,
 Que la feure quarte prend fin.
 Plongeant son fils dedans l'eau froide
 Sa mere le tura tout roide,
 Ou sa quarte redoublera.
 Quel mal de teste fera faire
 Ce mechef à la simple mere ?
 Bigotise l'y pouffera.
 Grand merci de la patience
 Qu'auex prise, en ceste audience

Que m'auex donné si coyment.
 Monsieur, pardonnez ie vous prie
 Si dessus l'humaine folie
 J'ay retardé si longuement.
 Bien qu'en long mon propos ie tire,
 Le milliesme ie ne puis dire
 Des sadézes du genre humain.
 Mais, car il est fou qui s'oublie,
 Mon doux maistre, ie vous supplie
 Mettez icy l'œil & la main.
 Parce qu'on dit que tous les hommes
 De nature ainsi faits nous sommes,
 Qu'vn bissac au cou nous portons,
 Poche dauant, poche derriere.
 Dauant (c'est l'humaine maniere)
 Les fautes d'autruy nous mettons :
 Derriere, nous iettons les nostres.
 Voyans clair aux pechez des autres,
 Aux nostres auons les yeux clos.
 Si iamais vous ay fait seruice
 Qui vous ait pleu, voyez mon vice
 En la poche dessus mon dos.
 Je n'y voy poche ny pochette :
 Sont abus : Ou tu es Poete,
 Ou bien tu as de l'auertin.
 Tous sommes fous. O fous, i'ordonne,
 Que le grand au petit pardonne,
 Car chacun ha son ver coquin.





SECOND LIVRE
DES
MIMES, ENSEIGNEMENS
ET PROVERBES
DE I. A. DE BAIF.

IOIEVSE, cependant que i'vse
Du doux reconfort de la Muse,
Cherchant de tromper ma douleur,
Si ie puis quelque ourage faire
Qui doive profiter & plaire,
Quelque bien reuient du malheur.
Le terme escheu, la rente est due.
En fin sonne l'heure atendue.
Faites moissons, les bleds sont meurs.
Tems de trauail, tems de s'ébatre :
Tems de paix & tems de combatre.
Amandons nos mauuaises meurs.
Vn arbre n'a deux pigresches,
Les vieilles font place aus plus fresches.
Siecle sot mét au ciel vn sot.
De part & d'autre la balance :
Vn contre tous guieres n'auance :
Pour la patrie c'est vn beau mot.

Le pesant le legier atrape.

Le forfaiteur qui fuit n'échape.

Là où le mal, là la main soit.

Là est la creinte, où reuerence.

L'aveugle y voit toute aparence :

L'échalas la vigne deçoit.

Qui sçait cheuaucher, qu'il ne chante.

Ramer il te fault s'il ne vente.

Pardone à qui se laisse cheoir.

Deux ancrs sont bons au nauire.

Du lorier foul la branche on tire.

Sur le boiffeau ne faut s'asseoir.

De rire on meurt : la sème est faite.

On parle chien : la pierre on iette

Morfe par vn chien enragé.

Nous mangeons des auls & des féues.

Faisons ou guerre ou paix ou tréues.

Peuple enragé, peuple outragé.

Garde ta robe : oste la tache.

Le mauuais sarcleur tout arrache.

Bon berger tond, n'escorche pas.

Etein dans la maison voisine

Le feu qui chez toy s'achemine.

Tu creus ton heur & te trompas.

Blanches souris, chiens à rien faire.

Nous cuidons nous cacher en l'aire :

Trop paroist qui montre son cul.

C'est la fin qui couronne l'œuure.

Dedans le muy gist la couleuure.

La beste noire est à l'acul.

Vn maistre fat le valet gaste.

Qui bien le fait, assez le haste.

Du bout des léures nous gouffons.

Du bout du nés cela s'euante.

Du bout des doits l'affaire on tante.

Dauant qu'il soit cuit, nous l'ouffons.

Poumon fist plus grand' diligence.

Qui s'aide, fortune l'auance.

On ha plus de mou que de cueur.
 Qui fasse & bien petrist, en mange :
 Qui s'aide bien, sort de la fange.
 Qui soignera sera veinqueur.
Le bon ouurier met tout en œuere.
 Le temps romp tout & tout déceœure.
 Le raxoir a choqué la queu.
 Au poulailler sont les fouines.
 Nostre viure n'est plus qu'épines :
 Deuenons air, eau, terre & feu.
Le mieux courant glisse à la bouxe.
 Touts ont pillé l'or de Toulouxe.
 C'est la victoire de Cadmus.
 Les bestes dresseent les oreilles.
 Voy l'asne enuelopé d'abeilles :
 Ils en reuiendront bien camus.
Feste d'Egypte. Les Belides
 En rapportent les cruches vuides.
 Vne seule s'en affranchit.
 Lyncee en paye le salaire.
 Le bien qui reuient de malfaire
 Long tems son ouurier n'enrichit.
Le Renard sçait force cauteles.
 Le herisson fuit ruses telles,
 Se couure & s'encloft dans sa peau.
 Singe aux laqs ne se laisse prendre.
 Le Liepard feignant mort s'etandre,
 Atrape vn Singe bien & beau.
L'iregne son ré de foy tire.
 Peau de Lyon n'y peut sufire,
 Adiouste la peau du renard.
 Dans vn mortier de l'eau ne pile :
 L'vn d'vne part la corde file,
 Que l'asne ronge en l'autre part.
Pour me lauer iette & reiette
 Desur moy de l'eau qui soit nette,
 Sans ordure me trouueras.
 L'eau claire sans nulle souillure

Coulera de ma teste pure,
 Telle que tu l'y verseras.
Recours à Dieu : l'ancre est rompuë :
 Long tems ha la voile abatuë.
 La tourmente s'augmente fort.
 Les mariniers perdent courage.
 La nef s'ouure : vn commun naufrage
 Est de tous le seul reconfort.
En vain la chanfon ils nous chantent.
 Des neus en vn ionc les tourmentent.
 Le grain de mil on tourne au tour.
 Iamais n'ira droit l'ecreuiffe.
 Maudit qui sus son pere pisse.
 Nous batifolons à l'entour.
Qui t'oseroit grater ta rogne?
 Vautour, tu attens la charogne.
 Seul loyer au filence échet.
 Apres le disner la moutarde.
 Encores quelque dieu nous garde.
 Apres les feuilles l'arbre chét.
Masche luy, mets luy dans la bouche.
 Le grand mont d'vn mulot acouche.
 Parler beaucoup & bien font deux.
 Aux bons volontiers faut richesse :
 Aux forts & puissants la sagesse :
 Aux sages foy, lon se rit d'eux.
Nous iouons à pincer sans rire.
 Nous casserons la tirelire :
 Comment que soit en faut auoir.
 Aga la nouvelle Arondelle.
 Vse de ruse plus nouvelle :
 Faute d'auoir me faut sçauoir.
Ils sont venus avec la poche.
 Figuiers pouffent : l'Eté s'aproche.
 Nous sommes la chourme d'Vlis.
 Le vice est prompt, la vertu lente :
 Le parler beau, l'ame mechante.
 Gardons la noble fleur du lis.

A l'oreille du sourd tu pètes.
Au champ d'autrui ton grain tu jettes :
Tires à vuide l'ameçon.
Pour prendre le vent ré n'apreste.
Qui de l'asne laue la teste,
Perd la lessive & le saumon.
Pay nous bien, & puis nous commande.
Qui veut moyen, plus haut pretande.
A foible cham fort laboureur.
En toutes choses plaißt le change.
Le porc se veautre dans la fange.
Le prix attend le bon coureur.
L'ire est à s'enuieillir tardive.
Au pis aller qui veincra viue.
Le loup aime ainsi la brebi.
Belle chose amour fraternelle.
De laides meurs police belle.
Il perd qui méconte au fourbi.
Bonne pensée bonne œuvre engendre.
Au feste le feu se va prendre :
Teste au Poisson premiere put.
Eaux d'en haut commencent leur course.
Les mechants des mauls sont la fourse.
Peu visent, moins frapent au but.
De là viennent toutes nos larmes.
L'aspic ferme l'oreille aux charmes.
D'asne lent ne fort bon cheual.
Plus de force ou moins de courage.
Patience outree deuiet rage.
Grand bien reuiet de peu de mal.
Ce que l'on veut, trop on l'écoute.
L'huyle aux oreilles on dégoute.
Nos conseilliers sont flateurs tous.
A yn chacun sent bon sa merde.
Il ne nous chault que tout se perde,
Pourru que nous perdions bien doux.
Ventre gras sens futil n'engendre.
Aux loups ne faut la rage apprendre.

Jean de Baif. — V.

Faisons comme font nos voisins.
 Affaires naissent de rien faire.
 On se trompe de trop se plaire.
 En dormant sont pris les plus fins.
 Fol quand c'est fait cognoist sa faulte.
 A prix repentance est trop haulte.
 Le rat a mangé de la poix.
 Au fons l'espargne est miserable.
 Chasteau pris n'a qu'une foix.
 A tout perdre n'a qu'une foix.
 Jouissons d'autruy la folie.
 La vache par les cornes lie.
 Mieux vaut tourner que mal aler.
 Qui trop se fie mal il se garde.
 Qui vient tard les autres regarde.
 Davant qu'il pue le faut saler.
 La perche aime à suiure la sèche.
 Rose sent bon & verte & sèche.
 C'est violette ou eperlan.
 Le sourd avecque le sourd pléde.
 Au chancre n'a plus nul reméde.
 Printems reuient au bout de l'an.
 Nous venons de mesmes écoles.
 Des fols les paroles sont foles.
 Maistre chantre est vn maistre queu.
 A l'asue l'asne tresbeau semble.
 Vn mont à vn mont ne s'assemble.
 Faut mauuais coing à mauuais nou.
 Ecoute pauvre desolee.
 Osons l'espee emmielee :
 Vn Dieu, vn Roy, soyons amis.
 Rangeons, nous & nostre fortune
 Au doux ioug d'une loy commune,
 Plus ait perdu qui plus a mis.

LA VALLETTE, nous voyons naistre
 Le Lyon du Lyon pour estre
 Noble entre tous les animaux :
 L'Egle de l'Egle genereuse
 Portant la rasse valeureuse
 Voler hautain sur les oiseaux.
Toy fils d'un guerrier capitaine
 Ses vertus aquises sans pene
 Tu fais reluire en tout bon heur.
 Mais l'amour qu'aux lettres tu portes
 Te doit combler en toutes sortes
 Du los d'un immortel honneur.
C'est pourquoy dedier ie t'ose
 Des vers qu'à l'escart ie compose
 Recueillant des fleurs du sçavoir,
 En des tortis liés sans ordre.
 Contre qui viendroit pour me mordre
 Amy des Muses fai toy voir.
Sislez, vous aurez bel attendre
 S'il reuient pour se laisser prendre.
 Lasche-le bien, ou tien-le bien.
 La perdri vn coup rebutee,
 De la tonnelle fuit l'entree :
 Fuit la tirasse, & fuit le chien.
Grand cuer à petit fait ne touche :
 Où vient pitié, gré s'ésarouche.
 Tant vaut sageffe avec bonté!
 Le sauuté, garde ingratitude.
 Noble cuer, hait la seruitude :
 Beau næu de bonne volonté.
Rien n'est à temps à qui desfire.
 Chacun en sa beauté se mire.
 Auare cuer, tost se dédit.
 Plaisir & profit se malaisent.

*Les cueurs felons enuis s'apaisent.
 Malheureux, ont peu de credit.
 Tu es heureux si tu es sage.
 Mieux vaut qu'vn assureé seruage
 Franchise en vn dangier apert.
 Il n'ha pas fini qui commence.
 Peu sont méchans sans recompense:
 Le fruit du iuste moins se perd.
 Tant va le pot à l'eau qu'il brise:
 Tel est loué qui peu se prise:
 Tant vente, qu'il pleut à la fin.
 Qui vange sa honte, l'augmente:
 Tel souffre assez qui ne s'en vante:
 Qui rit au soir pleure au matin.
 Tel ne veut que fraper qui tue.
 Feu droit fera busche tortue.
 A pesant beuf, dur éguillon.
 Mau menage de riche annee:
 La pauvre sera mieux menee:
 Il faut tout remettre au buillon.
 Nul n'est si ferré qui ne glisse,
 Si bon pilot qui ne perisse,
 Ne si beau que plus beau ne soit,
 Ne si bon chartier qui ne verse,
 Ni fort si fort qu'on ne renuerse.
 Qui plus se plaist, plus se deçoit.
 Nul si fin que femme n'assote.
 Plus frapez, plus bondist la plote.
 Tai toy du mal, dy bien du bien.
 Croy sagesse, excuse folie,
 Sac demy plein à l'aïse on lie.
 Asne vieil ne vaut plus à rien.
 En sac tes aiguilles ne cache.
 Vieil arbre d'vn coup ne s'arrache.
 Qui n'a tiré n'a pas failli.
 En peau d'aigneus tout peut s'écrire.
 Loup en sa peau mourir destre.
 Mal se gucrif mal enueilli.*

- En maigre peau prend la morsure.*
Toujours en tout vaut la mesure.
En petit champ croist bon fourment.
Qui s'elargist mal se reserre.
Entre deux selles cul à terre
Tumbe qui vit nonchalamment.
Où la valeur, là courtoisie.
Où est l'amour, là ialouzie.
Où paresse, là les pouilleux.
Cent ne font ce que fait vne heure.
Fouls cuident tout, & tout demeure.
Grand dépit en pauvre orgueilleux.
Où raison faut, ton sens n'employe.
Tiers hoir d'vn mal acquest n'ha ioie.
Grand bandon fait le grand larron.
Selon le bras fai la saignee:
Le manche selon la coignee.
Rose ne naist sans piqueron.
J'ai prou vescu pour sçauoir viure.
Iré ie ne suis, & moins yure:
En ire & vin est verité.
On voit quel est l'or à la touche.
En lait ie congnoy bien la mouche.
Moins ha qui plus ha merité.
En Aoust les poules n'oyent goutte.
En pauvre homme la foy lon doute:
En riche, vertu ne se plaist.
Grands coups gisent en auenture.
Le lit plaist tant que libre dure.
Langue qui faut le vray ne taist.
En peu de tems Dieu bon labeure.
Entre deux verdes vne meure:
Mechef entre bouche & cuylier.
Le venin en la queue se trouue.
Au faire & prendre l'homme éprouue:
Ne fay d'vn fol ton messagier.
Nature force nourriture:
Nourriture passe nature:

*Nature fait le chien tracer.
 Mort amy n'ha. Nul bien sans peine.
 Vn mal en l'autre mal nous meine.
 Qui prendre veut il faut chasser.
 Toft se duist oiseau de bonne aire.
 Qui quand il peut ne voudra faire,
 Rien ne pourra quand il voudra.
 Qui mange l'autruy, soit paisible.
 A qui fait ce qui n'est loisible,
 Ce qu'il ne veut luy auindra.
 Deux pigeons d'une seule féue.
 Qui brunche, toft on le reléue.
 Chat emmoufté ne prend souris.
 Gros bateau veut grosse riuere.
 Epouuentail de cheneuiere,
 Pour tous n'y aura pas du ris.
 L'homme propose & Dieu dispose.
 Nul n'est heureux en toute chose.
 Force n'est droit & fait le droit.
 Qui fait folie & la publie
 Est fol d'une double folie.
 Le fol prend l'enuers pour l'endroit.
 S'endetter, fait le libre esclau.
 Vin s'abonist en fraische caue :
 Bon vin s'aigrift en chaud celier.
 Vigne double si elle est close.
 Chiche plaideur perdra sa cause.
 Le tems est vn bon conseillicr.
 Dieu donne fil à toile ourdie.
 A tout mal ieunesse étourdie.
 A tout perdre vn coup perilleux.
 Au bout la borne : au fou marote.
 Qui ne peut galoper, qu'il trote :
 Nous voyons vn tems merueilleux.
 Autant depend chiche que large.
 Innocence est tresseure targe :
 Mesfait quoy qu'il tarde est rendu.
 Qui son ami laisse en sa place*

*En feureté bonne en déplace.
 Bien-fait ne peut estre perdu.
 Chacun dit auoir la meilleure :*
Chacun de son parti s'asseure :
*Ainsi chacun porte son faix.
 C'est dur ennuy, que la contrainte :*
C'est haine, reuerence feinte :
C'est guerre, vne trompeuse paix.
Bon marché nostre argent attire.
*Plus on defend, plus on desire.
 Ce qui plaiſt est demi-vendu.
 Serrure quitte à la coiguee.
 Vertu se cache dedaignee.
 Mal faire n'est pas defendu.*
Loup mange bien brebi contee.
*Pis fait qu'un chien vieille irritee.
 Sage n'achope à tous chicots.
 Un mot trouble toute vne vie.
 A qui attend, tant il ennuie.
 Faux chapons, vous faites des cocs.*
En heur le soing ronſte & repose.
*Peu de saison est grande chose :
 Beaucoup mal apropos n'est rien.
 Le sage aprendra bien d'un sage :
 Maugain aporte maudomage.
 Le nonchalant n'ha iamais bien.*
Il n'est pire chair que de l'homme.
*Franc pommier porte franche pomme,
 Sauvage fruit le sauuageau.
 Beau soulié vient laide sauate.
 Vne rogne vieille ne grate.
 Qu'un baston de pommier est beau !*
Pregne son cours la maladie.
*Sage est qui par conseil folie.
 Ce qui est au sac part du sac.
 On donne ce qu'on ne peut vendre.
 Viure toujours ne dois t'atendre.
 Ni premier ni dernier au bac.*

*Toſt eſt deceu qui mal ne penſe.
 En fin paroiftra l'innocence.
 Qui mieux ne peut va comme il peut.
 Chez toy priſer, au marché vendre.
 Aux grands ſe doit grand honneur rendre.
 Chien couard, voir le loup ne veut.
 Amour à mort, eſt trop cruelle.
 De chiens & chats la guerre eſt belle :
 Ils ont des ongles & des dents.
 C'eſt belle choſe, que bien faire !
 Ce qu'un fait l'autre vient défaire.
 Qu'il eſt dehors, qu'il eſt dedans.
 La pluie en yuer par tout donne :
 En eſté là où Dieu l'ordonne.
 Pour vn bon mot, la chanſon l'ha.
 Qui peut ce qu'il veut, ſe retienne.
 Fai ton deuoir, le reſte auienne.
 Enuis meurt qui apris ne l'ha.
 Tout s'endure, ſi non trop d'aiſe.
 Douce pluie vn fort vent apaiſe.
 Ce ſont deux promettre & tenir.
 En longs plaidſ aduocats vendagent.
 Sont erignees qui s'entremangent :
 Penſons que deuous deuenir.
 Le moins batu plus long temps pleure.
 Ni toſt ni tard, mais vien à l'heure.
 Male eſtréne attend le mauuais.
 Ne tors la corde pour te pendre.
 A petit ſemer, petit prendre.
 Quand il y fait bon, tu t'en vais.
 Rien ne chet, à qui rien ne porte.
 Bon champ ſemé bon blé raporte.
 Qui premier prend ne s'en repent.
 Qui doit de reſte, n'eſt pas quite.
 Il perd ſouuent qui ſe depite.
 Il ieufne apres qui trop depend.*

DESPORTES, avec la prudence
 Metons à profit la science.
 Plus de sens & moins de sçavoir.
 Car ceus à qui manque sagesse,
 Perdent souuent faute d'adresse
 Le plaisir l'honneur & l'auoir.
Tien pour vray ce que ie propose.
 En tout ce qui est nulle chose
 N'est plus ancienne que Dieu,
 Qui eternal dauant tout âge
 Sans estre d'aucun parentage,
 Est pere de tout en tout lieu.
Rien de plus grand tu ne dois querre
 Qu'est le lieu qui le monde enferre,
 Au quel se contient l'vniuers,
 En rien plus de beauté n'abonde,
 Qu'en la grande beauté du monde
 En soy beau parfait & diuers.
Rien n'est plus prompt que la pensee
 Qui vole soudain élancee
 D'une course isuele par tout.
Rien n'est plus fort que la Contreinte
 Qui sans estre de nul rétreinte
 A sa loy seule rétreint tout.
Le temps sur toute chose est sage,
 Qui sans sagesse a l'auantage
 De faire sages les plus fous:
 Qui tous les iours aux inuentees
 Ha des nouveautez adioustees,
 Et nous rauise à tous les coups.
Rien n'est plus commun qu'esperance
 Qui là où n'est rien qu'indigence
 Daigne bien venir abiter.
Rien ne se voit plus profftable

*Qu'est la vertu, seule valable
 Pour toute chose aprofitter.
 La fortune auance maints hommes
 Qui pour ce que sans cueur nous sommes
 Sans merite se font valoir.
 Tant plus vne fortune tarde
 Tant plus long tems elle se garde.
 L'aisé lon met à non chaloir.
 Si dauant que venons à naistre
 Nous sçauions ce que deuons estre,
 Nous pririons Dieu ne naistre point.
 Mais depuis que sommes en vie
 Fuir la vie est grand folie :
 Le sage la laisse en son point.
 Toute vertu s'aquierit à peine.
 Celle ioye estime certaine
 Que nulle force ne rauist.
 La chose grande grand prix couste :
 Ce qu'elle donne, fortune ouste.
 Vertu sans ennemi languist.
 Là vit en exil l'homme habile
 D'où la vertu vile on exile.
 Fai bien, ou ne fai point le mal.
 Le trop non le peu nous offence.
 Le desir croist de la defence.
 Quand faut parler, on se taißt mal.
 Plaißt déplißt à qui s'en soule.
 Il vit prou bien qui tousiours roule.
 L'enuie aux grands, l'heur aux moyens.
 Iamais plus pauure ne puis estre
 Que ie fu quand Dieu me fit naistre.
 S'ils font empirer, s' des biens.
 Creinte au conseil, au faire audace.
 L'opinion seule nous brasse
 Plus de mal que le mesme effet.
 Nous nous statons en nostre cause.
 Dieu en la bouche est peu de chose
 Qui ne met les deux mains au fait.*

Religion qui n'est point feinte
Force tout aux cueurs bien empreinte.
Malheur requiert Dieu plus que l'heur.
Trop long courroux devient rancune.
Tourner le dos à la fortune
C'est grand' honte à l'homme de cueur.
Amour ni royauté n'endure
Compagnon en son aventure.
Aux bestes guerre, aux hommes paix.
Armes par armes on repousse,
Finesse par finesse douce.
Qui moins gangne moins est mauuais.
Il n'est riche qui du sien n'vse.
A l'ami secours ne refuse.
Plaisir contraint ce n'est plaisir.
Garde toy de vouloir vengeance
D'un qui sans y penser t'offense.
Le tort se mesure au desir.
Nature est ou mere ou marastre.
A rude mal vn doux emplastre,
Au mal fiateux vn rude vnguent.
Sageffe montrant la droiture
Peu à peu les grands vices cure,
Ce qui surabonde élaguant.
Qui seul se conseille est tressage.
Le Sage domte son courage :
Fait de soy mesme ce qu'il veut.
Premier depouille la folie.
Après vainqueur fortune lie
N'entreprenant que ce qu'il peut.
Le fol par vne sottie honte
Cele son mal ou n'en fait conte,
Et par paresse luy méchet.
Le fol ne sçait à qui s'en prendre.
Lieux tems & gens il vient reprendre :
Fol fuit vn mal, en l'autre chet.
Quel honneur font les armoiries
Que l'on traîne par les voiries?

**Vertu les races anoblit.
 Qui hait la vertu se degrade.
 Noblesse ne gist en brauade:
 Vice la noblesse abolit.**

*Le peuple d'obeir ne tarde
 A la loy, quand le Grand la garde
 Qui premier la met en auant.
 Toy qui es Roy si tu veux viure
 Aimé, serui, de peurs deliure,
 Bien obeir, redi souuent :*

*Aimer son peuple & clement estre.
 Son estat garder ou l'acroistre.
 L'humble choier, le fier domter.
 Hair le meurtre, oster le vice,
 Regner en paix, faire iustice,
 C'est par où faut au Ciel monter.*

*Mais que peuuent les loix vendues
 Où les bonnes meurs sont perdues ?
 Où rien ne regne que l'auoir ?
 Où l'impudence on autorise ?
 Où sans la fraude l'on meprise
 Et la sagesse & le sçauoir ?*

*Toitte licence débordee
 Court à son mal outreuidee.
 A qui plus loise que raison
 Ofera plus qu'il ne luy loise.
 Garde tes loix, terre Françoisse :
 C'est de tes mauls la guerison.*

*Mais le sage contre la course
 Du torrent iamais ne rebourse.
 Se noy' qui voudra se noyer,
 Se pendre qui voudra se pendre.
 Qui peut & veut au port se rendre
 Des fous ne se doit émoyer.*

*Les hommes sont faits pour les hommes :
 Mais non pas au tems où nous sommes.
 Chacun pour soy & Dieu pour tous.
 Mieux vaut ne bouger & se taire,*

Que ni bien dire ni bien faire
 Pour n'en rapporter que des pouls.
 Amitié, c'est badinerie.
 Loyauté, c'est forfanterie.
 Chasteté, c'est fauts d'esprit.
 Equité, c'est pure sotise.
 Piété, c'est toute bestise.
 Quant à preudhomie, on en rit.
 Qui n'aime que soy, l'heur con somme.
 Vn traître, c'est vn galant homme.
 L'impudic, s'auance par tout.
 Le forfaiteur, fort on estime.
 Le blasphémateur, est le prime.
 Le parfait méchant, passe tout.
 Du bien public point de nouvelles,
 Sinon pour des parades belles,
 Manteau du bien particulier.
 Les voleurs qui font leur partage,
 Au peuple sot mis au pillage
 Ne laissent pas vne culier.
 Des Princes on ne doit médire.
 Leur petit doigt leur va redire
 Ce qu'en cachette on en médit.
 Tout ce qu'en haut les Rois vont faire
 Au lieu secret (fust-il à taire)
 Là bas en la court on le dit.
 J'auray tousiours sobre la bouche.
 Ni grand ni petit ie ne touche
 De mot qui les doie offenser.
 Vers mon Roy i'ay l'ame loyale.
 Du peuple ie fuy le scandale :
 Et si baille à tous à penser.
 Pour ne mentir la France i'ême.
 La fleur d'vn pur froment i'y sème
 Sans niele, yuraie, ou faux grain.
 Mais toute terre n'est pas bonne.
 Je gangne ou per, comme il s'adonne,
 Mon labeur selon le terrain.

*C'est la pitié que l'ignorance
 S'est acquis si grande creance
 Qu'elle passe pour vray sçavoir.
 L'orge est orge, la sève est sève.
 De grand matin l'homme se lève
 Pour vn autre homme decevoir.
 Qui doit mener, mene la peautre.
 Celuy qui trop bon sauue vn autre
 Qui veut comment que soit perir,
 Fait aussi mal comme vn qui tue.
 Chacun endroit soy s'eurtue :
 Guerisse qui pourra guerir.*

VILLEQUIER, d'une ame tresbonne
*Ces mots bizarres ie te donne,
 L'adresse des meilleurs coureurs.
 Qui sçaura les mettre en vusage
 Se fera cognoistre pour sage,
 Rira des autres les erreurs.*
Poules au grat : l'orge est faillie.
*Ne cherchez la rose cueillie.
 Aler venir péle vn chemin.
 Aux cheuaux maigres va la mouche.
 On éprouue l'or à la touche.
 Dieu sçait le cueur du pelerin.*
A l'aigueler voit on portieres :
*A l'ouurage les mains ourieres.
 Les pains cornus à l'enfourner.
 Sans de l'aigreur la sausse est fade.
 La clairté nuit à l'œil malade :
 Roust cuit à force de tourner.
 En mangeant bonne beste sue :
 Moins auance qui plus remue :*

Tous saints aident au deualer.
 Au mal qui vers la mort decline
 Ne sert de rien la medecine.
 Quand faut aler, il faut aler.
 Laisse la mule, monte en coche.
 Tel se détache qui s'acroche.
 Chante à l'asne, il te rend des pets.
 Garde moy, Dieu, d'où ie me fie:
 Ie me garde où ie me destie.
 Dieu nous doit vne bonne paix.
 La fouri le méchant deust mordre.
 Le fil se renforce à retordre.
 Chacun se vante auoir raison.
 Chacun pense aimer la plus belle.
 Tout est beau en sa fleur nouvelle:
 Et tout est bon en sa saison.
 Patenostres porte bigote
 Et iamais à Dieu n'en dit note.
 Toft au poisson, tard à la chair.
 Qui ferre l'oye a prou que faire.
 Fol forsené ne peut se taire.
 Qui se sent mal, s'aïlle coucher.
 Voy le renard qui le beuf mene.
 L'ombre du vautour n'est pas saine.
 O qu'il est bon! O qu'il est beau!
 Ainsi les enfans les pans louent,
 Quand pannadans leur plumail rouent.
 Qui se gard, garde vn bon chasteau.
 Bon charton tourne en peu d'espace.
 Le bon vin du bouchon se passe.
 Maints portent serpents en leur sein.
 L'vn froid, puis l'autre chaud on donne.
 La fin de tout, l'œuure couronne.
 Qui fuit, recombata demain.
 O male beste cent-testiere,
 Abhorrant ta fureur naguere,
 Fay pensé l'vn, i'ay l'autre dit.
 De par moy demeure en ta fange:

*Ta bestise de toy me vange,
 Puis qu'en vain on te contredit.
 L'astrologie est vraye & stable:
 Mais l'astrologue veritable
 Jusqu'ici ne s'est peu trouver.
 La iambe au pli du iarret aille.
 Langue ie hay qui coust & taille.
 Ne tien ami sans l'éprouuer.
 Bongré malgré moy ie l'accorde:
 Mort d'autruy tire longue corde.
 Grand charge quiert, qui femme quiert.
 De grand amour vient douleur grande.
 La grand' nef la grand' eau demande:
 Grande nef grand souci requiert.
 Le trop & trop peu le ieu brise.
 L'asne au vieil train : chacun sa guise.
 Nous periffons par non chaloir.
 Les pieux schez dans l'eau pourriffent.
 Aux cueurs François plus ne floriffent
 Loyal desir ny franc vouloir.
 Sera iamais tissú' la toile ?
 Le vent ne vaut que dans la voile.
 Chien echaudé l'eau froide creint.
 Toux, amour, feu, par tout s'acusent.
 Les biens sont à qui bien en vsent.
 Tel dance qui son aise feint.
 De soir Lion, de matin mouche:
 La foli' l'y meine & l'y touche:
 La honte l'y fait arrester.
 Mort de loups, de moutons la vie.
 L'asne qu'aux nesses on conuis
 Le boys ou l'eau doit y porter.
 A l'ecorcher la queue est pire.
 La pille s'en va tire à tire.
 C'est chancre en vn bien, mal acquest.
 Terre deserte & maison neuue,
 Qui rien n'y porte rien n'y treuve.
 Poule chante, où le coc se taißt.*

Les valets au dîner s'avancent.
Absent le chat les souris dansent.
A-t-il bien tonné, faut plouvoier.
Voyant le loup ne quier sa trace.
Plus bas songe qui peint sa face.
Contre Dieu manque tout pouvoier.
Qui veut tenir sa maison nette
Ni prestre ni pigeon n'y mette.
Qui mal entend mal respondra.
Qui te cherist plus que d'ysance
Te trompe ou te tromper commence.
Qui m'entand, qui ne m'entandra.
Gorge d'eau de mer abreuee
En peut surboyre vne gorgee.
Qui va sans clairté hurtera.
Qui descend & quite la bride,
Son cheual peut courir à vide :
Et tuy à pié demeurera.
Race de chats les souris guette.
Qui piece à piece tout achette
Nourrist les siens & ceux d'autruy.
Qui est mouton, le loup l'étrangle.
Selle l'asne, acourci la sangle.
Tout l'an ne se passe en ennuy.
Qui ferme bien, quand il veut ouure.
Qui couvre bien, apres decouure.
Qui rien ne fait, apeine faut.
Bon retour fait l'entier voyage.
Qui sert à putain, perd son âge.
Bonnes iambes où le cueur faut.
Qui hante chiens, puces remporte :
Rompons la glace en quelque sorte.
Rendre, à la gorge fait grand mal.
Qui mange tout, tout il rechie.
Qui ne mange, il creint qu'il ne chie.
Bien patera qui tire mal.
Qui sans sçavoir comment, s'engage,
Perd le sien & le nom de sage.

Qui se mesure, veut durer.
 Qui bien & mal souffrir ha honte,
 A grand honneur iamais ne monte.
 L'heur vient à qui sçait endurer.
 Où c'est qu'il vit, le chien aboye.
 Où que soit l'argent, il guerroye.
 Auoir, fait courre les cheuaux.
 Bergers qui les bestes larronnent
 D'ours lous rochers les noms se donnent.
 De longue danse longs traueux.
 Amour qui cloche n'ha duree.
 Don bien fait, est chose assuree.
 Bien en commun, ne fait monceau.
 Bon mire fait playe puante:
 Grand fait ne fait qui trop se vante.
 Bon écorcheur choie la peau.
 Court baston, haste grande asneffe.
 Chicheté perd plus que largesse.
 Pauvre hostelier, bon conduiseur.
 Corbeaux aux corbeaux l'œil ne creuent.
 Corsaires corsaires ne gréuent.
 Pren paille d'vn mauuais payeur.
 Chien qui aboye, ne veut mordre.
 Vn bon leurier ne veut demordre.
 Vn bon limier tire le trait.
 Cerf rusé tourne sus ses voyes.
 Le pelerin fuit les monjoies.
 Bon limonier ne boute au trait.
 De boys noué court, grand' vendange.
 D'vn arbre doux doux fruit se mange.
 Grande chute fait grand vilain.
 Volontiers de forte couture
 Se fait la forte deschirure.
 Le bon cheual de bon poulain.
 Mau ménage d'vn iour fait peine
 La semeine : d'vne semeine,
 Le mois : d'vn mois, l'an tout entier:
 D'vn an, tout le temps de la vie.

Nouveau Seigneur neuve megnie.
 Bon le chemin, bon le sentier.
 A cheual rueur dauant passe.
 Premièrement les guespes chasse.
 Il faut ramer quand le vent faut.
 Leurauts le Lion mort pestellent.
 Les corbeaux les corbeaux appellent:
 Aux hommes des hommes ne chaut.
 Vin vieil, chanfon nouvelle donne:
 A vn fol ton doigt n'abandonne.
 Maints n'ont point de dents à sept ans.
 Asez qui baillent, peu qui baillent.
 Le pain vient à qui les dents faillent.
 Il n'a du pain, qui ha des dents.
 Plaisir pour plaisir n'est pas perte.
 Loyer payé lasche desserte:
 N'atende qui le temps aura.
 Qui à vingt n'est, ne sçait à trente,
 N'ha du bien aquis à quarente,
 Rien n'aura sçaura ny sera.
 O pauure Baif deplorable:
 Le sçauant est bien miserable,
 Qui sachant n'est sage pour luy.
 En friche ta vigne est laissée,
 Non taillé non echalassée:
 Et tu fais la vigne d'autruy.

Do, posseder dequoy bien faire
 Et le pouuoir & ne s'y plaire,
 Si ce n'est mesfait c'est forfait.
 Autant vaudroit qu'il fust à naistre
 Qui seulement pour soy pense estre,
 Et finon à soy ne bien fait.

*Des Muses le seruiteur sage
 Qui porte leur docte message,
 Ne doit pas en estre enuiens :
 Et s'il ha quelque savoir rare
 Ne faut pas qu'il en soit auare :
 Mais le départe graciens :
 La plus part d'une mode ouuerte,
 L'autre part de façon couuerte,
 Selon la force des cerueaus.
 Je hai la science muette :
 Et n'aime le sauant qui iette
 Ses marguerites aus pourceaus.
 Le verluisant la nuit éclaire.
 La lune moindre luminaire
 Aupres du soleil ne luit pas.
 Vautours fuyans l'odeur plaisante,
 Cherchans la charongne puante,
 Sans pener ont franc leur repas.
 Changement d'air & de viande
 Et de saison le corps n'amande :
 Mais trouble souuent la santé.
 De profonde paix sourd la guerre :
 Le trop fumer brusle la terre :
 Petit & souuent fait planté.
 Le grand Nil, qui l'Egypte engresse
 Du limon qu'aus terres il lessé
 En se débordant par moyen :
 Si trop petite il fait sa crue,
 Ou si croissant trop il se rue,
 Il fait plus de mal que de bien.
 Petit cancre en petite coque
 Se nichant fera sa bicoque
 L'écaille d'où l'huitre a vidé.
 Fait plus grand cherche vne plus grande.
 Qui se mesure & se commande
 N'aquiert le nom d'outrecuidé.
 Sacre & faucon s'entreguerroye :
 Le buzard en fera sa proye -*

Qui les voit d'en haut trebucher,
 Quand acharnez ils s'entrecrochent
 Si obstinez qu'ils ne décrochent
 Leurs serres & bec de leur cher.
 En nos maisons les arondeles
 Ont fait leur nid : Mais peu fideles
 Ne nous visitent qu'au doux tems.
 L'Esté faut-il ? plus n'y sejourment.
 Passé l'huyver elles retournent :
 Quand nous retournons au printems.
 Le grand & cruel Crocodile
 Souffrira qu'un petit trochile
 Dedans sa gueule se paistra :
 Non qu'il l'aime pour luy bien faire :
 Mais bien pour en auoir à faire
 A curer ses dents le lairra.
 Mes amis, le basilic tue
 Seulement avecques sa vue.
 Et le basilic en fissant
 D'autour de luy les serpens chasse.
 Petits serpenteaus faites place :
 Le voici boufant & soufflant.
 O vin, ie te blâme & te loue.
 Qui à toy se frote & se ioue
 Reçoit déplaisir & plaisir.
 Tu es bon & mauvais ensemble :
 Et pour dire ce qui m'en semble
 Ne puis t'aimer ni te haïr.
 Qui te blâmeroit à outrance ?
 Qui te loueroit, Vin, sans offence
 Ayant quelque moyen sçauoir ?
 Tu fais deuenir le gueu prince :
 Tu fais paroistre gros le mince :
 Deux soleils pour vn, tu fais voir.
 L'un tu fais Lion, l'autre Singe,
 L'autre Porc. E que ne retin-ie
 Ce qu'un sage dit du chameau ?
 Ie m'en regrate la memoire.

*Le chameau ne se plaiſt à boire,
 Qu'il n'ait troublé du pié ſon eau.
 Plus fait abileté que force.
 Le gros turbot ſans qu'il s'éforce
 Engoule le mouge leger.
 La raie en viteſſe n'auance :
 Si trouue t on dedans ſa panſe
 Souuent le haran paſſager.
 Le mullet, fils d'afne & cauale,
 Eſt vne beſte déloiale,
 Qui n'eſt ni afne ni cheual.
 Singeſſe tant porte & remue
 Ses ſingeteaus qu'elle les tue.
 De fole amour ne vient que mal.
 Chiens muets dauant qu'ils aboient
 Morderont ceux qui ne les voient :
 Plus aboieront moins diligens.
 L'hyene apres le hant de l'homme
 Sa vie & ſes forces conſomme.
 L'ordure plaiſt à trop de gents.
 Le guenichon qui fait la moue,
 Qui du lion s'atache & ioue
 A la queue, en fin l'ennuira.
 Si le lion en ſa ſieure entre,
 Le guenon logé dans ſon ventre
 De cure au lion ſeruira.
 Iamais ſerpent (honte à nature !)
 Serpent maudite creature,
 Qui s'enſte de mortel venin,
 Pour ſoiſ ni pour ſaim qui le preſſe
 De viure & mal faire ne ceſſe,
 Tant ſon venin luy eſt benin.
 Las, ſouuent la griéue famine
 Ou l'ardante ſoiſ extermine
 Les chantres innocents oiſeaux.
 Les plantes qui portent oliues,
 Fruits profitables, ſont tardiues :
 Toſt ſont venus ſteriles ſauls.*

*Formis d'Inde, bestes taquines,
 Qui l'or tiré des riches mines
 Auares crueles gardés:
 Que sert l'or en vostre puissance,
 Si n'en ayans la iouissance,
 Les autres vous en engardez ?
 Des plus grands Cedres qui florissent,
 Les fruits ne boutent ni meurissent:
 Petits portent fruits sans florir.
 La figue douce rien ne faire:
 Le coing aspre, au goust ne peut plaire:
 Mais l'odeur le fait requerir.
 Sus vos grosses testes, Bonasses,
 Vous portez de grandes cornasses,
 Ne vous en pouuans preualoir.
 Entre les animaux insignes,
 Ceux-la de leurs cornes sont dignes.
 Qui scauent les faire valoir.
 Sur tems serein le noir nuage
 Amène vn violant orage:
 Le gros tonnerre sans éclair
 Le plus souuent en vent se tourne.
 Le beau tems guiere ne seiourne
 Quand le Soleil se léue clair.
 Grenouilles, grenouilles criardes,
 Vos crieries trop babillardes
 Les tempestes ont fait venir.
 Les corbeaux ont eu l'audience:
 Les rossignols ont fait silence.
 C'est aux bons à se contenir.
 A tel ie chante qui n'oit goutte:
 Tel m'oit chanter qui ne m'écoute:
 Tel m'écoute qui ne m'entand.
 Qui ne m'entand ce n'est ma faulte:
 Ma voix est assez claire & haulte.
 Qui s'atrempe se fait content.
 Reuien en regne, temperance.
 Cherchons vertueuse plaissance:*

*Chassons deshonnestes plaisirs.
 Outrepassons comme Sirènes
 Les voluptez sales & vénes.
 Veincons tous nos mauvais desirs.
 Nous ferons plus grande prouesse
 En surmontant nostre moleste,
 Qu'en debellant nuls ennemis.
 Se veindre, c'est haute entreprise:
 Pour tresuaillant celuy se prise
 Qui sous le pié plaistr a mis.
 Ni vieillesse ni maladie
 A l'Egle ne rauist la vie:
 Mais il perist de male faim,
 Luy le Roy des oyseaux de proye.
 Qui rapine n'a longue ioye
 De son rapinage vilain.
 Les lions sères furieuses,
 Par bestioles ennuieuses,
 Cousins & moucherons piquans,
 Qui sus leurs yeux importuns volent,
 S'entrecourent sus & s'afolent
 Comme enragez s'entrataquans.
 Le lion, redoutable beste,
 Creint du coc le chant & la creste.
 Les plus grands creignent les petits.
 Limassons dans leurs maisonnettes
 Tatonneront de leurs cornettes:
 Puis vont d'assurance aduertis.
 Qu'il y a de poupes au monde!
 Qui hantent & la terre & l'onde:
 Qui avec les blancs se font blancs:
 Qui noirs avec les noirs deuiennent:
 Qui gris avec les gris se tiennent:
 Mille changements redoublans.
 Poupes, vostre propre pasture
 Les huytres par iuste auanture,
 Vos souets tiendront enfermez:
 Poupes vous aimez tant l'olius:*

*Gardez que mal ne vous arrive
De l'ottus que tant aimez.*

IE suis malheureux Secretaire ;
VILLEROY, ie ne puis me taire ;
Sans gages cinq ans sont passez.
Mais si valons nous quelque chose,
Et librement dire ie pose,
Ne deurions pas estre cassez
Aprenon des fous la sagesse,
Puis que des sages la finesse
Nous laisse en tenebreuse horreur.
Pour le prix de nostre domage
Reprenon vn aui plus sage :
Et nous retirons de l'erreur.
Avec le feu le feu ne brouille :
Avec l'épee le feu ne fouille :
Feu ne s'eteint avecque feu.
Sans fin chasser & rien ne prendre,
Lire beaucoup & rien n'apprendre,
A dire vray lon perd le ieu.
Mesme alfabet fét Comedie :
Mesme alfabet fét Tragedie :
Nous mangeons tous de mesmes auls.
Il eclaire, il vente, il tempeste :
L'orage nous pend sus la teste :
Toft sera l'hyuer de nos mauls.
Celuy qui s'oste de la cendre
Dedans la braise va se rendre.
Deux yeux (dit on) voyent plus qu'vn.
Pas vn n'en prend qui deux en chasse.
Tout pend d'vn cheveu de plasse :
Qui tire à soy c'est tout chacun.

En dance estrangiere ne dance :
En terre estrangiere ne tance :
Ne pléde en estrangere court.
Le fil est filé : faut l'éguille.
Au train de la mere la fille.
Encouragez celui qui court.
Printems ne fait pour vne aronde.
Veste pleine de vent n'afonde.
Tel que le semes, cueilliras.
Avec le renard on renarde :
Avec le couard on couarde :
Sui le bon tu ne failliras.
Hors de saison careffe ouuerte
Acuse la haine couuerte.
Entre aueugles borgnes sont Rois.
Dedans le sein ta main ne porte.
Dedans la mer de l'eau n'apporte :
En la forest ne porte bois.
Innocence triste & meurtrie
Sus la peau du beuf fét & crie,
Entre l'enclume & le marteau.
Entre les léures n'en faut rire.
A son dam la lune on atire.
Le sage se tient en sa peau.
Le feu purge l'or & l'éprouue.
En vn carfour ie me retrouve.
En grand chemin le bois ne fen.
Le veule ou non Iupiter veille :
Dor dessus l'yne & l'autre oreille.
Si lon t'affaut, fi te defen.
C'est plaisir auoir loing la guerre.
C'est plaisir cotoier la terre
Sus mer, & sus terre la mer.
En four froid la paste enfournee,
Nous viuons au iour la iournee.
La graine cuite on va semer.
Ignorance engendre l'audace.
Mal chasse qui se perd en chasse :

Les freslons ne faut irriter.
 Tel pié telle seméle porte.
 N'achopon au sueil de la porte.
 Le fort ne se peut euter. 7
 Ainsi qu'il y fue on l'epuise.
 Il n'y a plus que la menuise:
 Les gros poissons sont peschez tous.
 Sans mal mon mal ailleurs ie voye:
 Qui ha du contant ha grand' ioye.
 Grosse enclume ne creint les coups.
 Les yeux au darrier de la teste.
 Garde les pieges qu'on apreste.
 On dit, au batre l'amour faut.
 Chez eux Lions, Renards en guerre.
 En chaume laboure la terre.
 Mur ruineux charger ne faut.
 On veut bastir dessus du sable.
 Force, est vn baston non forçable.
 La plus part du monde est méchant.
 Vn fourmi ha de la colére.
 Qui dit demain ne veut rien faire:
 Il s'enfuit l'éguillon fichant. 7
 Ne mange cueur : Ne loge aronde:
 Apran d'apasteler le monde.
 Ne demeure pas embourbé.
 Lame de plomb, guaine d'iuoire.
 Fuy l'honneur vray : fuy vaine gloire.
 Bon vigneron reste courbé. 1
 Argent receu, vendu l'Empire.
 Tout ce que lon t'ofrira tire:
 Ne cherche sur l'afne toison.
 Au chandelier, chandele est prise.
 Noue sur l'epaule ta chemise.
 Qui veut raison, quiert déraison.
 Goutte sus goutte caue marbre:
 C'est par le pié qu'on abat l'arbre.
 A tout hazard il faut ieter.
 Il faut remuer toute pierre.

Moreau veut labourer la terre,
 Bruneau la felle veut porter.
 Contre le tonnerre ne péte.
 Touts cris & toutes plaintes ietta.
 Qui mal commence faut au bout.
 Il se pense iouer qui tué.
 Si lon t'apreste vne tortus,
 Manges-en fort ou point du tout.
 Les fers en font au feu : courage.
 Pay fait vn desfré naufrage:
 M'échouant à bord suis venu.
 En peu de lieu ie me referre:
 La paix prise qui sçait la guerre.
 Nul ne depouille vn homme nu.
 Dans la mer tu fais tes semailles.
 Me louant de moy tu te railles.
 La flambe tu veux fendre en deux.
 Contre leur gré les beufs n'atele.
 Populsee ingrata infidele!
 Ils font mourir qui ha soing d'eux.
 En grands loups les louueteaux croissent.
 Les larrons les larons congnoissent.
 Glaucus mangea l'herbe & changea.
 Plus qu'assez ha qui bien ramasse.
 A feu à sang on nous menasse.
 L'vn le cuit, l'autre le mangea.
 Chantre touffist qui perd sa note:
 Plus roule, plus grossist la pöte.
 Auiourdhu y rien & demain grand.
 Chacun le ioug refuse & iette.
 Le fuzil fait vne bluette,
 La bluette vn feu qui tout prend.
 En vain tu pers l'eau : ploie la voyle.
 Filer, ourdir, tistre font toyle.
 Herisson tarde d'enfanter.
 Vn Dieu suruient à l'impournué.
 Tu vas choquer bests cornué:
 L'oiseau lon cognoist au chanter.

Jupiter choïst bien son Egle.
On ne regle plus à la regle.
Hurlu burlu tout est confus.
L'ameçon l'ameçon accroche :
La poche l'autre poche empoche :
Ou prompt accord, ou prompt refus.
Pres d'un grand fleuve un puis lon creuse.
On marche nuds pieds sus la gueuse.
Voulez-vous egorger les morts ?
Au pié de l'arbre est la cognee.
Les frelons faussent l'erignee.
A dure bouche rude mors.
Esjoir les exilèx aléte :
Esjoir les malheureux dehéte :
Grand cueur s'acroïst de peu d'esjoir.
Du bout du nés ne nous nazille.
Chacun à son tour ha la bille :
Tout est au trenchant du raçoïr.
Ne sauté pas outre les bornes.
Le chameau defira des cornes,
Et pour ce fut efforillé.
Le vautour atend la charogne.
Le loyer selon la besogne :
Plus rende qui plus a pillé.
Chacun entande à son affaire :
Beaucoup d'amis ha qui prospere :
De nuit tous visages sont beaux.
Force de ieune, conseil d'homme,
Souhet de vieillard, tout consomme.
Les vieuls n'oubli pour les nouveaux.
L'un tient le fer chaud, l'autre forge.
Lon va iouer à petengorge.
Touts iouront à la queue au lou :
Le commun à cligne mussete :
Grands & grandes à la fossete.
D'un clou lon boute l'autre clou.
Lon court à l'aise à la descence :
Que sus tous les pieds on se plante :

*Il est tems de quitter les noix.
 Si l'un va baisler l'autre baiſle.
 Faut que l'un ſautant, l'autre ſaille.
 Ainſi nous bridons nous aux loix.
 Faillir ne faut deux fois en guerre.
 De ton propre épieu ne t'enferre.
 Pour bien aſſener, bien choiſir.
 Bien commander c'eſt choſe grande :
 Qui bien obeïſt bien commande.
 Qui ſert, n'eſt iamais de loiſir.
 De noſtre temps le monde honore
 Admire loue ſert adore
 L'homme de neant ſ'il ha de quoy.
 Si du vertueux il auïſe
 Quelque ſoufréte, il le depriſe.
 Je m'en tien, ie ſçay bien à quoy !
 C'eſt folie, & faut que la die.
 C'eſt des eſprits la maladie
 Qui pert & trouble la raiſon.
 Folie en deux ſortes ſ'auance :
 L'une, ie l'apelle ignorance,
 L'autre ie nomme enragézon.
 O VILLEROY, ie quier riſſeſſe :
 Si ie n'ay aquis la ſageſſe,
 A peine puis-ie l'aquerir.
 Houer ne puis : l'age me domte :
 Mandier ce m'eſt trop de honte.
 Pitié, de male ſaim perir.*

GRACES à mon Roy debonnaire,
 Son regne vn ſiecle nous vient faire,
 CHEVERNI, rare en ſon bonheur :
 Où le bon (ſans douter le pire)

Peut sentir ce qu'il veut : & dire
 Tout ce qu'il sent dedans le cueur.
 Qui ne sçait le chemin qui mène
 A la grand mer, pour guide préne
 Le courant de la premiere eau,
 Et que aual la riue costoye.
 Il s'en ira la droite voye
 Se rendre en la mer bien & beau.
 Sur sa teste la pierre on iette.
 Conseil ne quier de chose fette :
 Bien ou mal le conseil est pris.
 En iouant on peut bien tout perdre.
 L'apuy s'abat de trop s'aherdre.
 Seruir sans gré n'a point de prix.
 Celuy qui plus sçait moins presume :
 Et qui moins sçait d'orgueil s'enfume :
 A tous deplaißt qui seul se plaißt.
 Il se cognoist, qui bien se mire.
 Qui bien se cognoist, ne s'admire.
 Qui ne s'admire, sage il est.
 Bons leuriers font de toutes tailles.
 Où le grain bon, bonnes les pailles.
 Bons maistres bons valets feront.
 Toreau court où la vache beugle.
 Si l'aeugle meine l'aeugle,
 Au fossé tous deux tumberont.
 Enfans d'Adam tretouts nous sommes
 Neç à faillir, malheureux hommes,
 Neç à bien faire si voulons.
 Nul ne vit qui n'ait quelque vice.
 Et tous enclins à la malice
 De trop nous aimer nous doulons.
 Il n'a creinte qui ha prouesse :
 Qui n'a creinte ne sent tristesse :
 Qui ne sent tristesse est heureux.
 Le sage à qui rien n'est nuisible,
 Sans s'ébranler gaillard paisible,
 A pair d'vn Dieu va vigoureux.

*Mais ie demande que veut dire
 Que tous hommes infques au pire,
 Admirant, louent, la vertu :
 L'exaltent & la magnifient :
 Honorent, voire deifient
 Celuy qui s'en eft reuetu.*

*La vertu en leurs Rois fouhettent.
 Prompts & volontiers fe foumettent
 A ceux qu'ils ingent vertueux.
 S'ils ont different, les en croyent.
 Leur confeil & leur amis oyent,
 Et vont comme à l'oracle à eux.*

*Et nul ne dira qu'il ne sente
 En luy mefme, quand il la vante,
 De vertu quelque sentiment.
 Mais bien qu'une eftime il en face
 Comme de chofe qui furpaffe
 Ce qu'on prife communément :*

*Toutefois plus toft il defire
 Toute autre chofe, qu'il n'aspire
 A efre homme bon & entier.
 Fera tout plus toft que de tendre
 De tout fon eftime à fe rendre
 Atrempé, fage & droiturier.
 Quoy faifant & prompt & docile,
 Il en deviendroit plus abile,
 Pour de fa perfonne ordonner,
 Et pour mener mieux fon ménage,
 Et pour regir tout vn vilage,
 Voire vne Cité gouverner.*

*Il fcauroit porter la richeffe
 Et la foufrette. Auroit l'adrefse
 D'entretenir & fes amis
 Et fes parents. A pere & mere
 Les deuoirs deux fcauroit bien faire :
 Voyre à Dieu comme il eft permis.
 Mais tous, les vns fuiuent la guerre,
 Les autres labourent la terre,*

*Aucuns en marchandise vont,
 Qui exerce la medecine,
 Qui fait le fait de la marine :
 Et beaucoup d'autres metiers font.
 Les vns de la maçonnerie,
 Les vns de la charpenterie,
 Qui de chanter, qui de plaider.
 Mais la plus part de tous qui sçauent
 Mieux faire leurs metiers, ne sçauent
 En l'heur ni au malheur s'aider.
 Car presque tous sont miserables.
 O fi, comme ils sont raisonnables,
 Ils suiuoient la droite raison,
 S'habituans à l'exercice
 De la vertu loing de tout vice!
 Heureux seroient dans leur maison.
 Heureux seroient dedans leur ville.
 Chacun d'eux apart plus abile,
 Heureux en soy mesme seroit.
 Car qui seroit & bon & sage
 Constant de sens & de courage,
 Bien aimer de Dieu se seroit.
 Qui bien aimé de Dieu peut estre,
 Il sçait bien la raison cognoistre,
 Il est droiturier, il est saint,
 Il est sage, & pour dire en somme
 Celuy vrayment est heureux homme
 D'vn heur qui n'est fresle ni feint.
 Il se peut faire que lon meine
 Bien iustement la vie humaine
 Sans aduocat ni laboureur,
 Sans maçon, sans apotiquaire,
 Ni medecin, & sans notaire.
 Sans loy tout iroit en erreur.
 Qu'il ne soit vray, les Scythes viuent,
 Qui rien que nature ne suiuent,
 Sans bastir planter ni semer.
 Mais là où manque la iustice,*

On ne vit là que dans le vice,
 Sans s'entraider ni s'entraimer.
 Là où les laboureurs fornoyent,
 Où les courroyeurs mal courroyent,
 Les cuirs & les blés pires sont.
 Mais où sans loy les grans preualent
 Authorisez, & rien ne valent,
 Toutes choses tresmal y vont.
 Là, la vie est malencontreuse
 Toute la cité malheureuse.
 Là, torts outrages & débats.
 Là, la Religion est nulle.
 Là, la vertu loing on recule.
 Là, le respect est mis au bas.
 Qui n'est cordonnier il achette
 La chaussure qu'un autre a faite :
 Fort bien s'en acommodera.
 Qui ne labours ni boulange,
 D'un boulangier le pain qu'il mange
 A son besoing achetera.
 Mais celuy qui n'a preudhomie
 D'autruy ne peut aider sa vie :
 Rien d'autruy ne met à profit.
 Nul droit à propos ne sçait prendre :
 Nul droit à propos ne peut rendre.
 Dieu le laissa quand il le fit !
 Le fol ne sçachant qu'il doit faire
 En son ignorance ordinaire
 Ne peut tenir ni s'abstenir.
 Rien ne luy sert, rien ne l'auance,
 En sa perte & sa repentance
 Vers un autre aler & venir.
 Qui n'a ni maison ni ménage
 Ni cheual, en cherche à louage
 Ou l'emprunte de qui en a.
 Mais qui n'a bon sens en sa teste
 En recouurer n'est chose preste.
 Nul iamais bon sens ne dona.

Qui n'a bon sens, ô mal extrême!
 Il ne cognoist pas cela mesme,
 Que le bon sens luy manque & faut.
 Car tressuffisant il s'estime:
 Et se fait fort comme le prime
 De plus sçauoir où plus il faut.
 Disant faisant tout par folie,
 Tant plus il forçoit, plus il nie
 D'estre fol peruers ni méchant.
 Mais où il est plus neuf & rude,
 De quoy n'a fait iamais estude,
 Il s'en dit estre plus sachant.
 Quoy? si quelcun tenoit langage
 De faire fait du labourage,
 Et qu'il n'eust charrue ni beufs,
 Et qu'il ne bougeast de la place
 A veoir qui fait belle grimasse,
 Baguenaudent tousiours oiseus?
 Quoy? si quelcun se vante d'estre
 En venerie quelque grand maistre,
 Et qu'il n'ait grands chiens ni petits:
 Et que sa face visses telle
 Que d'vne fraische damoiselle
 Couuant amoureux apétits?
 Quoy? si quelcun iamais ne vante
 Si non la musique excellente
 S'en disant vn ouurier parfait:
 Et n'a ni lut ni épinette,
 Ni ne fait oulr chansonnette,
 Ni aucun motét qu'il ait fait?
 Vertu ne gist pas en parade
 Comme vne vaine mascarade,
 Où dehors tout est reluisant.
 Vertu est d'or toute massue,
 Non contrefaite, mais natue,
 Sous la raison se conduisant.
 Philosophie en est l'ecole,
 Non pour en faire vne parole

*A vertu, faire non parler.
 La vertu, prou l'ont en la bouche:
 A peu, la vertu le cueur touche:
 C'est ce qui fait tout mal-aler.*

BRYLARD, sous ton visage austere
 Vn courage prompt à bien faire,
 Eproué pour moy plusieurs fois,
 Si tu te trouues d'auanture
 Où mes censures on censure,
 Me fait aßeurer de ta voix.
En lieu de se mettre en colere
 Des fautes que nous voyons faire,
 Vn Heraclit en eust ploré:
 Démocrit s'en fust pris à rire.
 Plore qui voudra : i'en veux dire
 En vn mot, Tout est deploré.
Vn chemin faut choisir & suiure.
 Pour cela pourquoy tu veus viure
 Tu ne dois fuir de mourir.
 Si moins d'ennuy plus de plaisir
 Font viure bien, la iouissance
 Au bien eternel va querir.
Douce paix & repos aimable
 Pres de temperance amiable
 Viennent volontiers demourer.
 Vn chacun la robe salué:
 Pour la vertu nul se remué.
 Beau semblant se fait adorer.
Le monde sot est une beste
 Qui n'ha ceruelle dans sa teste,
 Et va bridé comme vn cheual.
 Gardez de luy oster la bride.

*Laiſſons-le ainſi. Qui trop bon cuide
 Le debrider, s'en trouue mal.
 P'en ay fait la preuue certéne.
 Il ſe donne beaucoup de péne
 Qui veut le monde endoctriner.
 Tromper les hommes eſt facile,
 Et ne faut eſtre guiere abile,
 Puis qu'ils n'aiment qu'à badiner.
 Ceux meſmes qui cherchent d'apprendre
 Enuis ſuiets ſe viennent rendre
 A peu qui ſçavent ce qui faut.
 Mais de-gré piper ils ſe leſſent
 A beaucoup qui iamais ne ceſſent
 D'agueter le peuple badaut.
 En grand nombre ces pipeurs brauent,
 Qui rien de bon ni beau ne ſçauent
 Ni ne voudroyent plus en ſçauoir.
 Car ils ont tous l'expérience
 Sans autre penible ſcience,
 Come c'eſt qu'il faut deceuoir.
 Mais noſtre mal, le mal extrême!
 Eſt que chacun de nous luy même,
 Eſt de ſoy meſme le trompeur.
 Chacun en ſoy meſme ſe ſe,
 Chacun ſe croit. Nul s'en deſſe,
 Nul n'a de ſoy doute ni peur.
 L'autre cauſe de la miſere,
 Le vray, c'eſt vne choſe amere
 Et déplaiſante aux ignorans.
 D'ailleurs, la menſonge amiable
 Leur eſt douce & bien agreable.
 C'eſt pourquoy nous alons errans.
 Comme la clairté gratuite
 Offeſſe & déplaiſt ennuieufe
 A ceux qui ſentent mal aux yeux:
 Au rebours, l'oſcurité ſombre
 Et des tenebres la noire ombre,
 Sans douleur ils endurent mieux.*

Ainsi de la verité bonne,
 La grand' lumiere qui rayonne,
 Fâche les malades esprits :
 Et la mensonge flateresse
 D'un voile gratieux les presse
 A iuger le vray mal apris.
 Mais s'il est malaisé d'apprendre,
 La grand' peine est au desapprendre,
 Mesmement si par un long tems
 Ils n'ont ouy que mengeries
 Et faussetez & tromperies,
 Dès qu'ils tetoyent s'en alaitans.
 Non seulement eux : mais leurs peres
 Et peres grands, avec leurs meres
 Et meres grands & bizayeuls,
 De memoire immemorials
 Sont abreuuez d'une godale,
 Qui leur oste le goust de mieus.
 Pour tant c'est chose malaisée
 Leur opinion épousée
 Déraciner de leur cerueau :
 Quoy que raison leur soit contraire,
 Quelque argument qu'on sache faire,
 Rien que l'abus ne leur est beau.
 Ils feront comme un qui s'adonne
 A l'enfant qu'une mere donne
 Chez la nourrisse le changeant,
 Qu'il fait nourrir & qu'il auoue,
 Qu'il dorlote & qu'il amadoue
 Comme son naturel enfant.
 Mais s'il auenoit qu'on luy die
 La verité, sa fantaste
 De l'enfant ne peut diuertir :
 Laquelle iamais n'y eust mise,
 Si parauant telle surprise
 On fust venu l'en aduertir.
 Ainsi nous aimons idolatres :
 Durs & fermes opiniatres,

Nos vieilles persuasions :
Et le faux qu'on nous fit acroire
Jeunes, vieux ne voulons décroire
Pour les vraies opinions.
Puiffé-ie moy chanter & dire
Et dans mille papiers écrire
Enseignements sages & sains,
Sans que ie brouille ny remue
En la cité chose qui mue
Des saintes loix les bons desseins.'
Pour la santé du corps, nous hommes
Soigneux & diligens nous sommes :
Aux medecins auons recours :
Mais nul pour la santé de l'ame,
A fin de la sauuer de blâme,
Ne cherche les benins secours.
C'est que du corps la maladie
Prenant la personne alourdie
Se iuge par l'entandement :
Mais lors que l'esprit est malade,
Le corps nonchalant & mauffade
Ne peut le sentir nullement.
Ainsi faut que l'esprit luy mesme
Soit en sa maladie extrême
Seul iuge de son propre mal :
Et le pis est qu'en tel affaire
En ce dont il iuge, ô misere !
Le plus souuent l'esprit est mal.
O si Dieu nous auoit fait naistre
Tels que sceussions voir & cognoistre
La bonne nature en son point :
Et que la prinssions pour conduite
Qui nous guidaist en la poursuite
De nostre vie bien apoint ! j
Nous n'aurions que faire d'apprendre
Autre doctrine pour nous rendre
Plus clairuoyans de la raison.
Las nous n'anons qu'une etincelle

De l'intégrité naturelle
 Que nous troublons par meprison :
 Quand par opinions peruerfes
 Et males coustumes diuerses
 Nous en estignons la clairté.
 Car si des vertus la semance
 Nee en nous prenoit accroissance,
 Nous viurions en bien-heureté.
 Mais si tost que venons au monde,
 Où tant de mal & vice abonde,
 Nostre nature on peruertist.
 De mille abus on nous empesche :
 Rien que mensonge on ne nous presche,
 Qui nostre bon sens diuertist.
 Superstition nous ameine
 Des frayeurs l'ombrageuse peine.
 Fausse volupté nous seduit.
 Ambition vainglorieuse
 Enflant nostre ame vitieuse
 Aux fausses vertus nous conduit.
 Le peuple, nostre plus grand maistre,
 Dedans ses erreurs nous empestre,
 Par vn commun consentement
 De la grand' foule du vulgaire,
 Qui encline au mal ordinaire.
 C'est où perdons l'entandement.
 Car ou la gloire ou l'auarice,
 Ou quelque autre amiable vice
 La bonne nature corromt.
 Ainsi beaucoup de personages
 Aueuglans leurs nobles courages
 Se sont perdus & se perdront.
 Or la terre qu'on ne cultiue
 Porte (pour ne languir oisue)
 Epines ronces & chardons.
 Mais il n'est ame si sauuaige
 S'elle preste l'oreille au sage,
 Qui ne s'amende en ses façons.

La diuine philosophie
Est celle qui regist la vie,
Medecine de nos esprits.
Il guerira sans nulle doute
Qui veut guerir & qui l'écoute,
Pouuant souffrir d'estre repris.
En tout y a poix & mesure.
Les bornes sont de la droiture
Qui n'est ni deça ni delà.
C'est beaucoup la vertu cognoistre .
C'est bien plus de se faire adestre
A l'executer quand on l'ha.
Cherchons bien sçauoir & bien faire.
Ce qui est bien en tout afaire
Se regle à la droite raison.
La droite raison est l'entente
De la grand' nature constants,
En lieu moyen fins & saison.

L*e sage doit sage paroistre*
Haut & bas. Grand le grand doit estre
Et fust-il au foud d'yn cauein.,
BELLIEVRE qu'honneur acompagne,
Le nain fust-il sus la montagne
Ne fera pas autre que nain.
O *si i'auoy de la richesse*
Autant que la iuste sagesse
En souhette pour son besoing,
Je ne fuiroy la compaignie
Des plus grands, où ie hai ma vie
Honteux m'en retirant bien loing.
Au *milieu d'eux haute la face*
Le diroy d'vne franche audace

Ce qui me poise sus le cueur :
Mais combien que le vray i'entande,
Pauvreté dure me commande
Cacher ce que i'ay de meilleur.
Muet te suis : & n'ose dire
Que nostre infortuné navire
Court par les vagues emporté.
Déjà la voile est abatue.
Nul matelot ne s'éuertue.
L'eau perd l'un & l'autre costé.
Ah! que c'est chose malaisée
La mer par la pompe épuisée
En la grande mer reuerfer.
Aucuns dorment : autres se cachent :
Nuls ne comparoissent, qui sachent
Le peril pressant repouffer.
Les bons mariniers qui bien fussent
Y remédier s'ils y fussent,
Sont iettez dehors du vaisseau.
Eux pillent tout comme Corsaires.
Outrage conduit les affaires.
Tout flote à la merci de l'eau.
L'ordre est perdu. Plus le partage
Egalement ne s'y ménage.
Rien en commun n'est manié.
Faquins commandent : Et les pires
Audeffus des bons sont les fires.
Je crein fort que tout soit noyé.
Je crein que la mer en furie
N'engloutisse la nef perie,
Tant ie voy tout desesperé.
Les bons ce nauigage éuentent :
Les mechants, s'ils ont du sens, sentent
Mon énigme trop auéré.
Mes amis, la France est enceinte :
Ce que i'en diray n'est pas feinte :
Veut enfanter. Et ie crein fort
En son trauail qu'elle n'enfante

*Vn qui nostre fertté méchante
 Chastira, demouré plus fort.
 Car encor le commun des hommes,
 Nous tels quels citoyens nous sommes
 Qui le mors des loys reprendrions.
 Mais les grands nourris à mal fére
 Sont prests de choir en grand' misére:
 Et faudra que nous les suinions.
 Les bons, tant qu'ils y dominerent,
 Iamais nul estat ruinerent.
 Mais quand les mauuais dominans,
 Faisant ieu de cruel outrage,
 Nourrissent des peuples la rage,
 Tout bon ordre ils vont ruinans.
 Lors que pour leur grandeur priuee,
 Chauds d'ambition reprouuee,
 Aux méchants font des passédroits,
 Partiauls, pleins, de nonchalance
 Au bien public, de violence
 En leurs particuliers endroits:
 Tien pour chose tout assurée,
 Qu'il n'aura pas longue duree
 L'estat où ces mauuls regneront.
 Encores qu'y veiffes paroistre
 Quelque repos, tout va décroistre,
 A mesure qu'ils gangneront.
 Car depuis qu'au public domage
 Les grands trouuent leur auantage,
 Pour nourrir leur ambition
 Et leur detestable auarice,
 Là germera tout vilain vice,
 Le meurtre & la sedition.
 Nostre France est tousiours la France:
 Mais des hommes la mesme engeance
 Change de façons & de meurs.
 Vn tems le peuple y fut sauuage:
 Depuis par vn plus doux vsage,
 François polis se font meilleurs.*

*Est-ce pas vne chose estrange
 Par vn soudain & nouveau change
 Que les mauvais deuiennent bons:
 Et puis par vn siecle execrable
 Des bons la race abominable
 Suiure les peruerfes façons?
 Qui ne s'en metroit en colere
 Les voyant se rire & se plere
 Quand s'entrepeuent decenoir ?
 Sans faire aucune difference
 De bien ny mal (c'en est l'vsance)
 Pourueu qu'ils en puissent auoir?
 Qui souffriroit sans en mot dire
 De voir autorisé le pire,
 Le meilleur defautorisé?
 A nul d'eux du tout ne te fe:
 Ce n'est que tort & tromperie.
 Qui sa foy garde est meprisé.
 Ne leur fois en nul bon affaire
 Ami de cueur : mais pour bien faire
 Ami de bouche te feindras.
 De chose qui soit d'importance
 A nul qui soit avec fiance
 Te declarer tu ne voudras.
 Car éprouuant bien la pensee
 De la male gent insensee,
 Au fait ne verras nulle foy.
 C'est que deprauez ils se plaisent
 Quand traitres ils s'entremalaisent
 Sans respét de Dieu ni de Roy.
 Par-tant quelque serment qu'ils facent
 Garde toy qu'ils ne t'embarassent
 En leur flet te surprenant.
 Car on a perdu toute honte:
 De l'honneur ne se fait plus conte:
 Tout blâme regne maintenant.
 Impudence a chassé Iustice.
 Vertu fait ioug deffous le vice :*

Temperance nous ha quitez.
Foy la Deesse venerable,
Charité douce & secourable,
Avec les bonnes Dellez,
Vers le Ciel ont pris leur volee,
Laiſſans la terre deſolee
En proye à l'outrage plus fort.
Eſperance deesse bonne
Seule nous demeure & nous donne
Quelque amiable reconfort.
C'eſt, ou que la guerre cruelle
D'yne vengeance mutuelle
Ce malin ſiecle abolira,
Ou que par le deſtin celeſte
Vn homme de Dieu cette peſte
D'vn ſaint remede guerira.
Car ce n'eſt en vain que s'apreſte
La grand' aſſemblee qui s'arreſte
En l'aſtre du Mouton doré.
Quand les Planetes ſ'y conioignent
De toutes choſes ils témoignent
Vn ordre nouveau reſtoré.
O qui ſera ce braue Prince
Qui Roy de plus d'yne prouince
Les peuples vnis reglera,
Chaffant des humains toute iniure,
Tenant main forte à la droiture,
Qui les méchants debellera?
Qui premier par vn clair exemple
Ourant à Dieu ſon digne temple,
Voura l'honneur ſaint qui eſt du?
Aboliſſant & l'hereſe
Et l'idolatre hypocriſte,
Qui le vrai deuoir a perdu?
Qui par l'auis des hommes ſages
Acompliffant les bons preſages,
Ordonera les ſaintes loix,
Fondant yne ferme police?

Qui refraindra toute malice
 En tous les estats à la fois?
 Si bien que les mortels qui vivent
 Les bonnes meurs tiennent & suiuent
 En la creinte d'un Dieu commun?
 Si bien qu'une concorde stable
 Nourrisse la paix veritable
 Pour tenir les peuples en un?
 Sur tout l'avarice il exile,
 Car d'elle seule file à file
 Prouiennent tous les autres mauls.
 Ce monstre qu'on doit bien maudire,
 Haute, hideux, l'homme fait pire
 Que n'est pas un des animaux.
 Où va se ruer la peruerse,
 Villes & champs elle renuerse,
 Chasteaux & temples & maisons.
 L'humain & diuin elle brouille:
 Les plus heureux elle dépouille
 Par ses fortes enragézons.
 Fossé ni rempart ni muraille,
 N'empesche que sa force n'aille
 Au plus auant de la cité.
 Aux meilleurs elle oste la vie,
 Parentelle, enfans, & patrie,
 L'honneur & la pudicité.
 Mais l'homme, que Dieu nous enuoye,
 Ouure de la vertu la voye,
 Sauue le droit du tort deffait:
 Et Roy, maintienne la concorde;
 Viue Loy rompe la discorde,
 Par bons propos suiuis d'effet.

EN bon gueret bonne semence
 Raporte fruit en abondance,
 O MOLLAN amy de vertu.
 En lieu de la semence vraie
 Mauvais terroer nous rend l'yuraie.
 Fay semé, cueillir puiffes-tu.
 Sous le Soleil rien n'a duree :
 Nulle chose n'est assuree :
 Tout se change : tout s'entresuit.
 Faut mourir qui ha pris naissance,
 Celuy finira qui commence.
 L'vn acheué, l'autre on poursuit.
 L'vn montre ce que l'autre cache :
 L'vn l'a planté, l'autre l'arrache :
 Ce qu'auons de grand soing dresseé,
 Nous renuerfons par vn caprice.
 Nous leuons vn neuf edifice,
 Abatons le vieil delessé.
 Maintenant nous ferrons à peine
 Ce qu'vn iour la dépence veine
 En le perdant nous vient oster.
 S'il faut plorer faut soudain rire :
 Qui de dueil les cheueux se tire,
 De ioye apres ira sauter.
 Nous coufons pour en fin découdre.
 La terre est fange, soudain poudre.
 Tantost muets nous nous taisons,
 Tantost caufons à bouche ouuerte.
 Nous gaignons & nous faisons perte,
 Nous nous aifons & malaisons.
 Aucunesfois d'amour extrême
 Nous aimons, & la chose mesme
 Que nous aimons, alons haïr.
 Nous guerroyons à toute outrance :

Nous nous ioignons par aliance
 Ceux que nous alions enuahir.
 La guerre estoit, la paix est faite.
 Que l'homme ait tout tant qu'il souhaite:
 Comment se peut il contenter
 Entre choses tant variables
 Contraires, pareilles, muables,
 Faites pour l'homme tourmenter ?
 Toute chose que Dieu a faite
 Comme il est parfait, est parfaite,
 Est bonne & belle en temps & lieu:
 Mais l'homme à qui Dieu la propose,
 Ne sçait trouver d'aucune chose
 La raison vraye selon Dieu.
 Tout le bien que l'homme en peut traire,
 C'est tant qu'il vit de s'en bien faire,
 Et de s'en donner du plaisir.
 Dieu fait à l'homme grande grace,
 Si tant de trauerfes il passe
 Paissant de ses biens son desir.
 Certainement ie vien cognoistre
 Que tout cela que Dieu fait naistre
 Est tel comme il luy plaißt qu'il soit.
 Qui pense pour bien s'en debatre
 Y adiouster ou en rabatre,
 Il n'y peut rien, & s'y deçoit.
 Dieu seul tout parfait & tout sage
 Nous met à mesme son ourage,
 A fin que voyans ce qu'il fait
 En diuersité si étrange
 Dedans le brouillis de tel change
 Reuerions l'ouurier si parfait.
 Nul ne preuoit son auanture:
 Et s'il la preuoit d'auenture
 Que luy profite la preuoir ?
 Nul n'est si puissant qu'il éuite
 Le fort où lon se precipite.
 Rien ne vaut preuoir sans prouoir.

*Ce qui plus l'esprit me traaille,
 C'est lors que ie pense qu'il faille
 Que les bons souffrent tous les maux
 Deux aux méchants : & qu'au contraire
 Les biens deux aux bons pour bien faire,
 Se donnent aux plus déloyaux.*

*Le méchant qui n'a point de cesse
 De mal faire, croist en richesse :
 Tout luy succede à son souhet.
 Le bon de bien faire prend peine :
 Et semble que sa peine est vaine,
 Dautant que fortune le hait.*

*Du méchant ie sçay, quoy qu'il semble
 Que tout bon heur chez luy s'assemble,
 Que ce bien n'est pas le vray bien.
 Mesme les beaux iours de sa vie,
 Ausquels le peuple porte enuie,
 En l'eternité ne sont rien.*

*Ce n'est qu'une ombre qui tost passe.
 Pour les biens la mort ne fait grace :
 Bons & mauvais passent le pas.
 Si sçay-ie que l'heur veritable
 Attend celuy qui droit & stable
 Reuere Dieu iusqu'au trespas.*

*C'est malheur de quoy la prudence
 Ne regist nostre humaine engeance,
 A qui le vaut donnant le prix !
 Mais qui sçait courir, on l'amuse.
 Qui sçait conseiller, nul n'en vse.
 Le poltron pour vaillant est pris.*

*Le sçauant sa misere queste,
 Le vertueux se rompt la teste,
 N'a dequoy viure, & meurt de faim.
 Du bon maistre on ne fait estime.
 L'ignorant tenu pour le prime
 Braue parmi le monde vain.*

*L'homme ne sçait non plus son heure
 Que le poisson, qui plus s'asseur*

Jean de Baif. — V.

Quand il s'amord à l'ameçon :
 Ou que l'oysseau qui plus se hette
 D'aise & plaisir, quand il se iette
 Dans les filets à l'etelon.
 Mais i'ay cognu que sus la terre
 Sus les humains en paix & guerre
 La sageffe auoit vn grand poix.
 Vne ville fut bien petite :
 Dans elle peu de peuple abite :
 Vn grand Roy l'assiege vne fois.
 Fait des forts toutalentour d'elle.
 Sus tranchee fait tranchee nouvelle.
 Se promét l'emporter d'assaut.
 Vn pauvre homme estoit dans la ville
 Pauvre d'auoir : mais tresabile,
 Combien que l'auoir luy defaut.
 Ce pauvre par sa grand' sageffe
 Tira sa ville de l'opresse
 Que le tyran luy aprestoit.
 Parauant nul n'en faisoit conte.
 Par apres trop ingrante honte
 En pareil mépris il estoit.
 Quand tous les faits ie considere
 Des deux sexes : quand ie confere
 Tout ce qui me plaist & déplait
 En nostre race miserable,
 De mille hommes vn tolerable,
 De mille femmes nulle l'est.
 A l'homme qui vraiment est sage
 Sageffe adoucist le visage,
 Le rend aimable & gracieux.
 Oste la cruelle rencontre,
 Toute douceur courtoise montre,
 Qui rompt les plus audacieux.
 J'ay veu doubles vilains de race,
 Cheualiers panader d'audace :
 J'ay veu les nobles auilis,
 Abaissez d'estat & courage,

*Estafiers, en pietre équipage,
 Suture les vilains anoblis.*
Qui fait la trape, qu'il n'y cheie :
*Qui fourgonne dans vne heie,
 L'aspic pourra mordre sa main.
 Il se lasse qui pierres rué.
 Qui busche long tems d'ahan sué.
 Fer rebouché recongne en vain.*
Serpent qui vient mordre sans bruire,
*Est vn detraçteur qui va nuire.
 Le sage parlant parle court :
 Mais en vn mot plus il profite
 Qu'un fol ne fait, qui moins merite
 Quand plus longuement il discourt.*
Bien malheureuse est la patrie,
*Qui par vn enfant est regie,
 Où les Princes mangent matin !
 Que la patrie est bien heureuse
 Où la personne valeureuse
 Regne par vn meilleur destin !*
Bien est celle nef deplorable
*Auecques la gent miserable,
 Là où de la tourmente au fort,
 Lors que les vents qui la mer ouurent
 Les abismes des eaux découurent,
 Le Pilote au peril s'endort.*
D'un maistre sot le peu de cure
*Laisse gaster la couuerture,
 Qui tellement s'entrouurira
 Par faulte d'estre racoutree,
 Que la pluie y trouuant entree
 Planchez & parois pourrira.*
Qu'on se garde bien d'en rien dire,
*Non pas quand seul on se retire
 Dans son cabinet à huys clos.
 Trop deuisant les fous s'afolent :
 Mesme les oifillons qui volent
 En reueleroient le propos.*

Qui trop regards quel vent vents
 Jamais ne sème ni ne plante.
 Qui creint la pluye, fait maigre oust.
 Qui ne pétrist, bon pain ne mange:
 La ne fera grasse vendange,
 Qui hait la peine, & fuit le coust.
 Faut reuerer Dieu, faut le creindre.
 L'esprit humain ne peut atreindre
 Au secret du conseil diuin,
 Qui construit ordonne & dispose,
 Fait & conserue toute chose
 En sa propre & certaine fin.

L LE ROY, il est Roy qui est sage:
 Le sage regne en son courage:
 Qui bien y regne, est digne Roy.
 Il est Roy qui bien se commande:
 Autre empire ie ne demande
 Que de bien commander chez moy.
 Le sage dit : Puis que ton âme
 Est diuine, c'est vn grand blâme
 De n'en faire cas autrement.
 Toutes ordures dechassees
 Ornon-la de pures pensees,
 Et d'vn entier entendement.
 Le sage dit : Nul mot n'auance
 De Dieu qu'en toute reuerance.
 En toute saison en tout lieu,
 Soit que l'heur à fouhet te rie,
 Soit que l'heur en malheur varie,
 Croy tousiours & di : Dieu est Dieu.
 Le sage dit : Vaille que vaille,
 Du gouvernement ne te chaille.

*Tel qu'il est le faut embrasser.
 Toy fai bien : Ne trouble ta vie
 Du temps ni de la seigneurie:
 Les plus chargez laisse passer.*

*Arte par tout : Le mal qui fasche
 En toi mesme tant fois-tu lasche,
 Tu vois, tu cognois, qui le sens:
 Mais le bien tu ne peux cognoistre.
 Peu de biens sans mal on voit estre.
 Au chois du bien faut vn bon sens.*

*Tien pour vray que la desfiance
 En tout affaire d'importance
 Peut garantir de grand danger:
 Croire trop & par trop mécroire
 Ont fait perdre mainte victoire.
 Croy donc : mais ne croy de leger.*

*Le sage dit : Qui sçait bien creindre
 Sçait ateindre où il faut ateindre.
 Sçais-tu que c'est qui est sans peur?
 C'est vne conscience nette.
 Pour la vertu la plus parfette,
 Redoute en heur, ose en malheur.*

*Le sage dit : Vise & regarde
 De quoy faut que te donnes garde,
 Et l'apren dans le mal d'autruy.
 Par la faute d'autruy le sage
 Fuit de sa faute le domage:
 Le fol ne le sent que sur luy.*

*Tien pour vray que nulle personne
 Ne rencontre vne heure si bonne
 Qui ne soit mauuaise à quelcun :
 Nulle saison n'est si mauuaise
 Qui à la parsn ne s'apaise.
 Aten, tu n'auras mal aucun.*

*Le sage dit : En tout affaire
 Ce que tu peux aujourdhuy faire
 Ne difere pas à demain :
 Pour vne douteuse esperee*

*La chose que tiens assuree
 Ne laisse échaper de ta main.
 Le sage dit : En ce bas monde
 Le mal dessus le bien abonde,
 Et le pis surmonte le mieux.
 Des fots la badine creance
 Fait des abiles l'abondance :
 Les ignorans forgent nos Dieux.
 Tien pour vray, Que lors que le vice
 Et la débauche & la malice
 Tu vois en public prosperer,
 A bonté vertu modestie,
 Toute misere departie :
 De l'estat il faut desesperer.
 Baif te dit apres vn sage :
 Sans mal ne se peut vn ménage
 Tenir dedans vne maison.
 C'est mal d'epouser vne femme :
 Femme non épouse diffame :
 Au hazard où faut la raison.
 Fui l'amour. Car de sa nature
 Amour est sourd, qui n'oit n'endure
 Ni reçoit amonnestement.
 Amour est vne maladie
 Qui va son cours : quoy qu'on luy die
 L'amoureux aime son tourment.
 Le sage dit : Fui la presance
 D'vn maistre courroucé qui tance,
 Ou bien ne lui replique rien.
 De celui que tu verras estre
 En courroux, tu te fais le maistre ,
 Luy calant à propos & bien.
 Ton Roy tel comme il est, supporte :
 Qui en regnant mal se comporte
 Détruit assez la royauté.
 Toute faute d'vn qui commande
 Perd le subiet qui se debande.
 Trop de pardon est cruauté.*

- Le sage dit : C'est grand science
Savoir fuporter l'ignorance :
C'est vne grande abileté
Quand point on ne se formalise
De voir d'vn autre la sotise,
Et se tenir en sauueté.*
- Souuent de trop leger langage
Lon voit reuenir grand domage
Enuers les hommes & les Dieus.
Celuy qui sçait à point se tere,
Outre que point il ne s'altère,
Demeure sans blafme en tous lieux.*
- Menfonge fait courte plaifance
Au commencement qu'on l'auance :
Honte & perte suit le mentir.
Le menteur fit bien se decrie
Que quand il dit vray nul s'y fie.
A se taire nul repentir.*
- Le sage dit : Verité dite
Mal apropos nous precipite.
Verité n'est bonne qu'aux bons.
Trop de méchants viuent au monde :
Qui trop sur verité se fonde
Iette ses perles aux cochons.*
- Le sage dit, qui peut l'apprendre,
Mieus vaut en nous mesmes reprendre
Nos fautes que celles d'autruy.
Comme l'absinte a l'amertume,
Aussi vrai dire a de coutume
D'auoir de l'amer quant & luy.*
- Le bois qui fera le feu croistre
Mangé du feu va disparoistre
Défait par celuy qu'il nourrist :
Richesses les fiateurs nourristent
Qui les richesses amoindristent.
Qui s'aime trop, il se pourrist.
Hors de saison faire despence
En soufrete change abondance*

*Autant aus grands comme aus petits.
Chiche taquin & vilain estre
Fait que lon hait des biens le maistre.
Mesure en tous nos appétits.*

LE ROY mon ami ie te iure

*Que des biens ie n'u iamais cure,
Et ie n'y mis iamais mon cueur.
N'auoir biens tant d'ennuis n'apporte,
Comme quand il faut qu'on en sorte
Les perdant par quelque malheur.*

Cela que paix le monde appelle

*N'est qu'un nom d'une chose belle
Qu'il faut chercher dedans les cieux.
Iamais ne fut que sur la terre
Hommes ne s'entrefissent guerre
Ou veincus ou victorieux.*

Le droit fatal ainsi l'ordonne,

*Et la loy de nature donne
Les biens du veincu au veincueur.
L'un auiourd'huy le bien possede,
Que demain à un autre il cede.*

Nous veinquerons : ayons bon cueur.

Ce n'est le nombre ni la force

*Qui les grans batailles renforce
Pour aux victoires paruenir.*

*C'est le bon droit & le courage
Dieu aidant qui fait l'auantage,
Où l'ennemi ne peut tenir.*

Une fois nous auons à estre :

Deux fois il n'est permis de naistre :

D'estre, une fois nous cesserons.

Du lendemain nul ne s'asseure :

Pourquoy donc perdons nous une heure

Du present que nous lefferons ?

A fin qu'un bien plus long tems dure

Taschons l'aquerir sans iniure,

Gardons-le sans peine & tourment :

Le bien aquis sans violence

*Sans regret & sans repentance
 Soit depensé ioyusement.
 De nul forfait ne soions blefmes.
 Faisons bien, premier à nous mesmes :
 Puis aux prochains : puis aux amis :
 A ceux dont la valeur merite.
 Nous dirons s'il faut qu'on le quite,
 Moins a perdu qui plus a mis.
 Affect de gens sont en ce monde,
 En qui bien peu de sens abonde,
 Qui le present ne viuans pas,
 Comme ayans autre vie à viure,
 Mettent grand' peine de poursuiure
 Des biens non iouis au trepas.
 Quant à moy ie tien que la vie
 En biens & plaisirs non iouie
 Prenant toutes choses au pis,
 C'est vn long & fascheux voyage,
 Où lon dépend en vain son age,
 Sans se rafreschir au logis.
 Ainsi toute chose prospere
 Chez toy, comme par toy i'espere
 Secours en mon oisiveté :
 Aus autres maus ie me conforte :
 Mais ie n'ay pas l'ame affect forte
 Au mépris de la paureté.*

HOVPEGAY HOVP : l'an recommance
*Et ma fortune autant s'auance
 Comme elle s'auançoit antan.
 Autant comme vn an vaut vne heure.
 Qui peut rire il est fol qui pleure.
 As-tu nom Pierre? i'ay nom Ian.*

Entre les badins ie badine :
Entre les deuins ie deuine :
A chacun ie riue son clou.
Ie remé vieus mots en vsage.
Les sages me tiennent pour sage :
Entre fous ie passe pour fou.
Abandonné de parentelle,
Priué d'amitié fraternelle,
En ma plus grande aueristé,
Estrangers me font courtoïste :
Par ne sçai quelle frenéste
Mes plus grands amis m'ont quité.
Tant seulement i'ay mon bon ange
Qui iamais de moy ne s'étrange
Me consolant en mes douleurs :
Qui me fait plorer mes lieffes,
Et me rire de mes tristesses,
Et me moquer de mes maleurs.
O mon bon ange, ie te prie
Ne me permettre que ie die
Ni bien ny mal qu'auéc raison.
Ie me garderai de l'iniure
Qu'à decouuert on me procure,
Toy garde moy de la traïson.
Nulle amitié n'est immuable :
Nulle inimitié perdurable.
Hai comme pouuant aimer :
Et comme pouuant hair aime.
Qui bien ou mal fait, fai de mesme :
Dedans la mer ne va semer.
L'homme indiscret en vain trauaille.
Qui va sans conseil, où qu'il aille,
Courût-il, n'auance de rien.
Mauconseil rutne les hommes :
Par bon conseil hommes nous sommes.
Nul ne vit comme il voudroit bien.
HOVP, *si tu veus bien heurus estre,*
Pour bien l'estre, il se faut cognoïstre.

Estime tien ce qui est tien :
Ce qui n'est tien pour tien n'estime.
Soigne le tien & le relime :
De l'autrui ne te peine en rien.
Il est mien à tout bien pretendre,
Le rechercher, le faire entendre,
Le declarer à qui le veut.
Il est en autrui de bien faire
Selon mon auis salutaire,
Ou qui le veut ou qui le peut.
Je di, j'escri ce que j'en pense :
Ce n'est ni par outrecuidance
Ni par mauuaise volonté.
Je ne pren plaisir à médire :
L'orgueil ignorant ne m'empire :
Je sui ma natue bonté.
A grans & petits ie m'adresse :
Nul ie n'offense ni ne blesse :
J'apporte conseil & secours,
Qu'à tous ie propose & presente :
Et veu bien que chacun s'en sente :
Mais peu goutent bien mes discours.
S'aucun a quelque maladie
En sa personne, il s'étudie
Tant qu'il peut à se bien panser.
Vn bon medecin il appelle :
Prend son conseil, & d'vn bon zele
Croit & fait tout pour auancer
La santé du corps. Mais de l'ame
Nul nul medecin ne reclame.
Et le plus malade est celui
Qui s'estimera plus sain estre.
C'est faute de bien se cognoistre :
Ame n'est qui n'ait son ohi.
Chacun se croit le plus abile :
Chacun ha le cerueau debile :
Chacun se rit de son voifin :
Chacun en autrui voit la faulte :

Voir la fenne c'est chose haulte.
 A vrai dire on n'est pas coufin.
 Ce n'est pas moy, mais c'est mon liure
 Si tu veux qui t'apprend à viure.
 Mon liure est plus sauant que moy.
 Bien souuent mon liure m'enseigne :
 Et son conseil ie ne dedaigne
 Qui m'a souuent tiré d'émoy.
 Souuent aussi ne puis le croire :
 Car ie n'ay pas de tout memoire
 A tout propos à mon besoin.
 Et pour la vertu bien apprendre
 Son vice faut souuent reprendre,
 Qui ne s'aquiert sans vn grand soïn.
 Tant nostre vice nous demange !
 Il cuit d'vne façon estrange
 Si on le touche tant soit peu.
 Chacun se plaist quand on le flate :
 Nul ne veut que son vice on grate,
 Ou soit à bon ou soit à ieu.
 De ceus qui sont pres ie m'absente,
 Aux eloignex ie me presente.
 Mais commander c'est vn deuoir
 Non pas vne royauté vaine :
 Petits se contentent à peine :
 L'assez des grands, c'est trop auoir.
 Quand l'homme commence estre sage
 Lors il acheue son voyage.
 Nos outrages nous font hair :
 Nos miseres nous recommandent.
 Les sages par les fous s'amendent.
 Raison ne peut se faire ouir.
 Ne point sentir n'est pas fait d'homme :
 Mais ne pouuoir porter la somme,
 N'est le fait d'vn homme de cueur.
 Nul ne doit fuir de la vie :
 Mais sans en auoir trop d'enuie
 Taschons d'en sortir par douceur.

Nous en sommes : il faut pourfuir.
Entre les vivans il faut viure :
Viuons-y comme nous pourrons.
Ne pouuans ce que voudrions faire,
Voulons le pouuoir ordinaire.
Toufours vivans ne demourrons.
Ceux-la qui t'aimoient te haiffent,
Tes plus familiers te trahiffent,
A qui tu fais bien, te font mal.
C'est leur faulte, ce n'est la tienne :
Si c'est la tienne, t'en fouuienne.
Croy le mors que croit vn cheual.
Si l'honneur ne te peut atraire,
Te puisse la honte retraire :
Si le bien tu ne veux choisir,
Le mal te cuifant t'en retire.
Si le vray plaisir ne t'atire,
Abhorre & fuy le deplaisir.
A qui sans y penser t'offence,
Ne cherche point d'autre vengeance.
La vraye iniure part du cœur.
Qui te fait du bien par containte
En son bien fait n'a point d'étreinte.
Le miel est fiel à contrecueur.
A qui veut, la peine peu couste.
Qui a son vueil, il s'en degouste.
Efpoir deceu poife beaucoup.
Le bon heur le malheur mesure.
Audace tout mal se procure.
Peur ne frapa iamais grand coup.
Ce qui peut se perdre n'est nostre.
Nous voions trop clair en vn autre :
O qu'en nous nous viffions autant !
Force nous faille & non courage.
D'heure choiffons l'auantage.
Force forcée conseil n'atand.
Plus vault le fait que la parole :
Parler sans faire est chose fole :

*Se taire où fault parler, est pis.
 Beaucoup font vertu de vantise.
 Aux vices l'amour est tost mise :
 La vertu fait bien peu d'amis.
 Le tems les plus fous medecine.
 La raison les sages domine,
 Et fait ce que le tems fera.
 A peine est on heureux & sage :
 Où la misere a l'auantage,
 La prudence apeine y fera.*

*Qui aide celuy qui offence,
 Offense : & qui le mal auance
 Par autruy, fait luy mesme mal.
 Jusqu'à l'autel ami faut estre.
 Veus-tu bien vn mechant cognoistre?
 Tout fait pour soy le déloial.*

*Au monde il n'y a rien de pire
 Que celuy qui tout à soy tire,
 Et qui ne fait rien que pour soy.
 C'est ce qui decouft l'aliance
 Des citoyens & l'assurance.
 O Dieu combien t'en aperçoy !
 Homme repense à par toy comme
 Et pour quoy c'est que tu es homme.
 L'homme s'il veult à l'homme est Dieu
 Quand à l'homme il est secourable.
 Et l'homme à l'homme domageable
 D'un loup sauvage tient le lieu.*

*Allez maudites bestes brutes.
 Où tirez-vous? où sont vos buttes?
 Où est le blanc que vous mirez?
 La peste & le gast de nostre age,
 Toute folie & toute rage,
 A rien que mal vous ne tirez.*

*Le grand loier se donne aux vices :
 Les grandes vertus font malices :
 De bonnes meurs il n'en est plus.
 Larcins, pillages, fetardises,*

*Toutes infames paillardises,
Sont les chapeaux des mieux voulus.*

PINARD, *les escrits ordinaires
Des secrets ou communs affaires,
Auecques vos fins se mourront :*
*Mais les noms escrits en mon liure,
Qui doit bien plus d'un siecle viure,
Auecques mes vers demourront.*

*Comme le sel en la viande,
Le rire par moyen demande
En nos deuis estre vfité.
Le sucre est bon à la moutarde.
En nous riant qu'est-ce qui garde
Que ne difons la verité?*

*Propos de beaucoup de langage
Ne sortent pas d'une ame sage.
La langue accuse les esprits.
En la cité l'heur & la ioye
C'est peu valant grosse monnoye,
Peu d'ordonnances de grand pris.*

*La loy de l'univers est grande.
Naistre & mourir la loy commande.
L'homme auisé du temps se sert.
Fortune rend fol qui s'y fie.
Le changement recree la vie.
L'un y gagne que l'autre y perd.*

*Bon renom vaut un heritage.
Fortune est legiere & volage,
Tost reprend ce qu'elle a donné.
Fortune pipe s'elle flate,
Veut ecorcher où elle grate :
Croy-la, tu es abandonné.*

*Tout mal guerist par patience.
 A cueur dolent nulle creance :
 Par grand' douleur ment l'innocent.
 Mal double qui ne peut se pleindre.
 Plaiſtr déplaist s'il faut le feindre.
 Le mal qui fait bien on ne sent.*

*Qui quiert la mort la vie acuse.
 Celuy volontiers mal en vse
 Qui se promet viure tousiours.
 Ce que l'homme vit Dieu le prette.
 L'heureus meurt ains que mort souhette.
 Mieux meurt qui mieux vit en ses iours.*

*Plus faut qui fait plus d'entreprises.
 Peine & soing font les belles prises.
 Hazard fait tout mieux à propos.
 Occaston nous soit propice.
 Garde toy libre de tout vice :
 Innocence est vn doux repos.*

*Tant que peus cache ta misere :
 Toute terre auoue qui prospere.
 Reçoy plaisir & plaisir fai.
 Le plaisir receu te retiene :
 Du plaisir fait ne te souuiene.
 Aide à tous, à nul ne méfai.*

*Pour viure heureux n'aime grand'suite.
 Contre le fiecle en rien ne luite.
 Rien à cueur, mais pren tout en ieu.
 Oubli, retien, atten, endure.
 La vie au malheureux trop dure,
 Au bienheureux dure trop peu.*

*Il n'est point de plus griéue peine
 Que d'estre en la publique heine.
 Il n'est homme tant soit-il bas
 Qui du plus grand homme en puissance
 Ne puisse esperer la vengeance.
 Heur en orgueil ne dure pas.*

*Si à bien faire on te surmonte
 Prendre le dois à grande honte.*

Qui donne malauſſément
 Honteusement perd ce qu'il donne.
 Perte c'est honte à la personne
 Qui fait perte nonchalamment.
 Autant se dechet de la grace
 D'un bienfait, que de tems se passe
 Tardant la grace du bienfait.
 Tard vou'oir à non vouloir semble.
 Bienfait sus bienfait il assemble
 Qui tost l'acorde & tost le fait.
 Ce que lon perd sans qu'on s'auiſe
 Pour grand dommage ne se prise.
 Ne ſçauoir, c'est heur en maleur.
 C'est du mal vn remede fade,
 C'est quelque plaisir au malade
 Ne point cognoiſtre ſa douleur.
 Ce que lon cherche on ne rencontre :
 Qu'on n'y penſe plus, il ſe montre.
 D'un coing au ciel on peut voler.
 La vraye ioye eſt choſe auſtère,
 Qui à propos ne ſe peut tère,
 A propos ne ſçaura parler.
 C'eſt vn vice trop à .reprendre,
 Pour n'auoir appris rien n'apprendre.
 De peu de grain, du fruit beaucoup.
 L'autruy ſeul louer, eſt folie.
 Par vn forfait l'autre s'oublie.
 Qui rien ne creint fait vn beau coup.
 Pauvreté ſeule nous terraffe :
 Aporte creinte, oſte l'audace :
 Obscurciſt la noble vertu.
 Dedain eſtrangle la parole.
 Depit aveugle l'ame ſole.
 Mépris le cueur ſoule abatu.
 Qui plus ha plus auoir deſire.
 Car plus il ha plus il retire
 Moyen d'auoir plus qu'il n'auoit.
 Vertu n'ha, où elle a puiffance,

*Ni contrecueur ny repentance.
 Dueil cesse tost que nul ne voit.
 C'est don de Dieu que la sagesse.
 Sage veut & n'aime richesse,
 Veut, non l'auoir, mais en iouir.
 La vie dure assez qui en vse.
 Malheur vient à qui l'heur refuse,
 Bien, à qui le mal sçait fuir.
 L'heur est chose mal-assuree.
 Contre vertu rien n'ha duree.
 La patrie est où l'on est bien.
 Il est pauvre qui le pense estre :
 L'espoir vn autre espoir fait naistre.
 Il n'est aimé, qui n'aime rien.
 Forfait du forfait est la peine.
 Mauuais au mauuais maleur meine.
 Bon au bon secours va donnant.
 Le malade santé n'espere,
 A qui le medecin veut plêre,
 Au desordre l'abandonnant.
 Autant de iours autant de vies.
 Celuy que tu pleures & cries
 Comme perdu, s'en va dauant.
 L'age d'aucuns n'est du tout fête
 Que la vie en sera complète.
 Prou vit qui vit sage & sauant.
 Qui fait bien & se taist, enseigne :
 Qui dit bien & l'effet dedeigne,
 A son dire oste le credit.
 A mieux non à plus sauoir tire.
 Qui plus qu'assez sauoir desire,
 Se déborde en son apêtit.
 Ne sçauoir ni pouuoir forsfère
 Du non vouloir beaucoup disfère :
 Vice ne peut seul se tenir.
 La vertu (comme aussi le vice)
 Par le sauoir & l'exercice
 Veut se nourrir & maintenir.*

*Tu seras bon si tu veus l'estre.
 Que sert prevoir, que vaut cognoistre
 Le mal que ne peux éuiter?
 Fuir ne pouuons la containte :
 Souffrir nous en pouuons l'étreinte,
 Et la victoire en meriter.*

*Celuy qui ha la bien naissance
 D'esprit & cors pour la vaillance,
 Disons-le noble-né vraiment.
 En tous endroits on peut bien viure.
 Qui la vertu seule veut suiure
 Ne plaist au peuple entierement.*

*Plus il y ha de déstance,
 Plus au chemin ha d'assurance.
 Containte au faineant donne soing.
 Perdre honte est vn mal extrême.
 Bien malheureux est, qui soy même
 Se peut reprocher pour témoing.*

*○ que d'heur auroit nostre vie
 Si nous n'auions de rien enuie
 Sinon des choses d'ici bas!
 Trop cherchans perdons l'auantage.
 Des humains l'humain le plus sage
 A toute heure sage n'est pas.*

*Chacun son heur forge à sa mode :
 Pas vn de tous ne s'acomode,
 Faulte de borner son desir.
 Quand l'vn finist l'autre commence :
 Et cherchons en la iouissance
 D'vn plaisir vn autre plaisir.*

*Il est Roy qui sçait rien ne creindre :
 C'est bien, à ses souhets ateindre,
 Tout de mesure & de saison.
 Sur tout l'outrecuidance on prise :
 En ce temps on tient pour sotise
 De se contenter de raison.*

*Qui les autres par armes doute
 Souuent le vice le surmonte :*

Qui suit fureur, est maumenté.
 Qui ne songe que pour son age,
 Se montre de peu de courage
 Pour le bien de peu d'hommes né.
 Sans mépris la souffrète on souffre.
 Au vouloir rien de grand ne s'oufre,
 Au pouvoir le petit est grand.
 D'où la chose lon tient perdue
 Esperance & peur se remue.
 Qui enseigne vn autre, il s'aprand.
 Tant que ne sçais te faut aprendre,
 Ou tant que vis pour ne méprendre.
 Ne fuy iamais de trop sauoir.
 Maints hommes dauant qu'ils cognoissent
 Que c'est de viure, viure cessent.
 Auec sauoir, sens faut auoir.

IEVNE LANSAC, dés ton enfance,
 Fuiant le chemin d'ignorance,
 Apren de choisir la vertu.
 De ton pere de ton frere amie,
 La valeur de ton frere amie,
 Sans estre piqué verras-tu?
 A Toy qui as l'ame bien née,
 De beaux patrons euironnee,
 Rien ne peut estre malaisé:
 Mais en tout tes desirs tempere.
 Douteux le trop sauoir modere,
 Retenu pour n'estre abusé.
 Eusses-tu pour voler des aëles
 Jusqu'aux demeures eternelles,
 De DIEU ne cherche la grandeur.
 Dieu tout sauant tout bon tout sage

Emplis le tout de son ouvrage
 D'incompréhensible resplendeur.
 Dieu desur tout honore & prise,
 A fin que Dieu te seignorisfe.
 Si Dieu se fait seigneur de toy,
 Dessus toutes choses quelconques
 Seigneur seras. Honore donques
 Ton Dieu ton Seigneur & ton Roy.
 L'honneur plus grand que puisse rendre
 A Dieu, sera de bien apprendre
 A le cognoistre & l'imiter.
 Combien qu'il soit inimitable,
 Et rien ne soit du tout semblable
 A luy qu'on ne peut limiter.
 Or celuy de plus pres l'imitte
 Qui plus toute indigence euite.
 Qui? Qui à moins se passera.
 Enuers Dieu soit grande ta vie,
 Enuers les hommes sui l'enuis.
 Tel est qui les bons aidera.
 Mais tout le temps que ta pensee
 Vers Dieu ne tiendras point hauffee,
 Tenir le dois comme perdu.
 L'ame du deuôt qui contemple
 Les faits de Dieu, c'en est le temple:
 L'autel, le cueur à Dieu tendu.
 Le nom de Dieu enuain ne queste.
 Car ce ne t'est pas chose preste
 En le questant d'y arriuer.
 Quoy que soit qui quelque nom porte
 Vn meilleur le nomme en la sorte.
 Qui peut le nom de Dieu trouuer?
 Dieu, n'est pas son nom veritable.
 Mais c'est vn signe remarcable
 Que nous recognoissons qu'il est.
 Le nommer, c'est chose impossible:
 Ne cherchon ce qui n'est loisible:
 Adoron Dieu comme il luy plaist.

*Sachon que Dieu n'ayant affaire
 De rien qui soit, a voulu faire
 L'homme, & Tout pour l'homme servir.
 Dieu, premier bienfeteur s'aouue.
 L'homme apres parsonnier s'aloue
 De ses bienfaits pour en iouir.*

*Aux hommes Dieu (sans nulle doute)
 Les aiant faits a donné toute
 Pleniere & franche volonté:
 A fin que semblables se fissent
 A Dieu tout bon, & qu'ils véquissent
 Nets de peché par sa bonté.*

*Quoy que soit que sur tout honores,
 Comme Dieu cela tu adores:
 Cela seul te feignorira.
 Celuy de Dieu se fera digne,
 Qui ne fait rien qui soit indigne
 De Dieu en qui seul se fira.*

*Or entan donque pour bien faire
 Tout ce qui est de bon affaire.
 Dauant Dieu ne se cache rien.
 Dieu voit toute humaine pensee:
 Pour ce en ton ame, au ciel hauffee,
 Ne pense rien qu'honneur & bien.*

*Quiconque chaste & saint se garde
 De tout peché, rien ne l'engarde
 Qu'il ne se face fils de Dieu.
 Car Dieu l'a mis en sa puissance,
 En luy rendant obeissance
 Comme à son pere en chacun lieu.*

*Mé soing & diligence d'estre
 Chaste & iuste, non de parestre.
 Fui l'ordure : sui netteté.
 Domte l'apétit deshonneur.
 Volupté puanteur apreste.
 Parle & fai toute honnesteté.
 Nul ne peut faire à Dieu nuifance.
 Du blasphemeur la medifance*

Fait tout le pis que faire peut.
 Ne fai ce qu'en l'autre tu blames.
 Demande à Dieu quand le reclames,
 Non ce que veus, mais ce qu'il veut.
Enuers Dieu la plus grand' méchance
 C'est de faire à l'homme nuisance.
 Nul ne tien donc pour ennemi.
 A toute noble creature
 Que verras de mesme nature
 Comme est la tienne, sois ami.
Mais aime Dieu plus que ton ame.
 Au commun (qui sot loue & blâme)
 Ne complaire n'étudiras.
 Si tu fais bien, Dieu remercie
 Comme auteur du bien de ta vie.
 Auteur de mal? Dieu ne l'est pas.
Ne possede biens dauantage
 Qu'ils font besoin pour ton vsage :
 Mais biens que nul ne peut t'oster.
 Ce qu'il faut, comme il faut supporte :
 Sois d'ame belle grande & forte.
 L'ame apres Dieu doit s'exalter.
Non s'exalter de gloire telle
 Qu'elle encoure mort eternelle,
 Quand de trop s'aimer peché naist.
 Mais afin que digne se rende
 D'estre de Dieu la maison grande,
 Là où sa maiesié se plaist.
Où faut que la peine te meine,
 Souhette atèindre apres la peine :
 Veus de faineans sont vains propos.
 Soit la raison par toy suiuite
 Comme vraye loy de la vie.
 Le sage apert en peu de mots.
Auant que dire delibère :
 Car il vaut beaucoup mieux se tère
 Que de parler sans profiter.
 Parole qui n'a sens a honte.

*Langage qui raison surmonte
 Ne peut des fautes éviter.
 Parle lors que taire peut nuire.
 Ce que sçais, apropos vien dire:
 Ce que ne sçais, n'en parle point.
 Mensonge & poison mesme chose.
 Plus tost disant vray per ta cause,
 Que veincre mentant bien apoint.
 Honore & reuere le sage
 Comme du Dieu viuant l'image.
 N'honore aucun pour son auoir.
 L'homme riche se sauue à peine.
 O, qui tiens iustice & domaine,
 Crein Dieu qui ha sur toy pouuoir.
 Fai beaucoup, & ne promé guiere.
 Toute passion est meurtriere
 De la vraye & droite raison.
 Tout ce que l'ame fait troublee
 En sa passion aueuglee,
 Porte vn remors en sa saison.
 Enuers tous hommes te comporte
 D'vne amitié qui ne soit morte,
 Comme apres Dieu, en prenant soing.
 Qui mal des autres hommes vse
 Luy mesme de soy mesme abuse.
 Dieu n'oit qui n'oit qui ha besoing.
 De son auoir le vilain riche,
 L'homme sage du tems est chiche:
 Qui n'aime le sage il se hait.
 Ce que Dieu liberal te donne
 Aux autres liberal redonne.
 Qui pense à forfaire, a forfait.
 Il n'est en nous de tousiours viure,
 Mais il est en nous de bien viure.
 Ne fai mal à nul, fut-ce à droit.
 Tresbon seroit ne faire offence:
 Faite l'offence, repentance
 Nous rachemine au chemin droit.*

Dieu parle quand on oit vray dire.
Ce qui ne peut à l'ame nuire,
A l'homme ne nuit pas aussi.
L'homme ingrat, ingrat ne te face.
Tu as le guerdon & la grace
Du bien que fais par gloire ici.
Dieu ne cognoist qui Dieu ne prise :
Qui à l'homme nuit, Dieu méprise.
L'homme qui pense que Dieu soit
Et qu'il n'a soing de nulle asère,
Ce mal croyant rien ne difère
D'un qui Dieu ne croit ni decroit.
Nul il ne creint qui nul ne blesse.
Se cognoistre est la grand' sageffe :
Qui sçait qui l'a fait se cognoist.
Vn preudhomme est de Dieu l'ouvrage.
Mesme se taisant l'homme sage
Honore Dieu qu'il recognoist.
Nul ne peut tenir d'assurance
Les dons mondains : Nul n'ha puissance
D'oster les dons que Dieu depart.
Pour le pauvre aider ieune donques.
Mieux vaut n'auoir chose quelconques
Qu'ayant beaucoup n'en faire part.
Estime ton corps la véture
De ton ame : Et ton ame pure,
Du haut Dieu le temple honoré.
Tien donque ton corps net de blâme
Puis que c'est l'abit de ton ame,
Temple où Dieu veut estre adoré.
Eleuant à Dieu ton courage
Commence par Dieu ton ouvrage.
Sans Dieu ne te faut rien oser.
Mesme dauant que prendre aléne,
De Dieu la bouche & l'ame pléne,
Vien du labeur te reposer.

LANSAC, prosperer & bien viure,
 Et la vertu pour guide suiure,
 Aquier vn precieux chapeau.
 A tous aider, à nul ne nuire
 Fait l'homme sur tous hommes luire :
 Et la vie n'a rien de plus beau.
 Il n'est point de peine assez dure
 Pour punir celuy qui l'eau pure
 D'un puy public infecteroit,
 Car l'eau publique estant inféte
 D'un venin qu'un méchant y iéte,
 Tout vn peuple empoisonneroit.
 Toy qui es Roy, tes meurs atrampe.
 Rien ne sert de fourbir la lampe
 Qui ne met de l'huyle dedans.
 Qui aux petits oiseaux vont tendre,
 Contrefont leur chant pour les prendre
 A leur iargon s'accommodans.
 Plus déplaist vn sin au visage,
 Qu'en tout le cors du personnage
 Vne bien grand' deformité.
 Aussi le vice tant soit mince,
 Aparoissant dessus le Prince,
 Offense toute vne cité.
 Que sert en mer sus la poupe estre
 Du gouvernail patron & maistre,
 Et ne sauoir où le tourner ?
 Que sert à cheual en la pléne
 Tenir en main la bride véne,
 A qui ne sçait la gouverner ?
 Qui touche le fan de la truie,
 Tant soit petit, il hongne & crie.
 Et c'est qu'il ne porte ni lait
 Ni toison, ni chose qui vaille :

*Et pour ce la peur le trauaille
 Sachant que nul bien il ne fait.
 Car viuant nul fruit il ne porte :*
*Et sçait bien que de sa chair morte
 Et de son lard l'homme se sert.
 Maudite soit la tyrannie
 D'vn qui perd tout, durant sa vie,
 Et sauue tout quand on le perd.*
*Certenment les bourreaux valent
 Mieux que les Tyrans qui égalent
 Aus meilleurs tous le plus méchants.
 Car les bourreaux font la iustice
 Des forfaiteurs. Par iniustice
 Tyrans font mourir innocents.,*
*La seruitude volontaire
 Passeroit : mais qui se peut taire
 D'vn sceptre en des indignes mains?
 Nature est par trop offensée
 De ne laisser pas la pensée
 Estre libre aux chetifs humains.*
*Maleur regne où plus d'vn commande.
 Vn seul à nous regir entande :
 Ne recognoissons tous qu'vn Roy.
 Le monde vn soleil seul endure :
 Où plusieurs regnent, paix ne dure :
 Nul à tous, chacun tire à foy.*
*Vn soit le Roy : vn vienne prendre
 Les deuoirs que nous deuoens rendre :
 Vn seul commande absolument.
 C'est chose plus aisee à faire
 Au bon plaisir d'vn seul complaire,
 Que de plusieurs ensemblément.*
*Entre plusieurs regne l'enuie.
 Chacun aguette en ialoufie
 L'vn l'autre pour se decrucher :
 Et pour trouuer son auantage
 Voudroit (voire au public domage)
 Son compagnon voir trebucher.*

Soit le Roy tel que Dieu l'ordonne :
Mais ie pri Dieu qu'il le nous donne
Et le meilleur & le plus fort :
Tel que iamais ne die ou pense
Qu'il ne faut faire conscience
Pour estre Roy de faire tort.
Mais qui les innocents maintienne :
Mais qui les deprauuez retienne
De faire mal, par sa rigueur.
Aux méchants donner auantage
Leur pardonnant, c'est faire outrage
Aux bons soumis à leur fureur.
Le Roy qui fera populaire,
Aux loix rien ne fera contraire :
Aimé non pas creint florira :
Ne croira nul leger langage :
Ne croira pas seul estre sage :
Selon nature vieillira.
Ne se laisse veincre en merite :
S'acompane d'hommes d'élite :
Cognoisse qu'il est homme né,
Bien qu'en autorité roiale,
Le diuin pouuoir il egale :
Pour ce à vertu soit adonné.
Quelque autre sache mieux, ou dire
Ou peindre ou forger ou écrire,
Ou soit en quelque art excellent :
Mais le Roy sache avec prudence
Regir son peuple, la clemence
A la seuerité mestlant.
Qu'en vertus grandes il surpasse
Les plus valeureux : & qu'il face
De ses meurs les publiques lois :
Que son exemple à tous éclaire :
Que n'ayant de conseil affaire
Il se conseille toutesfois.
Qu'a ses amis veincre il se laisse
Deffous la raison vainqueresse,

Pour vaincre tous ses ennemis :
Graue, non de mines feures,
En comportemens ordinaires
Ne soit ni bandé ni remis.
En ses eures non reprochable,
En ses propos soit veritable :
Vainqueur non vaincu des plaisirs.
Franc, liberal, grand de courage,
Venerable, sauant & sage,
Se temperant en ses desirs.
Quiconques est Roy, qu'il repense
Qu'il ha d'vn plus grand sa puissance,
D'vn Dieu qui est le Roy des Roys.
Que luy homme aux hommes commande
Honoré d'autorité grande,
Mais, qu'il commande par les loix.
Celuy qui dignement dispence
Les loyers dus, beaucoup auance
Et la iustice & la vertu.
Iugement droit tout mal dechasse :
Faux iugement tout bien terrasse
Et foule l'honneur abatu.
Vn Roy doit aimer sa patrie :
En oster l'affreuse turie :
Estre l'apuy des astigez :
Debeller les mutins rebelles :
Conseruer les suiets fidentes
D'amour non de force obligez.
De la bien heureuse prouince,
Où regne ce valeureux prince,
Bien loing la discorde s'en fuit.
La Paix y florist : l'abondance
Y répand ses fruits : & la dance
Et la ioye & l'amour la fuit.
Des hommes la beniste engence
N'y gaste sa saincte semence :
Pource des dieux ils sont chers.
Femmes y sont chastes & belles :

Portent enfans, témoins fidelles,
 Qui ressemblent à leurs maris.
 Les sources de vin y bouillonnent :
 Les ruisseaux de lait y foisonnent :
 Les cheffnes y coulent de miel :
 Les toysons y sont fines sayes :
 Le baume on y recueût des hayes :
 La manne y roufoye du ciel.
 Aussi les hommes Charitables,
 Entre eux humains & secourables,
 Enuers Dieu sont deuotieux.
 Et cueillans les fruits de leur terre
 Ou ne voient iamais la guerre,
 Ou florissent victorieux.
 Mais où les tyrans seignorisent,
 Les fugets pieté mesprisent :
 Outrage & violence ont cours :
 La iustice gist terrassée :
 La Foy pour vn rien est faussee :
 Bonté n'a suport ni secours.
 La discorde y regne & furie,
 Avec la sanglante turie :
 Lits maritauls y sont souillez.
 Les temples laissez en ruines
 Par les sacrileges rapines
 Sont profanez & depouillez.
 Famine y court : peste y rauage :
 Et ne fait pardon à nul age.
 La guerre detruit les citez.
 Par la pauure gent éplorée,
 De la terre non labouree
 En friche les champs sont quitez.
 Le forfait trop commun irrite
 Contre vne nation maudite
 Du haut Dieu la pesante main :
 Qui fait du Tyran la vengeance
 Par le peuple en leur insolence,
 Du peuple par le souuerain.

*Piqué dans mon ame suiette
A l'eperon diuin, ie iette
Au vent ces versets epandus,
Messagiers d'auis profitables,
Pour ceux qui se sentent coupables,
Desirant qu'ils soyent entendus.
A fin que nous trop fautifs hommes,
Qui fouruoyés du droit nous sommes,
Nous y radressions aduertis.
Regne la raison aueree :
La vertu florisse honoree,
Entre les grands & les petits,*

FIN.





[The remainder of the page is blank white space, indicating that the content has been completely redacted.]

CONTINUVATION
DES MIMES, ENSEI-
GNEMENS ET
PROVERBES
DE
I. ANTOINE DE BAIF.



LES
MIMES, ENSEI-
GNEMENS ET
PROVERBES
DE
IAN ANTOINE DE BAIF.
Reueus & augmentez en ceste
derniere edition.

A PARIS,
Par Mamert Patiffon Imprimeur
du Roy. Chez Rob. Estienne.
M. D. XCVII.
Auec priuilege.





TROISIÈME LIVRE
DES
MIMES, ENSEIGNEMENS
ET PROVERBES
DE I. A. DE BAIF.

*C'est belle chose que la ioye :
Mais quand Dieu les maus nous enuoye,
Courageux les faut supporter.
IOYEUSE en fortune ioyeuse,
La ioye à iamais bien-heureuse
Puisse en ta maison arrester.
Maille est bonne qui denier sauue.
Occasion derriere est chauue :
Au poil prenons-la : nous l'auons.
Qui veut auoir paix qu'il endure.
Pour euitier plus grande iniure,
Peu de mal souffrir ne sçauons.
Qui change d'aduis, c'est le sage.
Fouls s'obstinent en leur courage.
Le temps meine tout à son poinct.
Aisément se remet nature :*

*A toute nouvelle auanture
 Nouveau conseil vient bien à poinã.
 Qui les mechans frape & rudoye
 N'est pas cruel : mais Dieu l'enuoye
 Executeur de son courroux.
 Des maux il faut choisir le moindre.
 Oing le mal qui s'aigrif à poindre.
 Tant de cheuilles tant de trous.
 Pareil à pareil ne commande :
 Il rauif qui plus fort demande :
 Qui ne s'appauurif s'enrichif.
 Qui dit ce qu'il ne veut pas dire
 N'a rien diã : mais qui se retire
 De la contrainte il s'affranchif.
 Qui fait, où citoyens nous sommes,
 Ce que font la plus part des hommes,
 Ne fait ny faute ny forfaiã.
 C'est perte, perdre vn auantage.
 Mieux vaut qui destourne vn dommage,
 Que qui cherche vn gain tout à faiã.
 Osons des forfaits la matiere.
 Toft croit vne teste legiere :
 Qui hante, prend les mesmes mœurs.
 Coustume autant peut que le Prince.
 Il est mal-content qui ne pince.
 Nous auons d'estranges humeurs.
 Peu vaut raison contre la force.
 Nous n'en prenons finon l'escorce :
 Raison est l'ame de la loy.
 C'est loy la raison naturelle.
 En la royauté bonne & belle,
 La loy viuante, c'est le Roy.
 Chacun à son faiã doit entendre.
 Faut informer & puis reprendre.
 La voix d'vn, la voix de pas vn.
 Toufours aduife à la personne.
 Malheur au malheureux ne donne.
 Pense à part toy, fuy le commun.*

Fortune entre tous est commune.
N'appellons pas cela fortune
A quoy le sage eust peu pourvoir.
Prince doit tout faire avec cause.
Iuge fin iuge fine cause.
Qui pense vn mal, le doit sçauoir.
Relasche faite par contrainte.
Quant & la contrainte est esteinte.
Relasche contre droit ne vaut.
En tout regarde à la pensee
Dont la relasche est commencee.
La grace faut où le gré faut.
Fort commande s'il admoneste.
Qui trop muse danger appreste.
Ferme est, ce que peut la vertu.
Vn mal de maints maux est la source.
Ieunesse au vice non rebourse
La vertu n'estime vn festu.
Le certain ne recertifie.
Franc se fait qui le deu denie.
Romps la coustume où gist forfait.
Loy par coustume s'interprete.
Où confession n'est suspecte,
Qui confesse prouue le fait.
C'est grand mal desobeissance.
Qui baille au mechant la puissance
Baille l'espee au furieux.
Qui bien-fait honore & chastie,
Il entretient l'humaine vie.
Où les bons regnent tout va mieux.
La guerre ciuile ruine
Les deux partis, quand elle fine
Perdant & qui gaigne & qui perd.
Concorde fait les beaux affaires :
Discorde fait toutes miserres,
De grands maux le presage appert.
O qu'on iurast sus grosses peines
Ce que iuroient dedans Athenes

Les ieunes de page sortans :
Qu'on le iurast mais sans pariure,
Contre le tort pour la droiture
D'vn accord s'entresupportans :
De ne honnir les saintes armes :
De n'abandonner aux faits-d'armes
Ny son rang ny son compagnon :
De combattre & mettre sa vie
Tant seul, à part, qu'en compagnie,
Pour la sainte religion :
De ne laisser point sa patrie
En chose du monde amoindrie
A ceux qui apres nous viuront :
Mais comme leur deuoir commande
Leur bailler meilleure & plus grande
Qu'en l'estat où la receurent :
D'obeir tousiours comme sage
Au magistrat selon l'usage,
Et de se ranger prouement
Aux loix de tous âges admises,
Ou autres par le peuple mises
Par vn commun consentement.
Si lon voyoit aucun ne craindre
Les loix abolir ou enfreindre,
Ne l'endurer : mais prendre soin
En troupe ou seul de la vengeance :
Et rendre la deüe reuerence
A Dieu qu'on appelle à tesmoin.
Homme ne fais à nul iniure :
Marche pensant toute droiture,
Dit Hipparche en son monument.
Sans droiture peu vaut vaillance.
Où tous tiennent iuste balance
Vaillance ne sert nullement.
Chacun vante sa mercerie.
Chacun son mal tresmauuais crie.
Il n'y a mal sans quelque bien.
Rien ne vouloir trop, l'heur consomme :

Toute autre chose sert à l'homme,
 L'homme à l'homme ne sert de rien.
 Les vertus font prou : mais Fortune
 Fait en vn poinct plus que pas vne.
 La vertu vaut en sa saison.
 Fuir par fois c'est vertu grande.
 Prou fait qui les hommes commande,
 Plus, qui fortune par raison.
 Mauuais achapt remord son maistre.
 Mal fait sa puissance paroistre
 Qui l'employe à blesser autruy.
 Aisément s'apprend vilenie :
 Malaisément elle s'oublie.
 Peur se refreint moins que l'ennuy.
 Prou de fureur la mort encourent,
 Peu de raison à la mort courent.
 Viure n'est viure seulement.
 Bien-heureux qui bien mourir ose.
 Bien viure est beau. C'est peu de chose
 Viure tellement quellement.
 De la vie où tout mal s'appreste,
 Telle est quelquefois la tempeste,
 Que la mort en est le doux port.
 Qui traïsne sa vie en misere
 Sans à joy ny autre bien faire
 Seroit plus heureux d'estre mort.
 Grande honte aux hommes deust estre
 Tous animaux naissans cognoistre
 Ce qui leur sera sain ou non,
 Fors l'homme seul : dont la naissance
 Foible & nûe est sans cognoissance
 De ce qui doit luy estre bon.
 C'est pourquoy si l'homme rencontre
 Quelque chose de belle monstre,
 Comme salutaire il la prend :
 Combien qu'apres en ait dommage.
 L'vsage en est le maistre sage
 Qui nous reprend & nous apprend.

*C'est vne vilenie barbare
 Pour rendre son honneur plus rare,
 Malins enuier son sçauoir.
 Comme si pour eux c'estoit perte
 D'autant de leur science ouuerte,
 Qu'à des autres feroient auoir.
 Chose de beaucoup desirée,
 Assez ne peut estre asseurée,
 Et ne se garde sans danger.
 Nous mentons par accoustumance.
 Fortune ha sur nous grand'puissance
 Quand raison ne peut nous ranger.
 Desbauche aux esprits est mortelle.
 Cest homme-là mauuais i'appelle
 Qui ne sera bon que pour soy.
 Meilleur chemin que le vulgaire
 Il faut tenir, non pas contraire.
 Au gré d'autruy ne te deçoy.
 Il n'y a traïson ny fallace
 Que femme courroucée ne face
 A l'appetit de se vanger.
 La verité trop debatue
 En fin se destruit abbatue.
 Ce n'est guerir le mal changer.
 Ne reproche pour vilenie,
 A vn que le malheur manie,
 Ce qu'il fait contraint du malheur.
 Qui ne peut vaincre par vaillance
 De son ennemy la puissance,
 Soy-mesme vaincre c'est valeur.*

CHEVERNY, qui pour chacun veilles,
 De qui les discrettes oreilles
 Aux bons auis prennent plaisir,
 Puiffes-tu gracieux te plaire

*En ce mien recueil salutaire,
 Tefmoin d'vn non ingrat deftr.*
Si des sept fages de la Grece
*Voulez ouir l'humaine adrefse
 En tout ce voyage mortel,
 O François, ie veux la vous dire,
 Moy qui de Grece en France tire
 Les fleurs du fçauoir immortal.*
CLEOBULE premier nous chante,
*En tout mefure eft excellente.
 Pere & mere faut honorer.
 Soy bien du corps, foy bien de Pame.
 Aime d'ouyr : trop parler blâme.
 Appren beaucoup : fuy d'ignorer.
 Ta langue, rien que bien ne die.
 La vraye vertu s'eftudie,
 De hair outrage & forfait :
 De garder la pieté fainte :
 De confeiller fans nulle feinte
 Aux citoyens le mieux qu'on fçait :*
Deffur fa langue auoir puiffance :
*Rien ne faire par violence :
 Ses enfans dresser & nourrir :
 Moyenner que la haine on laiffe.
 Qui hait le peuple & qui l'oppreffe,
 Comme vn ennemy le courir.
 Contre femme point ne debattre.
 Les valets yures point ne battre,
 Pour ne fembler yure comme eux.
 Son pareil prendre en mariage.
 Qui s'allie à plus haut parage,
 Se lie à maiftres outrageux.*
Nul ne moquer par infolence :
*Autrement le moqué s'offenfe,
 Toy moqueur hay te rendras.
 Ne te haulfe pour la richeffe :
 Pour la pauureté ne t'abaiiffe.
 Bien & mal en bien tu prendras.*

SOLON dit le deuxieme sage :
Rien trop. Ne iuge en arbitrage,
Ou tu perdras celui qui perd.
Fuy le plaisir où dueil se mesle.
Du silence les propos seele,
Romp silence au besoin appert.
Contre pere & mere n'affeure
En debat ta cause meilleure.
Des amis acquier non pas tost,
Mais les acquis moins tost reprouue.
Qui d'obeir appris se trouue
Sçaura commander comme il faut.
Conseille en tout public affaire
Non ce que sçais pls deuoir plaire,
Mais le meilleur d'yn cœur ouuert.
Tout ce que verras ne reuele.
Sçachant tay toy. iuge & decele
Le couuert par le descouuert.
Cognoy toy (dit CHILON tiers sage).
En beuuant n'use grand langage.
Trop parlant tu pourras faillir.
Nul homme libre ne menace :
De menace vient le disgrace.
Les vieux honore pour vieillir.
De tes voisins ne va mesdire,
Si tu ne veux ouyr te dire
Des propos qui te fascheront.
Aux nopces frugalité garde.
Aux festins des amis retarde.
En leurs aduersitez sois prompt.
Hay qui du faict d'autruy s'enqueste.
Beny le mort. Ta langue arreste,
Que ton penser voise deuant.
Monstre toy paisible & seure,
Que sans te craindre on te reure.
Des outragez marche au deuant.
Regne chez toy. Refrein ton ire.
Chose impossible ne desfire.

- D'vn malheureux ne te ry pas.
 Quand tu marcheras par la ville,
 Va de façon graue & gentile.
 Les fous s'accusent à leur pas.*
- PITTAQUE** le quatrieme sage
*Dit, Qui respond aura dommage.
 Ne crain pere & mere flatter.
 En absence comme en presence
 Des amis auoir souuenance.
 Pour rien qui soit ne lamenter.
 Tel comme enuers tes pere & mere
 Te porteras, tel le salaire
 De tes enfans rapporteras.
 Iouyr d'vn desir c'est grand'ioye.
 Bien cognoistre à tous ne s'otroye.
 Ne croy tous ceux que hanteras. .*
- Debausche nuist, paresse ennuye,
 Ignorance poise à la vie.
 Appren & monstre tout le mieux.
 Gain par tout est insatiable.
 Tien caché ton heur enuiable
 Pour te sauuer des enuieux.*
- THALE'S** dict le cinquiemé sage,
*Cognoy le temps. Mets en vsage
 Ce qui est propre à ton besoin.
 Ce que dois faire ne va dire,
 Qu'y faillant n'apprestes à rire.
 Cherche qui de toy prenne soin.*
- N'offense qui malheur endure
 Que Dieu ne vange telle iniure.
 Sçauoir l'aduenir donne ennuy.
 Pour peu d'vn amy ne se plaindre.
 Croire la terre: en mer se feindre.
 Ne fay ce que hais en autruy.*
- BIAS** sixieme, dit, *Nous sommes
 Plus de mauuais que de bons hommes.
 Ny badin ny malin ne soy.
 Entrepren tard: mais vn affaire*

*Entrepris haste de parfaire.
 Parle à propos: sans propos oy.
 Si tu es beau, fay choses telles:
 Si tu es laid encor plus belles
 Courant ton naturel defaut.
 Hay de parler à la legiere.
 Sans forcer pren tout de maniere.
 Dieu est, dire tousjours il faut.
 Ne dy louange flatteresse
 De l'indigne pour sa richesse.
 Si tu fais bien à Dieu le ren.
 En ieunesse heur, sens en vieil âge.
 Sinon pour vn clair auantage,
 Pauvre les riches ne repren.
 Acquier au faiç la souuenance,
 Au temps la discrete prudence,
 En mœurs la debonnaireté,
 Au trauail continence dure,
 En crainte la pieté pure,
 En richesse amiableté.
 En parole acquier la creance,
 Honneur & grace du silence,
 Iustice d'vn sens droiç & bon,
 La vaillance par hardiesse,
 L'autorité par bonne adresse,
 La primauté par bon renom.
 Pense le tout, dit PERIANDRE
 Septieme sage. Il faut l'apprendre.
 Gain deshonneste est grief acquest.
 Le public plus qu'vn tyran ose.
 Estre posé c'est belle chose,
 Brutiueté dangereuse est.
 Faulses voluptex sont mortelles,
 Vrayes vertus sont immortelles.
 Quier loç viuant, Mort bien-heurté.
 En heur modeste, en malheur sage,
 Monstre aux amis mesme courage
 Comme en l'heur en l'aduersté.*

Mieux vaut mourir faisant espargne
 Que viure souffreteux en hargne.
 Fay toy digne de tes parens.
 Celuy que de ton gré accuses
 D'estre mechant, si tu en vses,
 Coupable avecque luy te rens.
 Comme pour r'estre amy, querelle.
 Fay le secret. Ton malheur cele
 Pour n'estourir tes ennemis.
 Vieilles loix & viande fresche.
 Le punir n'est rien s'il n'empesche
 Que le forfait ne soit commis.

AINSI les sept Sages deuissent
 Chacun à part: Mais ce qu'ils disent
 En commun, ie veux rapporter.
 Ly-le & l'enten: ie va l'escrive.
 Tu feras bien si viens le lire
 Pour l'entendre & l'executer.

Suy Dieu: fers Dieu. Crain pere & mere.
 Fay ioug au droit. sçachant va faire,
 Commande toy. fuy le serment.
 Choy' l'amy, l'ennemy repouffe.
 Fay toy bien. soit ta façon douce.
 Donne tost. acquier iustement.

Garde le tien: l'autruy ne touche.
 Escoute tout: tien bonne bouche.
 Ayant dépar: n'enuie aucun.
 Atten le temps: le plus fort doute.
 Retien ton œil: de l'heur fay doute.
 Ne maudy nul, beny chacun.

Fuy le remors: ta faute amende.
 Aborre haine, paix demande.
 Veux ce que peux. le receu ren.
 Appren tousiours. hay calomnie.
 L'espoir tolle: aux biens ne te fie.
 Le vieil respecte: au ieune appren.

Plains l'affligé. de clemence vse.
 Sage au peril. l'absent n'accuse.

*Ne blasme nul. dy bien du bien.
 Hay le tort : fay bien, sans dommage.
 Jouy mortel. Croy le plus sage.
 Ne ry du mort. achueu bien.*

RIEN ne fait tant l'homme semblable
 A Dieu, que d'estre veritable.
 La touche espreeus l'or, CRAMEL;
 Verité quand elle s'y treuus,
 L'integrité de l'homme espreeue.
 Sans elle il n'y a point de sel.
La mensonge & la befferie
 Et la taquine tromperie
 Suit l'ame qui n'a point de Dieu.
 Qui craint Dieu, qui l'aime & l'adore,
 De verité sa bouche honore :
 Parle net en tout temps & lieu.
Mentir c'est fait d'une ame vile.
 Dire vray c'est chose gentile
 Qui afferit au cœur genereux.
 Qui ment & fraude sa promesse,
 Ou d'intention tromperesse
 Ou par sottise, est malheureux.
O Verité concitoyenne
 Des bons Dieux, à toy ie me tienne,
 Faisant mon seur appuy de toy :
 Toy ne permets que ie chancelle
 Par le faux : le vray ne me cele :
 Tout le droit chemin meine moy.
Des malades ceux qui ne sentent
 Leur mal, & point ne s'en lamentent,
 Sont les malaisex à guerir.
 Reconnoissex bien vostre faute :
 De nuicq le feu sus la tour haute
 Garde les uachers de perir.

*Maints peuuent aux bons fecourables
 Veritables & fauorables
 Acquerir du lox à leur nom.
 Mais taquins, nul d'eux ne defire
 Faire bien, nul ouyr bien dire
 De bien faire ayant le renom.
 C'est vne bien grande sottise,
 Et i'oseroy dire bestise,
 Viure homme, & viuant ne ſçauoir
 Quel eſt le vray deuoir de l'homme
 C'eſt la beſtiſe à la grand'ſomme,
 Sçauoir & manquer au deuoir.
 Eſtant cela pourquoy nous ſommes
 Vrayment hommes aux autres hommes,
 Nous ſommes Dieux par entre nous.
 Mais eſtant & nous portant autres,
 Corrompant les natures noſtres,
 Alors nous entre-ſommes loups.
 le ry. O que c'eſt grand' folie
 Que d'aller au prix de la vie
 Encontre le cours du marché.
 Quand le vice la vertu braue,
 La vertu ſe cache en la caue,
 Le vice on haulſe recherché.
 Viuons viuons. c'eſt la couſtume:
 Apres la douceur l'amertume:
 Laiſſons paſſer les plus chargez.
 Qui fait bien perd & grace & peine.
 La preſſe des plus forts m'emmeine.
 Les bons s'en vont deſcouragez.
 Qui de faire bien vous degouſte
 En cela qui rien ne vous couſte?
 Du voſtre rien: & toutesfois
 De peur qu'aux bons bien on ne face
 De vos eſtats on nous efface
 Entre tant de couſteux deſſois.
 Vous me raclez de voſtre liure
 La grace qui m'aidoit à viure.
 Jean de Baif. — V.*

*Si vous ne la m'y remettez,
 Sur vous cherra la male-tache:
 Faut que de mes papiers i'arrache
 Vos honneurs & noms reiettez.*

*Malheureux qui sans valeur braue?
 Malheureux qui se rend esclave
 Sous des ignorans malheureux?
 Malheureux qui les bons irrite?
 Malheureux le bon, qui merite
 Des ingrats, en vain valeureux?*

*Que sert la valeur sans la grace?
 Que sert humblesse où regne audace?
 Sageffe où la sottise a cours?
 Modestie où morgue impudence?
 Sçavoir où commande ignorance?
 Bon ordre où tout marche à rebours?*

*C'est tout de faire bonne mine:
 C'est tout monstrier l'ame diuine
 Par vn eshonté tonnement
 Haut sonnant ses vaines paroles,
 Se vantant danser aux caroles
 Des Muses plein d'estonnement.*

*C'est plus d'yne façon facile
 Mener le ruisseau de son file
 Par vn chemin non raboteux.
 C'est plus des ciuiles miseres
 Faisant l'entendu aux affaires
 S'enrichir sans estre honteux.*

*Qui a, peut en auoir encore.
 Qui n'en a point nul ne l'honore,
 Fust-il Orphee ou Arion.
 Sçavoir ne vaut sans artifice.
 L'estat, l'office & benefice
 Viennent de là par fiction.*

*Qui ne sçait contrefaire & feindre
 N'y peut paruenir ny atteindre.
 Reua-t'en si tu es nalf.
 Tu es ouuert, franc, debonnaire:*

*Et pource tu ne scaurois plaire.
Que feras-tu pauvre Baif?
Nul tout à fait tu ne courtises.
Tu hais de souffrir leurs vantises.
Tu n'as nul espoir qu'au bon Roy.
Ton esprit en vain tu travailles,
Et penses-tu bien que tu vailles
Qu'un Roy se jouienne de toy?
Resou à toy la Cour plus ne suiure :
D'ambition plus ne t'enyure :
C'en est fait : tu n'y vaux plus rien.
Retire toy. Passe t'en donques :
Et raccourci tes robes longues :
Et de la Cour n'atten du bien.
Autre plus grand bien ne souhaite
Sinon que le Roy te permette
Ouurir tauerne ou cabaret.
Tien toy à ta maison de l'Ange,
D'un maigre espoir ton cœur ne mange :
Vien semer un meilleur gueret.
Dieu que c'est chose forte à faire,
Ce qui n'est à dire bien taire.
Le parle trop, ie le sens bien.
J'en veux à ces peu secourables :
A gens comme moy miserables
Laisser dire ne couste rien.
Ce que ie dy n'est calomnie.
Le parle trop : & ne le nie.
Mais il faut parler ou creuer.
Les premiers ils m'ont fait outrage :
Patience outree tourne en rage.
Malheur à qui me veut greuer.
J'aime les bons & les honore,
Les meschans par force j'adore :
Je les maudis en liberté.
Je suis chez moy : j'y puis tout dire.
Le secret par le vin & l'ire
Est descouvert en la clairté.*

SCEVOLE, si nous vivions Princes
 Riches de peuples & provinces,
 Theatres nous leur bastirions,
 Leur edifirions des hauts temples,
 Porches & palais beaux & amples,
 Mais possible mieux ne ferions,
 Que faisons ainsi que nous sommes
 Pour aider le commun des hommes :
 Quand des aduis leur proposons
 Pour heureusement & bien viure.
 A leur dam s'ils ne veulent suivre
 Ce que chanter nous leur ofons.
 Puis que les propos veritables
 Ne sont ouïs, contons des fables :
 Possible on les escouterà.
 Esopet les fit par l'oracle,
 Pour en riant faire miracle
 En l'esprit qui les goustera.
 Vn Loup ayant faicé vne queste
 De toutes parts, en fin s'arreste
 A l'huis d'une cabane aux champs,
 Au cry d'un enfant que sa mere
 Menaçoit pour le faire taire
 De ietter aux loups rauiffans.
 Le loup qui l'ouit en eut ioye,
 Esperant d'y trouuer sa proye :
 Et tout le iour il attendit
 Que la mere son enfant iette.
 Mais le soir venu, comme il guette,
 Vn autre langage entendit.
 Car la mere qui d'amour tendre
 Entre ses bras alla le prendre,
 Le baisant amoureusement
 Auecques luy la paix va faire :

Et le dorlotant pour l'attraire
 Luy parle ainsi flattement.
 Nenny nenny, non non ne pleurs :
 Si le loup vient il faut qu'il meure :
 Nous tûrons le loup s'il y vient.
 Quand ce propos il ouit dire,
 Le loup grommelant se retire :
 Ceans lon dit l'un, l'autre on tient.
 Vne autre d'une autre maniere.
 Vn serpent auoit sa taniere
 A l'huis d'un paisan bucheron :
 L'enfant du paisan ne s'auise
 Qu'il marche la beste surprise,
 Qui le mordit par le talon.
 Le venin dans les veines glisse :
 Et soudain sa froide malice
 Montant iusqu'au cœur l'estouffa.
 L'enfant mourut : le pauvre pere
 Et de douleur & de colere
 Contre le serpent s'eschaufa.
 Pour vanger son fils, sa congnee
 Il a sus le champ emponnee,
 Se plante au goulet du serpent.
 Et tant attendre delibere,
 Que celle mechante vipere,
 S'elle fort, il tue l'attrapant.
 Elle de son meffait coupable,
 Cauteleuse & non deceuable,
 Guette autour deuant que sortir.
 Le pere, hastif de vengeance,
 Vn coup de sa congnee elance
 Cuidant la beste mipartir.
 Mais il la faillit, car la teste
 De la beste à se plonger preste,
 Dedans le trou se recacha.
 La congnee à faute chassée,
 D'une taillade en long tracee,
 La roche du goulet trencha.

*Ceste vermine ainſin euite
 La vengeance & la mort ſubite.
 A iamais du iuſte courroux
 La marque ſus le trou demeure,
 Qui l'aduertiſt qu'il ne s'aſſeure.
 Auſſi ne fait le ſerpent roux.
 Car par le conſeil de ſa femme
 Le paiſan le ſerpent reclame
 Et le recherche à faire paix,
 En mettant deuant la taniere
 De celle vipere meurtriere
 Du pain & du ſel tout exprès.
 Mais le ſerpent qui ne s'y ſte,
 Caché dedans ſon trou luy crie :
 Iamais la paix ie ne croiray,
 Tant que la ſepulture proche
 De ton enfant, & ſus ma roche
 Ce grand coup marqué ie verray.
 Maintenant ie diray la fable
 Du ſot Cheual & miſerable,
 Qui ſa force ne cognoiſſoit :
 Que le cerf avec l'auantage
 De ſa ramure, d'vn gagnage
 Leur commun herbis dechaffoit.
 S'en vanger le cheual deſire :
 Qui droit à l'homme ſe retire,
 Et deuers luy ayant recours
 Luy conte le tort qu'il endure,
 Et luy requiert de telle iniure
 La raiſon avec ſon ſecours.
 L'homme trompeur luy va promettre,
 Si le cheual ſe laiſſe mettre
 Vn frein en la bouche, & ſ'il veut
 Qu'armé deſſus le dos luy monte,
 Et qu'il le meine & qu'il le donte,
 Que du cerf vanger il ſe peut.
 Le badin cheual s'y accorde :
 Luy tarde que ſon mors ne morde*

*Mais si tost que le mors eut mors,
Tant s'en faut que du cerf se vange,
Que l'homme l'afferuist & range
Esclaué à iamais par le mors.*

*O que par tout l'âge où nous sommes
Ceste fable vraye atteint d'hommes!
Vn vieillard fut qui grisonnoit
Amoureux de deux concubines,
Toutes deux mauuaises & fines,
Ausquelles il s'abandonnoit.*

*L'vne vieille, l'autre ieunette :
L'vne faulse, l'autre saffrette.
Quand la ieune le peut tenir,
Oste le poil blanc qui la fasche :
La vieille tout le noir arrache,
Et le font chauue deuenir.*

*Trois beufs dedans vn pasturage
Paissoient d'accord : & nul outrage
De beste qui fust n'enduroient
Tant qu'ils vesquirent en concorde.
Entre eux se fourre la discorde :
Loups & lions les deuoroient.*

*Vn de nuit les hauts cieux regarde
Et les astres : & par mégarde
Dans vne fosse creuse cheut.
Vn passant l'oit qu'il se lamente.
Entend sa cheute & sa descente :
Et s'en rit quand la cause il sceut.*

*Tu es là fort bien par ta faute,
Toy qui leuant la velle trop haute
Au dessus de toy regardois
Curieux de chose couuerte,
D'vne fosse à tes pieds ouuerte
Nonchalant tu ne te gardois.*

*Vn Porc-espy (belle deuise
Du Roy Louys, Roy d'entreprise
Pere du peuple surnommé)
Porc-espy nourry dans l'Afrique,*

Porte mainte fleche qui pique,
 De sa nature ainfin armé,
 Qu'en se heriffonnant il lance
 Contre qui vient luy faire offense.
 Le loup qui ce porc aguettoit
 Luy conseille qu'il se descharge
 De tant rude & pesante charge,
 Puis que nul besoin n'en estoit.
 Mais quand il en auroit affaire
 Qu'il reprist l'espy salutaire,
 O loup i'en ay desia besoin,
 (Dit le porc-espy) tout asteure.
 Du loup la rencontre n'est seure
 A qui a ses armes au loin.
 Le Heriffon estoit en peine
 Où se loger. la Marmoteine
 Il pria le vouloir loger.
 Ce fut au mois de la froidure,
 L'hiver quand la saison est dure.
 Elle accorda le heberger.
 Ainsi le meine en sa taniere,
 Où l'hoste nonueau ne fut guiere
 Que son hostesse ne faschaft,
 Auecque son escarde droite.
 Car la place fut si estroite
 Qu'il falloit que lon se touchast.
 La marmote pria son hoste
 Le lendemain matin qu'il s'oste
 De son logis. Le heriffon
 Qui trouue la maison fournie
 De ce qu'il faut, tresbien luy nie
 Et luy chante vne autre chanson.
 Si quelcun en ce lieu s'offense
 Qu'il s'en aille, ie l'en dispense,
 Quant à moy ie n'en bougeray.
 Si loger en ce lieu t'est peine,
 Tu peux desloger, marmoteine.
 De l'hyuer n'en deslogeray.

*L'Aigle fondant cruelle & fiere
 Au fortir de la raboulliere
 Auoit trouffé des lapereaux :
 Et sur vn haut chefne en son aire
 Les auoit portez pour en faire
 Gorge chaude à ses aiglereaux.
 La haxe la prie les luy rendre.
 L'aigle pitié n'en daigne prendre,
 Mais d'orgueil se va surhauffer.
 La haxe tous counils assemble :
 Et fait qu'ils s'en vont tous ensemble
 L'arbre de l'aigle dechauffer.
 Tant grattent, tant rongent, tant minent,
 Que tout le chefne ils deracinent.
 L'arbre la nuit tombe pouffé
 Au premier vent. L'aigle endormie
 Et sa couuee y perd la vie
 Parmy le branchage froiffé.*

RENAVT, *ta parole non vaine,
 Et ton integrité certaine,
 Loin de tout mensonge & de fard :
 Et ta façon, non point couuerte,
 Mais franche à l'œil de tous ouuerte,
 D'une naïfueté sans art,
 M'ont obligé de telle sorte
 Que iamais n'en tombera morte
 La grace à la posterité.
 Debout paresseux à bien faire.
 Ny le bien-fait ie ne puis taire,
 Ny du mal fait la verité.
 Hay auant, tost tost, laissez courre.
 Decouplez : laissez les escourre.
 Ils vont sus les voyes, suiions.
 Clabaud, miraud, bize, fregonde,*

*Galehaut, miremont, mironde,
 S'ameutent, & nous retiuons.
 Tran tran tran. la beste elancee
 Tire pays : cy est passee.
 Je le cognoy par le parpié.
 Qui plaisir fait, plaisir demande.
 De courte ioye douleur grande.
 Laissez dire & n'y prenez pié.
 Au cours du marché dois entendre :
 Le temps comme il vient te faut prendre .
 Au bon entendeur vn bon mot.
 De bon matin s'est ebourree.
 Fagot a bien trouué bourree :
 La Marmotaine a le marmot.
 La fille de geline grate.
 O cœur mechant ! ô ame ingrate !
 Fouler aux pieds telle beauté !
 Tu sens où le soulié te blesse :
 Sous beau visage maigre jesse,
 Toute rage & deloyauté.
 Trois iours deuant que le vent vente
 Je le preuoy. Le saic n'eunte :
 A trompeur trompeur & demy.
 La mere d'vn couard ne pleure :
 En vn estat rien ne demeure :
 Si l'heur tu pers, tu pers l'amy.
 Conseils sus conseils ordinaires.
 Jamais ie ne vey tant d'affaires .
 Nous en sommes tous embrenez.
 Nageras-tu point sans nageoire ?
 Quand volerons-nous outre Loire ?
 Nos sacres sont allebrenez.
 Peu vaut doctrine sans prudence :
 Grand poudre fait vieille qui dance :
 Voyez marcher ce traquenard.
 Si tout le meilleur de là tire,
 Nostre party bien fort empire.
 A peine prend on vieil renard.*

En Prouence les becafigues
Deffur tous fruits aiment les figues,
Icy les grines les raisins :
Vn ventre creux n'a point d'oreilles :
Tu nous voudrois conter merueilles.
Après la mere les gorins.
Je me tairay s'il vous ennuye.
Grand vent s'abat de peu de pluye,
Je ne dy pas qu'il le vainquit.
N'affau le sanglier en sa bauge :
Le pourceau gronde mesme à l'auge.
Il vesquit bien, tant qu'il vesquit.
Il n'y a plus ny rang ny ordre.
Si fasche-til fort de demordre
Après que lon a bien amors.
Mon mors ainsi ma bouche gaste,
Dit la Roffe. fol qui se haste
Pour cela luy oster le mors.
Vne queux qui ne coupe, aguise.
Chacun (dit-on) fait à sa guise.
Mais sera-ce là le payment
D'auoir si bien fait la desfaiete ?
L'ennemy qui fait sa retraite
Mieux etoré fuit brauement.
Qui fait bien, quand le mal profste,
Il fait mal & n'a nul merite.
Bien sert oublier ce qu'on est.
Ce que tu peux bien perdre, pér-le.
Dieu gard l'ynique & ronde Perle
A qui honneur & vertu plaist.
Je croy mes yeux non mes oreilles :
C'est donc à rendre des pareilles ?
Il faut du faict non du caquet ?
Où c'est qu'auiourdhuy nous en sommes !
A la foy lon trompe les hommes,
Les enfans au billeboquet.
Bonne terre bon blé rapporte.
Ne croy femme fust-elle morte.

*Eau, femme, feu, ce sont trois maux.
 Vn bon feu la maison honore.
 Mauvais feu la maison deuore.
 L'homme est le Roy des animaux.
 La mer guerist l'ame offensee.
 Dieu te doit entiere pensee.
 Le vice est pres, loin la vertu.
 Tous ne sont fols d'une folie.
 Les renards aux lions n'allie.
 Dy general. qui, d'où es tu?
 Il est noble qui a l'audace.
 Qui perd honte anoblit sa race.
 Le crainctif sa noblesse perd.
 O grande beste à tant de testes
 Vous n'estes vous tous que des bestes.
 Vous entre-mangez, il y pert.
 Garde garde la reuerdie.
 Si la vilenaille estourdie
 Se recognoist: libres Cantons
 Nous allons querir vos polices.
 De nos mangereaux les malices
 (Ce dirons-nous) nous esuentons.
 C'est ainsi que le monde tourne.
 La nuit surprind qui trop seiourne.
 De gueux se font Rois, de Rois gueux.
 A l'enfant ne baille vne espee,
 Ny au guenon vne poupee:
 Si ne veux qu'ils facent leurs ieux.
 La Renarde & l'Aigle vont faire
 Amitié. L'aigle fit son aire
 En la fime d'un arbre haut.
 Au pié de l'arbre la renarde
 Vn buisson fort espais regarde
 Où son terrier gratter luy faut.
 La Renarde en fin deuiet pleine:
 Fait ses petits. En mesme peine
 En mesme temps l'Aigle se veit.
 Alla couuer, & la couuee*

S'esclot au Soleil esprouuee.
Oyez ce qui s'en ensuiuuit.
La renarde vn iour fut en queste :
Et se fioit la sotte beste
Que l'aigle ses petits gardast,
Ou qu'elle attendist le partage
Du commun butin & carnage,
Ou qu'elle en ayant les aidast.
L'aigle eut faim. De son aire aduise
Les renardeaux. en fait la prise.
Avec ses aiglereaux s'en paist.
La Renarde estant reuenue
Trouue son engence perdue.
Sçait comment, & fort s'en desplait.
Et bien que ses petits lamente,
Plus que leur perte la tourmente
Le desespoir de s'en vanger.
Ce qu'elle peut en sa destresse
De maudire l'Aigle ne cesse,
Qui ses petits a peu manger.
Bien tost apres hors d'vn vilage
Non loin de là, selon l'vsage
Vne chéure on sacristoit.
L'aigle fond durant le mystere :
Emporte le ventre en son aire
Avec vn charbon qui ardoit.
Il ventoit. De mainte buchette
De bois sec son aire estoit faicte.
Le feu s'y prend à tous les bouts.
Les aiglereaux tombent & l'aire.
En la presence de leur mere
La Renarde les mange tous.
O grande forest où les chesnes
Dedans les eaux portent des chesnes
Et des vases d'or & d'argent :
Garde toy qu'vn iour les charrues
Ne voissent fillonnant tes rues,
Le sang que tu beus reuangeant.

*Par vn serpent les loups qui firent
 Le massacre punis mordirent
 Leur grande mere. O iustes Dieux!
 Ne t'en ry pas toy toy qui restes.
 On va iouer à toutes restes.
 Ne me croyez, croyez vos yeux.
 Il est valeureux qui est sage.
 L'homme sage & de haut courage
 Ses batailles bien rangera.
 Choquant gaignera la victoire.
 Couronné d'honneur & de gloire
 Les outragez reuangerá.
 L'assurance suit la prudence.
 Celuy qui rien que mal ne pense
 En fin fera fol descouert.
 Toy qui es bon, pren la tutele
 Des bons d'vn fauorable zele.
 Dieu conduira ton cœur ouuert.
 Si le succe est doux à ta bouche,
 Si la vertu le cœur te touche,
 Plus douce elle te semblerá.
 Iamais l'homme de bien ne gréue,
 Sept fois chet, sept fois se reléue.
 Le mechant ne releuera.
 Par le champ du say-neant ie passe:
 Par le clos du fou ie repasse.
 J'y voy tout en friche laissé.
 Ce ne sont qu'espines, orties
 Et ronces. A la faim tu cries.
 D'vn mal bien deu bien oppressé.
 Le ventre plein trop mieux conseille.
 Quand verrez taire la corneille
 Le cygne vous orrez chanter.
 Ou Roy ou asne te faut estre.
 Bon valet se fait du bon maistre:
 Deuant que faire il faut tenter.
 Des lions la forte vieillesse
 Surmonte des sans la ieunesse:*

*L'aigle ne compare au hibou.
 Ne porte bague qui te serre.
 Sage au sage ne fait la guerre,
 Si fait le fou contre le fou.*
*L'vn à la proue & l'autre en poupe.
 L'vn pile tout, & l'autre coupe.
 L'autre le rait iusqu'à la peau.
 Qui se va trainant sus le ventre:
 Qui part, qui vient, qui sort, qui entre.
 Qui fait le duc, qui fait le veau.
 Qui met au ieu, qui s'en retire.
 Tu pourrois bien trop nous en dire:
 Tout est bon qui bien maschera,
 Penten d'vne saine personne.
 Prou de remedes on ordonne,
 Cherchez qui vn seul en fera.*

*A bord à bord, à nage à nage,
 Compagnons gagnons le riuage,
 La tourmente va se leuer.
 Le grand plaisir d'vne falaise
 Voir en l'eau la nef au malaise,
 Duquel aurons sceu nous sauuer.
 En lieu d'vn sage le fou monte
 En la chaire. C'est grande honte
 Que les sages sont tous muets.
 Aux porcs ietter les marguerites!
 Que te seruent tes fautes dites
 Si les oyant pire tu es?
 O vous François, tous deplorables,
 Pourquoi delaiissans miserables
 Le bien de viure en tout plaisir,
 N'auous autre soin ny affaire
 Que par la guerre vous mal faire
 D'vn vangeur & cruel destr?*

*Est-ce vne fortune mechante
 Qui vous tracasse, presdante
 A vostre viure malheuré?
 Qui ne sçait que c'est de bien faire,
 Bouleuersant d'vn sort contraire
 Tout vostre estat mal assure?*
*Car Dieu de vos maux ne se mesle:
 Mais la diableffe peste-mesle
 Vous point d'vne auengle fureur
 Pour vous donner peine en tristesse,
 A vous qui viuriez en liesse
 Si reconnoistez vostre erreur.*
*A bon conseil sourdes oreilles.
 Des fraixes pren les plus vermeilles.
 A chair de chien faulse de loup.
 A l'asne dur, dure courgee.
 La vieille pestelle enragee
 S'elle n'a cheuille à son trou.
 Poule se taist deuant que pondre.
 Apres raire n'y a que tondre.
 A rebelle chien, dur lien.
 Ce que luy fais, de l'homme espere.
 Bonne est la foy s'ust-ce à mal faire.
 Qui perd sa foy ne perd plus rien.*
*Douces promesses les fous lient.
 Les mechans aux mechans s'allient:
 Les bons se decourent des bons.
 Dieu pour tous: chacun à foy tire:
 Ce sont mots qu'il ne faut plus dire.
 O que de faults! ô que de bonds!
 Male cause pitié demande.
 L'innocent du mal bien attende.
 Juge doux au mal, le mal fait.
 Le chat sçait quelle barbe il liche.
 Qui est content, il est prou riche:
 Plaisir reçoit qui plaisir fait.
 Peu & paix: c'est Dieu qui le donne.
 La robe ne fait la personne.*

Maint fol de sage prend l'habit.
 Heureux qui en enfans prospere.
 Qui songe bien, pourra bien faire.
 Apres le don le gré perit.
 Vn pescheur son veruein accoustre,
 Le tend: le laisse là: passe ontre.
 Puis reuient troublant le ruisseau.
 Quelcun dit voyant ce peschage:
 Tu gastes l'eau nostre breuage:
 Rien ne prendroy sans troubler l'eau.
 Hastex-vous, hastex de l'escrire,
 Car ie suis pressé de le dire.
 Deuant que voir les raifns meurs,
 Tel parle haut, tel fait le brave,
 Qui mangera bien doux sa baus:
 Change de loix, change de meurs.
 Desir d'auoir, l'estat derange.
 Si le serpent serpens ne mange
 Il ne deuient iamais dragon.
 A maintes gens comme tout passe
 Le masque vaut mieux que la face.
 La porte s'ouure sur le gon.
 Tel feint la toux qui son pet cache:
 Qui ne sçait qu'il veut dire, crache:
 Tel mouche qui n'est pas morueux:
 Sont vieilles ruses & defaites.
 Mais si voulez bien faire, faites:
 Prenez la fortune aux cheueux.
 Crache en ton sein qui autruy blâmes.
 Tu le payras si tu l'entames.
 Nos estalons sont harassez.
 Au miel souuent se prend la mouche.
 Voyez vn peu sainte-nitouche.
 Qui le pié tient, escorche assez.
 Le Satyre vne fois & l'homme
 Furent amis. Luy voyant comme
 L'homme souffloit dedans ses doigts,
 Luy demanda qu'il vonloit faire.

*Eschauffer mes doigts. Au contraire
 Sa soupe il souffle vne autre fois.
 Encor s'esmoya le Satyre
 Pourquoi c'estoit. L'homme va dire :
 C'est pour ma soupe refroidir.
 O faux homme qui d'un trou mesme
 Souffles chaud & froid, ie ne t'aime.
 Onques puis ne vit le Satyr.
 Le vent qui souffle & nous presse
 Est si malin, qu'il ne nous laisse
 Ny demeurer ny auancer.
 Tray celle qu'as en ta saifne.
 Il gagne pais qui chemine.
 Le bruit qui court vaut y penser.
 Le plus fou seul, à par soy pense.
 Il va qui danse, qui va danse.
 Plus fait craintif que trop hardy.
 Mal-auisé n'est pas sans peine.
 S'il n'a soif l'asne à l'eau ne meine.
 Mieux fait le long que l'estourdy.
 Le fou rit quand il ne faut rire,
 Le fou dit ce qu'il ne faut dire.
 Vengeance croist au long aller.
 Du bien fait la grace ne dure.
 Tousiours vient au ranje l'iniure.
 Tay toy plustost que mal parler.
 Vange le tort sans ton dommage :
 Pense toy mortel, tu es sage :
 Chacun busche au chefne abbatu.
 Insatiabilité des hommes
 Tu nous destruis tant que nous sommes.
 Les chiens pelissent le battu.
 Le cœur malin le mal desire :
 Petit present abat grande ire.
 Homme de bien le bien feras.
 On ne perd guiere à la pareille.
 Aux pauvres te bouchant l'oreille,
 Tu crieras qu'ouy ne seras.*

*C'est des plus grands la maladie
 Se moquer de quoy qu'on leur die,
 Fors ce qu'ils ont en volonté.
 Boule la boule à la descente.
 Suy le chemin, ie pren la sente.
 Quelcun se fera méconté.*

*Les bons ont tort si le bon souffre.
 A nul la bonne heure ne s'ouffre
 Qu'vn autre la mauuaise n'ait.
 Le vice rit quand vertu pleure.
 Mauuais auance & bon demeure.
 L'heur du peruers n'est iamais net.*

*O m'amie tant tu es belle!
 Sans tout cela de beau qu'on cele.
 Tes yeux ce sont yeux de coulons.
 Tes cheueus sont troupeaus de chéures.
 C'est escarlate que tes léures.
 Tes dents sont troupeaux de moutons,
 Moutons qui apres la tondure
 S'en viennent lauez de l'eau pure,
 Fans de portieres tous gemeaux.
 Ta ioüe ny blesme ny fade
 C'est vne piece de grenade,
 Tes deux tetins sont deux cheureaux.
 Ces deux cheureaux gemeaux bondissent,
 Entre les beaux lis, qui florissent
 Blancs le matin au poinç du iour.
 Tu es toute belle m'amie.
 En toy n'a tache ny demie.
 Vien donque vien donque m'amour.
 Que dy-ie? que say-ie? resub-ie?
 Qui m'en fera garand & plege?
 Ce sont des mots du temps passé:
 Ou c'est le songe d'vn malade:
 Ou c'est plusost vne salade
 De tout meflange ramassé.*

Av feu au feu, nostre puy brûle :
Nostre chien braït, nostra asne hûle :
La charrue va deuant les beufs,
Les eaux reboursent aux fontaines :
Lon casse les bestes à laines :
Et maintenant lon tond les œufs.

Harpies aux griffes aigues :
Ostez jettez ces bezagues
Qui vont trenchant par les deux bouts.
Ce n'est que toute porcherie.
Tout est cosni, la bergerie
Ha moins de chéures que de boucs.

Se pende qui se voudra pendre :
Quoy? d'vne clef la busche fendre?
D'vne coignée la porte ouurir?
Qui du premier mal ne se tire,
Le mal vn autre mal attire.
Le secret se va decourir.

Venons au poinç : parle, ou m'écoute.
Cela? cela n'est qu'vne goutte
De vin dans vne pipe d'eau.
Changeons les mauuaises coustumes.
D'vn loup n'allons chercher les plumes :
Ne faisons vn limier d'vn veau.

Peu parler : vne froide mine :
Vne toux seche : longue eschine :
Mon Dieu! Iesus! vn ris de chien.
Quoy que soit, bonne soupe grasse.
Faire la mouë & la grimasse.
Renuerse tout, tout ira bien.

Pour luy benefice, à moy blanche.
Que tu fusses bien à ta banque.
De mechant corbeau mechant œuf.
Tout n'en vaut rien, armes ny plume.

En le soufflant le feu s'allume.
 Il prend qui va languillanneuf.
 Se fier en Dieu rien ne gaste
 En mettant la main à la paste.
 Tu as beau crier Jupiter
 Jupiter ren moy ma coignee.
 Va chanter la mal assignee.
 L'autre pourroit s'en despiter.
 A des mines faut contremines.
 Nous verrons bastir des ruines
 Des vieux manoirs neuues maisons.
 Où es tu grand lipu d'Autriche?
 Si tu viuois tu fusses riche
 Tu n'as laissé que des oïsons.
 Pleust à Dieu qu'elle fust encore
 La chimere qui nous deuore
 Recluse en son cloistre nonnain.
 Nos hommes ne sont que des couilles.
 Faux apostat tu nous barbouilles:
 Tant de mal pour vn peu de pain!
 D'vne forme tous pieds ne chauffe.
 Trop ne te baïsse ny te haulse.
 Ne scie la moisson d'autruy.
 Du cuir d'autruy large courroye.
 De grand' malice courte toye.
 Demain aurons pis qu'aujourdhuuy.
 Grand tas fera qui tousiours serre:
 Il ne touche ny ciel ny terre.
 Oignez vilain il vous poindra.
 Petit hommet abat grand chefne.
 Sans ligneul rien ne coust l'alesne.
 Tel te veut pendre qui t'oindra.
 Bran d'affaires dont n'ay que faire.
 Toft se duist l'oïseau debonnaire:
 Remercie Dieu qui és bien né.
 Tel lon a chassé qu'on regrette:
 Achepte paix & maison faite.
 Tout autant porté que traîné.

Comment ie va du coq à l'afne.
 A l'afne le chardon est mâne :
 Avec les loups il faut huller.
 Vn rongnon entouré de graiffe
 N'est iamais gras. Qui prend, qui laisse.
 Mieux vaut s'eloigner que brusler.
 Qui est malade n'est pas aise :
 Qui se courrouce qu'il s'appaise :
 Qui fera mort aura le tort.
 Qui se trouue bien, qu'il s'y tienne.
 Qui te hait, aime bien ta chienne.
 Qui le gagne c'est le plus fort.
 Par douceur lon a male beste.
 La raison n'entre en folle teste.
 Laisse le jeu quand il est beau.
 Pour mieux sauter on se recule :
 Qui s'approche trop pres s'y brûle :
 Qui le veau taille il est bien veau.
 Chanure au rotoir n'est pas fusée.
 Peine d'autruy n'est rien prisee.
 La belle mort d'un ieune lou.
 Cheual rongneux bouchon n'endure.
 Chien enragé long temps ne dure.
 Fine souris a plus d'un trou.
 Prou fait qui d'un fol se deliure.
 Trop d'heur les plus sages enyure.
 Bon nageur se noye à la fin.
 Toft est deceu qui mal n'y pense.
 Souuent retarde qui s'auance.
 Peu fait d'acquest fin contre fin.
 Vangeance vangeance vangeance
 Crie & recrie à toute outrance
 Sang sang pour le sang respandu.
 Le temps a fait les neffles meures.
 Les plus courtes sont les meilleures.
 Toft la paix ou tout est perdu.
 Vne Chau-fourri cheut en terre.
 La Belette en ses dents la ferre

Qui ne pardonne à nul oiseau.
 Oiseau ie ne suis (ce dit-elle)
 Souris ie suis. Se disant telle,
 Elle se sauue bien & beau.
 Vne autre fois recheut en terre.
 Le Chahuan qui fait la guerre
 Aux souris, la chau-fouris prend.
 Souris ie ne suis (ce dit-elle)
 Mais oiseau. Par telle cautelle
 Le chahuan sauue la rend.
 La tierce fois recheut en terre.
 Le Chat la prend, qui fait la guerre
 Autant aux oiseaux qu'aux souris.
 La chau-fouris n'a plus d'excuse,
 Qui perd sa finesse & sa ruse
 Entre les pattes du chat gris.
 Mais en malfait ne gist qu'amende.
 Grand peché grand pardon demande.
 L'herbe ne croist dans le four chaud.
 Petits enfans deuiennent hommes.
 Les petites font les grands sommes.
 A qui moins perd plus luy en chault.
 Douce parole romt grande ire.
 Il déchirera qui trop tire.
 A l'ennemy say pont d'argent.
 En amours ha sens & folie.
 Il est fou, dit on, qui s'oublie.
 Tout chacun porte le changeant.
 On regratte la vieille playe.
 Dieu voit tout : c'est luy qui tout paye.
 En grand fardeau n'a point d'aquest.
 Sortons ou passons la carriere.
 Marchons ou auant ou arriere.
 Ce n'est ton propre ny conquest.
 Fuy la meule, fuy la farine :
 Qui bien le bat le fer affine :
 Qui a la mousche, il a le miel.
 Tard arriue qui perd sa voye.

Le chien plus couard plus abboye.
Rien ne vaut qui n'a point de fiel.
Belle chere contente l'hoste.
Qui ne veut donner ne nous oste.
L'abbatu veut tousjours luitier.
Passé l'escot qui rien ne paye.
O grand claquedent ne nous raye
Si tu ne veux nous acquiter.
Qui du sien donne Dieu luy donne.
Qui a soif il trouue l'eau bonne.
Qui disne tout n'a que souper.
Qui veut mourir bien, que bien viue.
Qui veut durer de rien n'estriue.
Ton couteau pourroit te couper.
Bon loyer atten du bon maistre.
Qui par deux fois piqué veut estre
Regimbe contre l'aiguillon.
Pleur qui vient avec heritage
C'est vn ris sous vn faux visage.
De bon laboureur, droit fillon.
Fortune est de verre & cassante,
Tant plus elle est resplendissante.
Le danger tire du danger.
Il est fol qui pense estre sage :
Bien despenfer est bon mesnage :
Tel perd ce qu'il n'ose manger.
Attendez, vous orrez merueilles.
Qui tient le loup par les oreilles :
Qui par la patte le mastin :
Qui tient l'anguile par la queue
Il faut payer c'est chose deüe.
Nul ne peut forcer le destin.
De nul ie n'ay voulu médire.
Et ne scauroy comment redire
Ce que i'ay di& sans y penser.
Gens de bien prenez ma defense.
Nul de vous non plus s'en offense
Que i'ay voulu vous offenser.

*Ce n'est rien qu'une folle verue :
S'elle peut seruir qu'elle serue,
Qui voudra s'en offenser,
Mais à nul n'ay voulu desplaire.
A tous ie ne sçauroy complaire.
Moins plaira qui plus pensera.*







QVATRIEME LIVRE
DES
MIMES, ENSEIGNEMENS
ET PROVERBES
DE I. A. DE BAIF.

RIEN meilleur, SIRE, ne peut estre
Qu'auoir à viure sous vn Maistre
Bon, gracieux & bienfaicteur,
Et traictable, & facile à prendre
Quelquefois le loisir d'entendre
La plainte de son seruiteur.
Or m'estant permis ne rien feindre,
En liberté te vien me plaindre
A vous, ô mon Roy : non de vous,
Qui tousiours m'estes fauorable
Et liberal & secourable
Et serein & benin & dous :
Mais te me plain de la Fortune,
Qui ne me fut onc opportune

Pour respondre à mes beaux desirs.
 Car toujours le defavantage
 Repoussant mon noble courage,
 A rendu manques mes plaisirs.
 Que sert vne ame genereuse
 Des vrays vertus amoureuse
 Dans vn gentil cœur desireux,
 Si la santé, si la ieunesse,
 Si le pouuoir, si la richesse,
 Ne rendent l'homme bien heureux?
 Ce n'est qu'un objet à l'Enuie:
 Ce n'est qu'une fascheuse vie,
 Pleine de despits & regrets:
 C'est vne ombre vaine d'un songe:
 C'est vn creuecœur qui nous ronge
 D'ennuis, soings & tourmens segrets.
 En la pauureté la prudence
 Ne peut venir en euidence:
 C'est mépris : c'est obscurité.
 Le plus vertueux & plus sage
 Et plus sçauant, se décourage
 Accablé de necessité.
 Graces à l'heureuse nature,
 Dequoy songneuse elle procure
 Rendre aisé ce qui fait besoin:
 A la chose non necessaire,
 Pour l'auoir il luy plaist de faire,
 Qu'il faut de la peine & du soïn.
 Mais qui n'a point l'ame abbatue,
 Qui de bien faire s'esuertue,
 Qui sçait l'honneur & le vray bien,
 Qui goust les plaisirs louables,
 Qui boust de desirs honorables,
 Souffre trop de ne pouuoir rien.
 O Dieu, que n'eû-je l'ame vile?
 Que ne naquî-je mal-abile
 Lourd & grossier d'entendement?
 Long temps ha ma fortune faite,

*Jeusse troué quelque retraite
 Pour viure à mon contentement.
 Je n'aimeroÿ point l'accointance
 Des personnages d'excellence
 De beaux arts la vie honorans :
 Je ne me pleusse à tenir table
 A la compagnie agreable
 Qui chasse les soins deourans :
 Je n'eusse gousté la Musique,
 Ornement de l'art poétique,
 Douce compagne de nos vers :
 Je n'eusse point voulu parestre,
 Ny recherché ne me veisse estre
 Pour mon renom d'hommes diuers.
 Mon nom, pour nos belles merueilles,
 Ne fust venu iusqu'aux oreilles
 Des plus grands, dont ie suis cognu :
 Loin de faueur, loin de disgrace,
 Content de ma fortune basse,
 Je me fusse en mon coing tenu.
 Je n'eusse esté pu d'esperance :
 Je n'eusse quitté l'assurance
 Du peu, pour le desir de plus :
 Ou Prieur à simple tonsure,
 Ou Chanoine, ou dans vne Cure,
 A moy ie me fusse reclus.
 Là, ne sçachant que mon breuiere,
 Ayant choisi telle maniere
 De viure, ie vesquisse heureux :
 Je ne regretterois mon âge
 Despensé contre mon courage
 Parmy des gens peu valeureux.
 Je ne rougiroy point de honte,
 Dequoy le peuple faisant conte
 Du bruit par mes œuures acquis,
 Allant par ville dans la rue,
 Me monstre au doigt ou me salue,
 Comme autheur d'ouurages exquis.*

*Vn despit desdaigneux ie n'eusse,
 Ny plus auoir ie ne voulusse
 Estimant loyer m'estre deu:
 Enflé ie ne m'outrecuidasse:
 Ingratement ie ne cuidasse
 Auoir mon seruice perdu.
 Voyant qui n'a pris tant de peine
 Iouir de fortune certaine,
 Quand i'oy que tout chacun me di&
 Que deusse auoir quelque Abbate,
 Ma raison demeure esbahie
 Dequoy i'en suis tant interdi&.*

*Si ay-ie tenu de l'Eglise
 La foy Catholique entreprise
 Contre les nouueaux reformeurs:
 Si ay-ie entrepris quelque chose
 En mon temps, si dire ie l'ose,
 Plus que mes compagnons rimeurs.*

*Si ay-ie receu les careffes
 Des plus Grans, & non mentereffes,
 Mais pour la vraye verité.
 Si ay-ie esté pensionnere
 Des trois Freres, & de la Mere:
 Ce fut pour l'auoir merité.*

*Car ie n'eus onques parentele
 En Court, ny alliance telle
 Qu'elle m'ait en rien auancé.
 C'est ce qui plus mon fiel irrite,
 Dequoy paroissant mon merite,
 Si mal ie suis recompensé.*

*Et ce qui plus encor me mine,
 Vostre assez bon vouloir encline
 A me pouruoir benignement:
 Et rien si tost ie ne demande
 Que vostre bonté qui est grande
 Ne me l'accorde prontement:
 Mais quelque chose que i'obtienne,
 Ne croyez SIRE que rien vienne*

*A mon profit tant soit il clair.
 Incontinent quelque trauerse
 Mon bien dedans ma main renuerse,
 Qui disparoist comme vn esclair.
 Encor de memoire bien fresche
 Vn malheureux desastre empesche
 Ma fortune que i'arrestoy :
 Tout cela qu'auec grande peine
 De bons ans par vne vinteine
 En vn petit bloc ie mettoy :
 C'estoient deux mal-creez offices,
 Qu'en payment de tous mes seruices
 Courfes estudes & labeurs,
 Y compris tous les arrerages
 Et de pension & de gages,
 Deux offices de Receueurs,
 Et de creation nouvelle,
 Et de defaite Dieu sçait quelle,
 Où nul ne vouloit financer,
 A Castres, bien loin de la France,
 Pais de vostre obeissance,
 Sur lesquels m'auiez fai& dresser.
 Vn an & demy ie les garde :
 Et tout ce temps me poise & tarde
 Qu'il ne venoit quelque marchand :
 A la fin quelcun se presente
 Faisant offre qui me contente :
 Je l'accepte, m'en depeschant.
 L'argent m'est compté, bon, d'espreue,
 Sous tel fi, qu'autre ne se treue
 Qui pourueu de vous soit receu :
 Le lendemain voicy mon homme :
 De rendre son argent me somme,
 Qui se trouue avec moy deceu.
 Vn fascheux Tapi Secretaire,
 Par vne voye extraordinaire,
 Dauant s'estoit fai& recevoir
 Sans quittance d'aucun des vostres,*

*M'apprestant par ne sçay quels autres
 Ce pasté pour me deceuoir.
 Ainsi voicy la belle glace
 De mon espoir par vn disgrace,
 Qui vient se fondre entre mes doys.
 Et si vostre autorité SIRE
 N'entreuient, ie ne sçay que dire:
 Le pér & le sens & la voix.
 Ie ne sçache qu'un seul remede:
 C'est vostre faueur, c'est vostre aide.
 Car ie n'espere que de vous:
 Autre que vous ie ne veu suiure
 Ny seruir. A vous ie veu viure,
 Prince bon liberal & dous.
 Vfant donc de vostre puissance
 Et plus grande munificence,
 Donnez commandement expres
 Au gentil fleur de Vuideuille
 Me faire rembourser habile,
 Sans me faire courir apres.
 Si benin pour moy tant vous sêtes,
 Non seulement mon Roy vous estes,
 Mais Dieu sur terre me serez,
 Bien-faicteur, faueur de ma vie,
 A vous pour iamais affermie,
 Puis que vous la conseruerez.*

DROITE Raison tu es perdue,
 Passion en ton lieu se rue:
 Tu es le fer fait à tous piés,
 Chacun à ce qu'il veut te range:
 Mal que lon veut n'est pas estrange,
 Lon te force à nos mauuaiistiés.

Dieu nous fit vne ame si belle,
 Iesu Christ nous donna par elle
 Nous faire de Dieu les enfans.
 Les enfans de Dieu sont-ce diables ?
 Que nous allons plus execrables
 En forfaitsures trionfans!

Droite Raison tu n'es plus droite,
 Pour toy forcenaïson exploite
 Sur les humains toute fureur.
 Droite Raison, si ie te porte
 C'est en vain, le torrent m'emporte
 Auecque la commune erreur.

Droite Raison tu me conseilles
 Suiure l'essein de nos abeilles,
 Qui va sa ruche abandonner,
 Des petits oisillons la proye
 Qui deça qui dela déroye,
 Et Dieu seul les peut rabiener.

Plus vaut auïourdhy la mensonge
 Que la verité. C'est vn songe
 Le vray parlant de fauffetez,
 Qui courent pour veritez vrays:
 Lon cherit auïourdhy les bayes
 Appasts de nos mechancetez.

O si vne raison commune,
 Non peruerse, ains à tous coustume,
 Conduisoit nostre genre humain :
 Nous serions vne bergerie
 Sous vn berger, & la furie
 Ne nous chasseroit de sa main.

Vangences de Dieu sur nos fautes,
 Dont les cataractes trop hautes
 Viennent sur nous se débonder.
 Repensons à nos forfaitsures,
 Repurgeons-nous de nos ordures,
 Et songeons à nous amender.

Tu nous as perdus fetardise,
 Abominable paillardise,

lean de Baif. — V.

Luxe en tous dehors dereglé!
Insupportable tyrannie,
Vne commune en tous manie
Vn desir en tout aueuglé.
Vne amour folle de soy mesme,
Vne auarice en tout extrême,
Maudite superstition :
Vne maline hypocrisie,
Vne idolatre fantaisie,
Quittant la bonne affection.
Poisons mortelles & vilaines
Gastent nos puits & nos fontaines :
Et nos bergers, qui nous ont pu
D'herbes de venimeux vsages
En lieu de nourrissans herbages,
Ont fai& tout le pis qu'ils ont peu.
Dieu nous aduertit par la peste,
La famine gaste le reste,
La guerre deserte les champs,
Pour cela nul ne veut combatre :
Dieu a beau nous battre & rebattre,
Nous en deuenons plus mechans.

Vn Soleil qui des cieux rayonne
Fait ça bas toute chose bonne :
Et s'il n'y rayonnoit des cieux
Rien beau ny bon n'y verrions estre.
Car sans son rayon ne peut croistre
Arbre ny beste en ces bas lieux.
Mais si deux Soleils venoient prendre
L'empire des astres pour rendre
Par ce grand vague leur clerté,
En grand danger d'vne ruine

*Seroit le monde en sa machine,
 Par vn brulement deferté.
 Vn Soleil est tressalutaire:
 Deux Soleils ne pourroient bien faire:
 Car toutes choses bruleroient.
 Au monde vn Soleil seul doit luire.
 Vn Roy seul conserue vn empire:
 Mais deux Rois le desoleroient.
 Dieu met sur tout sa pouruoyance.
 Destin est sa forte puissance:
 Fortune y requiert auoir part:
 En son ordre va la Nature.
 Pour receuoir toute auanture
 Beaucoup vaut la raison & l'art.
 Si Dieu a soin de mon affaire
 D'en auoir soin qu'ay-ie que faire?
 Car Dieu tousiours le soignera,
 Soit ou que le soin ie m'en donne,
 Ou que le soin l'en abandonne.
 Mais aide toy, Dieu t'aidera.
 Que fait Dieu? les hauts il abaisse,
 Hausse les bas : les tortus dresse,
 Et les droits il va tortuant.
 Ne conuoitons rien d'impossible:
 Ne cherchons de voir l'inuisible:
 Rien de vain n'allons remuant.
 Pense tousiours que tu es homme:
 Se cognoistre tout bien con somme:
 Complais à tous non à toy seul.
 Ieune, voy venir ta vieilleffe:
 Vieil, souuien toy de ta ieunesse,
 Modere & la ioye & le deul.
 Nul de l'auenir ne s'asseure:
 Le present iamais ne demeure:
 Le passé ne nous est plus rien.
 O Dieu qui souuerain commandes,
 Ne nous donne pas nos demandes,
 Mais ce qui doit nous estre bien.*

Réueille toy Roy debonnaire :
Sois à tes sujets l'exemplaire,
Bon pour au bien les conuier.
Tes vrais loyaux François employe.
Il n'est celuy d'eux qui n'ait ioye
En si bon œuure s'employer.
Pour conduire emprises tant bonnes,
Tu fineras & des personnes
Et des conseils & des moyens.
Le plus fort seras en iustice
Pour escarter le vilain vice
Qui peruertist nos citoyens.
Bonnes mœurs font l'heureuse vie :
La bonté de honte est suiuite :
Bons sont aisez à deceuoir.
L'art acquiert de la cognoissance :
Bonnes mœurs de la bien-voulance
Et des amis nous font auoir.
Le bon aura l'ame constante :
Ou soit que le bien se presente,
Ou soit que le mal l'entourast.
Si Dieu donne de la richesse
Au peruers qui n'a point d'adresse,
Il n'en vse ou en fait degast.
L'homme de bien est salutaire.
L'homme nay libre veut bien faire :
Le seruil n'aime à faire bien.
En bonté beaucoup vaut prudence.
Prudence en malice est nuisance.
Sans bonté bon sens ne vaut rien.
Où l'impudence tient l'empire,
La honte de là se retire.
Honte honteuse y moisira.
Tout vieillist icy où nous sommes :
Mais plus auant iront les hommes,
Plus l'impudence y ieunira.
Il faut des plus sçauans apprendre :
Ayant appris prudent se rendre.

*L'homme prudent ne parle en vain.
 Aux fous qui ne s'en font que rire
 Les bons auis ne faut pas dire.
 Sain propos touche vn esprit sain.
 Rien n'est qui ait plus de puissance
 Qu'une bien sage bien difance.
 La parole esteint le courroux:
 Par la mielleuse parole
 L'ame desolee se console,
 Et le plus aigre se rend dous.
 La seule parole manie
 Des humains la totale vie.
 Cœurs sont de parole touchez.
 La parole affeche les larmes:
 La parole échauffe les armes:
 La parole fait tous marchez.
 Sageffe au parler se consomme.
 On cognoist le carat de l'homme
 A la touche de son parler.
 La parole vn coup eschapee
 Ne sçait plus estre ratrapee,
 Mais volle où elle doit aller.
 Bon fait tenir ses léures closes.
 A bien peser ce sont deux choses
 Parler beaucoup ou à propos.
 Parole hors de saison dite,
 D'un grand heur par cheute subite
 Souvent renuerse le repos.
 A ta langue sur tout commande.
 Sot parler dommage demande
 Qui se taist vainc le violant.
 Mieux vaut beaucoup taire que dire.
 Taisant nulle perte on attire:
 Grand mal on attire en parlant.
 Quand à tout ce qu'auras à faire
 Assigneras l'heure ordinaire
 Departant sa propre saison,
 Donne au silence en ta iournee*

Sa propre saison ordonnee :
Et le feras avec raison.
Et ieune & vieil par le silence
Acquiert honneur sans repentance.
On dit beaucoup en peu de mots.
La langue marchant de mesure,
Qui rien ne iette à l'auanture,
A grande grace en ses propos.
A Dieu par sus tout reuerance :
Après aux Rois obeissance.
Tout ce qui est cede au plus fort :
L'hyuer negeux couuert de glace
A l'esté fructueux fait place,
Au doux Zephyr des vents l'effort.
La nuit d'estoiles couronnee
Fuit deuant la claire iournee :
Le long travail cede au sommeil :
Le fort sommeil qui tout maistrise
Au beau reſueil lasche sa prise,
Chassant les tenebres de l'œil.
O que c'est vne grand'folie
De s'amuser toute sa vie
A ce vain curieux sçauoir,
Qui faisant oublier sa terre
Fait les badins humains enquerre
Des choses qu'on ne peut auoir.
Qui cependant que l'œil il hausse
Se laisse choir dans vne fosse,
Il luy mesauient à bon droit.
Ce qu'il foule aux pieds il ignore :
Et ne le sçachant pas encore
Les cieus escheler il voudroit.
Dieu est Dieu : ainsi le faut croire :
Mais c'est vne indiscrete gloire
S'enquerir quoy, comment il est.
S'on le fait, on reuoque en doute
S'il est ou non. Qui là se boute,
Son maudit propos ne me plaist.

Dieu est trop malaisé d'entendre.
Il n'est possible le comprendre
Luy qui n'est corps avec le corps,
Luy parfait, par chose imparfaite,
Luy eternal, par chose faite
Pour peu durer en ses efforts.
Dieu est à iamais : l'homme passe.
Dieu est verité d'efficace,
L'homme imaginant ombrageux.
L'homme voit bien les corps visibles :
Choses visibles sont dicibles.
Par dela l'homme est outrageux.
Car Dieu qui n'a ny corporence
Ny figure ny apparence
Ny matiere en laquelle il soit,
En nos sens est incomprenable :
Dieu donques est Dieu l'ineffable,
Dieu que nul mortel ne conçoit.
Croyons donques sans desffiance
Dieu le vray Dieu : car sans creance
Dieu nous ne pouuons adorer.
Hors de foy toutes entreprises
De nos recherches plus exquises
Nous font l'apprenant l'ignorer.
Moins en sçait qui plus en presume.
Faisons vne bonne coustume
Aux mœurs qui nous touchent vraiment.
Aux choses qui point ne nous touchent,
Ou desquelles nos sens n'approuchent,
Ne nous amusons vainement.

O *qu'estre bien ouy ie peusse!*
Et creu des escoutans ie fusse!
Nul toute honte ne perdroit :
Nul abusant de la ieunesse
Ne renuerferoit la noblesse,
Ny tout l'estat ne confondroit.

Qui met à mépris toute chose
Et droite & sainte, en fin lon ose
Le terrasser & mepriser :
Qui sçait le bon conseil bien prendre,
Il sçait à chacun le sien rendre :
Et doit se faire authoriser.

Quand la parole profitable
Rencontre l'oyant faorable
En bonne & prompte volonté,
En vain elle ne volle dite :
Au cœur elle demeure escrite :
Et fait le fruit de la bonté.

Toy qui sur les autres commandes,
Tu vas te perdre, si te bandes
Contre le torrent des destins.
Les mechans deffous toy n'employe,
Que tu n'encoures male ioye
Portant le forfait des malins.

Qui commande avec auantage,
Ne doit tenir autre langage
Que le langage de la loy :
Qui veut que le peuple fidele
Luy garde sa foy de bon zele,
Doit premier luy garder sa foy.

Aux bons & iustes secourable
Soit rigoureux non esbranlable
Vers ceux qui tout mal sont trenchans :
Qui aux cruels benin, pardonne

*Perd tous les bons qu'il abandonne
 En proye aux outrageux mechans.
 Toy qui tiens souuerain empire
 Souuent à par toy va redire
 Trois choses pour y repenser.
 Sur des hommes ie seigneurise :
 Sous les statuts ie les maistrise :
 Mon commandement peut cesser.
 Ne commande rien que droiture :
 Ne souffre brauer nulle iniure.
 Qui passe vn outrage leger,
 Il attrait vn plus grief outrage.
 Le Roy regnant, s'il est bien sage,
 Nul mal ne laisse auantager.
 Impunité des maux nourrice,
 Desbordement suit l'iniustice :
 La conuiuence attend malheur.
 Du souuerain la nonchalance
 Accroist la defobeissance :
 De courte ioye longue douleur.
 Qui vit contre toute droiture :
 Qui fait débauche & fait iniure
 Dessur les autres commandant,
 Se rendra ses sujets rebelles,
 Qui les feroit doux & fideles
 Patron du deuoir se rendant.
 Mais qui ferme en toute auanture
 Sans changer de sa quadrature
 Pour changement ne branlera ?
 Qui pouruoiant à nos miseres
 Autant aux hommes qu'aux affaires
 Sagement s'accommodera ?
 Rien n'aimera que le louable :
 L'honesteté recommandable
 Tiendra pour regle de ses faits.
 Ses propos tendront à bien faire :
 Ne fera flac ny trop austere
 En ses comportemens parfaits.*

Qui les honneurs aime & desire,
 Sans perdre rien de son empire
 Il comblera de tout honneur :
 Toute ambition assouie,
 Ne souffrira l'oïseuse vie,
 De la vertu bon guerdonneur.
 Ne donnera tel auantage
 A nul qui tourne à son dommage :
 De loin au mal remedira.
 Sçaura le feu naissant estaindre :
 Qui le lairra croistre sans craindre,
 Au feu à l'eau trop tard crira.
 Quelle pitié de voir vn Prince
 Qui doit regir mainte prouince,
 Ouir & voir tout par autruy ?
 Le voir le pauuret qui se fie
 A des trompeurs que Dieu maudie
 Nullement fideles vers luy.
 Aussi trop amy de ton aise
 Ne veus ouyr rien qui desplaise.
 Chacun fuit le mal te conter,
 Lequel tu corrigerois d'heure :
 Tandis le mal gangne & demeure :
 Et plus ne se peut surmonter.
 Le flateur tout en complaisance,
 Ne vacant à rien d'importance,
 Fuit l'honneur & l'ytilité
 Du peuple & du Grand, & les flate :
 Et traistre loüe (ó l'ame ingrate)
 Le mal par infidelité.
 Louant le mal luy qui s'en joste,
 Porte perte à celuy qu'il loüe
 Par vne extreme lascheté :
 Là où s'il vsoit de franchise,
 Le Prince feroit entreprise
 D'vn los par valeur acheté.
 Mais du flateur le cœur esclaué,
 Qui l'aillist & le depraué,

*Le fait moistr lasche fainient,
 Qui le pas ouure à toute iniure:
 Et faudra qu'après il endure
 L'ayant quise à son escient.*
*Lors que la debauche commence,
 Faut empescher qu'elle s'auance,
 Et tost le chemin luy trancher:
 Malice vne fois enuieillie,
 Comme vne longue maladie,
 A peine peut on arracher.*
*L'homme qui deffur tous excelle
 Dedans son estomach recelle
 Son conseil qui va quant & luy.
 Encor louange faut il rendre
 A qui l'auis donné sçait prendre,
 Se conseillant bien par autruy.*
*Mais qui s'étard en tout sommeille,
 Ny de soy mesme se conseille
 Ny prend d'ailleurs enseignement,
 N'est bon à rien, vit inutile:
 Dedans sa chair son ame vile
 Sert de saumure seulement.*
*Bien malheureux est qui peut suiure
 La vraye vertu, pour y viure
 Et bien-heureux & valeureux:
 Toutefois s'abandonne au vice,
 Et plus se plaiſt en la malice,
 Et gaste son cœur genereux.*
*En lieu d'amour haine il rapporte
 Des siens & des autres, en sorte
 Qu'à tous son nom est odieux.
 Pour louange il oit médifance:
 Pour seurté s'aquierit déſiance:
 C'est le loyer du vicieux.*
*De son deuoir faire rifee:
 De religion meſpriſee
 Le manteau pour ses vains plaiſirs:
 Corrompre ardemment l'innocence:*

Viller le consort de l'offence,
 Soullé de ses sales desirs :
 Negliger ses grandes affaires,
 Vaquer tout à choses legeres :
 Sans lire, liures fueilleter :
 Comter fueillets sans rien escrire :
 Plorer pour rien : pour mal fait rire :
 Au monde baille à caqueter.
 Apres le caquet vient l'audace :
 Apres l'audace la menace ;
 Apres la menace les cous.
 Nous irritons l'ire Diuine,
 A la veille de la ruine
 Sous la foudre de son courroux.
 Tel le peuple quel est le Prince.
 Son autorité deuient mince
 Quand il ne fait comte de luy.
 Nous en-cherrons en mal extrême :
 Qui ne commande sur luy mesme,
 Tres-mal commande sur autruy.
 O sang Royal, doux & bons Princes,
 Vous les Gouverneurs des prouinces,
 Qui des grans honneurs auez part,
 Officiers de la Couronne :
 Iusticiers : Tous d'vne ame bonne
 A ces aduis ayez esgard.
 Voyez de la France les larmes.
 N'es mouuez les iniques armes
 Pour à nos maux remedier.
 La France est assez ruinee :
 Tréue luy doit estre donnee :
 Dieu la sçait assez chastier.
 Les armes tant soient de iustice,
 Ne font qu'ensemencer le vice,
 Aux troubles ciuils mesmement.
 Vous sçauuez les autres reprendre :
 Reprenez vous. Si ferez prendre
 Le chemin de l'amendement.

Ostez de vous toute avarice :
Ostez le luxe, ostez le vice :
Ostez la fausse ambition :
Ostez les débors deshonestes,
Qui nous font pires que les bestes :
Ostez mauuaise affection.
Ainsi vous appuirez l'empire :
Ne souffrirez que rien empire :
Donrez exemple de tout bien.
Autrement ie voy tout en proye,
Dequoy l'estranger aura ioye,
Non le naturel citoyen.

O Dieu, que nostre vie est bréue !
Nul toutefois ne se releue
Pour son âge bien employer.
Des animaux ont l'auantage
De viure iusqu'au dixieme âge,
Pleins de santé sans foruoyer :
L'homme nay à choses tant belles,
Foible, maladif, tu rapelles
Deuant qu'il connoisse-qu'il vit !
L'homme meurt parauant qu'il sçache
Comme il doit viure ! Et lors qu'il tâche
Viure bien, l'ame on luy rauit !
La vie est courte : & par mégarde
Du temps volant, qui si peu tarde,
La plus grande part nous perdons :
Tandis que nostre nonchalance
A rien de bon ne la dépanse,
Nostre perte nous regardons.
Sans auoir sa fuitte pensée ;
Nous sentons qu'elle s'est passée :

*Et ce pendant que la tenons,
 Nous la prodignons en l'usage;
 Et la rendons par grand outrage
 Plus courte que ne la prenons.
 Sçaches bien user de ta vie,
 Tu en auras l'ame affouie:
 Assez longue la trouveras.
 Comme dans la main despenfere
 Grand' richesse ne dure guiere,
 Ton âge tu despenferas:
 Mais si peu de moyen s'adonne
 Au bon ménagier il foisonne:
 Nostre vie aussi, comme elle est,
 Si elle estoit bien ménagée,
 Croistroit de beaucoup allongee.
 Nous la perdons : car il nous plect:
 Et puis nous desplait mal perdue,
 Par la repentance bien deüe:
 Puis qu'ainsi mal nous l'employons:
 Quand l'vn moisi de poltronise
 La coule en toute fetardise,
 Comme les plus grans nous voyons:
 L'autre l'agite miserable
 En auarice insatiable,
 Plus alteré tant plus il boit:
 L'autre en vn travail inutile
 Se tourmentant, fait de l'abile:
 Ny iamais nul repos ne voit.
 Quelcun s'adonne à gourmandise,
 Et se fondant en friandise
 Dans son ventre perd son auoir:
 Quelque autre d'ambition vaine
 De complaire au peuple se peine
 Pour des premiers se faire voir.
 L'vn trafiquant de terre en terre
 De mer en mer, gain sur gain ferre,
 Par les hazars au deuant mis:
 L'autre aux armes sa vie adonne:*

*Ne fuit trauailler sa personne
 Pour trauailler ses ennemis.
 Beaucoup d'ingrate seruitude
 Mettent leur volontaire estude
 A courtiser les grans Seigneurs:
 Beaucoup par enuie importune
 D'autruy pourchassent la fortune,
 Et de la leur sont dedaigneurs.
 La plus part en ce monde viuent,
 Qui rien de certain ne poursuiuent,
 Vagabons en legiereté,
 Irresolus d'impatience,
 Demenez par leur inconstance,
 Trop aimans la nouuelleté.
 Des vices les espais nuages
 Nos yeux troublez & nos courages
 Enuelopent de toutes pars.
 Descouuir ne nous est loisible
 Pour iuger le bon ou nuisible:
 Nous suiurons nos desirs épars.
 A nous nous ne pouuons nous rendre.
 Si quelque repos nous vient prendre,
 Comme sur la profonde mer,
 (Encore que le vent y cesse)
 La tourmente point ne nous laisse:
 Il faut ou voguer ou ramer.
 A bien peser nostre folie
 La moindre part de nostre vie
 Est celle part que nous viuons.
 Tout le cours de nostre fresle âge
 N'est pas vie, ains vn vol volage
 D'vn temps que iamais nous n'auons.
 Tu penses que cecy i'adresse
 A ceux que tout chacun confesse
 Se mal porter ou gouverner.
 Voy ceux, de qui l'heureuse vie
 Chacun à les suivre conuie,
 De leurs biens propres maumener.*

A d'aucuns leurs richesses nuisent :
D'autres eux mesmes se seduisent,
Par ce qu'ils croyent mieux sçauoir.
Quelques vns qui veulent bien dire,
Trop bien difans vont se destruire,
Pour trop auoir fait bon deuoir.
O combien, tous haues palissent,
Qui par debauche s'elanguissent
Continuans la volupté !
O combien, entourez d'un monde
De fuiuans, où sottise abonde,
N'ont rien de franche liberté !
L'un demande, l'autre auocasse :
L'un se defend, l'autre pourchasse :
L'un plaider, l'autre va iuger :
Et l'un pour l'autre se consume :
Chacun d'eux bien faire presume :
Tous sous autruy se vont ranger.
Si vn tout seul ne se peut dire :
Et quelcun sotttement s'aire
De n'estre d'un grand reconnu.
Pourquoy d'un autre se va plaindre,
Celuy qui, pour ailleurs s'astraindre,
De foy nul conte n'a tenu ?
Encor luy, bien que d'une face
Affez fiere & pleine d'audace,
T'a bien regardé quelque fois :
T'a bien daigné prester l'oreille.
Mais toy (qui est plus grand' merueille)
Iamais tu ne t'oïs ny te vois.
Chacun en son bien tiendra ferre,
Et fust-ce pour vn doigt de terre,
Le debattra iusques au bout :
S'il est question de sa vie,
Au premier sans qu'on luy conuie,
Aller se laissera du tout.
Nul de son argent rien ne donne :
Sa vie à chacun abandonne.

Leur patrimoine ils vont gardant :
 Du temps ils ne font guiere conte :
 En font prodigues, & sans honte
 Le vont pour qui que soit perdant.
 Le temps toutefois est la chose
 Dont plus iustement le Bon ose
 Se monstrier auaricieux.
 Or attaquons quelque vieil homme,
 Et le prions vn peu qu'il somme
 Le temps vescu de ses ans vieux.
 Tu as cent ans & dauantage :
 Recalcule de tout ton âge
 Combien en eut ton creancier,
 Combien tes sottes amourettes,
 Combien tes affaires secrettes,
 Combien ton pauure tenancier,
 Combien tes procès ordinaires,
 Combien tes valets mercenaires,
 Combien ton aller & venir :
 Adiouste encor tes maladies
 Mal acquises par tes folies :
 Elles, si t'en peux souuenir :
 Et tout cela qui sans vsage
 S'en est allé pour ton dommage :
 Si tout cela tu en rabas,
 Te verras auoir moins d'annees
 De beaucoup que ne t'as donnees :
 Et que verdelet tu t'en vas.
 En apres à par toy repanse
 Quand tu as gardé ta constance,
 Certain d'auis & resolu :
 Combien de fois selon ton éme,
 D'vn cours & d'vne raison même,
 Et quel iour tu as reuolu :
 Quand c'est que sans muer visage,
 Ou que sans changer de courage,
 Vn seul iour tu as sceu passer :
 Combien d'œuures, par tant d'annees
 Jean de Baif. — V.

*De mal-emplète & mal menees
 Parfaits tu peusses ramasser :
 Combien de gens ta longue vie,
 Comme en pillage, t'ont rauie,
 Toy ne sentant que la perdois :
 Combien de temps la douleur vaine,
 La ioye de sottises pleine,
 T'ont fait perdre à diuerfes fois :
 Combien tes hautes conuoitises,
 Combien tes flateuses hantises,
 De tout ton âge t'ont osté :
 Pour le peu que vas recognoistre
 Te rester & vrayment tien estre,
 Tu meurs n'estant pas aousté.
 Qui en est cause? Comme à mesme
 D'un vif sourgeon sans moyen mesme
 Le temps respandu vous iettez :
 Comme mortels en déflance,
 Comme immortels en assurance,
 Tout vous craignez & souhaitez.*

DEPUIS qu'en toute vilenie
 Nostre Noblesse fut honnie,
 Mettant sous les piés tout honneur,
 Par vn malheureux & sot change,
 Tous ont mesprisé la louange :
 Le loueur n'a son guerdonneur.
 Comme on a cessé de bien faire,
 Aux Poetes a salu se taire :
 Nul en besongne ne les met :
 Ailleurs ont mis leur fantaisie :
 La nûe & pauvre Poésie
 Rien que despoir ne se promet.

*Ny la mesure ny la rime
 Auiourdhy n'est plus en estime :
 Vulgaire, est vulgaire du tout.
 Qui veut plaire, se faut desplaire :
 Faut se rendre bas & vulgaire
 En sens & mots de bout en bout.*

*Poësie est donc terrassée :
 Coyonerie est auancée :
 Poltronise braue les Dieux,
 Valeur & prouesse abbatue :
 Les releuer nul s'esuertue :
 Tout bon conseil est odieux.*

*Princes en leur plaisanterie
 Sont assisteꝝ de flaterie,
 Et d'ignorance en tous estas :
 S'aucun en quoy que soit excelle
 Il est moqué s'il ne le cele.
 Bestise a des faueurs à tas.*

*Deuant eux vn sçauant & sage
 Ne trouuera nul auantage,
 Ne se verra iamais ouy.
 S'il est accort, il s'en retire :
 Ou craintif & caut ira dire
 Non sur non, ouy sur ouy.*

*Présen bien ce que sent le Prince
 Et t'y accorde. O qu'on est mince
 En bons desseins & beaux projets !
 Mettre sa maison en parade,
 Et rompre vne lourde algarade,
 Ce sont bien differens sujets.*

*Nostre sottise mal-abile
 Rend le malaisé trop facile
 A qui n'eust osé d'y penser.
 Vne vaillante diligence
 Eust abolli toute l'engence
 Deuant qu'auoir sceu commencer.*

*Qui de nos mignons s'en remue ?
 Ce sont de vrais oifons en mue :*

Ce n'est que fadéfe & qu'orgueil :
Toute autorité mal acquife
D'elle mefme tombe démife.
Et peuuent-ils bien leuer l'œil ?
Vn remors de leur manigance
Vient au runge en leur conscience :
Faut bien qu'ils ayent le cœur bas.
Que dirons-nous du Manifefte ?
Ha c'est vne maudite pefte
De nouveaux difcors & debas.
Pere Matthieu, que veux-tu faire
Auec ta Bule extraordinaire
Où font tant de beaux traits paffez ?
Où des clauses toutes nouvelles
De forfaire licences belles ?
Nous nous en difpenfons affez.
Qui veut hors de tout fcrupule efre
Soit ou pour efgorger fon maifre
Ou le voler fans craindre rien ?
Qui peut ofer commettre & faire
Au liç de fon frere adultere,
Incefte auecques le fang fien ?
Qui veut piller vne Prouince :
Se rebeller contre fon Prince :
Faire faubond & fuft-ce à Dieu :
Qui veut efre bon Sodomite :
Docteur en toute chatemite :
Qu'il en parle à Pere Matthieu.
Si quelcun faifoit conscience,
Comme fujet d'obeiffance,
De braffer la mort à fon Roy,
Ou par poifon ou par piftole
Ou le dagant : d'ame trop molle
Craignant de lui manquer de foy :
Vers Pere Matthieu fe retire.
Pere Matthieu par fon beau dire
Le cœur au ventre luy mettra :
Et le difpenfant à cautele

*L'abfoudra d'estre en rien fidele:
 Et paradis luy promettra.*
*Ha, nous auons par grans disgraces
 Fait des putains des chastes Graces:
 Auons profané leur honneur.
 N'auoir receu les biens ne fasche
 Tant comme s'il faut qu'on les lasche.
 Don se perd d'vn mauuais donneur.*
*Don bien donné ioye & richesse:
 Don mal donné perte & tristesse,
 Tant à celuy qui l'a donné
 Comme à celuy qui l'ose prendre:
 Car tost ou tard il faut le rendre.
 Bien & mal mourra guerdonné.*
*Ha Nemefis iuste equitable,
 Aux hommes & Dieux redoutable,
 Qui viens soudaine aux vieux pechés,
 Et tardieue aux fresches offenses,
 Vangences vangences vangences!
 Nous en ferons bien empeschez.*
*Le mechant le mechant chastie:
 Nostre assurance est mal bastie:
 Nul conseil n'assiste l'estat.
 Au timon n'a nul bon pilote.
 Trop mieux fieroit vne marote
 Qu'vn sceptre au poing d'vn Prince fat.*
*Religions, ce sont des bourdes:
 Nous crions aux oreilles sourdes:
 On ne croit pas ce que lon voit,
 Et vous croyez qu'on puisse croire
 Ce qui n'est point. Voire da voire:
 Preschez preschez: on vous en croit.*
*On voit ce que vous pouuez faire:
 Il n'est plus d'homme debonnaire:
 Tout est du tout abastardi.
 Preudhommie n'est plus au monde.
 Toute rage & sottise abonde:
 Il n'est plus nul preux ny hardi.*

Tous nos hommes ne sont que couilles :
 Lasches gogues, flaques andouilles :
 Qui ont du mou en lieu de cuer.
 Si l'homme de Dieu vient parestre
 Vn monde neuf il fera nestre,
 S'en estant fait iuste vainqueur.
 Mais il ne faut se faire accroire,
 Enflé de quelque vaine gloire,
 D'estre celuy ne l'estant point.
 Il viura de façon Royale :
 Portera l'ame liberale,
 Le cœur de vertu noble espoint :
 Aimera les hommes sans feinte :
 Ne requerra d'eux nulle crainte :
 De leur amour se fera fort.
 Sera le patron de bien viure :
 En pieté se fera suiure :
 Haira l'hypocriste à mort.
 Vrayment affranchira les ames :
 Chassera tous abus infames :
 Bannira superstition :
 Ne forcera point les pensees.
 Ostant ces bestes insensees
 Raclera l'Inquisition.
 Detestera la tyrannie :
 Ne laissera pas impunie
 La forfaiture panader :
 Ne laissera non guerdonnee
 La vertu choir abandonnee,
 Ny les fous en mascarader.
 Où est-il ce preux ce profete
 Cest Heros que le bon souhete ?
 Où est-il cest homme de Dieu ?
 Il n'est pas qui le bien restore :
 Ou s'il est il se cache encore.
 Garde le fouët Pere Matthieu.
 Gardez le fouët faux hypocrites :
 Vous aurez selon vos merites :

Vostre Euangile est découuert.
Le vostre n'est le perdurable,
Qui doit aux humains secourable
Estre pour tout iamais ouuert.
N'outrager ne rend iuste l'homme :
Ne vouloir outrager consomme
Le Iuste qui peut outrager :
Qui peut tout prendre & ne veut prendre :
Mais à chacun le sien va rendre,
Ne s'en daignant auantager.
Le Bon iamais nul mal ne pense,
Aime les bons, les mauuais tanse.
Son bon cueur est du bon la loy.
Chez soy ne logera l'Enuie :
De nul ne troublera la vie.
Quiconque fait bien, il est Roy.
A Dieu l'accompli sacrifice
C'est vn cœur muni de iustice.
Toute vertu va s'assemblant
En cil qui, doué de nature
Franche & sans dol, Bon aura cure
D'estre vray Bon, non par semblant.
Donc si d'accord ne pouuons estre
Des secrets que Dieu fait parestre,
A qui moins les peut regarder,
Laiſſant les Docteurs en-debatre,
Sans pour cela nous entrebatre,
Viuons d'accord de nous garder.

I *e n'entan point la Ligue ſainte :*
Mais ie ne puis n'en auoir creinte.
Car bien ſouuent la ſainteté
Cache l'impiété couuerte :

*Bien souuent la Iustice ouuerte
 Encloft la grand' mechanceté.
 Je ne fu iamais heretique :*
*Je suis Chrestien Catholique,
 Et i'aproue la Papauté :*
Mais i'aborre la tyrannie :
*Et fui la rebelle manie
 Qui romt la iuste Roiauté.
 La Roiauté iuste i'apelle,
 Qui de race continuelle
 Dure establie au sang François,
 Sans rechercher son origine,
 Puis que par la grace Diuine
 Ils regnent receus d'vne voix.*
*O Papauté donne toy garde
 Que le feu iustement ne t'arde,
 Que tu commences d'alumer :*
*Tant que de Paix tu fus nourrice,
 Dieu t'a esté doux & propice :*
Dieu t'a fait sur tout estimer.
*Mais tu n'émeus iamais la guerre
 Entre les Princes de la terre
 Que tu n'ais couru grand hazard.
 Pense à l'aus que ie te iette
 Ni Deuin ni fils de Proféte :*
A quoy ne faut auoir égard.
*Ne cuide extirper l'heresie
 Ni par bousfante hypocrisie
 Ni par le glaiue des puiffans.
 Ce fera la vie exemplaire
 Qui remettra le populaire
 Hors de l'erreur en son bon sans.*
*Prelas déchassez l'auarice,
 La delicateffe & le vice
 De seinte superstition :*
*Embrassez la pieté vraie,
 Et vous arracherez l'yuraie
 De la sainte religion.*

*Faites que de Dieu la parole,
 Son glaiue fort, trenchante vole
 Par toute la Chrestienté:
 En toute langue en toute guise
 Par toute nation aprife
 Le nom du vrai Dieu soit chanté.*

*Christ & la cour celestielle
 En mainte musique nouvelle
 Voie ses honneurs retentir:
 Lors nous verrons dedans nos temples,
 Qui ne seront plus assez amples
 Les foruoiez se repentir.*

*Dieu n'a-til de parole expresse,
 Non couuerte, non menteresse,
 Dit (à quoy ne faut répliquer:)
 Mon regne n'est pas de ce monde.
 De ce mot grand sauoir redonde:
 Ce n'est à moy de l'expliquer.*

*L'entande à qui Dieu fait la grace
 De l'entandre. car moy ie passe
 Plus outre pour vous publier,
 Qu'en paix de quatre ans de duree
 L'Eglise s'est plus rassuree
 Qu'en vingt ans à tout guerrier.*

*La Guerre par haines ciuiles
 Deferte vilages & viles:
 Dépraué les cueurs des mortels:
 Etablist meurtre & brigandage:
 Nourrist d'impieté la rage:
 Profane les sacrez autels:*

*Toute reuerance terrasse,
 Hausse l'impudence & l'audace,
 Abat l'honneur que Dieu requiert:
 Les Bons perte de tout endurent:
 Les forseteurs brauent & durent:
 Iustice perd, outrage aquiert.*

*Par la guerre les bons empirent:
 Les pires tout à eux atirent,*

L'aïse la richesse & l'honneur :
Les blasphemes & violences
Ont cours & toutes insolences :
Vertu n'a point de guerdonneur.
Pour bien ne faut la guerre faire,
Qui est de trop douteuse affaire,
Et ne finist pas où lon veut.
La commençant bien lon propose :
Mais en auient toute autre chose.
Plus que raison fortune y peut.
Par desseins aucuns s'auantagent :
Entre eux les prouinces partagent :
Chez eux pensent loger la paix,
Et détourner bien loin la guerre,
Qui retombera sur leur terre :
Eux mourront perdus & défais.
Qui bouillant de quelque bon zèle
Encontre l'Eglise nouvelle,
La ruiner se promettra,
Garde de renuerser la siene.
Possible avecque l'ancienne
Son estat en proie mettra.
O Noble sang plein de vaillance,
Aimez nourrissons de la France,
Est-il vrai ce qui bruit de vous ?
Je ne puis ni ne veu le croire,
Que le desir de vaine gloire,
Que la vengeance & le courroux :
Que l'importune & caute instance
Faite contre vostre constance
Par des ennemis du repos,
Puissent tant sur votre ame outree,
Qu'y soit la felonie entree
Ebranlant votre bon propos ?
Bon propos, qui mét son étude
A chasser toute ingratitude,
A maintenir fidelité,
A soutenir notre Couronne,

*Garder la Roiale perfonne
 Des affauts de l'hoftilité?
 Tu armes donc contre fon Prince
 Et fes fujets & fa prouince,
 Dont il t'auoit fait gouverneur?
 Fraudés-tu du depoft la garde?
 Je ne le croi pas : Dieu m'en garde.
 Où feroit de la Foy l'honneur?
 Voudrois-tu bien, toy que lon priſe,
 La reputation aquife
 Par tant de tems & fi beaux faits,
 La perdre en vne maudite heure
 Par vne entrepriſe mal ſeure
 D'où germeroient tant de forſaits?
 La pierre ainſi iadis ietée
 Parmi la femaille auortée
 Naiffante des dents du dragon,
 Engendroit la ciuile guerre
 Qui rendoit à ſa mere terre
 Auſſi toſt ſon peuple ſelon.
 O Terre tu es trop chargée,
 Tu ſeras bien toſt ſoulagée
 De tant qui marchent ſur ton dos.
 La débauche ſera punie
 De l'inſolente tyrannie
 Qui abuſoit du doux repos.
 Dieu de biens nous donne abondance :
 La bonne année en euidance
 Promét tout à grande foiſon,
 Planté de vin & de blairie :
 Mais las notre forſenerie
 Nous baniſt de notre maiſon :
 Et n'en touyrons miſerables.
 Car les inſenſez execrables
 Par fureur le gaſt en feront.
 Dieu chatira leur ſole rage :
 Sur eux recherra leur outrage :
 Etrangers en trionferont.*

*Faut-il, (douce & bonne Patrie,
 Où toute gent viuoit chérie,
 Où floriffoient tant de beaux arts,
 Où tout bien & plaifir abonde)
 Qu'un peuple barbare t'inonde,
 Te depeuplant de toutes parts?*
*O qui aueuglez de vengeance,
 Ou d'outrageufe confiance,
 Ou d'un faux defir deceuant
 Affedez puiffance mal feure,
 Raufitez retirez-vous d'heure:
 Au mal ne paffiez plus auant.*
*Oubliez vos iniures vaines:
 Toft mettez bas vos males-haines,
 O vous les Grans qui tant pouuez.
 Que l'étranger chez lui fe tiene,
 Le François en la terre fiene:
 Et vos ruines n'émouuez.*
*Car vos ruines ie voy preftes
 A choir pour acabler vos teftes,
 Si ne moderez vos fureurs.
 Allez montrer votre vaillance
 Ailleurs dehors de notre France,
 Et là trionfez conquereurs.*
*D'ici n'emporterez que perte:
 Votre gloire y fera couuerte:
 Toute haine fur vous courra:
 Auecque la mort de votre âme,
 Pour vous & les votres un blâme
 A tous les fiecles demourra.*

NICOLAS, qui par long vſage
*T'es rendu bon, ſçauant & ſage
 Pour viure l'un des plus contens:
 Par eſbat s'il t'en prend enuie,*

*Voy tout le décours de ma vie
Jusqu'à l'âge de quarante ans.
Plus auant tu verrois le reste,
Si, des esprits la mort & peste,
Faineantise ne regnoit :
Qui vertus & lettres mesprise
Et l'hypocrisie autorise,
Que le Regne heureux dedegnoit.
Nous sommes fondez sur la mine.
Nul le droit chemin ne chemine.
Bons poëtes sont à mespris.
Depuis que par vn maudit change
Lon hait les aëtes de louange,
La louange n'a plus de pris.*

* * *

Le reste de ce Mime est esgaré.





APPENDICE





APPENDICE

I

LES CENT DISTIQUES

DES TROIS SEVRS

ANNE, MARGVERITE, IANE,

Tresnobles, tresillustres trescauantes Dames Angloises.

SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE

ROYNE DE NAVARRE.

(Traduits du Latin en quatrains françois par
Ian Antoine de Baif.)

1. *D'une Royne sont compris
Les ôs deffous cette pierre:
Pierre, qui en peu de terre
Comprend vn corps de grand pris.*
6. *Helas celle Royne est morte
(Si mourir elle pouuoit)
Qui plus de graces auoit
Que nul' autre de sa sorte.*

7. *L'ame au Ciel, le corps en terre
Vont chacun au vouloir sien :
Chacun a son plaisir erre
Vers son pals ancien.*
8. *De cette Royne vne pierre
La pouldre & les os en soy
Encloft bien : mais ell' n'enferre
Son Esperance & sa Foy.*
11. *Ce que le Soleil entourne
De son feu, la Mer de l'eau,
Sur la terre : cela bourne
De la Royne le tumbeau.*
13. *Heureufe qui fut trouuée
Debout, sa lampe tenant
Plaine d'huile a l'arriuée
De L'ESPOVSE' suruenant.*
15. *On n'ouurit point son paroy,
Elle qui veillante estoit,
Des larrons bien se guettoit
Et pour les fiens & pour foy.*
16. *Si fchant ici tes pas
Tu ne benis MARGVERITE:
Tu mesconnois son merite,
Ou CHRIST tu ne connois pas.*
17. *Si deuant DIEV aucune alla
Meritant louange immortelle
Pour estre deuote & fidelle :
MARGVERITE estoit celle la.*
18. *En ce lieu celle sommeille
De qui les fiecles qui furent,
Sont, & seront, iamais n'eurent,
N'ont, ni n'auront la pareille.*
26. *Dièes apres Pol d'vne voix
Ici MARGVERITE sommeille :
Ell' sommeille, affin toutesfois
Qu'en certain tour ell' se reueille.*

27. *Ou va ton esprit gentil?
Ou va la royale grace
De ton corps? ou s'en va-il
L'honneur de ta sainte face?*
28. *Ma face est morte, & du corps
Morte est la royale grace:
De moy rien ne reste, fors
De l'esprit la belle face.*
31. *Bien que son corps estein& soit clos
Dans vn cercueil d'estroite espace:
Toutefois sa gloire & son loz
Pas ne vole en estroite place.*
56. *Que crains-ie plus si ie me liure
A CHRIST qui vient me secourir?
Que crains-ie plus? la mort m'est viure,
Et le viure m'est le mourir.*
58. *Qu'est-ce que l'amour de CHRIST?*
Par repetition. *La Royne s'estoit niee
Affin de ne nier CHRIST,
Et n'estre de lui niee.*
63. *Si la mort de IESVCHRIST
Est ma victoire, de sorte
Que la Mort mesme en perit:
Pense-tu que ie soi morte?*
64. *Tandis que j'auois la vie*
Par redite. *Pour sa suite elle eut la mort:
Ainsi perte ensuit ma vie
Et proffit ensuit ma mort.*
65. *Comme vn Serpent renouuelle
Sa robe avec sa vertu:
Ainsi mon corps deuestu
J'ai fai& ma forme nouvelle.*
67. *Si d'ouyr tu as enuie
Dont viure luy deplaisoit:
La Mort chemin luy faisoit
Au ciel à meilleure vie.*

68. *Comme ie change en ce monde*
 Par repetition. *Soudain pour la mort la vie :*
Pay pour la mort de ce monde
Dans le ciel vne aultre vie.
70. *L'ENFANT qui pour nous prit vie,*
 Par reditte. *Et qui pour nous prit la mort*
N'a-il pas repris la vie?
Ainsi ie vy par ma mort.
73. *Qui de Foy, qui d'Esperance*
Et de leur Sœur s'emparoit
N'espere plus ni ne croit :
Ell' iouist en assurance.
75. *Vertu, Foy, Bonté, Droiture,*
Deuote Relligion,
Font à la Royne ouuerture
Dans la haute region.
76. *Puisque la vie ensuiuie*
Est changée tellement,
Dittes la premiere vie
N'estoit qu'ymbre seulement.
80. *Pour les arres que i'auoye*
Du sang de CHRIST repandu,
Au ciel ie reçois en ioye
Le principal pretendu.
81. *Quiconques egaller ore*
La bonté d'elle voudra :
Il fault que DIEU il adore
Comme DIEU elle adora.
82. *De ma course la barriere*
CHRIST estoit, par qui i'ay pris
Et le guerdon & le pris
De ma certaine carriere.
83. *La Chair, le Monde, la Mort,*
 Par reditte. *L'Enfer, dontex par ma vie :*
Or' i'eleue de ma vie
Le Trophée par ma mort.

-
87. *D'un fraile chapeau naguere,
Ore d'un Sempiternel
Ceinte elle est sous la banniere
Du Capitaine eternel.*
89. *Trois fois le nom elle clame
De IESVS a haulte voix,
IESVS reclamé trois fois
Entre ses bras receut l'Ame.*
90. *Viue, Viue : Elle sommeille
D'un doux repos qui l'endort,
Celle qui dormante veille,
Celle qui vit par sa mort.*
91. *Entre dans les Prez de grace
O Royne heureuse ou l'ΑΙΩΝΑΥ
Dauant les blancz moutons passe
Port-en-seigne du Troppeau.*
92. *Toi pudicque Nonnain ore
En ton pudic vestement
Non l'ouurage, mais adore
L'ouurier mesme sainctement.*
93. *Ton front le Seau noble porte
Du DIEV VIVANT a-iamais :
Estant merquée en la sorte
Ne crain nul mal deormais.*
94. *Commence a porter la gloire
En main du palmier vainqueur,
Ou pour l'aquise victoire
Ou pour ton si ferme cœur.*
95. *Ia-ia ton DIEV tu adores
En son Throne precieux,
Salut AV SEVL tu dis ores
Qui sied au Throne des cieux.*
96. *Ores vn vrai sacrifice
Tu fais d'une vraie odeur :
Or tu fais vn vrai seruice
Par oraison d'un vrai cœur.*

97. *Ne soif, ne fain, ne froid, ne chault,
Desor ne seront nulle crainte
A toi faiçte nouvelle fainçte
Entre les bandes de là hault.*
98. *Mille milliers de Sainçz ores,
Et mille milliers apres,
Mill' autres milliers encores
Asis te toignent de pres.*
99. *La t'est la table dresseẽ
Du pain vif, ia par L'AIGNAV
Ton guide, t'est adresseẽ
La source de la vine eau.*
100. *O les plaisirs de L'EPOUSE
Et de L'EPOUX sollennel
Que la clartẽ ioinç & pose
En vn noçage eternal!*
101. *O les baisers purs de vices
Lesquelz l'vn de l'autre prit!
O du hault DIEV les delices!
O delices de L'ESPRIT!*
102. *O que d'Anges leur plaudissent,
Anges de la Court de DIEV
Dont les mottetz rebondissent
Par tout le celeste lieu!*
103. *SAINCT, ce sera l'Hymenẽe
Qui par tout rebondira,
En voix trois fois ramẽeẽ
SAINCT par trois fois on dira.*
104. *Grace, Honneur, Vertu, Lumiere,
Sageffe, dy deormais
A DIEV soit, en la lumiere
De iadis, d'ore, a-iamais.*
-

II

I. AN. DE BAIF

(A Ioachim Du Bellay

Sur sa traduction du

Quatriefme Liure de l'Eneide.)

MUSE Françoise, ores dresse la teste
Jusqu'à l'egal des vulgaires parfaits,
Puis que desja se montrent les efforts
Des beaux labeurs, qu'à ton los on appreste.
Quel bon esprit aujour d'huy ne s'arreste
A t'honorer en ses œuvres bien faits,
Par qui sans fin, d'heure en heure tu fais
De los nouveau quelque belle conqueste?
Or' Du-Bellay chante d'un son divin
De sa Didon la miserable fin,
Après celui, qui Mantue decore:
Rendant si bien sa douce gravité,
Que s'il voyoit nostre beau iour encore,
Il ne croyroit, qu'il l'eust onc' imité.

III

I. ANT. DE BAIF

(A P. de Ronfard,
Sur ses Amours.)

HEUREUX soys-tu, Ronfard divin poëte,
Heureuse soit ta Muse, soit heureuse
La docte main doctement langoureuse
Heureux le ioug où ton âme est subiette.
Heureux soit l'arc, heureuse la sagette,
Qui darde en toy sa pointe doulcereuse,
Heureuse soit la cordelle amoureuse,
Qui dans ton cœur heureusement la iette,
Puis que premier tu prens la hardieffe
D'aller suiuant vne nouvelle adresse,
Hors du chemin frayé de l'ignorance.
Or reçois donc la couronne de gloire:
Et cein le Myrte en signe de victoire
Sur ces amantz qui chantent par la France.

IV

Ian Antoine de Baif.

(Sur les Amours d'Oliuier de Magny.)

*Non sans l'effai des fleches qu'Amour tire,
Non sans l'ardeur du brandon Cyprien,
Ores, Magni, tu fais luire si bien
Le feu si beau, qui si dous te martire,
En ta faueur la Muse qui t'atire,
Voire & le chef du Coheur Parnassien,
A peu laisser le bord Permessien
Pour donner l'ame aus fredons de ta lyre.
Pousse, Magny, sui ton œuure entrepris,
Vien t'enroller entre les bien apris
A deuancer des Muses la carriere,
Si quelque fois les belles m'ont receu
En leur saint bal (& ie ne suis deceu)
Tu dois laisser maint & maint en arriere.*

V

Ian Antoine de Baïf
Sus les poësies de Iaq. Tahureau.

*Le poete est miserable & digne de pitié,
Le poete est bien chetif, qui n'ha gloire plus grande
Que celle qu'importun mandieur il demande,
Ayant le seul honneur contre droit mandié.
Mais si diray-ie, Amy, sans en estre prié,
De toy ce mot non feint, que tout Parnasse entande,
Ce mot, mon Tahureau, que crier me commande
La nette verité iointe à nostre amitié.
Tu dedaignes l'honneur que l'excellent poete
(Toy mesmes excellent) au poetaſtre prette,
Qui fonde son honneur sur l'étranger appuy,
Car tu veuX receuoyr l'honneur que tu merites
Des iuges qui lyront tes chansons bien écrites
Sans aller mandiant les louanges d'autruy.*

VI

A l'Admiree, & à son Poëte.

D *un bel amy belle amye, Admiree,*
De belle amye amy beau, toy heureux,
Heureuse toy, l'un de l'autre amoureux,
Les yeux aymez tous deux de Cytheree.
Tous deux aymez de la Muse doree,
Tous deux mignards & tous deux vigoureux,
Tous deux d'amour doucement langoureux,
Tous deux l'honneur de nostre aage honnoree.
O couple heureux de Venus auoüt,
O couple sain& à la Muse voué,
Couple entr'aymé, bel amant, belle amante,
Viuez amis d'un doux lien tenus,
Et de la Muse ensemble & de Venus
Cueillez la fleur à iamais fleurissante.

VII

EPISTRE AV ROY,
 SOVS LE NOM DE LA
 ROYNE SA MERE :
 POVR L'INSTRUCTION
 D'VN BON ROY.

A LA ROYNE.

PARDON, *Princesse debonnaire,*
O Royne de noz Roys la Mere,
Si par vous ie fais auouer
Ce recueil des mots des plus sages,
Où se reglans, par beaux ouurages
Vos Fils aimez se font louer.
Souuent vne sentence éléué
Non plus ne vaut ditte que teué
Par vn de basse qualité:
Mais le beau mot dans le cœur touché,
Escrit & dit de main & bouche
De quelque grande Autorité.

*Mon Fils, puis que le Roy qui tous les Roys ordonne,
Le Sceptre Polonoys te commet & te donne,
Parfaisant mes souhets : moy qui ta Mere suis
De loing te visitant, ie feray (si ie puis)
De Mere vn vray deuoir, s'aduertissant de chose
Que nul autre des tiens deuant toy dire n'ose,
Possible respectant craintif ta Royauté :
Mais moy, de Mere aiant vers toy la priuauté,
Priuément t'escriray ce que l'experience,
Des Sages la lecture, avec ma conscience,
Me font te declarer, de l'office Royal
D'vn Monarque, appellé par vn peuple loyal.*

*MON Fils tu le liras. Dieu nous face la grace,
Que l'aduertissement soit de telle efficace,
Qu'il tourne à son honneur : à l'acquit de ton deu :
Au bien du peuple bon, qui sous toy s'est rendu.*

*A VOYE & recognoy de tenir ton Empire
Du grand Dieu Toutpuissant : qui les hommes inspire
De ces pais lointains, t'elire d'vne voix,
Meux seulement du nom que par luy tu auois.*

*CE Dieu qui fait les Roys, peut aussi les deffaire
Ainsi facilement comme il les a peu faire.
Il fit le Roy Saül : premierement le fit,
Pource qu'il luy plaisoit : parapres le deffit,
Pource qu'il luy déplut. David, qui menoit paistre
Les moutons par les champs, en sa place il fit estre
Des hommes le pasteur : & , tant que bien vfa
Du Sceptre à luy donné, sa race autorisa.*

*DOÑQUE Dieu tu craindras en toute reuerence :
Et l'aimant, tu mettras en Dieu ton assurance :
Et iuste & bon qu'il est, à tout que tu feras,
Seul auteur & témoin te le proposeras.*

*OR tant que le pourras, Homme diuin, contemple
Et marque ses vertus pour te seruir d'exemple.
Dieu s'il est iuste & bon, sois bon & iuste aussi :
S'il est Pere de tous, d'vn paternel souci*

*Sur les tiens veilleras : S'il hait la forfaiture,
Prendre faut en horreur des forfaits toute ordure.
Dieu cherit la vertu, la bonté bien aimant,
Tu dois la guerdonner. Est-il doux? fois clément.*

*Et fay ß bien en tout d'une grace naïue,
Que tu fois estimé de Dieu l'image viue,
Admiré par les tiens. Car rien ne semble tant
A Dieu, comme vn bon Roy ses sugets bien traittant.*

*AINSI que le Soleil n'a coutume d'attendre
Qu'on le voise prier, pour ses rayons estendre
Sur le monde habité : mais tout incontinent
Se leue de son gré, la terre illuminant :
Ainsi tu n'attendras importunes prieres,
Ny applaudiffements, ny flateuses manieres,
Pour bien faire : mais prompt de ton gré bien feras :
Et comme le Soleil bien aimé tu feras.*

*Toy que pour commander sur autruy lon appelle,
Sur tout commande toy. C'est louange fort belle
D'estre Roy de soy mesme. En vain donne la loy
Maistrifant sur autruy, qui n'est maistre de joy.*

*Commande les deuoirs. Mais ce que lon doit faire,
Fay-le toy le premier : montre toy l'exemplaire
Que tes sugets suiuront plustost, voians le faiã,
Qu'ils n'oyront ton Ediã, par toy mis en effect.*

*On, pource que sur tout la vertu de prudence
Est la propre vertu de Royale excellence,
Pren les liures d'estat : & l'histoire lisant,
Voy de quoy nul des tiens ne t'iroit auifant.*

*Ne fay tes familiers ceux qui viennent complaire
Aux desirs & plaisirs. De ceux la tu dois faire
Tes priuez Conseilliers, que vois certainement
Suffifans pour t'aider en ton gouuernement.*

*ESTIME ceux loyaus, non qui par flateries
Abuseurs te louront, quoy que faces ou dies :
Mais ceux qui sagement, quand à part les prendras,
Oferont t'aduertir en quoy tu masprendras.*

COGNOY, d'aneques ceux qui d'une art mensongiere
T'accorderont à tout, ceux qui d'une âme entiere
Bien te conseilleront. Que les faux dépravez,
Plus que les bons ne soient en honneur éleuez.

ENTEN ce que les vns des autres pourront dire,
Et ne les croy pourtant : Mais finement retire
Rapports de par entre eux, pour remarquer expres
Chascun d'eux, quels ils sont, les cognoissant apres.

PVNY les encuseurs de la peine semblable
Que portroit l'accusé, s'il se trouvoit coupable.
Ne fay rien par courroux. Montre toy clair-voiant
Aux fautes, & benin au chetif for-voiant.

NVL ne soit condamné deffous toy par sentence,
Qui ne soit conuaincu d'auoir commis l'offense.
Fay luy congnoistre en tout, Que non pas en rancueur
Tu recherches le mal, mais d'un paisible cueur.

NE fay nuisance à nul, & defen qu'on la face.
Le bien de ton suget, tant que pourras, pourchasse.
Repare tes citez : cultiue tes pais :
Ayse tes citoiens, de-sur tout esbais
De te voir vn spectacle en vertus admirable,
Prince donné de Dieu. Quelque œuvre émerueillable
Que faces en public pour les cueurs attirer,
En toy mesme fay toy plus qu'ailleurs admirer.

FAY qu'on aime le bien, & le mal se haïsse.
Si cheris la vertu, si detestes le vice,
Aysement le feras, bien né comme tu l'es :
Quel se monstre le Roy, tels se font les sugets.

PARQVOY monstre en public deuote reuerence
Enuers Dieu, ne changeant rien de la bonne vsance
Reçeuë en tes pais : L'aidant plus (si m'en croys)
Par ton exemple doux, que par ameres loix.

PRISE les Vertueux, & les Sages auance
Tousiours au-pres de toy, & les Bons recompense :
Chascun enclin à bien, voiant ta volonté,
Exercera vertu, & sagesse, & bonté.

*ENTRE tous relaira le ROY, qui debonnaire,
Plus que particulier, se rendra populaire.
Pour-ce pense tousjours, mon Fils que tu es ROY,
Pour le peuple toy fait, non le peuple pour toy.*

*Pource say, que tes meurs (soit en paix, soit en guerre)
Soient les viuantes loix vstées en ta terre.
Ce faisant, plus aimé, que non pas craint, seras :
Et reueré de tous sans crainte regneras.*

*TOVT bonheur te suiura, si tu peus sans contrainte,
Pour toy non/pas de toy au peuple donner crainte :
Sois donque tel vers eux, qu'ils ne craignent rien tant
Que perdre vn si bon ROY, qui les va bien traittant.*

*BIEN QVE tu n'eusses pas ny besoing ny affaire
De conseil, sans conseil n'entrepren de rien faire
D'importance, deuant que ton fait auoué,
Par tes bons Conseillers approuué, soit loué.*

*Découure aux yeux de tous ta grandeur de courage,
Des fortunes portant le gain & le dommage
De modeste façon : Ny pour le bien hauffant
Ton cueur non esbranlé, ny au mal le baissant.*

*REDOVTABLE seras, non par des mines fieres,
Non par austere front, non par rudes manieres :
Mais par ta iuste vie, en toute integrité,
Faisant tout selon droit, raison & verité.*

*Pour vn peu de trauail acquier toy beaucoup d'aïse :
Pour peu de volupté bien fort ne te malaise :
Mais tousjours commandant en tout à ton plaisir,
Ne te laisse par luy ny mener ny saisir.*

*MOL à te ressentir d'vne iniure priuee,
A la publique dur, si elle t'est prouuee,
Sois tant ioint au public, que qui t'offensera
Au public face tort, quand il t'outragera.*

*SI de toy lon mesdit, à par toy confidere
Si le mesdit est vray. S'il est vray, t'en faut taire,
Et ta faute amender. S'il est faux, soy content
De conuaincre le faux, le contraire montrant.*

*ESTIME L'HONNEUR VRAY, non celuy qui se donne
Au iour avecque peur en ta propre personne :
Mais lors que tes sujets en leur priué seront,
Et plus que ton pouuoir ta vertu priferont.*

*SI VEVS te bien regler en la Royale vie,
Conioin l'experience à la philosophie.
Par bons enseignements apprendras le chemin :
Et par l'effe& tes fai&ts conduiras à leur fin.*

*CHOISI discrettement ceux qu'en vn grand affaire
Tu voudras employer. Ce que toy tu peux faire,
Ne le fay par autruy. S'il vient quelque déroy,
Pense que lon remet la faute sur le Roy !*

*ESTIME ton grand heur, en bienfait & merite
N'estre veincu de nul. La gloire non petite
D'vn ROY, c'est de laisser plus d'hommes obligez
Que non pas de Trophees en son nom erigez.*

*LES lettres & lettrez, ó mon Fils, fauorise.
Les arts & le sçauoir sous ton regne autorise :
Fay sçauans tes sujets. De science, vnion :
De l'ignorance vient toute diuision.*

*LES hommes des couleurs par entre eux ne debattent :
Du iour ny de la nuic& quereleux ne combattent :
C'est qu'ils en font d'accord. Si du bien & du droit
Ils pouuoient conuenir, noise entre eux ne sourdroit.*

*TES sujets fay sçauans. N'adiouste pas creance
A l'ignorant, qui fait la peruerse ignorance
L'appuy de Royauté. D'ignorance, debat :
Du debat hayne sourd, qui les Regnes abbat.*

*FAY toy digne, mon Fils, de ton estime acquisc,
Qui t'a sans coup ferir, ta puissance conquise.
Tu la conserueras, si tu fais que tu sois
Tel que tu as bruit d'estre, en l'honneur que reçois.*

*D'VN bon pere vn bon Roy nullement ne differe.
Ainsi qu'à ses enfans pouruoirra le bon pere,
Qu'ils n'endurent du mal, & ne manquent de bien :
Le bon ROY fait de mesme enuers le peuple sien.*

*VN ROY non seulement doit auoir la science
De regenter les siens avecques sa puissance :
Mais fault qu'il soit humain, & qu'il aime ses gents,
Trop mieux que par rigueur, par amour se rangeans.*

*AUECQUE le sçauoir faut iuger la droiture :
Auecque le pouuoir punir la forfaiture :
Auecque la bonté de tous bien meriter :
Faut avecque la loy la raison limiter.*

*C'EST le meilleur des Roys, qui de plus pres approuche
De la tressainde Loy. Celuy plus pres y touche,
Qui fait tout ce qu'il fait non pour l'amour de soy,
Mais pour l'amour de ceux qui le tiennent pour Roy.*

*TOVT ce qui est en prix, tous les iours verras croistre :
Ce qui est en mespris, tu le verras décroistre :
C'est marque d'un Estat gouverné comme il fault,
Quand le vice est à bas, & le vray bien en hault.*

*POVRTANT coupe chemin à toutes iniustices
Des leur commencement : Car depuis que les vices
Seront enracinez : Comme vn vieil mal caché,
Après que le venin a le corps entaché,
Ne se laisse guerir : Ains à toute peine
Les forfaits on esteint dans la cité malsaine,
Après qu'ils ont gaugné. Car les mauuaises meurs
Passent pour bonnes loix où regnent malfaiteurs.*

*IL faut auoir pitié non d'une âme peruerse
Qui fait mestier du mal, & toutes loix renuerse :
Mais d'un, qui non malin, chétif defortuné,
Par desastre subit au malheur est mené.*

*BIEN plus font à punir ceux-la qui sans disette
Riches font le forfait, que ceux qui par souffrette
Pauures tumbent au mal, plus dignes de pitié
Que d'encourir la mort, pour grande mauuaitié.*

*MAIS s'il faloit faillir, Il est plus tolerable
D'absoudre contre droit vn pecheur miserable,
Que le iuger à tort. L'absoudre, c'est erreur :
Mais le faire mourir contre droit, c'est horreur.*

RABA les outrageurs : les humbles reconforte :
Oppresse les peruers, & les iustes supporte :
Eſcoute volontiers les plaintes des petits,
Et ren ſelon les loix iuſtice à leurs plaintifs.

NY raillard ny moqueur ne ri à bouche ouuerte
Aux yeux de tes ſugets, ny à la decouuerte.
Garde moi en par tout, en viſage ſerein
Meſtant la mageſté de l'honneur ſouuerain.

TV t'accommoderas aux façons des perſonnes,
Si aux modeſtes gents moderé tu te donnes :
Aux mornes, ſois gaillard : aux cœurs audacieux,
Auſtere ſans fléchir : aux craintifs, gracieux.

OR, mon Fils bien aimé, le conſeil que te donne
Le dernier & meilleur, C'eſt que pres ta perſonne
En ton priué chez toy, ne veuilles recevoir
Des ſaineans plaiſanteurs, qui n'ont point de ſçauoir,
Ny diſcours, ny raiſon, ny rare experience.
Il te faut reietter l'inutile accointance
De tels bouffons pipeurs. Rien n'eſt ſage pour luy,
A peine pourra-il faire plus ſage autruy.

NON que veuille, mon Fils, ſi ton eſprit ſe faſche
Tendu trop au trauail que point ne ſe relache
Par fois à des plaiſirs : Mais ſoient tes paſſetemps
Tant honneſtes & beaux, que n'y perdes le temps.

EXERCE donc le corps pour acquerir adreſſe,
Et gardant la ſanté prolonger ta ieuneſſe
En gentile vigueur : Non pour des grands efforts,
Mais pour membres auoir plus gaillards & plus forts :
Mais pour en vn corps ſain auoir l'âme plus ſaine :
Pour plus diſpoſtement retourner à la peine :
Vaquer à ton conſeil, les auis recevoir :
Les charges departir, veiller à ton deuoir.

L'ESPRIT te recréras, ou d'honneſtes muſiques :
Ou par fois diſcourant des hiſtoires antiques :
Ou voiant des beaux ieux à l'antique façon :
Qui valent, bien ouïs, vne bonne leçon.

*Car des particuliers la maniere & la vie
Representer verras en vne Comédie:
Et par les autres ieux plus graues apprendras
Les fortunes des Roys, dont meilleur te rendras.*

*PREN donque tels esbas, que profit t'en reuienne
Autant que de plaisir. Mais tousiours te souuienne,
Tenir en ton priué des plus rares esprits
Bien experts & sçauants, sages & bien appris.
Et t'atten que ceux-cy pour croistre ta puissance
Peuent le plus t'aider, t'ouurant la cognoissance
Et le sens & l'esprit. Car si meilleur te fais,
O mon Fils, le profit en vient à tes sugets.*

*CEUX qui vont instruisant les courages des Princes
Epoints à la vertu, par toutes leurs Prouinces
Font florir les vertus : y plantant la feurté,
Et maintenant l'Estat en paix & bienheurté.*

*MON cher Fils, de-sur tout à par toy considere
Le vray deuoir d'un Roy, pour l'apprendre & le faire.
C'est, comme chascun sçait, en l'Estat faire l'heur
Bien longuement durer, tost cesser le malheur:
Et tousiours s'agrandir. Qu'il est aisé le dire!
Mais qui l'entreprendra gouuerneur d'un Empire,
Sera fort empesché. Qu'il ne soit ny musard,
Ny sayneant, ny leger, qui veut apprendre l'art.
Qu'il s'accoutre l'esprit. Car tel comme en sa teste
Le Roy forme son sens, se le dresse & l'appreste,
Tel son regne sera. Pource vous, qui tenez
Le Royal gouuernail, vos deuoirs apprenez.*

*MON FILS, ie discourroy ces mots en ma pensee,
Croiant que n'en seroit ta chere âme offensee,
Si les faisant coucher en langue du pais
Dans lequel tu es né, Tels comme ils sont naifs,
Ie t'enuoioy ces vers. Où ne faut que t'étonnes,
Si me voys remarquer maintes sentences bonnes
Des choses que tu sçais. Car bien ie le sçauoy :
Mais en les amassant, ie sçay que ie n'auoy*

*Entrepris te chanter quelque chose nouvelle :
 Sans plus, comme de fleurs vne couronne belle,
 Le vouloy te cueillir, & la lier en rond,
 Pour d'vn chapeau royal te couronner le front.*

*Et si ie ne me trompe, vn present ie l'enuoie
 Tel, que plus le verras, plus en auras de ioie,
 Mon Fils, si le reçois en aussi bonne part
 De ta MERE en ton cueur, que de bon cueur il part.*

VIII

SVR LE TRESPAS DV FEV ROY

CHARLES NEVFIEME,

COMPLAINTE.

*CHARLES, à qui i'eu l'honneur d'estre,
 O mon ROY, mon souuerain Maistre,
 Qui premier cheris mes presents:
 Combien qu'en son regne prospere
 P'aye salûé ton Grand-pere,
 Ce grand Roy, par mes ieunes ans:*

*Combien que sans nul auantage
 L'aye coulé mon meilleur age
 Sous HENRY ton pere tresdoux:
 Toy bon, d'vn acueil fauorable,
 Ma Muse encores miserable
 Tu souleuas premier de tous.*

*C'est pourquoy de dolentes larmes
Acompagnant ces piteux carmes
Me faut te rendre vn dueil naif,
Tant que nul iamais ne me bate
D'vn blâme tel, qu'une ame ingrata
Se loge au cueur de ton Baisf.*

*Quelque autre pourra (plein d'audace)
Se vanter de plus grande grace,
Que luy auras fait recevoir:
Mais nul sur ta tumbte Royale,
D'affection moins deloyale,
S'aquittera de son deuoir.*

*CINQ MOIS apres la triste annee
De ton Pere mort retournee,
Quand nos malheurs prindrent leur cours:
Le Roy FRANCOIS ton ainé Frere,
Franc de la ciuile misere,
Mourut au plus beau de ses iours.*

*Toy CHARLES ieune enfant encore,
L'honneur Royal ton chef decore,
En age tel à peine deu:
Mais ce fut à fin que la France
Amendaft par longue souffrance
Vn mal non de tous entendu.*

*Dieu vangeur vne fois chastie
Du peuple la plus grand' partie
Par le Roy. Par vn defarroy
De la commune, qui mutine
Quitte loix, humaine & diuine,
L'autre fois il punist le Roy.*

*Durant ta ieunesse plus tendre,
Age qui n'aime pas de prendre
Les grands affaires trop à cueur:
Tes fugets (perdans toute crainte,
Et reuerence, & honte sainte)
Se sont acharnez en sureur.*

*Quel forfait, quel malheur enorme
 La belle France ne difforme?
 Tout ploye sous l'impieté.
 Les temples, sacré tesmoignage
 Des cueurs deuots du meilleur age,
 Tombent sous la meschanceté.*

*Enragez aux guerres ciuiles,
 Nous ruinons nos propres villes!
 Chams & villages desertons!
 Exerçants nos cruelles haines,
 Tous nos guerriers & capitaines
 Et bons citoiens nous perdons!*

*Toy lors heureux, que ton bas age
 Non coupable de tant d'outrage
 Conseruoit sous la main de Dieu.
 Mais quand le fruit de ta ieunesse
 Grossit d'une meure sagesse,
 De ces malheurs tout au milieu :*

*Lors, benin & doux Prince, comme
 Te reueillant d'un profond somme,
 Tu prins de ton Royaume soing:
 Tu remis la paix en ta terre:
 Et faisant relascher la guerre,
 Tu la voulus chasser bien loing.*

*En desir de planter lignee,
 Ta belle fleur accompagnee
 Au sang d'Autriche s'allia,
 Receuant vne Reine honneste,
 Qu'auccques triomphante feste
 Mezieres gaye festia.*

*Puis d'une entree solennelle,
 Vn iour toy seul, l'autre iour elle,
 Paris emplistes de soulas.
 Et le ciel la suiuate année,
 De ioye sur ioye amenee,
 Faisoit montre de n'estre las:*

*Tant d'alliances de nos Princes
Egayoient toutes les Prouinces!
C'estoient par tout noffes, festins.
Paris bruioit de mascarades:
Hauboyz sonnoient gayes aubades:
Mais, ô malencontreux destins!*

*La miserable race humaine
D'une ioye long temps certaine
Jamais ne se doit afeurer.
Contre vn bien cent maux se balansent,
Que les destins sur nous elansent:
Et l'heur ne peut nous demeurer.*

*Et pourquoy la haue famine
Le pauvre paizan exterminé,
Quittant deserte sa maison?
Et pourquoy la brusque Noblesse,
Et nostre guerriere ieunesse,
N'atteint de mourir la saison?*

*Et pourquoy de sa douce terre,
HENRY, le foudre de la guerre,
Loing sous le Nort fut emporté?
Et pourquoy d'une fleur lente,
CHARLES en sa fleur florissante,
Nous est cruellement osté?*

*O CHARLES, Dieu te faisant croistre,
Grand de corps & beau te fit estre.
Embellit ta face & tes yeux:
Te fit aimer les exercices,
Qui, detournans l'esprit des vices,
Pouuoient t'acheminer à mieux:*

*De naturel te fit facile:
Pour apprendre prompt & docile:
Nais, enclin à la douceur.
Mais entre si diuers courages
De tes sujets epoints de rages,
Tel chemin ne fut le plus seur.*

D'une gaillarde fantafie

Tu ſçeus gouſter la Poëſie :
La Muſique te pluſt auſſi.
Les faultz te tindrent & la dance :
Mais, iuſqu'à t'y perdre à outrance,
La Chaffe fut ton cher ſouci.

Comme de hauts diſcours capable,

Ainſi te montrois admirable
En reſponſes : ferme à parler :
Et tout ouuert & debonnaire :
Toutefois en vn grand affaire
Tu ſçauois bien diſſimuler.

Auſſi ton regne enceint de troubles,
Par les cueurs de tes hommes doubles,
Sans foy, du vray bien égarex,
Ne te permit d'une ame ouuerte
Vſer de ta façon aperte,
Vers des eſprits tant bigarrex.

Depuis que le grand monde eſt monde,
Peu ſouuent tout bon heur abonde
En qui que ſoit, & juſt-il Roy :
Contre vn bien vn mal ſe compenſe :
C'eſt Dieu qui ſes preſens diſpenſe
Aux humains avec ceſte loy.

CHARLES pren mes larmes non feintes :
Trouue bon qu'en ces triftes plaintes
J'oſe bien décharger mon cueur.
Viuant tu reçois mon ſeruiſe :
Et mort, ce mien dernier office
Reçois teſmoing de ma douleur.

CHARLES NEUVIEME ICY REPOSE,
En qui grande valeur encloſe
N'a peu valoir ſon iuſte pris :
Tant ſon ſiecle au mal ſ'abandonne.
Enfant il vint à la couronne :
Jeune il en part : la mort l'a pris.

*Après quatre ans de mariage,
A son Espouse chaste & sage
Laisse regrets, plaintes & pleurs:
A la mesme Espouse loyale
Laisse vne Pucelle Royale,
Le reconfort de ses douleurs.*

*L'AVGVSTE & Sage CATERINE,
(Quand du Royaume la ruine
Sembloit se coniuurer par tout)
REINE bien armee de constance,
A maintenu par sa prudence
L'honneur Royal iusques au bout.*

*Quatorze ans son regne eut duree:
La Paix n'y fut oncq' assuree.
Non pas en pais estrangier,
Mais parmy son peuple rebelle,
Las! soutint la guerre cruelle:
Puis mourut prest à le ranger.*

*Las! il mourut : & son cher FRERE
HENRY vaillant & debonnaire,
Par qui déconft les mutins,
A qui de droit le sceptre il laisse,
Est loing, dont la France ne cesse
D'accuser les cruels destins :*

*Car depuis que la France dure
Oncques ne vit telle aenture,
Oncques ne cheut en tel defroy,
Que vacant sa noble Couronne,
Au tems que le destin l'ordonne,
Elle n'eust chez elle son Roy.*

*O Toy Pologne fortunee,
D'une absence trop eloignee
Ne tien nostre Prince HENRY:
Sa douce terre le demande.
Dieu fain & sauue nous le rende
Au cher pais qui l'a nourry.*

Et l'attendant, par sa puissance
Face prosperer la Regence
De sa MERE en heureux succes,
CHARLES, qui du ciel fauorise
Sa sainte & louable entreprise,
REPOSE EN ETERNELLE PAIX.

IX

PREMIERE SALVTATION
AV ROY SVR SON AVENE-
MENT A LA COVRONNE
DE FRANCE.

APRES le dueil en larmes deuës,
Dessus le cercueil répanduës,
A CHARLES Mon Seigneur & Roy,
Moy franc du deuoir miserable,
le cherche d'vn chant honorable
Vous saluër, comme ie doÿ :

O Noble HENRY debonaire,
De qui le grand HENRY fut pere :
Fils de MERE (vostre grand heur)
Qui vers vous d'amour bien incline,
Ainsi que vous en estes digne,
Garde & maintient vostre grandeur

*Puis que l'ordonnance fatale
Double la Couronne Royale,
Qui environne vostre chef,
Et plus auant se doit accroistre,
Pour triple quelque iour paroistre,
Vos honneurs ornant derechef:*

*Loing de mes souhaets soit l'enuie!
Dieu face longue vostre vie
Pour le bien commun des humains,
Afin qu'ainfi que ie desire,
Trois fois de souuerain Empire
Portiez le sceptre dans vos mains.*

*Venez : & sous heureux presage
Accomplissez vostre voiage.
Le ciel vous rit & la saison.
Tant ne vaut la terre estrangere
Que celle qui est vostre mere
Ne luy preferiez par raison.*

*Bien que l'autre pour vous debate :
Vous prie, vous force, vous flate :
Reproche son election :
Vostre France vous doit attirer,
En vous mettant sus au contraire
La naturelle affection.*

*Venez : & ne trouuez estrange
L'eloignement & soudain change
De regnes & meurs & pais.
Les sages de rien ne s'effroient :
Et quelques remuments qu'ils voient
Ne s'en remuront esbahis.*

*SIRE, par ce monde habitable,
Haut ne bas n'a rien ferme & stable :
Sur les Cieux est la fermeté.
C'est de tout la loy naturelle :
Elle fut telle, & sera telle :
Autre parauant n'a esté.*

*Rien ne se peut autrement faire,
 Que par la nuance ordinaire,
 Comme elle se fait maintenant:
 Tout ce qui marche sur la terre,
 Ce qui vole en l'air, ce qui erre
 Sous l'eau, ceste loy va tenant.*

*Par vne vertu changereffe,
 Les quatre Elements n'auront cesse
 De remonter & deualer:
 La terre en la region basse
 En eau se diffout & se passe:
 L'eau se deffait, & monte en l'air.*

*L'air souuent en feu se délie:
 La flamme apres, reconuertie
 En air, reuiet de hault en bas:
 L'air changeant en eau se referre:
 L'eau s'espeffissant deuiet terre:
 Et tel change ne cesse pas.*

*Du hault ciel la randon premiere,
 Auec le grand Porte-lumiere
 Rauist contre leur mouuement
 Les ronds estages des Errantes,
 Qui vont diuersément courantes,
 Dames de chascun Element.*

*Tantost benignes se regardent:
 Tantost malignes elles dardent
 Icy bas leurs diuers raions:
 Font peste & santé, paix & guerre,
 Famine & planté sur la terre:
 Et fault que fugets leur foions.*

*Les vnes aux autres se ioignent,
 Ou moins ou plus: & puis s'eloignent:
 Tournent au Sud, tournent au Nort.
 Qui tost qui tard fait son voiage,
 Foible ou forte selon l'image
 Des douze, comme elle entre ou fort.*

*Ces douze Images estoilees,
De biays de suite arangees,
Tranchent tous les celestes lieux :
Marquent le chemin ordinaire
De l'un & l'autre Luminaire,
Et des cinq Errantes des Cieux.*

*Le Soleil Roy conduit la dance,
Selon qu'il recule ou s'avance,
Menant la suite des saisons :
Et parfait le cours des annees
En treize Lunes retournees,
Logeant par les douze maisons.*

*Les Flambeaux celestes demeurent :
Les hommes & leurs faits se meurent :
Les siecles changent perissans.
Vn temps la vertu luit prisee,
Et la science autorisee
Et les arts regnent fleurissans :*

*Vn temps la rude Barbarie
Du monde tient la seigneurie,
Abatardissant les esprits.
Le vice regne & l'ignorance :
L'outrage avec l'outracuidance
L'honneur des arts met à mespris.*

*Vn peuple les autres domine,
Et puis vn autre l'extermine.
Assyrien tu dominois :
Soudain le Médois te surmonte.
Le Persan apres, qui le domte,
Fit ioug sous le Macedonois.*

*Puis le Romain le vint destruire,
Qui son Empire a fait reluire
Autant sur les empires vieux,
Que du Soleil la clarté bonne
Belle & nette luit & raionne
Par dessus les astres des cieux :*

*Quand, apres vn obscur nuage
De brouillats, qui son clair visage
A caché long temps aux humains,
A la fin dissipant la nué
Ouvre l'air. Telle fut cognue
La belle clarté des Romains.*

*Si tost que des guerres l'orage
Respandit la ciuile rage,
Puis se laschant fut appaisé:
Lors, & la iustice establie,
Et la vertu fut anoblie,
Et le sçauoir autorisé.*

*Par tout regnoit la gentillesse:
Mais le temps, qui iamais ne laisse
Les choses en vn ferme estat,
Arabes & Parthes suscite
D'vne part, & de l'autre irrite
Huns & Vandales, & l'abbat.*

*Le Grec, puis le François Empire,
De telle ruine retire
Quelque honorable magesté:
Le Grec maintenant est la proye
Du Turc violent, qui foudroye
Du Romain le nom detesté.*

*Tandis que Rome se ruine,
Et le Barbare la butine,
Croist la saincte Chrestienté.
Le Pape, le chef de l'Eglise,
Vicaire de Dieu s'intronise
Aux maures de la cité.*

*Rome renaist, & d'vn beau change
De nouveau la terre se range
Sous elle par déuotion.
Chaque Empereur (l'vn de la Grece,
L'autre de la France) y redresse
Le siege de Religion.*

*A l'enuy les Roys de la terre
Luy font hommage : Et de la guerre
Et de la paix prennent aueu
Du Treffain& Pere, qui reside
A Rome, d'où grand il preside
De-sur l'Eglise au nom de Dieu.*

*Empereurs & Roys se contiennent
Sous luy : & par luy se maintiennent :
Et luy se conserue par eux.
Cela fut : Mais le cours de l'age,
Qui deçà puis delà rauage,
Rameine vn change malheureux.*

*L'abus, qui nourri d'auarice
Pour bonne loy soutient le vice,
Du mespris donne occasion.
Mespris gagnant la fantaste,
Ouure le pas à l'heresie,
Mere de la diuision.*

*La diuision qui forfène,
Les guerres ciuiles amène:
Nous rompt, renforce l'estranger.
L'enfant repoussant la puissance
Du pere, n' l'obeissance,
Et fait refus de s'y ranger.*

*Ainsi l'Eglise despeece,
Voit sa grandeur choir abaissee:
Voit triompher l'impieté.
Des Roys, ou par leur nonchalance,
Ou par la fatale ordonnance,
Le sain& honneur est deietté.*

*O MON ROY, Dieu te fauorise:
Dieu te conduise à l'entreprise,
T'en doint le cœur & le pouuoir,
De rassseurer l'estat qui branle.
O Roy genereux, entrepren-le :
Rien ne t'en puisse demouuoir.*

*Ny des Sirènes de la vie
 La flatereffe tromperie
 Ne t'en diuertisse enchanté:
 Ny des dangiers les plus terribles,
 Ny la peur des trauaulx horribles,
 Ne t'en desfourne espouanté:*

*Que vainqueur par sainte iustice
 Tu ne foules aux pieds le vice,
 Par ta prouesse combattu:
 Tu n'assoupisses toute guerre:
 Tu ne faces florir sus terre
 La paix, les arts & la vertu.*

*Si Dieu permet que tant ie viue,
 Couronné de branche d'oliue,
 Marchant aux nombres de mes vers,
 Marquant le premier la cadance,
 De chantres vne gaye dance
 De verd fueillage tous couuerts,*

*Chantans d'vne façon nouuelle
 De tes faits la louange belle,
 O mon Roy, ie t'ameneray.
 Et par eux, qui feront merueilles
 Au gré des plus doctes aureilles,
 Tes vertus ie celebreray.*

*Maints peuples oiens ton merite,
 Sonné de parolles d'elite,
 Apres nous le rechanteront:
 Et sous vn Roy tant redoutable
 Iuste, valeureux, veritable,
 D'vn franc vouloir se rangeront.*

*Quand, l'ire mutine amolie
 Et toute rancueur abolie,
 Nous remettras au meilleur temps:
 Puiissions-nous d'vne chanson telle
 Rendre ta memoire immortelle,
 En ces propos nous eclatans.*

*Vive le Roy. Son heureux age
Rend la franchise au labourage :
Mene abondance de tous biens :
Chasse loing de sa douce terre
Le discord & la dure guerre :
Nourrist la Paix entre les siens.*

*Il range tout en meilleur ordre :
A la debauche il a fait mordre
Vn frein qui la rembourchera.
Les vieilles fautes il amande :
Honneurs & vertus il commande :
Droiture il autorisera.*

*Il remet sus la discipline,
Par laquelle France domine
Sur le monde en toute splendeur :
Et prend tous les iours accroissance
Pour faire monter à puissance
Le nom François & sa grandeur.*

*Ceux qui l'Escau, qui la Tamise,
Qui le Rin boyuent, entreprise
Sur nos pais plus ne feront :
La gent que les Alpes éloignent,
Les peuples que de nous déoignent
Les Pyrenés, n'y passeront.*

*Mon Roy les abus fait destruire :
Voyez l'honneur de Dieu reluire :
Voyez florir la Pieté.
Dieu est serui comme il demande,
Bien recongnu comme il commande,
En pure & nette sainteté.*

*Des faux Predicants de mensonges,
Annonceurs de leurs nouveaux songes,
Le Royaume est deshabilité :
Ils nourrissoient haine & discorde.
Prescheurs de paix & de concorde
Vont publiant la verité.*

*Aussi le ciel rit à la terre :
La terre fertile defferre
Ses fruits, chascun en leurs saisons.
Selon l'espoir la bonne annee,
Bien réglément assaisonnee,
Remplit les heureuses maisons.*

*Ainsi deliurez de misere,
Par le bon conseil de ta Mere,
Puissons nous dire sans flatter :
Et BON ROY de cœurs vnanimés
Les plus grands avec les infimes
Telle voix facent esclatter.*

*Viue le Roy, viue la Roynie,
Qui d'entre nous ostent la haine,
Ostent la guerre, ostent les maux.
Viue le Roy, viue sa Mere,
Qui font que la France prospere
En amitié, paix & repos.*

*Mais, ô bon Dieu, si quelque offense
Reste encore dessus la France
A expier par nos douleurs :
Au Roy donne santé parfaite,
A fin que ta voulonté faite
Par sa main trenche nos malheurs.*

*Donne à mon Roy seure conduite,
Et garde sa fidelle suite,
Et les chemins ren bien aisez :
Et fay qu'à son heureuse entree,
Tumbent deuant la bonne Astree
Fureurs & Troubles appaisez.*

X

SECONDE SALVATION

AV ROY ENTRANT EN SON

ROYAUME.

*MON ROY, Je veux d'vn chant, qui plaise
 Au gré de tous, tesmoigner l'aïse
 Des peuples, dont vous estes Roy.
 A vostre bienheureuse entree
 Mainte large voye monstree
 Par vos valeurs ouurir ie voy :*

*Par où ie face la poursuite
 De vos vertus sous la conduite
 Du bon DIEV, qui vous a doué
 De tant de graces noppareilles,
 Qui font que rai de merueilles
 Ce grand monde vous est voué.*

*Mais, Sage HENRY, vostre France,
 Pleine de ioye & d'esperance
 D'vn regne meilleur à venir,
 Comme à son vray naturel Prince,
 Moins que nulle estrange prouince,
 Ne doit son aïse contenir :*

*Ains de souhets, & de prieres,
Et de graces non coutumieres,
Peut bien vous aller au dauant
Enuers Dieu, qui benin l'asseure
En vous d'une attente meilleure,
Qu'elle n'eut oncque auparauant.*

*Chascun Roy, comme Dieu l'ordonne,
L'heur fatal à son peuple donne,
Tout tel qu'il est predestiné,
L'accompagnant, ou d'un bon Ange
Ou d'un mauuais, selon le change
Du sort la sus déterminé.*

*Misere ! où Dieu ne fauorise
Celuy qui les autres maistrise.
Misere ! où le fol regnera.
Misere, misere, misere !
Où Dieu l'enfant Roy voudra faire,
Que son peuple dedaignera.*

*Heureuse, heureuse, tres-heureuse
La terre, où l'ame valeureuse
D'un braue Roy, cheri de Dieu,
Iuste & clement, vaillant & sage,
Obtient en la fleur de son age
D'autorité le plus haut lieu.*

*Au vaisseau, qui démarant coupe
La grande Mer, auoir en poupe
Le vent au partir, c'est bon heur :
Mais le bon presage à vous, SIRE,
Prenant le timon de l'Empire,
Rend heureux le Royal honneur.*

*Celuy, de qui la main mauditte
(Le nommer soit chose interdite)
Ouurit la porte à tout méchef,
Est cheut, victime expiatoire.
Puisse de noz maulx la memoire
S'abolir au prix de son chef !*

*Et deuant son heure mortelle,
 CHARLES entendit la nouvelle
 De la prise du malheureux,
 Aueur de la mort de son Pere:
 Et cette nouvelle prospere
 Fit son trespas moins douloureux.*

*A l'instant la Normande terre
 Chanta deliure de la guerre,
 Si tost que vous fustes son Roy.
 Telle fut & la diligence
 De vostre MERE en sa regence,
 Et de voz Chefs la prompte foy.*

*Incontinent la bonne annee,
 De fruits abondans couronnee,
 Vos pauvres sujets consola.
 VIVE HENRY! qu'à la bonne heure
 Ait-il la fortune meilleure
 Que CHARLES SON FRERE ne l'a!*

*Ce crioit la France de ioye,
 De l'espoir, que Dieu luy ottoie
 Luy donnant le bon ROY HENRY:
 Tant vostre sainte renommee,
 Et vostre valeur estimee,
 Reiouist le peuple marry!*

*Marry, las, de la mort indué,
 Qui CHARLES deplorable tué
 En sa primerouge verdeur:
 Mais réiouy de l'assurance
 Qu'il a, que vous mettrez la France
 En son ancienne splendeur.*

*Non ce n'est en vain qu'elle espere
 De vous toute chose prospere.
 Esperez, esperez : ainçois
 Assurez vous du meilleur Maistre,
 Pasteur & Pere, qui puisse estre,
 Si iamais en fut, ó François.*

*Comme les grains & les tourmentes
Après les vagues vehementes
Feront dauantage estimer,
Au prix de la tempeste horrible,
Le calme riant & paisible
De l'air deffus la douce mer :*

*Ainsi pour d'auantage croistre,
Et faire plus digne paroistre,
Les graces de son regne doux,
Dieu (ce croy-ie) a voulu permettre
Entre nous les troubles se mettre
Par vn iuste vangeur courroux.*

*C'est le cours des choses mortelles,
Qui vont courant nuances telles,
Que de l'heur le malheur naissant,
Du malheur le bonheur s'auance.
Ainsi Dieu cache la semence
De l'un sur l'autre apparissant.*

*Trop longue fut la grande honte
De nostre temps, qui n'a fait conte
De Dieu, de Roy, ny de vertu :
Mais qui par vn meschant courage
Abusoit à son grand dommage
De leur honneur saint & abbatu.*

*Toutefois si la pournoyance
Du grand Dieu, par son ordonnance
Telles malheurtez a permis,
Pour voir à meilleure fortune
De nostre sauueté commune
Le timon dans sa main remis :*

*A peu que haut ie ne m'escrie,
Legiere fut nostre furie
Pour l'heur de tel regne à ventr.
Les humains leur bien ne cognoissent
Dans le bien, ou se mescognoissent,
Ne sachans pas s'y contenir.*

*Quand du mal la memoire fresche
L'aveugleté d'orgueil empesche,
Mortel, le bien tu gousteras.
Toft apres que Mars se courrouce,
La Paix en est beaucoup plus douce,
S'il prend Venus entre ses bras.*

*Que tout donques à mieux retourne!
Tant que ton Frere vif seiourne,
Par non euitable deftin,
Il fait vne guerre contraincte,
Ne pouuant d'vne douce crainte
Ramener son peuple mutin.*

*Toy d'autorité paternelle
En vraye amitié fraternelle
Vniras tes hommes reduits.
Si lors la cruauté forcee
Par defastre fut exercee,
Ores en douceur tu reluis.*

*Toute ordonnance fut rompué,
La discipline corrompué,
Gendarmes viuoient dereglez :
Par tout a couru le defordre,
Afin que par toy le bon ordre
Contienne tes fugets reglez.*

*Meurtre, famine, tout outrage,
Par tout le Royaume ont fait rage,
A fin que (toy regnant heureux)
Concorde, & Iustice non feinte,
Et paix, & la pieté sainte,
Facent ton regne plantureux.*

*O France la bien fortunée,
Reçoy l'heureuse destinee :
Cheri le bien que Dieu t'a fait.
Sois à rebailer ton Empire,
Quel Rox pourrois-tu bien eslire
Moins reprochable & plus parfait?*

*Ce n'est vn enfant d'âge tendre :
 Vn vieillard cassé ne vient prendre
 Ton Sceptre dans sa foible main.
 C'est vn au plus beau de son âge,
 Fort & puissant, expert & sage,
 Non fier Tyran, mais Prince humain :*

*Royal de port, Royal de race,
 Royal de rencontre & de grace :
 Tant Royal de corps & d'esprit,
 Que, digne de plus d'un Empire,
 Pologns libre pour élire,
 D'une voix pour son Roy le prit.*

*C'est luy, qui par son loyal zèle,
 Entier à son Frere & fidèle,
 Deuant qu'auoir barbe au menton,
 Merita bien sa lieutenance,
 Orné de pareille puissance,
 En l'honneur Royal compaignon.*

*Mais, Chef des batailles armées,
 (Bien que ses troupes animées
 Il eust à sa deuotion)
 Vainqueur triomphant des Rebelles,
 N'abuse pas de forces telles
 Contre la sainte affection.*

*Ains faisant le deuoir de Frere
 Guerroia le parti contraire :
 Qui, louant son intégrité,
 A sa foy se vouloit soumettre :
 Mais luy iamais ne voulut mettre
 En hazard son autorité.*

*Il préuit (comme il estoit sage)
 Qu'en vain la foy souuent s'engage
 Au premier fauteur de sa foy,
 Le monde n'estimant iniure
 Au pariure d'estre pariure :
 Mais plus estroite il tient sa loy.*

*Auffi Dieu (qui les bons guerdanne,
Et pour France de loing ordonne
Vn grand bien apres tant de maux)
Des le viuant du Roy son Frere
Roy de Pologne le va faire,
Non vain loyer de ses trauaulx.*

*Puis que par ce guerdan notable
L'a fait encore plus valable
Pour la plus douce Royauté:
Qui dans l'an de sa departie
Le rend à sa chiere patrie,
Meilleur qu'il ne luy fut osté.*

*Rien tant n'accomplist & ne draffe
Le sens de l'homme & la sagesse,
Que voir les statuts & les meurs
De beaucoup de peuples & Princes,
Trauersant diuerses Proninees,
Où les esprits deuiennent meurs.*

*Quoy? si par bonne experience
D'un particulier la science
Se peut garentir du mespris,
Combien en vn grand Roy peut elle,
Où la prudence rare excelle,
Vertu royale & de haut pris?*

*HENRY, mené par vn bon Ange,
A fait vne trauerse estrange,
Voyageant par diuers pais:
A veu de la fiere Alemagne
Les peuples que maint fleuue bague,
De voir si grand Prince estals:*

*A veu, ROY, Pologne la riche
En pastis : a passé l'Autriche.
Venise, ma natiuité,
L'a receu, (miracle du monde)
Assise tout autour en l'onde,
Grande, belle, noble cité.*

*Lombardes plaines & collines,
 (Gaulles aux Romains Cisalpines)
 L'ont veu comme vn Dieu trauerfer:
 Et les torrenteuses campagnes,
 Au pié des negeuses montaignés,
 Ioyeuses l'ont veu repasser.*

*Et la montaignarde Sauoye
 Luy a fait vne fresche voye,
 Pour le rendre aux siens ramené!
 Ar petit s'ensta de lieffe:
 Ifare en a fait allegresse:
 Rosne sur tous s'est demené.*

*Quel Roy iamais regit la France,
 Qui ait iouy de l'acointance
 De tant de Roys, Comtes & Ducs,
 Autre que luy? Dont les aureilles
 Ont de priuautéz nompareilles
 Leurs propos libres entendus?*

*La plus part des Roys, qui commandent,
 Leurs veritez iamais n'entendent:
 Prou de fiateurs, & point d'amis.
 Mais nostre Roy par ses voyages
 Vn tresor des diuers langages
 Des Princes en reserue a mis.*

*Et se forme vne regle droite
 De prudence, à iuger adroite
 En toute droiture & bonté:
 Pour dresser à son exemplaire
 Son peuple, reduit à bien faire
 Sous la diuine voulonté.*

*Vien donques, ó grand Roy de France,
 Et ne frustrer pas l'esperance
 Du peuple deuoit t'attendant.
 Entre chez nous à la bonne heure,
 Et de ton bon heur nous bien-heure,
 A nos desirs fauf te rendant.*

*Escoute ta chiere Patrie,
 Qui d'amour fidele attendrie,
 La larme à l'œil, la ioye au cœur,
 Auecques reuerence deuë
 Son ROY, son Pere, te saluë,
 Et te dit comme à son Seigneur :*

*O HENRY, si DIEU t'a fait naistre,
 Pour de mes Enfans le Prince estre,
 ROY d'vn pais & gras & fort,
 En temps de troubles & miserés,
 Pour ranger à mieux les affaires,
 Mon ornement & reconfort :*

*Terreur des terres ennemies,
 L'espoir & l'amour des amies :
 Pren le Royal commandement.
 De nous & de nos biens dispose :
 Et sage & bon ROY te propose
 De benir ton aduenement.*

*Si de moy tu as ta naissance,
 Si de moy tu as la puissance
 Sur vn Royaume plantureux
 En honneurs de paix & de guerre :
 Sur tes fugets, dedans ta terre,
 Fay fay florir ton regne heureux.*

*Oxe le faire, & l'éuertue.
 Restabli iustice abatue :
 Honore la vraye vertu :
 Terrasse l'auengle auarice :
 Et tu verras dechoir le vice
 De tous à l'enui combatu.*

*Cela fais, de ta renommee,
 Par les Estrangers estimee,
 Le los cognu se respandra.
 Dessous ta Royauté benine,
 De gré (par vouldonté diuine)
 Estat sur Estat se rendra.*

*Las! si, ou par vn mal extreme,
Ou par fatalité supreme,
Nous mesauenoit autrement,
C'est fait de nous! Et nul n'en doute,
Que pour tous endroits ne se boute
Guerre, & meurtre, & desertement.*

*O si tu as l'ame amollie
De la pitié de ta patrie,
Le voy reffourdre tout bon heur.
Oncques Roy (pourueu qu'il te plaise)
Viuant, mourant, de plus grand aise
Ne reçeut vn plus grand honneur.*

*Mais si quelques sujets rebelles
S'aveuglent en fureurs cruelles,
Contre ta douceur obstinez:
Aux bons, qui ton parti maintiennent,
Viâoires sus viâoires viennent,
Soient les meschants exterminex.*

*AINSI TE DIT ta douce France.
Puisse-ie avec bonne assurance,
Moy des graces accompagné,
Dedans mon Roy toutes infuses,
Tirer tout droit au blanc des Muses
Ce trait qui ne soit dedaigné.*

XI

In Henrici III. Regis Galliarum, & Poloniae,
 felicem reditum, Versus (Io. Aurato
 auctore), in fronte Domus publicae
 Lutetiae urbis ascripti, quo die
 Supplicationes & Ignes solennes
 publico conuentu celebrati sunt :

Qui dies fuit mensis Septembris XIII.
 Anno M. D. LXXIII.

LA TRADUCTION DES

VERS PRECEDENS, PAR IAN

ANTOINE DE BAIF,

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE

DU ROY.

*TEL comme est le Soleil qui l'esté nous rapporte,
 Quand il reuiet du Sud : & des cheueux qu'il porte,
 Et de sa claire face, & de son beau regard
 Eclatant & luisant, que sa ieunesse espard,
 Ressemblant quelque Dieu : Tel nous verrons encores
 Nostre bon ROY HENRY, qui vers nous reuiet ores
 Du pais froid du Nort, sain & sauf se rendant
 A son Royaume aussi sain & sauf l'attendant :*

*Double insigne faueur du haut DIEU, qui conuoie
Le ROY par mil' hazards de si penible voye,
Heureux le preseruant : & qui preserue coy,
Sans nouueau remument, le Royaume sans ROY.*

*Ce que le soing deuot de la ROYNE sa Mere
A procuré vers Dieu, par la saincte priere
Et d'elle & de son peuple : & par le haut pouuoir
De sa digne Regence, y faisant tout deuoir,
Et par le bon Conseil des Princes les plus sages,
Et des vieux Conseillers, & des grands Personnages,
A la vertu desquels (aux dignitez admis)
Des affaires d'estat le soing estoit commis.*

*Que donques au grand Dieu par tout les graces deués
De nous soient au iourd'huy publiquement rendus,
Par Cantiques diuins aux Eglises bruyans,
Et par des Feus de ioye aux places flamboyans :
Feus qui non seulement donneront tesmoignage
De la ioye du peuple : ains seront d'auantage
Vn signal bienheureux des flambes qu'espandit
La Coulombe au sain& iour que du ciel descendit
Voilant le Sain& Esprit. O l'heureuse iournee,
Qui dans le temps presté par deux fois retournee,
Au valeureux HENRY, ROY deux fois couronné,
Deux royaumes diuers en vn an a donné.*

XII

DE L'HEVREUX AVSPICE
DV ROY HENRY III.

*DIEU nous donne des tesmoignages,
Nous apprenant par ses presages
Quel est & combien grand ce ROY,
Ce ROY qui vient regir la France,
Par la diuine pouruoyance,
Sous vne douce & iuste Loy.*

*Mais ce n'est pas le vain augure
Des vautours, qui Romul assure
En Royale Principauté:
La Sainte Colombe prospere,
Deux fois du grand DIEU messagere
A volé pour sa Royauté.*

*Tant, lors que Pologne assemblee
Le choisit, que lors, que troublee
France pour Roy l'a recognu,
Par tel presage & tel auspice
Que ses Royaumes il regisse,
Sous le vueil diuin maintenu.*

*Et ne faut pas trouuer estrange
Qu'à sa garde il ait plus d'un Ange,
Qui l'assistent des deux costez.
L'un deçà, l'autre delà, garde:
Touffours autant d'Ange de garde,
Comme il porte de Royautez.*

*Affeuré de ces deux Escortes,
Toujours des guerres les plus fortes
Sain & vainqueur est retourné:
Avec ces deux Escortes mesmes
Faisant des voyages extrêmes
Jusqu'en Pologne il a donné.*

*Puis aux siens maintenant se donne,
Sauf de retour : Ce qui estonne
Les malings, trompant leurs souhaits
En leur mauuaise & faulse attente,
Ainsi que les bons il contente,
En leurs desirs bien satisfai&ts :*

*Qui maintenant Dieu remercient
Par des louanges qu'ils luy crient,
Pour le bon retour de leur Roy
Dans son Royaume : Et de grand' joye
Tel bruit tonne, & tel feu flamboye,
Que l'air brusle & tremble d'effroy.*

*Soit soit vn signal veritable,
Que l'honneur & renom louable
Des fai&ts de HENRY glorieux,
Roy, dans qui los & prix abonde,
Se respandra par tout le monde,
Et volera iusques aux Cieux.*

XIII

DV IOVR SAINCTE CROIX,

DEVX FOIS BONENCONTRETX

Pour le Roy Henry III.

*Dv iour Saincte Croix exaltée,
Soit la feste double festée
Dedans le sacré Calendrier :
Pour ce que la mesme journee
Comme antan a fait ceste annee
Au nom de HENRY s'esgaier.*

*Le iour qui Saincte Croix s'appelle
Il fit son entré solennelle,
Publié Roy des Polonnois,
L'an passé. Comme l'an tournoye,
De son Retour nous faisons joye,
Le mesme iour de Saincte Croix.*

*Le mesme jour qui nous raporte
L'enseigne valeureuse & forte
Que IESVS Triomphante fit,
O ROY, le mesme iour encores
Deploye tes enseignes ores
Pour celle Croix de IESVS CHRIST.*

*C'est c'est que la Croix triomphante,
De HENRY valeureux augmente
Les honneurs d'un double bonheur :
Auffi le bon Roy, qui s'agrée
Aux honneurs de la Croix sacrée,
L'augmentera d'un double honneur.*

XIII

AV S. A. THEVET,

Sur sa Cosmographie.

ODE.

Que le ciel defavorise
 Le faineant, qui en faitardise
 Traisne oyff son age aux tisons,
 Sans voir des hommes les manieres
 Et dans les terres estrangeres
 Loger aux lointaines maiſons.

Toy THEVET, fuyant tel reproche
 Tu as veu, non le monde proche
 Tant seulement, mais le ſeiour
 Où le peuple ſoubs nous demeure,
 Sur qui la nuit s'epand à l'heure
 Que nous voyons luire le iour.

Là perdant noſtre Ourſe de veué
 Tu as celle croix recogneué
 Qui le contrenort tient enclos :
 Et bien employant ton ieune aage
 A plus d'un perilleux voyage,
 T'es honoré d'un digne los.

Ayant plus erré qu'un Vlyſſe
 Tu fais plus ſoubs un Dieu propice :
 Sans Homere de ſes perils
 La memoire ſeroit faillie ;
 A ſin que nul aage n'oubli :
 Les tiens, de ta main les décris.

*Et d'autant Vlyffe tu passes
Que les Homérienes graces
Maints beaux menfonges ont chantez
Toy fdele Autheur tu n'auances
De toy fnon les obseruances
Des peuples par toy frequentez.*

*Aux ans plus forts de ta ieunesse
Volant à l'ancienne Grece
Et la terre des vieux Hebrieux
T'embarquas au port de Venife,
Et commenças ta belle emprise
De veoir les hommes & les lieux.*

*Tu vis l'ifle où de Diomede
Les compagnons malgré son éde
Furent transmuez en oyseaux.
Tu vis la terre Pheacie,
Où les peuples passoient leur vie,
Faisans festins & ieuz nouveaux.*

*De là coustoyant la Moree
L'isle à Pelops iadis nommee,
Surgis au bers de Iupiter :
Où seiournas neuf Lunes pleines,
Puis vas par les eaux Egiénes
Dans Chio deux mois habiter.*

*Là tu sceus par les Caloiers
Des Grecs les chrestiennes manieres,
En deuis humains & plaisans,
Puis tu vis la nouvelle Rome
Qui du Grand Constantin se nomme
Où fs ta retraiète deux ans.*

*De là tu vis la cité belle
Qui du nom d'Adrian s'appelle.
Et vis la cité que fonda
Philippe de luy surnommee :
Puis à trauers la mer Egee
Ta nef à Rhodes aborda :*

- Où fut planté la masse grosse
 De ce demesuré Colosse
 Qui l'entré du Port eniamboit.
 De là, la cité d'Alexandre
 Te voit en Ægypte descendre
 Au pays que le Nile boit.*
- Au peril de ta chere vie
 De là passas par l'Arabie
 La pierreuse au mont Sinal:
 Vistas la mer Erythree,
 Isles & Roches où Persee
 Tua le grand monstre enuahy,*
- Tout prest d'engloutir Andromede,
 Quand du bon Heros le remede
 A la bonne heure comparut.
 La belle il voit, la beste aduise:
 Entreprensd soudain son emprise:
 Luy seul la vierge secourut.*
- Toy de là par ceste mer creuse
 Tu vas en l'Arabie heureuse
 Prendre terre au port de Sidem:
 Par Gazer ville Sanfonnine
 Tu reuiens en la Palestine
 Voir la saincte Hierusalem.*
- Où de mois faisant ta neufuaine
 Recognus la terre ancienne,
 Allas visiter les saincts lieux,
 Rendis au Seigneur vœux & graces
 Adorant de Iesus les traces,
 Où fut d'enfer victorieux.*
- La Lune par neuf tours emplie,
 Vins à Tripoli de Surie,
 Voir le mont du Cedreux Liban:
 De là dans Chipre tu prins terre,
 Et bien que la peste y fist guerre
 Y seiournas le quart d'vn an.*

De là redeſtrant la France

*Le cher pays de ta naiſſance,
T'en vins par Malte nous reuoir :
Et deſtors tu mis en lumiere
Aux tiens celle courſe premiere
N'eſtant chiche de ton ſçauoir.*

Diray-ie ta ſeconde courſe,

*Quand perdis l'eſtoile de l'Ourſe ?
Mais premier l'Afrique tu vis,
Paſſant la terre fortunee,
Fex, Tremiſſan, & la Guynee,
Outre le Cancre te perdis.*

Et retourné, toy qui deſdaignes

*L'erreur des vieux, tu nous enſeignes
Que la Zône eſtimee bruſler,
Contre leur dire eſt habitable,
Où la plui' tombant ſecourable
Raſraichiſt & la terre & l'air.*

Sur la riuere Ganabare

*Parmy la nation barbare
Trois ans ſous le Su habitas.
Perdant noſtre Pole de veué
L'eſtoile tu as recogneué,
Où le ciel ſe tourne la bas.*

Puis par le chef des Canibales

*Du long des coſtes inegales
De l'Amerique, coſtoyant
Le Peru, Meſſique, Eſpagnole,
Cube, Floride, ta nef vole
Au Haure te reconuoyant.*

Paye le vœu de tes voyages,

*Theuet, que les François courages
S'eſfouiffans de ton labeur,
Et te chantent & te beniffent,
Et ta teſte regaillardiffent
Du verd chappeau d'vn bel honneur,*

*Puis que par toy sans qu'ils hazardent
 Leur ame aux perils, ils regardent
 En ton liure dans leurs maisons
 Tout ce qui est de rare au monde,
 Trauersants mons & mer profonde
 Sans bouger du coing des tifons.*

X V

VERS RECITEZ, EN MVSIQUE,

AV FESTIN DE LA VILLE DE PARIS,

le sixième de Feurier, 1578.

Ant. de Baif autheur.

Deux bons Anges de la Ville entreparent.

LE I. ANGE.

POUR rendre graces & louanges,
 Nous de la ville les bons Anges,
 Gardiens de ceste maison:
 En ceste Royale assemblee,
 Où ne soit la ioye troublee,
 Puiſſons nous plaire & la chanſon.
 LOVEZ nostre fidelité,
 Gardez Citoyens & Cité.

II.

*O Roy, qui aux peuples commande,
Vous faites vne faueur grande
A vostre ville de Paris,
Mere des Cités de la France,
Entiere en vostre obeissance,
Qui des fideles a le pris.
LOVEZ nostre fidelité,
Gardez Citoyens & Cité.*

III.

*ROINE en vos enfans honoree,
Par qui la paix soit assuree,
Par vous concorde se maintient,
Par vous la guerre est abolie,
Par vous l'inimitié s'oublie,
Par vous le bon siecle reuient.
LOVEZ nostre fidelité,
Gardez Citoyens & Cité.*

IIII.

*O ROINE par le Roy choisie,
Quand son ame d'amour saisie
Tant estima vostre valeur,
Qu'il vous voulut pour toute sienne:
Ainsi vostre souhait aduienne,
Chassant de vous toute douleur.
LOVEZ nostre fidelité,
Gardez Citoyens & Cité.*

V.

GRAND Duc, de Rois & fils & frere,
Ainsi à tous puissiez vous plaire,
Ayant part à l'honneur Royal:
Puissant d'amitié fraternelle,
Retenu d'amour maternelle,
Loué de cueur grand & loyal.
LOVEZ nostre fidelité,
Gardez Citoyens & Cité.

VI.

VOUS ROINE seur de Rois & fille,
Et vous PRINCESSE ame gentille,
De vostre MERE dous soulas,
PRINCES, PRINCESSES genereuses,
SEIGNEURS & DAMES valeureuses,
De nous aimer ne foyez las.
LOVEZ nostre fidelité,
Gardez Citoyens & Cité.

XVI

IEAN ANTOINE DE BAIF,

Secretaire de la Chambre du Roy,

A Monsieur du Verdier, Auteur de la Bibliotheque
Françoise.

SONNET.

VERDIER, qui des auteurs du langage de France
Fais comme d'un Vergier le plant laborieux,
Où tu donnes le choys de ceux qui font le mieux
Entre ceux dont chacun assez bien faire pense.
Nostre âge ne don'ra la digne recompence
Ny l'honneur merité des plus ingenieux:
Toujours sus les vians courent les enuieux,
Et leur malignité sus les morts ne s'auance.
Son bon Ange accompagne vn auteur qui doit viure,
Et qui bien iugera de la valeur d'un liure
Sans faueur ny rancueur, c'est la posterité.
Oste ie te supply de moy toute louange:
Mes veilles dureront s'elles ont leur bon Ange,
Et j'auray mon loyer si ie l'ay merité.

XVII

A Claude Binet.

*I'AY tant à me douloir du départ de Ronsard,
Le regret m'outré tant de perte si récente,
Que de m'en degorger le trop de deuil m'exente,
Par trop de pensemens & muet & songeard.*

*Binet, qui pieteux serres de toute part
Des amis d'Apollon toute grace excellente,
N'atten rien tel de moy : car ma douleur pressante
Et plus iuste que d'autre, éclatera plus tard !
Nous succasmes vn lait de la Muse nourrice,
Que nous eusmes tous deux en mesme temps propice,
Sous bien diuers destins & differentes mœurs.*

*Subiets à la Fortune, exposez à l'Enuie,
Ores bien, ores mal nous menons ceste vie,
Où la douce raison cede aux aigres humeurs.*

XVIII

Dialogue.

VIOLIN.

O Liç' obiect de mon amour fïdelle,
 Liçe, mon cueur, mon espoir, mon desir,
 D'vng qui te fuit peux tu l'amour choïfir
 Pour te monſtrer à qui te fuit, rebelle?

LIZE.

Beau Violin, d'amour qui foit non pire
 Mais bien meilleur digne tu es vrayment,
 Mais ie n'ay plus ſur moy commandement
 A Saugin ſeul i'en ay donné l'empire.

VIOLIN.

Heureux Saugin, s'il auoit cognoiſſance
 De ſon bonheur. Ie le tiens à meſpris.
 Si i'eſtoy luy, Liçe, qui me tient pris,
 Ne l'aymeroit d'vne ingrate eſperance.

LIZE.

Roxete hait mon ingrat & ſe peyne
 Pour ton amour, pour moy tu as ſoucy,
 Moy pour Saugin. Amour ſe vange ainſi.
 Conſole toy, ſeul tu ne vis en paine.

VIOLIN.

*Le mal d'aultruy n'allege pas, ô Lize,
Nostre douleur. Je me sens consommer.
J'ayme & ne veulx ce que j'ayme n'aymer,
Car nul tour ment vng bon amour ne brize.*

LIZE.

*Tu es constant, aussi ie suis constante.
Contre l'effort de l'amoureux tourment
Qui voudra cherche vng doux alegement,
Sans vouloir mieulx ma langueur me contente.*

VIOLIN.

*Mais si la mort pour t'avoir trop aimée
M'ostoit la vye, ô quelle cruauté!
Moy, qui mourroy, ne verroy ta beaulté,
Toy tu viurois de ma mort diffamée.*

LIZE.

*Beau Violin, voudrois tu pitoyable
Rosete oster de mal & de soucy?
Lors te monstrant enuers elle adoulcy
Digne serois d'une faueur semblable.*

VIOLIN.

*Si ie n'atten à ma douleur cruelle
Aultre secours, condamné suis à mort:
Car j'ayme mieulx pour toy, Lize, estre mort
Qu'estre viuant pour aultre tant soit belle.*

LIZE.

*Digne tu n'es d'une fin si cruelle,
O Violin : Lize se donne à toy.
Prenne Saugin de Rosette la foy.
Soit à iamais nostre amour mutuelle.*

XIX

(Sur les rimes de Menestrier.)

DESPORTES, pour te faire rire
*Oy de Menestrier les chansons
 Rudes à ton oreille bruire,
 Qui desplaisent en leurs façons.*

XX

(Sur vn depart.)

O depart ennuyeux qui surprend deux amies
*La perle d'amitié! Mais combien dois ie plaindre
 Mon sort, moy qui me sens entre les deux atteindre
 D'une douleur qui seule accableroit deux vies?*

O vous les deitez (si n'estes endormies)
*Regardez en pitié ce regret qui sans feindre
 Par vng fascheux adieu vient egallement poindre
 Trois ames de tristesse indicible saisies.*

*Adieu l'vne des fleurs de cette court royalle,
Adieu beau pair desfaict que nul aultre n'égalle
Belle beaulté sans pair qu'offence la douleur.
Tout ce que nous pouuons consolans ceste absence
Par vne gratieuse & saincte souuenance
Renforçons nostre amour au milieu du malheur.*

XXI

Pour Ian de Baif docteur
contre Fortia Tresorier des
parties casuelles.

*On accuse sans verité
Ian Baif d'incredulité
Veu qu'à croire il est si facile.
Il a creu vn qui seulement
Croid vn peu du vieil Testament
Et ne croid rien de l'Euangile.*

XXII

Baïf à Fortia.

NE croi n'Enfer ne Purgatoire,
Ne croi ne Dieu ne foi ne loi:
Le te prie seulement croire
Que mon argent n'est point à toi.

XXIII

Baïf, despité de ce que du Bartas n'auoit voulu
fuiure en son liure ses corrections &
s'en estoit moqué.

BARTAS ose vantard en sa longue sepmaine
Le chaos debrouiller, mais estonnant les fots
De ses vers hautstonnants, bouffis d'enflure vaine,
Il a plus que deuant rebrouillé le chaos.

XXIV

CHANSON,

faicte par Lancelot Carles Euesque de Gier
 contre les docteurs & ministres assem-
 blez à Poissy, 1561. Ronfard &
 Baif y ont aussy besogné.

*On trouue ainsi que de Besze & d'Espense
 De bien aimer n'ont fait nulle deffense,
 Surquoy Maillard par instante priere
 Veut qu'à luy seul on garde le derriere:
 Marlorat fait vne grande complainte
 Des courtifans qui n'aiment point sans fainte,
 Et le Minime en ses sermons nous preuue
 Qu'il n'est amour que d'une femme veufue.
 Le gros & gras Hugonis de Sorbonne
 Dit que l'amour est vne chose bonne:
 Paroceli raconte en son lon presche
 Que de l'amour vn chacun s'en empesche.
 Le Carme aussy a dit à bouche ouuerte
 Qu'il faut aimer sans estre descouerte:
 Et Malo di& que pratique amoureuse
 Aux bien viuans est vne chose heureuse.
 Pierre Martir nous a di& que sain& Pierre
 Les amoureux en Paradis enferre:
 Jean de Baif. — V.*

*De Xainde apres à chacun fait cognoistre,
 Qu'il se fait bon aux bonnes aparoirstre.
 La Saule a dié, preschant l'autre dimanche,
 Que pour l'amour il n'est que dame blanche:
 Et Salignac dié en langue Ebratque
 Que sans amour se perd la respublique.
 Valance apres toute amour trouue bonne
 Si en aimant point d'argent on ne donne:
 Puis on apprend du curé Sainé Eustache
 Que l'amour garde vn chacun d'estre lasche:
 Et là dessus a presché La Riuere
 Que pour la dame on prend la chambriere:
 Et Surius, expert en Theologie,
 A dit : Fuiex toute dame Marie!
 Et puis Postel, alleguant dame Jeanne,
 Dit qu'en aimant iamais on ne se danne.
 D'Espine dit qu'une belle poupine
 Vaut beaucoup mieux que dans le pied l'espine.
 Le petit Carme, avecque la marmite,
 Ne trouua onq vne veufue despite:
 Et Virel veut que les feuilletts on vire
 Du calendrier par lequel on souspire:
 Et le legat par sa bulle dispense
 Que sans argent vn chacun aime en France:
 Le Pape aussy, qui est le Dieu de Rome,
 Pour bien aimer il dié qu'il ne craind homme:
 Et puis Caluin dit, concluant l'affaire,
 Qu'en bien aimant l'on peut à Dieu complaire.*

XXV

CHANT D'ALAIGRESSE,

pris des vers latins de M. du
Chefne, lecteur du Roy.

Sur la naissance de François de Gonzague,
fils de Monseigneur le Duc de Neuers.

*GENTIL enfant, doucette creature,
Enfant qui doibs (né par bonne auanture)
Acquerir nom, pour auoir quand tu nais
Toy bien heureux fait renaistre la paix :
La paix heureuse, où nous voyons reioindre
Freres vnis, qu'on a tasché desfoindre :
Quand pourra bien la France te payer
D'vn si grand don le suffisant loyer ?
Quand pourra elle (ainsi que doibs attendre
A tes bienfaits graces pareilles rendre ?
Car ce grand point où n'auoient pu venir,
Ny tout vn Peuple à force de gemir,
Ny le Clergé par deuote priere,
Ny autre humaine ou puissance ou maniere ;
Toy, l'heureux fruit des Charites, sortant
Au nouveau iour, tu le vins aportant
Auecques toy. Toy comme vne autre estoile
Du poinct du iour, le noir Stygien voile
Qui nous couuroit, de nous as escarté
Par ton rayon de celeste clarté.
Commencement & fauste & memorable
S'il en fut oncq : Car si n'estant capable*

*De grans desseins, ton aage tendrelet
 Pour le François a defia si bien fait,
 A l'aduenir quelle bonne esperance
 Concurons nous, quand sorty de l'enfance
 T'afermiras en aage de vigueur?
 Quand tu pourras d'un haut & noble cueur
 Du pere tien admirer la proûesse,
 Et les beaux faits, que ta prompte ieunesse
 Non seulement alors admirera
 Les repensant, mais les imitera?
 Dequoy l'on print un tres-heureux presage
 Qu'ainfi ferois, dès le fatal outrage
 Qui menassoit auant que fusses né
 Ta noble mere. Or il fut destourné,
 A fin qu'apres ayant sauué ta vie,
 Tu peusse ayder à sauuer ta patrie.
 Dequoy le Peuple auiourd'huy s'ébaudist
 En ton honneur, & la Cour t'aplaudist:
 Tout le Clergé enfencement en iette:
 Et priant Dieu la France te souhaite,
 Puis que par toy d'un auspice plaisant
 (Enfant gentil) Dieu nous fauorissant
 Ramene l'or d'un bon siecle en la terre;
 Puis que par toy les portes de la guerre
 Voyons fermer: Perpetuel printemps,
 Jeu, ris, plaisir, t'accompaigne en tout temps:
 Que tousiours soyent heureux tes pere & mere:
 Heureux sois tu, Toy né de si bonne aire;
 Ainsy par toy ce bon Dvc retourné,
 De tout bon heur son pays ait orné,
 Pour restabli la France triomphante
 En ses honneurs: elle se couronnante
 Du verd laurier: & toy te couronnant
 De l'Oliuier, de paix l'environnant.*

XXVI

SVR la naissance du Fils
de Monfeigneur le duc de
Nyvernois : Des vers Latins de Ca-
mille Falconnet, Aueugle
Siennesois.

*Donques apres auoir ma harpe deslendue,
Vieil de sept fois dix ans, la laissant suspendue
Au verdoyant laurier, Moy qui petit garçon
Aueugle demeuray, O gentil Apollon,
Tu me la fais encor à moy Poete reprendre,
Quand sur mes derniers iours ie me suis venu rendre
Pres l'eau d'vn doux fourjon aux Hethrusques cousteaux,
Chargé de maladie & d'enuieux trauaux,
Voulant me reposer en ma chere patrie?
Or assiste moy donq, & radresse & manie
Ma chancellante main & ma tremblante voix.
Nous auons proposé de chanter cette foys
Vn valeureux Heros, auquel iamais nul aage
En guerre ny en paix, ny en deuot courage
Son pair ne donnera. O France au beau pays
La mere des grands Roys, qu'eleues & norris,
Dieu te garde : Reçoy le chant à la bonne heure
Du Thoscan Tyresie, Oracle qui t'assure
Pour le Siecle à venir. Et toy chery des Dieux
Loyre fleuee tresgrand, hausse le cueur aux Cieux,
Et foys ster hardiment : Que ta riue honoree
De Triomphe sera, & Trophees parée!
Car du tresnoble sang Mantouan & Cleuois
Soubs astre fauorable vne race de choix*

*Vient de sortir au iour : qui de son vaillant pere
 Va lire les beaux faits ; & auant qu'il soit guere
 En la fleur de ses ans tous les imitera,
 Si tost que l'aage entier le luy permettra.
 O toy par ta proësse ornement d'Italie,
 Ludouic de Gonzague, en qui luist anoblie
 Saincte religion sur les astres d'enhaut,
 De qui le pesant pas d'honorable defaut,
 Par vn coup fait de feu, pour la iuste defence
 De la foy venerable, vne splendeur esclance
 Tesmoignant tes haults-faits : lors que dans les combats
 Toy seul contre plusieurs pour l'honneur tu debats,
 Hardy sans t'effrayer d'inuincible courage ;
 Ainfi qu'un chefne vieil qui tient contre la rage
 D'Aquilon & d'Auster, l'un l'autre combattant :
 Rends les graces aux Dieux, & ioyeux t'acquittant
 Des vœux que tu as faiçs, charge de tes offrandes
 Leurs autels : Reconnoy leurs faueurs qui sont grandes,
 Quand, ton espouse sauue, enrichy tu te veoy
 D'un tel enfant beny des Muses d'une voix :
 Et repense à part-toy, qui est cause en la sorte
 Que le grand Apollon tant de Poetes enhorte,
 Neç en diuers pays de ce monde habitè,
 Chanter en vers Latins cette natiuité
 De ton fils tendrelet : qui par le ROYAL FRERE
 Dessus les fons sacrez en solennel mystere
 A esté soustenu. Comme l'enfant naissoit,
 La gracieuse paix par la France passoit :
 Les freres courageux en concorde s'vnirent :
 Allegresse & soulas tout par tout retentirent :
 Du Mince paternel le fleuve sauttela :
 Nul oiseau ne se teut : tout se renouuela
 Par les bords florissans. Dessoubs tant bons presages
 Toy né de tels parens croys pour atteindre l'aage
 (O bien-heureux enfant) où tu doibs paruenir :
 Et reçoÿ les Destins commenceans à venir.*

VERS MEZURÉS



|

ÉTRANGES
DE POÉZIE FRANÇOÏZE
AN VERS MEZURES.

U ROË.

A LA REINE MÈRE.
U ROË DE PŒLONË.
A MONSEINÛR DUK D'ALANSON.
A MONSEINÛR LE GRAND.
PRIÛR.
A MONSEINÛR DE NEVERS.
Ë NTRES.

LËS BEZONES Ë JÛRS D'ËZIODE.
LËS VËRS DORËS DE PITAGORAS.
ANSENEMANS DE FUKILIDËS.
ANSENEMANS DE NUMAË
US FIËLES A MARIËR.

Par Jan Antoeue de Baïf, Secretegre de la
Chambre du Roë.

A P A R I S,

De l'Imprimerie de Denys du Val, rue S. Ian de
Beauuais, au cheual volant.

M. D. LXXIIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AU MOKEUR.

Ri t'an, je m'an ri : mauke t'an, tu és moké,
 Le vré je chérché, bién le chérchant l'é trouvé :
 Le droét aprandras aprenant d'un droét dexir,
 Non pas à l'erreur t'austinant, més au labour :
 Pour bién aprandre konprenant, é puis jujant.
 Si bien tu m'antans, tu ne t'an saroés mokér :
 Si mal tu m'antans, t'an mokant tu és moké.
 S'ét pèrte (dis-tu) tout le tans k'on mét ifi.
 Non non se n'èt pèrt' anploier le tans, d'ou s'èt
 K'on peut resortir plus savant de kélke vré.
 La vréié rézon néglijé l'erreur atrét.
 A péine pourra rézonér d'un fét pluhaut
 Ki mal dresé faut mémex an son Alfabét :
 Au doubl' apérsoét un létré d'un nonlétré.
 Ri t'an, je m'an ri : mauke t'an, tu és moké.

EXTRAIT DV PRIVILE (sic).

PAR lettres patentes du Roy donnees à Fontainebleau, le vingtfixieme Juillet 1571. Signees par le Roy en son Cōseil DE PUYVERAC & sceelles du grand seal en simple queue. Il est permis à Ian Antoine de Balf de faire imprimer, à sa volonté, tous & chacuns les liures par luy composez ou corrigez, en quelque science ou langage que se soit, sans qu'aucuns Libraires, Imprimeurs ou autres que ceux qui auront charge de luy, & leur aura donné pouuoir ou commission, en puissent faire imprimer ny vendre d'autre impression dans ce Royaume, auant le terme de dix ans, sur peine de confiscation des dits liures & d'amende arbitraire, comme plus à plain est contenu ausdittes patentes : Suiuant lesquelles ledit de Balf a permis à Denys du Val, marchand Libraire & Imprimeur, d'imprimer yn liure intitulé *Les Besognes & Iours d'Hesiodé, & quelques Odes*, & ce iusques au temps contenu ausdittes patentes, avec ordonnance de laduë signification par le present extrait.



AU ROË.

CHARLES, Apui de l'oneur é du vré bien: vérs-ki la vértu
Viént à rekours : kufiré-je le fruit de la péine de vint ans,
K'é mis, non le premiér ni le derniér antre lez éspris
Mieus onorans sête Franse ki luit glorieuze de naus vérs?
Plus le komun ansuivre ne puis : mès libre de l'ésprit
Autre nouveau santiér je me fé, par ou puisse me haussér
Haur de la térr' : é nouveau konpasseur duire le Fransoés
Aus chansons mezuré's. I ne faut plus m'espérer anvéin
Au vieł jeu de la rime ravoér. Puis l'eure ke Sérés
Aus mortéls a doné le froumant, ki rechérche le vieu glan?
L'aje me chanj'é me chanje le sans. Mex amis, me regardans
Faurfenér an mezurant mès vérs, mex oréles touléjours
Viénet rebatre. Baif sui sui le chemin ke chékun va:
Kar tu ne véras poéint réüfir l'anprixe de ton tans.
Éinsi kom' eus je le fé je le voé : mès forse du déstin,
Moé le sachant é voiant é voulant, à ma pèrte me conduit:
Pèrte je di pour moé, si ma péin' ingrate se pèrdoét,
Sans ke le bon Fransoés aprouvát l'anprixe, ke poursui
Pour son oneur, péraper des Grés é Latins du miŕeur tans
Moé le voulant égalér, (s'il veüt) é le fère démarchér:
Atoulemoéins an ouvrir le chemin, lez épinez é kalfous,
An néliant le premiér. Kar moé kourajeus m'i hazardant,
Tout se ki ét raboteus j'aplaní, é j'aligne le tortu.
Sans toutéfoés ke je veule muér la prononse du parleür,
Més k'i retiéne le nèt é le pur langáje du Fransoés,
Tél ke l'avés : é touseus ki nais ne le gátet ojourdui.
Non latiniérs afétés mi-savans, non fadez étranjiérs,

Més naturéls Fransoés bienchoéxis bien otorizés,
 D'ésprit, é bon jujemant, é ki soét de bon'âme desur tout :
 Rien n'aprouvans ke la vré' vérité, ke le droét é la réxon,
 Non d'ignoranse tachés, non d'anvi, non de méchant keur.

Aur par même moién ke j'akoutre la voéie du parliér,
 Fè-je mál, АУ МОН РОК, si j'ésè moémême me purjánt,
 Par dex avis émoulus arachér lez épines dex éspris?
 Donk le Gotisme je léss' é je pran léz érres de sés vieus
 Grés é Latins : é tout autre sadéxe j'abandon' ojourdüi.
 Rien ke le droét é le vré je ne chérch', é l'onéte. Je suis tout
 Au pourchas de sela. Je ramass' é reférre se k'unjour
 Pour l'úxéje komun é le bién d'un peuple j'avéindrè.

Nul ne demande ki s'èt ke je sui : kar libre je m'anvâx
 Éinfi ke font les mouchez à miél flouretant de flour an flour,
 Pour rekuilir la matière de koé leu gaufrez ajanfé's
 Konpassér, konfire du miél, jetonér dex éséins neus :
 Éinfi sogneus més vèrs mezurant, je rekète la doufeur
 Des bons anségnemans saéla, ke je fusse dex auteurs,
 Sans k'à pàxun j'oublie ma foé nì je prête le sèrmant,
 Rien ke la vré vértu me propauzant antout é partout.
 SIR', e' ki sèt si, de vautre faveur le soulémeréchaufant,
 J'éklauré le jeton d'un éséin ki nouveau se répandra,
 Par vaus chans sèzant dékoulér dès Muzes le dous miél,
 Haur du labeur miéleus ou sogneus je travaille touléjour,
 Més k'üne rûche kouvèrt' ou lojér vous pléxe m'élarjir?

Un tans fut ke la Gréffe n'avoét les nonbrez é les piés,
 Un tans fut k'i n'étoét ô Latin : L'un é l'autre sakoutrant
 Lours d'üne sinple fason, kome nous (paussible) kadanfoét
 Leu' vèrs moéins mezurés, de sela ki de rime le nom tiént.

Més kèlkun le premiér dékora la Gréffe de beaus vèrs
 Bién mezurés nonbreus, lui chantr' é poète toulés deus :
 Kant sa fason jantile kourut, l'anfiéne se pérdit.
 Dans Rome Live premiér du Gréjoés les nonbrez aporta,
 (Andronik ut furnom) ki la lourde manière debuska.

Moé, СИРК, poéint je ne veu lez ékris de la rime souvèrtir,
 Traup de gaçars éspris écrivans mile jantiles chansons
 L'ont onoré' fidavant, ki se lixet é prixet é vivront :
 Moé j'an suis, é seroé marri ke ma péine se pérdit.

Més si la fleur d'antr' eus Péletier é Tiart, é si Ronsard,
Voère du Bellé mém' ont tous souhété, ke le Françoés
Sût mezurér sés vèrs à la Grék' é Latine du bon tans,
K'é-je méfét? si prenant leur konsèl, éins pour akonplir
Leurs tréjustes souhés é dexirs, kourajeus je m'anhardi,
(Moé ki ne suis dérnier antr' eus à la rime, de leur tans
Més plus jeune dex ans) sous vous kourajeus je m'anhardi,
SIR', amenér lés vèrs mezurés? Il pléxet à chantér,
Mémez à seus ki ne léx émet pas: É pléront à prononsér,
Kant léx oreles polis la valeur dés nombres konoètront.
Éinsfin arés, GRAN ROË, deus poézis an vogue chés vous:
Ou vérrés toudivins éspris s'égzérser alanvi.

Aur gagnant, si je puis, eureus je seré: ki aré pu,
Moé le premiér onorér le Roiaum' é le régime de mon ROË,
Vous l'aprouvant é louant: é donant le moién é le loéxir,
Par le loier de la péin' animant le kouraje, pour auzér
Chauz'ajamés mémorable d'avoér (vous CHARLES komandant)
Aus Françoés an uxaje remis lés nombres dex anfiéns.

Més si je suis rebuté (Dieu m'an gard) Més si mon éspoér
Ét déjeté par gran désfaveur é du fiékl' é du déstin,
Ankorez, au MON ROË, du labeur la louanje demourra
Par le renom publié', Pour vous, de m'avoér favorixé
An si louable déséing, Pour moé, de prétandre si haut fét.
S'èt kék' oneur an sés valurcus, ki n' achève komanfér.

AUS SEGRÉTÈRES D'ÉTAT.

Ω SAUVE jantil (Dieu te sauv' an tout bon eur)
Bénin de parlér, pront d'efét, de keur ouvért:
Toé l'aute dés Bons, VILLEROË, l'apui d'oneur,
L'ami de vértu, dés létrés l'uméin suport:
BRVLART, ki sans fart, non de maus d'un kourtiçan
M'as véinément pu, més de biénfét aublijé:
PINART le kourtoés, an ki rankontré sekours
Ke poéint n'oubliré kant tu m'oubliroés dutout:
Je n'antreprinç onk ékrivant més vèrs nouveaux

*Dé fère chanjér l'ékritur' à vaus komis,
 Dans les dépêches k'anvoïés au nom du ROË
 Pour les afères survenans de sa dela :
 Jamés ne pansé vous donér la loé, Signeurs,
 Més s'èt à moé seul k'é voulu donér la loé :
 Sans kî ne pouroé rien de fértéin ordonér,
 Pour randre Franfoés l'art Métrik, deç anstéus
 Latins é vieus Grés chans é vèrs rétablifant,
 (Au Dieu!) par un tans bién divers à fère vèrs.
 Signeurs, suportés mon louabl' é bon deçir :
 Kar onk ne sonjé, Més Signeurs, la vous donér,
 Més s'èt à moé seul k'é voulu donér la loé :
 La loé, ki san plus ét propauzé non doné'
 A seus ki voudront suivre mon galart déséin.
 Si nul ne m'ansuit, Moé toufeul je garderé
 La loé, ki n'èt pas kontre les loés ni l'état :
 Ki nul ne kondann', é propauze pour loïér,
 A kî la suivra seulemant un vant d'oneur :
 Un vant ki n'èt prêt, més possible souflera
 Kant nous ferons maurs : laurs ke plus ne souflerons.
 Si autre la grand soèt à son dam. S'il ne vent
 La prandre pour lui, k'il la lèffe : s'èt tout un.
 Kar s'èt à moé seul k'é voulu donér la loé.*

L'ARC DU LANGAGE FRANÇOIS.

Aa. Bb. Çç. Dd. Ee. Ee. Eç. Ff. Gg. Jj. Hh. Ii. Kk.
Ll. Ll. Mm. Nn. Nn. Oo. Uu. Pp. Qq. Rr. Ss.
Tt. Uu. Vv. Zz. Et.

Sansuivies les noms e'ualers des lettres noveles.

Çç por ch. che. E e brief. E e komun. Eç. long. les troes
sont a mot QNETETE. Gg. por gn. Jj je. por i-köfe-
ne. Ll. çle por ill. mervele. ðl. Nn. çne. por gn. dins. Oo brief
hote. troter. Uu. long. Kk. ze. ut. Qq. por ou. korin. nor-
rir. Ss. ne chanjera de son. Vv. por u konfome. Vvra.
Et. por eu. bef. of. nef. ul.

Ami Lektor, sans l'egzakte ekriture konform' u parler
an tos lez elemans d'iselui, lettre por son, u vociel u kon-
sonant, l'art des vers meçures ne se peut regler ni bien tre-
ter. e por se ne t'ebai ni rejete, mes suposte la nouveote.

BRIEVE REZON DES METRES DE SE LIVRE.

Les vers u Roç, d'Éziode, Pitagoras, Fokilides, e Ne-
maçe sont Daktilikes Etrikes Egzametes.

An l'ade à la Reine Mère, la Strose repond vers por vers a
l'Antistrose. Les Epodes sont de parels vers assis par ant'çles
De la Strose le i. vers çs Trimetre kadansé d'un dianbe, un
korianbe, un anapçste. Le ii. janbeleje, d'une pentemimetre
ianbix, e d'une pentemimetre Daktilike. Le iii. Epimix
dimetre non kadansé d'un korianbe e d'un ianix mimer.
Le iiiv. Trokaike Dimetre nonkad. de des Epistrites seçs.
Le v. Pentemimetre Daktilike. Le vi. Tel ke le ii. Le vii.
janbix dimetre nonkad. Le viii. assis. Le ix. ianbix Di-
metre surkadansé.

De l'Épaude le 1. vèrs ét lanbotrokaïke Dimètre nonkad. d'un diianbe é d'un Épitrite segond. Le 11. Ianbike Dimètre kadanfé, d'un dilanbe é d'un Bakchéé. Le 111. trokaïke dim. kad. d'un ditrochéé é d'un krétik dit anfmakre. Le 1111. Ianbike dim. nonkad. Le 11. auffé. Le 11. tél ke le 11. Le 111. Trokaïk monométre surkadanfé, d'un ditrochéé é d'une filabe. Le 1111. Epikorianbik dimètre kadanfé d'un Dilanbe é d'un krétik. Le 11. Ianbike monométre surkadanfé, d'un Dilanbe é d'une filabe. Le 11. trokaïke dimètre kourkadanfé, d'un Ditrochéé, é d'un spondée ou trochéé.

Auffé ét féle de Messieurs lés Trexoriérs.

L'Aude au Roé de Poulogne ét saské. Les audes à Messéigneurs le Duk d'Alanson, Le grand Prieur, de Nevèrs, à la Vertu sont par trofes Tétrakaulés, s'èt à dire, de katre vèrs. Le 1. vèrs ét alkaïke Épiaunike majeur, trimètre kadanfé, d'un Épitrite tiérs, d'un lanunique majeur, é d'un krétik. Le 11. ét parèl. Le 111. ét lanbique dimètre surkadanfé, de deus Épitrites é une filabe. Le 1111. ét daktilike, trokaïke, trimètre, logaédike non kadanfé. De deus Daktilés, é d'un Épitrite segond.

Lés vèrs à Mèsséigneurs lés Segretères d'État, aus Lékteurs, Poètes Fransoés, Mokeur, sont Ianbikes trimètres nonkadanfés. Lés vèrs à Messieurs du Gât é dés Portes sont Falékiéns, Antispastikes, Éndekasillabés, Trimètres kadanfés, le premiér mètre à plèzir antispaste, Épitrite, ditrochéé, ou péonike tiérs. Le segond dilanbe. Le tiérs un bakchéé.

L'aude au peuple Fransoés ét de vèrs Antispastikes, les troés premiérs trimètres nonkad. d'un Épitrite dérnier, d'un Antispaste, é d'un dilanbe. Le kart ét dimètre non kadanfé, d'un Épitrite dérnier é d'un dilanbe.

Ami lékteur kontante toé de sèsi attendant plus ésprés avèrtisèmant ki t'èt préparé, tant sur la prononfiasion Fransoéze ke sur l'art Métrik.

FIN.



AN L'ONNEUR DE TRÈS AUGUSTE È TRÈS VÈRTUEUZE
PRINSESSÈ KATERINE DÈS MÉDICHIS
RÈINE MÈRE DU ROË.

Strofe I.

*A feus ki vont, l'ancre du havre levant,
Au loéing repassér longue travèrse de mèr,
S'èt l'amiable rékonfaut,
È premièr espoèr d'ureus kours,
Au poupe prandre le vant :
Kar lon s'atand laurs, au destrable retour
An bien komansant biénsfinir :
Éinfin nouz antrés an la nés,
Lieux non konus, chérchans dékouvrir,*

Antistrofe I.

*La voél' amont guéié de vautre faveur,
Au réime, biénoéing nous dépltons kourajeus :
Mémex a vous dédlés tous,
Espérons surjis à bon paurt,
Randre le veu ke devons :
Kand l'inne (chantant vautre louanje) dirons :
D'un non komun chant tout nouveau,
Paiant le loéiér, pour jamés
Par vautre vértu rare gangné,*

Epode I.

*Ke nous venons d'vn vouloër frank
 Davant voç ieus préçantér,
 L'antonant de dous akaurs.
 Le bucheron dedan le boès,
 An méin la hâche, suspans
 Demeur', avant que bûché
 L'arbre destiné.
 Je vâ douteus choéçifant
 A koè me prandrè,
 Tant d'oneurs j'apérsoè.*

Strofe II.

*Le traup d'abondanse me fèt soufreteus:
 Kar non dujourdui, mès de mil' ans paravant,
 Dès ΜΕΔΙΧΗΣ la réplandeur
 Luit, de plus d'un laus de vértus,
 Soèt ou la guèrr' ou la pés:
 Eus sur tout émans dés fitoiéns le repaus,
 Sansîn travaillans pour le bién,
 Durs kontre lés pèrvèrs rebours,
 Aus bons bénins n'ont rién épargné*

Antistrofe II.

*Du tans du grand Charle le fis de Pepin,
 Laurs k'outre lés mons sès troupes il devala,
 Terrible kontre le Lonbard,
 Un valeureus nauble Fransoès,
 Dès ΜΕΔΙΧΗΣ Jénéreus
 La rasse planta : S'èt ÉVERARD ΜΕΔΙΧΗ,
 Dès peupleç éimé k'Arne va
 Béignant de sèç eaus, kand Mujél
 Maudit tiran véinkeur i forsa*

Epode II.

*La terr' adant maurdr' étandu.
 Ne rién ne lui valut laurs
 S'orguéjir, le poéing hideus
 De féle mafs', ou konbatoét
 Sis graus boulès de fér dur,
 Lavés du fang du Toskan
 Innosant tué.
 Du Preu l'éku d'aur bruni
 Roujit, de fis rons
 Pour jamés se markant.*

Strofe III.

*Sés armez il pand à sa postérité
 Pour lèz anaurtér leur témognant sa valeur,
 Dés omes être le konfautr,
 Lui recherché pour se bién fét
 Dèz abitans de Mujél,
 Fonda la méxon aus MÉDICHIS valueus.
 Là sont demeurés longuemant :
 Après FLORANS' an son jiron
 Pour sés désanseurs lés rekeujit.*

Antistrofe III.

*Depuis du peup' ont mérité la faveur,
 Aians de vértu tous lez oneurs éprouvés,
 Just'a tenir le premiér lieu.
 Més traversans mille danjiérs,
 Ont soutenu lez asaus
 Dés anvieus faus, konfitoiéns anemis.
 March' au soujélj ún' onbre suit :
 Chérchant la klérté dés valeurs
 Atréineras pérvérsé rankeur.*

Epode III.

*Ki non rekru ferme tiendra
 Du fiél bénin suporté,
 Au fomet du pris atéint,
 Trionfera de sés malins,
 Veinkeur de leurs traïzons.
 Se font chukás é korbeaus
 Veïnemant krians,
 Ki auzet ouvrir le bék,
 Le vol déploéians
 Kontre l'égle hautéin.*

Strofe IIII.

*La ou le vallant é prudant kourajeus,
 Konduit du bon saurt par la séléste faveur,
 Stable dur'an toute sêzon,
 Soét du mauvés soét du bon tans.
 Têls lez ureus MÉDICHIS,
 D'ansans an ansans, loéing de reprauche toujours,
 Dès Peuples é dès Roés chéris,
 Sont parsoniérs an leur boneur,
 Auz Anpereurs sont même konjoéins :*

Antistrofe IIII.

*Toujours gouvérnans le timon de l'état,
 Fêzans toujours bien : justifiérs, libérais,
 Vréz amoureux de la vertu.
 Més desur tout sont louanjés
 D'être dez ars le supaurt,
 Des Muhez éimés, KAUME LE GRAND É LORANT
 Par tous lez ékris sont bénis
 Eureus, d'avoér an leur palés,
 Kourtoés lojé lez ars deléffés :*

Epode III.

*Ki laurs vaguoët an dexéspoër,
De Gréffe par le veinkeur
Barbar' insolant banis.
Muës ne faut se kontenir :
Tout tant k'avons du viël tans
De bon de beau de parfèt,
Nous le leur devons :
É soët Grejoës soët Roméin,
Ou praux' ou chanson,
Tout par éus se sauva.*

Strofe V.

*É d'eus défandit se LORANT regreté,
DUK d'Urbain éimé, mis de son onkle LÉON.
Dan sa FLORANSE gouverneur,
Lui féant laurs an majesté
Digne du traune Roméin.
Pour lui, se bon DUK sous la primeur de sez ans,
An Franse parréin vint tenir
L'éné du Roë FRANSOËS le grand :
Més kélke plus grand fét s'aprétoët.*

Antistrofe V.

*Si taut ke l'eul sur MADELÈNE jeta,
La fleur de beauté, jérme du sang BOULENOËS,
Il saluma de dezir pront,
D'un lién féint être konjoéint
An féte rasse de pris.
Lès moës se tournans font le nosaj' aprouvé.
An doufe konkord' il vivoët :
Més l'anvleus saurt lés déjoéint,
Pour dans le fiël taut lés rasambler.*

Epode V.

LORANT, *élas! au piteus deuļ
De deuļ piteus recharjé!
Toé premiér tu t'an volas
Ta chiér' époux' élas! kitant!
Sink jours kouloét é non plus
Aprés ta maurt, él' au deuļ!
L'ame sanglota,
Soulas mari pour te voér,
Regrét de léssér
Aurfelin son anfant!*

Strofe VI.

*Le DIEU le gran Dieu kache leur avenir
D'un triste broullas, tél ke lez ieus deļ uméins
Jusk'a la fin ne konoétront.
Einfin, AU GRAN RÉINE, nákis
Antre méchés douloureux,
Pour mieus réplandir an tout oneur é valeur,
Au bién du Fransoés aflijé,
Tout l'áj' é leur, dont tés parans
N'ont pũ jouir, vers toé retourné.*

Antiftr. VI.

*Aprés ke sèx' ans uret au but atéint
Borné du destin, laurs ke ton onkle KLÉMANT
Dans Rome Pápe komandoét,
Nautre bon grand Prinse FRANSOÉS
Il dezira vižitér.
Déjá l'akord fét ton mariaj' asuroét
Avéke son chiér' fis segond:
Au paurt de Marséļ' il désand:
Là biénnégné, là te randit:*

Epode VI.

De pèr' é d'onkl' un devoér séint,
Akonplit an t'épouzant.
Peu de RÈINES ont set eur
Se voér bénir de tèle méin.
Toé toé tu l'us, ki un jour
Devoés la Franse gardér,
Mère d'un Roial
É digne sang, pour réjir
Le monde, ranjé
Sous la loé du Fransoés.

Strofe VII.

Le plant komun vulguère foézone taut :
Dés roks le haut sang tarde semanse produit,
Kand éle doét kéke bon fruit.
Longuemant, au RÈINE, languis
Doufe ligné' dexirant.
Tandis ne pérdis oézive l'áj' inutil :
Més sâje tés aieus prouvant,
Ton jantil ésprit konsolas,
Dés dous prézans dés Muzex aurné,

Antistr. VII.

Soulas, ki délours ta douleure aléjant
Ton keur aprétoét pour kéke sèt de pluhaut,
Laur ke la Parke détranchant,
Auteroét HANRI le bon ROË,
Ton cher épous : é soudéin
Ton fs premiérné. Kand, du Roïaume l'état
An trouble léffé, CHARLE ROË
Ton fs mineur d'ans, lèx Étas
Ont tout pouvoér an toé déporté.

Epode VII.

*Kikonke biénné l'oneur grand
 Akroét l'oneur touléjourns :
 Més ki jéne son naïf,
 Pénible tantera l'éfèt
 Anvéin de mille vértus.
 Jamés ne fut maléxé,
 Mémes au méchant,
 Troubler l'état : més rasoér
 Le régn' ébranlé,
 Peu de Roés le pouroét :*

Strofe VIII.

*Si DIEU gouverneur n'an ouvroét le moién.
 AU RÉINE, s'èt Toé, Toé ki se laus méritant,
 Grasses aras de ma chanson.
 Si de ton tans kélke mal vint,
 S'èt de la saurfe du fiél.
 Konstante, d'un keur mâle prenant le travał,
 Par tous périls urjans kourus.
 An fèt de guerr' an fèt de Pés,
 Dés plus akours éidas le konsél.*

Antiftr. VIII.

*Iamés ne fałlis, debonère guétant
 Lá praupre sèxon, d'ãmodérér la fureur,
 Grans é petis refimantant.
 Sur le bién publik du Fransoés,
 L'euł vijilant ne sılas.
 Auloéing é auprès douse la pès asuras.
 Vèrs ton mari chiér séintemant,
 Anvérs teł anfans chiéremant,
 An tout devoér toujours te portas.*

Epode VIII.

*Ke tout le tans, RÉINE, pour toé
 Tout eur amein' é plézir:
 Antre les tiens amour:
 Oneur à toé : l'ureuze pès
 Au peupl' unî du Fransoés:
 Ruine dès traïzons.
 Puiſſes, aus déſéins
 Ureus ke fès, mètre ſin,
 Tirant du danjiér
 Nautre néſ a bon paurt.*

AU ROË DE POULOGNE.

*LÈS vałans Éraus, ki tenoét le ſantiér,
 Pour l'oneur gagnér de pénible vértu,
 Aux uméins éidant puniſoét le ſaurſét,
 Monſtres déſétoét,
 Eus vivans : Puis kant achevoét de leur vi
 Tèl dekours tranché ke la Parke tournoét,
 Pour de leur biénſét reſevoér le guérdon,
 Laur' i trépaſſoét,
 Au ſejour pléçant ſ'analéoét dex Eureus.
 Là dedans lèx ilex Ureuzex eureus,
 Rién ne leur mankant ajamés s'éguéioét,
 Loéing de tout annui.
 Toé le preus HANRI, ki, la Franſe guardant,
 Frère bién loéial, ſekourabl' à mon Roé,
 Méintenant ſés droés, de ta Mère ſuivis
 L'utile konſèł :*

Aure jeun' ankaur de ta nauble vertu,
 Toé vivant voélant, resevras le loéier,
 Kant l'oneur Roéial déféré te féindra
 Ton valureus chéf.

S'ét ün eur trégrand de labeurs afranchi
 Nêtre Fis d'un Roé, l'Éritiér de sès droés.
 Més n'étant né Roé, méritér roiauté
 Par béle vertu,

Peu le font. Toé Roé jénéreus tu l'as fét :
 Kant de Toé biénoéin le renom répandu
 Insta les keurs Poulonoés asanblés
 T'élire leu Roé.

Donke biéneureus de valeur le haupris
 Va kujir, l'annui du chemin mépriquant.
 Tous travaux tant soét périleus n'éteindront
 L'éxe de régnér.

Tout te soét, HANRI, favorable partout
 An se long voéiaj' : é l'ivér adoufi
 D'un nouveau printans la vigueur davant toé
 Váxe répandant.

Alkions oéxeaus fétez aure vaus nis :
 Lés fureurs dès vans abatés dedans l'ér.
 Soét séréins lés fleus : de l'oraje tunbé
 Séffe tout' aurreur.

Roé, le Rin s'an viént t'onorér de sès dons,
 Aussi fét Albis. L'Alemagn' avoura
 Juste sur lés fiéns de ta méin le haut fét :
 Voére Poublira

Pour te fétoéiant te chérir de frank keur.
 Sontueus après, bon akeu de pléxir,
 Grant oneur partout te fera, te portant
 Kréint' an amitié.

Tés vasaus biénoéing odavant te viédront :
 Tés sujés partout dezéireus l'atandront.
 Vién de ton doux euł réjouir ta frontiér' :
 Antr' ou tu és Roé.

*Puiffes tú chés toé toute pès abundant
Pourjamés treuvé! ni ne soét le diskord
Par mi ton bon peupl' : é te soét-il anklin
Pront à te sérvir.*

*Puiffes tu portér de tout eur asorti
L'aurnemant Roéal : é tenir le bâton
Justifié, eureus i vivant é regnant
L'âje de Néstaur.*

*Nous jamés, HANRI, t'oublié ne pourons,
Toé, ki fus dés Bons le suport, é vanjeur
Kontre lés pérvés. De regrét éternél
Nous somes konblés.*

*Kéle pért' au Dieu! Ke le bruit répandant
L'eur de ton dous régn' amoliffe toujours
Naus regrés : joéieus de ton êxe, randrons
Grassex ô Bon Dieu.*

*Garde bién, au Dieu, le jeton de Hanri,
Fis de si gran Réine, le saje HANRI,
Sâj' é puiffant roé Frère chier de mon roé
CHARLE le bon roé.*

*Ninfes ki lez eaus de la vistul' éimés,
Ninfes ki lés rives du Népre hantés,
An soulas fêtés l'arivé' du bon roé,
HANRI LE BON ROÉ.*

*Partout an vaus boés d'un à l'autre koutau
Tout dulong des bours rezonans, de HANRI
Soét le nom chanté. Vive vive HANRI,
HANRI LE BON ROÉ.*

*É la mÊr' au fiél élevés, ki porta
Vautre tanbon Roé. Bénifés-la sur tout :
É la Frans' aussi bénifés ou nákit
HANRI LE BON ROÉ.*

*Soés-tu fêt konsaurt d'une Réine sanpér :
An-ki soét vértu toute grafs' é bonté :
An-ki soét planté tout oneur é grandeur
Pour ta Roiauté.*

*D'él' é toé nétront une rasse d'anfans.
Eus de pér' an fis, ou miſeur ou antiér
Mill' é mill' anné's le Roiaume guardans,
Puiſſet komandér.*

*Puiſſet-il bién loéing lez étas agrandis
Outre leu frontiér' ó levant avanſér
Sur lez étranjiérs, é de fleuves konkis
Loéing ſe rebornér.*

*Puiſſet-il dés peuples kruéls débéllés
Lés ſafons barbáreſ à mieus rechanjér,
Bién ſachans gardér le ſujét épargné,
Véinkre le hautéin.*

A MONSIEUR DE NEVÈRS.

*Au Monſigneur dous, gloére du Mantouan,
Sanplus tu n'as pas nauble l'oneur du ſang
Aux Anpereurs joéint, joéint à naus Roés,
Riche de biéns é doué de beauté:
Méz outrepaffant ankoreſ as le keur
Orné de vértu, chauſſe ki ét à toé
Trés férme bién, k'autér ne pouront
Forſe, ni tans ki rabat tout orgeuſ.
Par téle vértu tête tu fés gaſart
Au ſort réxiſtant, métre de ſéſ éſaurs,
Bien k'anvieus il t'ét kourú ſus.
Nul om' ureus ne ſe treuve partout.
L'eureus Aléksandr' ankore fut bleſé
Tantant hazardeus lés périléuſ aſaus,
Dont luit louanjé: méſ le kourrous
Traup viſieus ſa louanj' amoéindrít.*

On fét ke Cêzar grant k'il étoét souvant
 Tunba du haumal : mès se méchéf du kours,
 Par lèx ékris vieus préske léffé,
 Tunb' ébloui de sa klère vertu.
 Ton kours s'asoéblit par le bouléf blefé :
 Mès ton bél ésprit plus vignoureux parut,
 Konstant, prudent, antiér, atrapé :
 Éinfi valeur du maleur s'agrandit.
 Aur il ne faut pas k'ingratemant tu soés
 Naus Muzeç ornant, sans méritér renom
 Par naus préçans beaux kontréchanjés :
 AU LUDOVIX , teç oneurs demourront.
 Kar nous, ki, pouffés d'autr' éguilon k'uméin,
 Chérchons d'avansér par la faveur du roé
 Sanplus l'oneur non féint, Propauçons
 Au Valueus de louanje guérdon.
 Éimés dexaurmés être loués du bién :
 Kreignéés du malfét mal renomés finir.
 Éinfin dex Éraus l'âje viéndra :
 Éinfi l'oneur chasera le faurfét.

AUX SÈGNEURS DU GAT
 È DÉPORTÉS.

AU toé, GAT, favori de Mars é Fébus,
 Toé k'il ont onoré toudeus alanvi :
 AU DÉPORTEZ à ki la Múç', aiant nom
 Dèç Amours, a doné sa voés é son miél :
 Au vous deus (se ke j'è pour un plugrant eur)
 Biénéimés é chéris de vautre bon roé,
 Roé gran Roé frère chiér de nautre gran roé :
 Mès kant vous resevrés, Amis d'Apollon,

Se mién livre nouveau : l'aiant, le voéiant,
 Le lixant kom' il ét bizère partout,
 Fét an vèrs mezurés le nondre gardé,
 Ékrit d'une manier' étranj'à beaucoup:
 Més kant vous resevrés se livre bienloéing,
 Là bienloéing le tenant dou s'èt k'il ét né,
 Beaus amis, kéle chiére lui ferés vous?
 Vous m'émés, je le sè : Vouz-an rirés-vous?
 Aussi sè-je, ma soé : lalà riez-an.
 Kar moé même le fét ke sè repansant,
 M'an mokant je me di : Bais tu es fou
 De poursuivre le vré, le droét, la réxon,
 Par un sékl' ou vivant mil' ans ne véras
 Avoér régne, ni vré, ni droét, ni réxon.
 Beaus amis toutefois je diskour éinfin,
 É sans m'an démouvoér je pran se parti.

Autrefoés se ke sè (se di-j') a régné:
 Rien au monde ne peut toujours avoér kours.
 Tout se meurt é revit, reviént é s'anva:
 Kélkefoés, se ki fut jadis, renétra.
 Si toujours se ki ét dur' an son antiér,
 Ji é part, meç ékris rimés demourront.
 Si un jour, se ki fut jadis, renésoét.
 Bién, més vèrs mezurés de neuf renétront.
 Si mon fét je ne voé resû de mon tans,
 (Mal pour seus ki n'aront édé la réxon)
 Outr' ankaure, ke kélke jantil ésprit
 Mon fét aprouvera, l'éinant é prixant,
 Moé kontant le premiér j'an é le pléxir.
 Ki pluz ét je préfan ke l'áje n'ét loéing,
 Ki més vèrs aprouvés relus é chantés
 Un long sékle de tans après publiera.

Koé ke soét j'éme mieus prenant du pléxir,
 Puis k'il faut mourir, un tél euvre léssér,
 Ki pouva témognér komant je véki,
 Non pas tréitre ma konsianse forfér.

Kar j'espér' é le kroé, ke l'áje tournant
 Lés vieus vèrs à l'oneur premiér remétra.

*Més, au vous favoris de vautre Bon roë,
 Moïénés sa faveur à sés nouveaux chans,
 Ki vont aurprimemant ô jour se montrér,
 Tant k'il déign' an oulr si peu k'i voudra:
 Més k'il voëie k'il ét l'oneur de nous vèrs,
 Kant par lui nouz avons moién de chanter.*

A LA VÈRTU.

*Au Pauvre Vèrtu, tant le maleur te suit!
 Toë, par ki poussés lés valureus ouvroët
 Dès sieus le haut santiér recherché,
 Aure jouët dex uméins tu languis.
 Seus mêmez ingras, an ki l'oneur, akis
 Par leu davanfiérs, luit avoué de toë,
 Bandés, ligués ankontre lés tiéns,
 Font ke n'avons ke le vant de ton nom.
 Tandis k'a leurx ieus bèle te viéns ofrir,
 Pérvèrs refusans ton pré sieus regard,
 Il t'ont an aurreur: més te pér dans
 Pléins de méchanse te vont rekèter.
 Ton mask' il ont pris sur le vizaje féint
 Pour mieus abuzér lèx ignorans pipés:
 Leur fausse fraud' an préffe lon suit,
 Seul' éploré' alékart tu t'anvas.
 Las! seus ki brûlés sont amoureux de toë
 S'annuiét anvéin foëblez à ton sekours:
 An seus ki puiffans ont le dous saurt
 L'autorité ne rapaurte bon fruit.
 Au Séinte vèrtu, seus ki t'avanferont
 Gangnans à leur nom perpétuël oneur,
 Toujours vivront dans nautre chanfon:
 Tèx anemis abolis s'oubliront.*

*Nous tant ke dan nous l'âme, raion de Dieu,
 Naus keurs échaufant allumera le sang,
 Non seulemant suivrons le vré bien,
 Mèz ouvrons de l'oneur le santiér.
 Toujours lez annuis konbatet anviron
 La fleur de vértu. Mille travaux hideus
 Lès keurx uméins an vont détournant.
 Lâchez a l'euvre kouvért du danjiér.
 Pour sâjèz on tiént seus ki flatés de l'eur
 Font voél' à plèxir. Non du périï la peur,
 Non la fraleur dés faus médiçans,
 Nautre déféing kourajeus ne ronpra.*

AU PEUPLE FRANÇOËS.

*Au François, si tu veus sur toute nassion
 Vèinkeur métre le joug, ranje ton esperit
 Sous rêçon le dresant. Kant te sera konu,
 Ton Dieu tant ke tu doés, konolé :
 Puis ton roï rekonolé : héine détourne loéin
 Haur ton konfitoién. Pès demour'antre vous.
 Fui faus' aupinion : Fui kéreleus debas.
 Kourtoés vérs l'ome soéx uméin.
 Un vré bién souveréin saje propauçe toé
 Sans passér de l'uméin lès limités dexirs.
 Jusq'au siél t'élevant, d'âme trop orguileus,
 Ton téroér ne mépriçe pas.
 Vértu soét jour é nuit klère davant teç teus.
 Mès vértu ne déguîx' an l'aparanse nom,
 Un véin nom gloriens. Jusq'is' akonplissant,
 Lès vértus tu akonpliras.*

*T'égzantant de la loé pour se ne pansé pas
 An toé justis' avoér. Juste selui se fét,
 Ki, frank non simulé, juste ne veut paroér,
 Més veut l'être de keur naif.
 Éinsin pour l'ome fé tout se ke veus de lui:
 É diskkrét ne li fé tout se k'abaurreroés.
 Ansuivant féte loé, bién tu feras à tous,
 Nul par toé ne sera blefé.*

**A MONSÉIGNEUR
 DUK D'ALANSON.**

*DÈZ ARS trionfaus par le Roméin dresés
 Peu kontre léx ans sont demourés debout:
 Dès tanplez aus Dieus konsakrés laurs
 Peu de piliérs trouveras sejourdui.
 Leu mábrez éftis sont dépesés a bas
 Ronpus démanbrés : é du burin sutil
 Léz bronzez ouvrés sont refondus:
 Leurs monumans abolis toupartout.
 Délours ke les Gaus barbäre nassion
 Sortis desous naurt, énsi k'éféins volans
 Peuplés de frélons, énsi k'un feu
 Parmi le chaum' alumé s'épandant,
 L'Euraup' inondans l'anpire vief maté
 Par fors' à leur joug ranjéret insfolans.
 Délours Kirin lui fondateur vit
 Tours é Palés de sa ville tumbér.*

Iean de Baif. — V.

*Més d'un bon esprit l'œuv' ajamés durant
 Dès nuis de l'oubli sauve le beau renom
 Au fiékle tournant, pront à chanjér
 Tout se ki nèt d'élémans asanblés.
 Éinfin de Fransoés Roè ki la Mûx' éma
 Toujours revivront lés sélébrés oneurs.
 Éinfin d'avoér aus lètrèx éidé
 Des Médichis la louanje kroétra.
 Au vous ki d'aieus tant renomés d'avoér
 Lés Muzes éimé, vautre linaj' avés,
 Éidés suportés nautre beau fèt
 Pour relevér lez oneurs du Fransoés.
 FRANSOÉS le beau nom Franse te fass'ouir
 Par moé te chérchant, Toé ki de ton suport
 L'anprixe portras, pour la haussér
 Prés du Roméin é du Grék du bon tans.
 Non, moéins ne fèt pas fil ki avansera
 Par koé lez éspris puisset venir miéurs,
 K'un nonpoureux guerriér trionfant
 Brave du sang deç uméins répandu.
 Kar kélkes beaus fés k'un Kapitéin' akort,
 An guérre chérchant ronpre lez annemis,
 Ésploète véinkeur, tous s'oubléroét
 San le sekours k'il aront deç éspris.
 Kant s'ét ke réxon par la paraule fèt
 Ansantemans beaus, lors k'üne langue viént
 Au poéint akonpli, pour degoézér
 Maus mezurés é réglés é nonbreus.
 S'ét kant le parlér plus ne sera nomé
 Vulguère jargon : més se menant par art,
 Fèt un naif languaj' arété,
 Prins é tiré de l'uzaje dès Bons.
 S'ét l'art k'ojoudui métr' anavant je vién
 Non d'un déséin faus, més par éfèt prouvé,
 L'aureéle péssant non l'osansant,
 Kant ékouté je seré kom' il faut.
 Léz ieus abuzeurs deç ignorans mokés,
 Gangnans la réxon l'ont télement pipe',*

*K'ankontre l'antiér sans dez odians
 Fraudet la voés é l'ouï' de leur son.
 Més, nauble FRANSOËS Frère du roë, ki peut,
 D'vn seul raion klér par sa faveur jeté,
 L'erreur ténébreus sèr' ékartér,
 Prés de sa grafs' asuré désan-moé.*

AUS POËTES FRANSOËS.

Q Vous, ki, lés vèrs vieuresus n'abandonant,
 De doktez éspris lés ureus ansantemans
 An Frans' aportés : vous vivans ki fleurisés :
 Toé, pour le plus vié (Péletier) l'oneur du Mans,
 Ki outre lés vèrs l'art de Poézi' dékrivis
 Mon fèt rechérchant par souhét. Toé, grand Tiart,
 Ki Saune sès bruir' : é premiér an naus pais
 D'amour lez erreurs an Sonés haus dépliant,
 An prauz' éklérfis sâjemant lés troés fureurs
 Divînes, au siel anlevant lez éesperis.

Toé, nauble Ronsard, ki premiér, d'un chaud dezir
 Auxant t'ékartér dés chemins komuns fraiés,
 La Frans' anhardis à se hauffér bién pluhaut,
 Loéing outrepassant tès davansiers traup kouars.
 Toé, dont la hantiz' ankor' an més jeunez ans
 Me mit de vértu dans le keur un éperon,
 Kant s'êt ke manjant sous Dorat d'un même péin
 An même chandre nous véfions, toé tout le soér,
 É moé davansant l'aube dès le gran matin :
 Kant nous proupanfions an komun se fèt nouveau.
 Depuis (Ami vié) haur de nous koulans toudous
 Avéke naus vèrs passet vint é katr' ivèrs.

Au Toé, ki ouvriér peins le vré, jantil Béleau,
Nature chérchant kontrefér' an son naïf,
Ki réstes dès miéns konpagnon plus ansién.

Au Toé, ki as pu fère plus ke n'as voulu,
Duchat, ki montras par l'échantiçon doné
Konbién la Múze t'ût preté de sès faveurs.

Au Toé, ki nous suis, Séintemart' : é sur le Kléin
Konfus la doufeur dès fureurs ki m'ont piké,
Kant s'êt ke Franfin' ut la fleur de mès dezirs :
Ki mém' ojourdüi sur le Kléin tiéns mès desféins.

Au vous, la Fréné' : Fèvre poète tout divin :
Fißeul le hardi : Toé, le dokte Passerat,
Oneur du Fransoés, antre lés Latins savant.

Déportez eureus, an ki Pitau mét le miél,
Ki gangne lés keurs plus pouvans an nautre kour.

Vous tous, ki au jour ékloués vaus beaux ékris,
Vous tous, ki ankaur lés kouvés an vautre féin :
(Marris ne soéiés sî je passe vautre nom :)
Aumoéins fi mès vérs n'aprouvés, vouz, annemis
De héin' é d'anvi, aprouvés mon bon vouloér.

Possible kélkun s'éprouvant à mon patron,
Se k'é komansé, mieus ke n'é s'êt, parfera.
Mißeurs soiés-vous : s'êt asés ke suis premiér.

A MONSÉIGNEUR LE
GRAND PRIEUR.

Ω Nauble Kliau, par ki le beau renom
Dés vértueus vit, frank d'oublieuxe maurt :
Au nom de HANRI sè-me chantér
Kélke propaus non oui du Fransoés.

Non non je n'êt peu nêtre de sang Roial,
 Au Toé, de l'estauk Frank amoureux slon :
 Ankaure s'êt plus né de haut lieu,
 Luir' avoué favori de son roë.
 La fleur de beauté sur le visaje dous
 An droête grandeur plêt : é te sêt émér
 An pris davant tous : Mês ta vertu
 Konbat é rafs' é faveur' é beauté.
 D'un égle nêtra l'égle de nauble keur :
 Mês kant le bien né treuve la dokte méin
 D'un bon gouverneur, l'art non oéziif
 Double du beau naturel la bonté.
 Éinfin ton ansans', au jénéreus Seigneur,
 Rankontre délaurs ton saj' é bon Morél,
 Soéigneus d'atîzér ton béning keur,
 L'éperonant de l'amour de vertu.
 Mês sans travailler dès le premiér èst
 Anklin t'avanfas pront à chérir l'oneur :
 Outraj' é saursèt loéing repouffant,
 Pour karéfér l'amoureux du vré bien.
 Sur tous te gangnoët d'un chatouzeus dezir,
 Tous seus ke voéioës suivre le dous métiér :
 Dès Mûzez, an leurs dons te plézant,
 Bién prometant le supaurt ke santons.
 Laurs, Mon Seigneur chiér (l'oubli ne peut jamés
 L'autér de mon keur) laurs te promi donér
 Un chant de mês vèrs non divulgus :
 Mês je krégnôé tez oneurs amoéindrir.
 Anfin m'apuiant sur ta faveur plutaut
 K'an mon pouvoér bas, un délié filêt
 Dès Muzez j'ourdi, pour t'an aurnér,
 Têl ke la soupl' érigné le titroët.
 Égzérse vertu : kiér le bon eur de Dieu.
 Orné de sês deus rién souhétér ne doés,
 K'un beau renom pour vivr' om' eureus :
 Plus dezirant tu voudroës venir Dieu.

A MESSIEURS DE FITES
É GARRAUT TREZORIÈRS
DE L'ÉPARGNE.

FITES, au non feint, toutami de vertu :
Toé, le dous GARRAUT, grafiens é kourtoés :
Vous ki, sukfésseurs l'un à l'autre, voéiés
Klaurr' é désfèrmér,
Klaurre l'an passé, le nouveau désfèrmér :
Étrenant la Frans' étrenér je vous doé,
Puis ke par vaus méins la Roiale bonté
M'éxe toulézans.
Tu ne léras poéint (kome chante l'Askroés)
Une méxon mank' unefoés komanfè',
K'un chukas jazart n'i kroafs' arété.
S'èt k'i ne faut pas
Léssér inparfèt le déséin avansé,
Tél kom' ét mon beau monumant, ke bati
Pour ma langu' ornér, de nouvèles chansons
L'œuvre ne lachant.
Donk, afin k'un jour l'édifisse monté,
D'eur é d'art konduit, achevé de tous poéins,
Fasse tèt' anvî', é le vulgue bandé
Kontre la vertu :
Tant k'i soét parfèt je le kontinuré.
Vous toudeus trébons à l'ouvrage pouffés,
Par ki lon vérra, kom' amis je fantoé
FITEZ É GARRAUT.

AUS LIZEURS

Iambikes Trimètres.

POURVU ke Fransoés né tu soés, Fransoés de keur,
 Fransoés de parlér, pran se livr', é bién le li:
 Dépauze fiérté, honte, héine, lâcheté,
 Anvi, de l'erreur nourrisières : bién liras.
 Se n'èt ke Fransoés tout se k'il te sanble voér
 D'étranj' à tèt ieus. Kar si veus non austiné
 Chérir la réxon, tién l'avouras, tél k'il ét,
 Naif, si l'auteur parle ton parlér naif.

Au digne Lizeur, toé sachant mieus k'il ne sét,
 L'auteur te suplt lui vouloér montrér se mieus.
 Repran sachant plus un ki moéins ke toé sara:
 Apran sachant moéins d'un ki plus sara ke toé.
 KOURTOÉS Étranjiér, Toé ki d'un pront haussebék
 Souloés déprixiér nautre langu' é naus ékris,
 Dés létres voéiant lés divers antassemans,
 Pansant trouver là kélke langaj' Ostrogaut:
 Voési le Fransoés non déguizé més naif,
 Nombres, koulant bién, à prononsér non skabreus,
 A lire non dur, non malézé : més fasil,
 Més dous é pléziant, tél k'il ét, non dépravé.

Au Dokte Lizeur, bién ke nautre langue soét
 Vulguér' ojourdüi, léffe-ç-an le viel dédéing:
 É voé-la marchér paç apas dès bons Gréjoés.
 De tél parangon pléziér é prouft resoé.

FIN.



LÈS BEZOGNES É JOURS
D'ÉZIODE D'ASKRE

PAR

JAN ANTOËNE DE BAIF.

Muz' de-sur Piér' ékoutant des Poète' la chanson,
Sà, parlés : é le Père de vous de son inne félébrés:
Par ki se font lez uméins toudemém', illustrez é sanlaus,
É renomés é non renomés, Du gran Jupiter la voulonté!
Kar sanpéin' il avans' : il abat sanpéine l'avansé.
Sanpéin' oskurfit le reluizant : l'oskur eklérfit.
Lui, san péine le taur drése droét : é démonte le hautéin :
Dieu du tonérre le Dieu, ki lasus à fètè sa méxon.
Ékout' oiant é voiant : É la justise ranje selon droét,
Toé de ta part : é la vré' vérité je rakontré à Pérés.
Or sus terre n'à pas sanplus une sorte de tansons :
Deus an i à. L'une téle ke bien la sachant, tu la louras :
L'aut' ét digne de blâm' : Élez ont le kouraje divizé.
Kar l'un' émeut é la guerre kruél' é la noéxe ki malfét,
La malureux' ! aukun ne la veut, més faurse du déstin
Par le vouloér des Dieus la méchante kerél' an oneur mét.
L'autre miéure premiére la nuit ténébreuze la porta :
Més de Saturne le fis ki à fèt sa demeure du haut fiél,
Pour lez uméins sus terre la mit, la miéure de beaucoup :
Kant l'ome même ki ét féniant él émeut à travailler :
Laurs ke selui ki se tiént oéxif, voét l'autre ki ét plus
Riche ke lui : ki labeure sogneus é plante nouveau plant,

*Bon ménajier. L'anvi' s'anflanme de voéxin à voéxin,
Sur ki amasse du bién. oꝝ uméins sête noéxe fera fruit :
Kant le potier anvi' le potier, le mafon le mafon poéint :
Gueux au gueus s'atakant, au chantre le chantre se prendra.*

*AU PÈRES, mé bién se propos au fons de ton esprit :
É sête noéxe ki eime le mal ne débauche ton esprit,
Toé muçant aus plés, ékouteur miçérable du parkèt.
Kar l'out n'êt guère grant de profès é de plés à seluila,
Chés ki le vivr' asuré ne sera de rezêrve toulézans,
Bién revenant, ke sa terre produit, manjâle de Sérés.
Dont soulé, remuér tançons é keréles tu pouroés
Sur les biéns d'autrui. Més dauranavant tu ne doés pas
Fér' éinfin. Par koé défidons la keréle de nous deus
An toute droét' ékité, ki de Dieu viént très bone toujours.
Kar nouz avons déjà sêt partâj', outre de grans biéns
Autres ke m'as rapinés, pour les donér an dispant tout
Aus jüjes manjepréçans, ki voudroét sête kauze rebrouffér,
Saus k'il font, ki ne sâvent ke plus ke le tout la mitié vaut :
Ni konbién à la mauv' é l'Asfodélos de sekourç a.
Kar les Dieus kaché ont pour les punir aux omes leur vi' :
S'éinfi n'étoét, à ton éxe feroés déz euvreç an un jour
Pour te tenir, si vouloés, san rién sêre par toute l'anné.
Éinfi desur la fumé' tu métroés an sauf le gouvérnaç :
É le labour dés beus é mulés ki travaÿlet, se pèrdroét.
Més Jupiter l'a kaché du dépit, ki li outre son esprit
Dés ke le kaut Promété' li donant ûne trouffe le tronpa.
Pour se desur lez uméins il sonja dés douloureux maus.
Kâch' é refêrre le feu : ke depuis d'Iapét le bon ansant
Pour lez uméins déroba, au grand Jupiter le prouvoéiant,
Danç ûne kreuze férul', odesù de se Père foudroéieur.
Pourse l'amassenuau Jupiter lui parle de kourrous.*

*Au l'ansant d'Iapét, ki desur tous és fin avixé,
Éxe tu és de se feu ke tu as dérobé me défraudant,
Pour toé mém' yn grand mäl, é pour lez uméins ki viéndront.
Kant au lieu de se feu mal leur donéré, dukél eutous
Éjouiront leu keur, chérifans leur douse malurté.*

*Éinfi dit : é déz uméins é Dieus le Pér' an se mokant rit.
Lä même au renomé Vulkéin i komande ke biéntant*

D'eau de la tèrr' i détranp' : é dedans boutevoés d'om' é vértu.
 É k'i la fassé de fass' aus viérjes déesses resanblér,
 Béle, d'émable fason. ke Minérve li montre kom' il faut
 Fér' ouvrajes mignons, é tître la toèle de grant art.
 É ke Vénus la doré' li répand' une grasse toutautour
 Sur son chéf, é dexirs facheus, é soufis amenuizans.
 Ordone plus, ke dedans, un veul' chénin é desevant keur,
 Trébién Mérkur' i mète, le portemesaje Tuargus.

Énfi dit : Eus d'obeir au Fis de Saturne, le grand Roé.
 É tousoudéin Vulkéin renomé, ki de sés deus hanches klochant va,
 Fét de la tèrr' ûne sinple pufél', au gré du Saturnin :
 É la Déesse Minérv' aux ieus ázurins, si l'atourna.
 É lés Grafes Déesses avék Péithau ke l'onéur suit,
 Par toule kauris li metoét chénons d'aur : É toutalantour
 Lés Sézons chevelús la paroét de flourètes du Printans :
 E toufon ákoutremant desur éle, Minérve l'ajanfa :
 É dans lá poétrine le portemesaje Tuargus,
 Fraud' é fateur langaj' é le keur desevant li apréta,
 Par le vouloér de Jupin le tonant graus : aussi le kourriér
 Dés Dieus mit la paraul' : É noma la puféle du beau nom
 Nom ΤΟΥΤΕΔΟΝ : Dautant ke toufeus ki d'Olinp' abitans font,
 Don li donoét, le maleur dés pauvrez uméins invantís.

Aur après ke le daul ki ne peut sévitér, fut akonpli,
 Vérs Epiméteus laurs Jupitér Pére mande Tuargus
 Vite kourriér dés Dieus, ki le Don méne : Més Epiméteus
 Léffe le bon konsél' de Prométeus : K'il ne refút pas
 Don ki li vint de la part de l'Olinpién : Éins le remandát
 Ranvoéié, k'i n'avint aus mortéls kélke malurté.
 Més l'atant já refu, kant ut le mál il san apérfut.

Kar paravant ífbas dex uméins lés peuples vivoét bien,
 San mal, loéing d'annui, sans auküne péine maléze',
 Sans maladi facheuze, ki fét venir aux omes leur maurt.
 Kar biéntaut lez uméins parmí la mízère se font vieus.

Més la jemél' autant de sa méin le kouvérkle, répandit
 Hauris de la boét' oz uméins douloureux maus, k'èle proupanfa.
 Éspoér seul kome dans kéke mézon fort' á débrizé,
 Réste léans aus bors de la boét' : é dehaurs ne vola pas.
 Kar paravant le kouvérkle remis á la boéte reférma,

Par le vouloër de l'amassenuau Jupitèr chévrenourri.
 Més milex autres douleurs vont parmi les omes érrant :
 Kant, é la tèrr' ét pleine de maus é pleine la gran mèr.
 Aux omes lès maladis é de nuit é de jour toude leur gré,
 Aus mortèls vièndront dès grièves mièrèz aportèr,
 Sans dire maut : aussî Jupitèr leur aute le parlèr.
 Éinsi ne peut s'évitèr nulepart l'antante du gran Dieu.

Més si tu veus moè mèm' un konte tout autre te kontrè
 Jantimant toudulong. Toè, mè-l'odedans de ton èsprit :
 S'èt kom' akoup sont nés lès Dieus é lèx omes mortèls.

OR DEZ UMÉINS difèrans de paraule, la rasse doré fut
 Sèle ke sont toupremièr lès Dieus ki d'Olinp' abitans sont.
 Eus suret' laurs k'ausièl ankaure Saturne komandoèt :
 Eus kome Dieus i vivoèt : é n'avoèt nule tristèse d'èsprit
 Sanx é dehaurs annuis é travaux : é la vièlèse fâcheux'
 Aukunemant ne venoèt. É de piés é de méins se resanblans
 Mêmes toujours, gran fète menoèt bièn loéing de toulès maus.
 Puis kome surmontés de somèl i mouroèt : é de tous bièns
 Il jouisoèt : É le cham donevi de li même raportoèt
 Faurse bon é beau fruit. Eus librex é frans de volonté
 Fèzoèt vi arekoè s'égalans à même si grans bièns.
 Aur après ke la tèrrè kouvrit sète rasse de mortèls,
 Sont lès bons Démons, suivant le vouloër de se gran Dieu,
 Démons surtèrréins lès gardeurs dèx omes mortèls,
 Kî prenet gard' aus droès é méchans sès. D'èr abilès vont :
 Vont partout sus tèrrè l'émable richèsse départans.
 Voèlà l'oneur k'il avoèt é la charje Roiale k'i fèzoèt.

Més la segond' anjanse ki fut beakoup pire, d'arjant
 Lā firet ètre dépuis, lès Dieus ki d'Olinp' abitans sont,
 A sète d'aur ne parèle de kours ne parèle de l'èsprit.
 Més fant ans auprès de sa mèrè fogneuze, toutanfaut
 Un om' étoèt nourri, nife, tandr', okouvèrt de sa mèxon.
 Puis kant l'âje venant amenoèt l'antière pubèrté,
 Un tans kourt i vivoèt aians de la péin' é du tourmant
 Par malavis : kant il ne pouvoèt d'outraje débordé
 S'astènr antr'eumèmez : é lès Dieus il ne vouloèt pas
 Sèrvir, nî sur lèx autels dèx Ureus fère trèbièn,
 Éinsi k'i faut, sakrifis' uzité, kome pseudomes fèzoèt.

Or Jupiter kouroufé lez abîma : kâr i ne rendoët,
Ni le devoër ne l'oneur, aus Dieus ki d'Olinp' abitans font.

Més après ke la terre kouvrit sête rasse de mondéins,
Eus sont surtérreins apelés, ankaure ke mortels,
Eureus : Bién ke segons, d'un oneur toutefoés onorés font.

Puis Jupiter, dex uméins diférans de paraule, fit un tiérs
Janre, tout autre, d'éreïn : ki à l'arjant rien ne resanbloët :
Janre de frén', aurrible, kruél. ki avoët kure sanplus
Fére de Mars l'ouvraje piteus, é l'outraj' : É ne manjoët
Poënt de froumant : É de dur diamant il avoët le felon keur,
Grans é hideus. Gran faurs' il avoët. Têrriblez à tantér
Leurs méins, sur dés manbres mafs, dex épaules s'alonjoët.
Armes d'éreïn il avoët, é d'éreïn leur méxon i sêzoët,
É bezognoët de l'éreïn. É n'étoët an uzaje le fér noër.

Seusî tués dés méins lèz uns dex autres, de Plûton
Dieu rigoureux dans l'anple demeure' ofkûre désandus,
N'ont nul oneur : É la mort noérâtr', aurribles k'i font eus,
Lèz a pris : É de l'alme soulél lèssaret la klérté.

Més après ke la terre kouvrit sête rasse de mortéls,
Autre kâtriém' anjanse defus lâ terre Toupéssant,
Fit de Saturne le Fis Jupiter : un janre, ki vaut mieus,
Juste miêleur toudivin, d'omes Éraus. Eus apelés sont
Lés demidieus de set âge premier sur terre toutautour.
Aur é la guërre méchant' é la mêlé' dés rudes konbas,
Lèz uns tûé davant Téb' au sêt paurtes, ke Kadmus
Konstruixît, kome là debatoët d'OEdipe le bérjal :
E lèz autres, menés atravers lés flaus de la gran mér
Danlésnaus à Troé pour amour d'Élén' au rich' é beau poël.

Or là tous lèz anvelopa du trépas le fnal saurt.
Puis alékart dex uméins leur ballant vivr' é sejour bon,
Lés retira Jupiter aus bous de la terre demeurans.
É lâ sont abitans é de soéing é de tristése d'ésprit
Libres, desur le profond Oséan aus ilez dex Eureus,
Lés Eureus Éraus. É pour eus san lassér abundant
Paurte le cham donevi troéfoés l'an son miéleus fruit.

Au ke je n'usse jamés lez uméins finkiémes frékantés !
Més ou ke né paraprés ou davant eus fusse trépassé !
S'êt asteure le janre de sér. Ne de jour ne de nuit, eus

*N'auront trêve ne pès, de travaļ é mière se pèrdans
E ruinans. lès Dieus leur donront péinez é tourmans :
Mès toutefoés il aront kéke dous bién parmi le dur mal.*

*Or Jupiter sète rasse d'uméins de paraule divizés
Pèdra, laurs ke chenus il aront au tanpes le poél blank.
Plus le pér' aux ansans, ni ne sanblet ó Père lez ansanz :
D'autex à autes n'á foé : Dez amis n'èt plus la loiauté,
Téle kom' auparavant : Ni le frère le frère ne tiént chiér.
Leurs pér' é mère ki font tousoudein vieus, il vilipandront :
Voère lez outrajeront de propaus indignex é fácheus,
Lès malureus, ne sachans redoutér Dieu. Mès i ne pourront
Randr' à leurs Péres vieus ki lez ont nourris, le lolér du,
Anpognedroés. Leurs villex i vont détruire parantr'eus.
Plus l'ome droét é de bién é de foé nule grasse du bién fét
N'èt resevant : Plus taut l'ome sèzant injur' é saurfét
An révérans' il aront. An leurs méins vérgogn' é réxon
Plus ne sera. le méchant ó mièur pour nuire détraktant
Fautémognaje dira : é se parjurera pour ofansér.
An tous lès malureuz omes ét úne ráje, ki lès suit,
Malrenoméuze, joleuze du mal, dépiteuz' á regardér.
É desetans au fiél de la térr' au larjes chemins lons,
Leur beau kaur (k'él avoét) é kouvért é kaché d'un abit blank,
Antre la jant dés Dieus lès traup dépravés omes léssant,
Vérgogn' é justife vont. É douleurs facheuzes demourront
Aus malureus maurtéls : É du mal ne sera la guérizon.*

*AUR ASTEUR' úne sabl' aus Roés ki la sávent je kontré.
Au roufignaul au kou grivelé par' éinsi l'éparviér,
Haut d'úne poéint' anamont desaméin le trousant é le portant.
Lui, se trouvant de la sérre krochú persé toutalantour,
Kri se plégnant. L'oezéau le tenant de se maut le rudoéia.*

*Au malureus, tu te pléins ? un plus saurt aure te tiént pris.
Faut, kéke chantre ke foés, ke tu viénes lapart ke te portré.
Mon dínér, si je veu, te feré : si je veu, je te léré.
Fou, ki voudra pérapèr dés plus saurs foéble rézisté.
Guein desur eus i n'ara, mès, outre la honte, dez annuis.*

*Éinsi dez éles planant li remontroét l'isnel éparviér.
Au Persés, la droétüre sui : l'outraje ne poursui.
Kar l'outraje détruit l'ome lách' : ankaure le vaissant*

Éxémant ne le peut soutenir, ki s'akâble desous lui
 Anvelopé de maleur. Mieux vaut sêle voëie par ailleurs
 Pour bien suivre le droët. Droëtûre l'outraje débèllant
 Gangne venant à sa fin. Kêke saut s'an avixè le santant.
 Justis' étant tortû' a soudéin lès parjurez auprès.
 Un bruit droëtûre suit kêke part k'él afe tiraffé'
 Dêz omes manjèprezans, Kand il font leurs jujemans taurs.
 Mês èle suit déplorant la fité dès peuplez, é leu' meurs,
 D'er abilé', le méchéf é de grans maus aux omes portant,
 Pour se ki l'ont déchafé', k'i ne l'ont pas droëte départi.
 Mês, ki la justife font, tant aus fitoiéns k'ox étranjiérs,
 Droëte ne rien dépravant, é du droët n'outrepaffet la réxon:
 Leur vile guête florit : lès peuplez an èle s'éguèront.
 Par leu terre demeure la Pès nourriffe dêz ansans:
 É Jupiter aularjevoiant male guèrre n'i mèt pas.
 Onk ox uméins ki la droëtûre font la dixète ne kourt sus,
 N'autre méchéf. mès font toutez euvres de fêt' é de plèzir.
 Forse vitâle la terre produit : lès chênes de leur mons,
 Paurtet le glan paranhaut, omilieu lez abélez é leur mièl.
 É lez ouèles laniérez o tans se recharjet de toézons.
 Lès sâmes font sanblables toujours aus pères lez ansans,
 Ont foéxon sansfêse de biéns : é ne vont voguér an mèr
 Dans lès naus : é le cham donevi leur porte le bon fruit.
 Mês à toufeus à ki plèt l'outraje méchant é le forfêt,
 Leur jujemant Jupiter aularjevoiant i rezoudra:
 Même souvant l'antière fité soufre pour l'ome pèrvèrs,
 Kand i komèt de la faut', é brasse l'outrâj' é le forfêt.
 Lors Jupiter desur eus delafus surcharje de grans maus,
 Féim é pest' àlafôés. Lès peuplez i meurent toupartout.
 Fâmes ne font ansans. Mèzons se depeuplet touléjours:
 S'èt du vouloér de se grand Dieu Olinpién. Aukunefôés lui
 Ou kêke grand armé' défera d'eus, ou kêke lieu fort,
 Ou Jupiter punira leurs vèsseaus an plène mèr pris.
 AU GRANS Prinfez é Roés é Signeurs, vous mèmèz avixèz
 Tèl jujemant. Pourtant k'auprès dêz uméins i a toujours
 Dès Dieus inmortèls, ki remarket toufeus ki de faus droés
 Antr'eus vont se foulér, la kréinte divîne mépriézans.
 Kar troés dis miliérs il i à sus terre toupèffant

D'inmortéls à Jupin, les gardeurs dèz omes mortéls.

*Ki prénet gard' é remarket isî les droés é méchans sés,
D'ér abiléés, ki revont vizitér sus terre toupartout.*

*Justise fille du grand Jupiter, ét vierje de gran laus,
Bién onoré, révééré dés Dieus ki d'Olinp' abitans sont.*

Aur éle, kant ankun la blesant l'ausanse de torfèt,

*Vite, séant auprès Jupiter son Pére Saturnin,
Dés omes va déklarér le méchant keur, pour sère piéér*

*Par le sujét les taurs des Roés, ki de male voulonté
Vont aßeurs k'i ne faut de travèrs là droëtûre tournér.*

*Donke prenans bién gard' à sèsi, Vous Roés radrésés vous
Manjeprézans : é le droét dépravé, oubliés-l' é le léssés.*

*Pour soé mém' il apréte le mal ki l'apréte pour autrui :
É ki le mal konséil', i resant la malisse du konséil'.*

*L'eul' du grand Jupiter toute chauze volant é konoéssant,
Tout se ki ét isbas, s'il veut, il avix' : É davant lui
N'èt resele kéle justise sèt chéke ville dedans soé.*

*AUR ABTEURE ni moé ni mon ansant justes ne soéions
Aux omes téls kom' i sont. Kar s'èt mal juste se montrér,
Puis k'osbién l'injust' a le plus grant voère mißeur droét.
Més je ne kuide ke Dieu foudroieur mén' à fin tousse mal sèt.*

*AU PÈRSÈS boute donk an ton keur tous sèz avis bons,
Droëtur' olant é krolant, é la fors' oubli dutout an tout :
Puis k'oç uméins sète loé fut pauzé' par le Saturnin :*

*Aus poésons, oézéaus, é bêtes kruèles, par antr'eus
Soé manjér : kar an eus nule justifs' être ne pouroét.*

Mèz oç uméins i dona la vré justisse ki vaut mieus :

*Kar si kekun la sachant é konoéssant, justise méntient
Par dit é sèt, Jupiter aularjevoiant le bénir doét.*

Més ki alant témognér jurera parjure de son gré

Mantant faus : é le droét violant ajamès se fera tort,

É sa ligné' san ira paraprès oskûre délèssé' :

Més la ligné' du loial parap' és plus nauble demourra.

AUR TON BIÉN dexirant je te di, Pèrsès malavixé.

Au vise lon parvient toutakoup : toutakoup tu le pranras

Éxémant. Le chémin ét kourt : i demeure toutauprés.

Més lèz immortéls ont mis odavant de la vertu

Péin' é sueur : le chemin vérx ét', ét long é malèxé,

*Roède premiér, raboteus. Més kant à la sime tu viéndras,
Bién k'il fût facheus, paraprés se retrouve tout éyé.*

*Trébon é saje selui ki de soé toute chause konoéssant,
Pourvoéra la mişure ki vient à l'isù de se s'il fét:
Bién bon é sâje selui ki du bien dizant ün avis kroét.
Més ki de soé ne konoét se ki faut, ni d'ün autre le konsèl
An l'esprit ne resoét, vrémant selui ét ome sèniant.*

*MÈS TOË aiant souvenanse toujours de l'avis ke te donré,
Fè kéke fét, Pèrsés noble fang : ke la féim de ta méxon
Soét anemi : ke la biénkourone' dâme jantile Sérés
Soét son ami : é de vivrez abundans ranplise ton ni.
Aussi la féim dutout ét sortabl' é s'akoste du sèniant.
Dieus é uméins kouroufés ansanble detéssét, ki oéxif
Vit de parèle fason kome font les guépez époéintés':
Kí des avétez iront détruire la péine, la manjant
OÉxivez. Aur i te faut kék' onéte labeur sér'a pléxir,
K'an sèxon pour toé de vitâle se ranpliset tés nis.
Léx omez an labourant sont riches de fruis é de bétaļ:
É mém' an labourant déx inmortéls favorizé
É déx uméins tu seras. Biénfort il abaurret le sèniant.
Nul dexoneur de trauļ : més d'oéxiveté dexoneur vient.
Més si travaļes, soudéin ke tu t'anrichiras, l'ome sèniant
T'anvira. La richéffe t'améin' é l'oneur é la vértu.
Més kéke saurtúne k'és fét tout le mişeur, de travaļlér:
Si retirant l'esprit remuant é volaje, de l'autrui
Sur la bezogne, tu veus kome j'é dit vivre travaļlant.
Honte, ki n'ét bone, suit l'ome pauvr' é le méin' anéanti:
Honte, ki aux omes fét beaucoup de domaj' é de gran bién.
Honte, la faute de biéns : dés biéns asuranse l'oneur suit.
Lés biéns non rapinés é ke Dieu done, mieus valet beaucoup.
Kar si kékun d'une méin violant' antasse de grans biéns
Ou de la lang' an amafs', éinfin ke souvant il aviéndra,
Lors ke la guéin déx uméins mişérables abuze la pansé',
É ke la honte de niant la déhonte méchante deprés suit,
Éxémant lés Dieus le défont : d'un tél ome chéront
Lés méxons ruinés' : Bién peu sa richéffe demourra.
É toudemém' à ki fét taurt au suplant ou étranjiér:
É ki de son frère va malureus korrompre le séint lit,*

Larrefinant de sa fame l'oneur, toute vérgogne s'éçant.
 Kontr' iselui Jupiter lui même s'égrit alaparsin
 Pour s'éz aktes méchants d'une bien dūr' amande le charjant.
 Més l'éspřit remuant ke tu as dutout aute de sés sés :
 É sakrif' aus Dieus inmortéls, éinfi ke pouras,
 Bien nétemant : kékefoés le trumeau gras brûle davant eus,
 Praupise-lés kékefoés par dés libamans ou de l'ansans,
 Soét t'an alant kouchér, soét kant le jour alme reviéndra,
 Pour fére k'anvèrs toé favorables se randet é bontis :
 Toé achetant l'éritaje d'un autr' : é un autre le tién, non.
 Sil ki t'ém' au bankét konvîras, non ki te héra :
 Més sur tous konvî, ki demeure' auprès de ta méxon.
 Kar si te viént kék' afére nouveau ki rekiére sekours pront,
 Lés voéjins toudéséins viéndroét, le parant se reséindroét.
 Vn voéjin mauvés, si tu l'as, s'ét périe : le bon, guéin.
 Vn ki a bon voéjin, tout oneur il a, pléxir é konfort :
 Sans le méchant voéjin possîble ta vâche ne mourroét.
 Prandras juste mezure du voéjin, juste la randras,
 É de la même mezur' é miéur' ankaur, le pouvant bién :
 A se k'aprés, le bezoéing t'avenant, tu retreuves le pléxir.
 Tout le méchant guéin sui : le méchant guéin n'ét ke malurté.
 Éime ki bién t'émera : é rekiér ki rekérre te viéndra :
 Faut donér au donebién : é ne rién donér, au ne donant rién.
 On don' à kî donra : ki ne rién done, nul ne li donra.
 Bon le donér, mauvés le piler, ki la mort don' ou donra.
 Kar l'ome frank de vouloér, ankaure k'i fasse de grans dons,
 A grant éxe du don k'il a sèt, é se plét de l'avoér sèt.
 Més ki le va rapinér de son outrekudanse le rastant,
 Kélke petit ke se soét, il ofans' é travérse le bon keur.
 Kar si desus le petit lé petit tu resérre amassé,
 Dru si le sés é menu, le petit gran chauze deviéndra.
 Un, ki desur se k'il a boute toujours, soufréte fuira.
 Tout se ki ét ferré ne sousi plus danz une méxon.
 S'ét le miéur odedans le tenir : odehors i a danjiér.
 S'ét pléxir touprét le trouver : s'ét un krevekeur grand,
 Pour ne l'avoér, de chomér. Je t'avérti donke d'i pansér.
 Kant le müiantameras, kant l'âchéveras, tir' à granspaus :
 Fè de l'épargn' omilieu : au bas le ménaje ne vaut rién.

*Kant le lotér tu diras à l'amî, bon soét é sustzant :
 Au frér' an te riant le tēmoing de l'afère tu prandras :
 Égalemant déflans' é flans' ont dēz omes pērdus.*

*Mēs k'ūne sāme ki fēt le mētiér, ne séduixe ton esprit
 D'un langaj' afété, ton ni pişerēsse rechērchant.
 Un ki se fi' à putéin, selui au larrons sé fiér peut.*

*Fis, ki ūnike seroēt, gardroēt d'un père la mēxon
 Sans la déronpr' : Éinfin kroétroēt la richēsse de l'outél.
 Mēs viēl puiffes mourir i delēssant autre segond fis.
 Éxémant Jupiter à pluşieurs basse de grans biēns.
 Pluşieurs plus sogneront : é sognant plus, plus il akērront.
 Aur si dedans ton keur le kouraje deşire d'amassér,
 Fé-ş-éinfin, de l'ouvrāje toujours sur ouvrāje recharjant.*

SI LE PROÛME TE PLÛT TU

ARAS LÈS EUYREZ

É LÈS JOURS.

LÈS BEZOGNES D'ÉZIODE.

LÈS Pléiades le sang d'Atlas, kant èles refourdront,
 Laurprime fè moéffons : le labour kand èles défandront.
 Aur katrefoés dis nuis é dis jours élez avaulan
 Vont se kachér, pour après derechéf, kome l'an vir' akonpli,
 Soé dékouvri, aupoéint ke le fèr se komanse d'éguizér.
 S'èt dés chams la maniér', à touseus ki se tiénet ébérjés
 Prés la marin', à touseus ki dedans lès vaus é kavéins bas,
 Loéing de la mér ondeux' tîne kontré' grâsse de téroér
 Sont abitans. Sème nu : fè nu le labour de la charrù:
 Fé nu les moéffons, Si tu veus toulez euvres de Sérés
 Bién sognér an séxon, télemant k'apropaus é de séxon
 Tout te profite, de peur ke sepandant n'alles maléxé
 Aus mézons d'autrui kounižér sans rien i avanfér:
 Éinsi k'à moé denaguière tu vins. Més moé je ne veu plus
 T'an mezuré ni donér. Va va bezognér (malavizé!)
 A la bezongne ke lès Dieus ont doné aux omes antans:
 Pour n'alér, anchagrigné de kouráj', é ta sãm' é tež anfans,
 Onke la vi kété par les voéxins, ki te léront.
 Kar deus ou troés foés anaras d'eus : més fi revas plus
 Lès sâché, ne feras ton asér' : é diras mile rézons
 Sans prouffitér : se seront maus pér dus : Més fi tu m'an kroés,
 Véras pour te pouvoér de dizét' é de dête garantir.
 POUR LE PREMIÈRE MANOÉR É LA FAM' É LE BEUFLABOUREUR FAUT,
 Fame, je di sérvant, non époux', é ki suive le bétaf.

Puis toute chauffe ki faut à la mêxon, prête la tiéndras :
 Pour ne demandér à tél ki refuzerà : é tu demourroés.
 L'eure se pafs' é le tans, é se perdant l'œuvre s'amoéindrît.
 Més à deméin ni après ne remé, ke tu puiffes ojourdüi.
 Kar l'ome tréinebezongne jamés, ni selui ki deléra,
 L'ére jamés n'anplit. la bezongne s'avanse du bonfoéing.
 Més le delétebezongne toujours konbat mile tourmans.

Laur ke la forse de l'ápre soulél se rafét : é relâché
 Fét la sueuze chaleur, après l'autonne plouvant lors
 Dieu Jupitér valureus : kant s'ét ke la pérfone chanjant
 Plus dispošte se fét : kar laurprime l'astre chaleureus
 Sus le fomét dex uméins ala mort nourris se tenant peu
 Passe dejour : més léffe la nuit plus longue séjourner :
 Laur ke le boés ke le férjette parbas, moéins se trouv' aus vérs
 Étre sujét : ke la seule li chét, é k'i séffe de pouffér :
 Laur i te faut bûcher soégnant la bezongne de séxon.
 Troés piés au mortier, ô pilon troés koudes tu donras
 An le koupant, fét piés à l'éseu chéke fût de sa grandeur :
 Més si de huit tu le fés, au bout le malet tu retiéndras.
 Jante de troéz anpans kouperas, si la rou' koupe dis dours,
 Pluixieurs boés tortus. Si le treuvez, aporte l'étanson
 Chés toé (chérche le bién par lés montagnez ou lés chams)
 D'ieuze de choés. kar s'ét le plufort pour sérvir à dés beus,
 Kant le valét de Minérv' au sép le fichant é l'arétant,
 Bién cheviše bién joéint à la hé' du timon l'apropriera.
 Fé ke tu és chés toé deus charrús prétez à sérvir :
 L'une la hé d'üne piése du long, é l'autre de deus foét.
 Ronpant l'une, soudéin sur lés beus l'autre tu métróés.
 D'aurm' é loriér si tu fés le timon lés vérs ne le gatront :
 Fé-le de chéne, le sép : ton étanson, d'ieuz'. É de neuv ans
 Deus beus máléz aras : ki feront laurs bons à travaillér
 D'áje molén, é de forse : ki éxément ne se randront.
 Seus si dedans le sifon ne métront an piéses la charrú
 Hérgnans : non du labour demifét la bezongne ne léront.
 Aur kéke bon varlét de karant' ans lés méne, Manjant
 Son péin par kartié:s, ki feront huit piésez à chákun.
 Lui son ouvraje soignant le raion sifoné tire bién droét,
 Poéint ne béant après sex égaus : més l'éspřit à son fét

*Tout retenant. kélk' autre plujeune ke lui, ne le survaut,
Pour la femâl' égalér, se guétant de ne sursemér un gréin.
Kar l'ome jeune toujours se débauch' aus jeunes samuzant.*

*PRAN bién garde, soudéin ke la voès de la grû antandras,
Kant toulezans biénhaut dan lés nûs éle s'ékrira,
Kant du labour le signal, é la sèzon moète démontrant
Ja de l'ivér pluvieus, ki remaurd au keur l'ome sans beus :
Lauris i te faut asenér lés beus kornus à la mézon.*

Èxémant i se dit, prete-moè tés beus é ta charrú :

Èxémant à sèla se répond, j'è asère de mès beus.

Un riche dans l'ésprit se dira, Faut sèr' ûne charrú,

Saut é ne sonje k'i faut sant piésèx à sèr' ûne charrú,

K'on doèt auparavant dans l'outél portér é ferrér.

Dés ke premiér le labour se dénonserà aux omes mortéls,

Lorx i te faut ansamble kourir toé mêmez é tes jans,

Sék é moulé labourant, du labeur san pérdre la sèzon,

Hâtant saurdematin, ke ta terre se charge de bon blé.

Au printans bineras : é l'été le guérèt ne te faudra.

Mé la femâl' ô guérèt tandis ke la terre vol'au vant :

Trés ke bénit le guérèt chafemal ki apèze lèx ansans.

Pri Jupiter Térriér, é Sérés Dâme de haupris,

K'il faset charjér à bien la sakré' manjâle de Sérés,

Dés ke premiér te métras ô labour : kant s'èt ke le manchon

Anpoégnant, l'éguilôn dés beus à l'échine tu tiéndras,

Kant tireront au joug le timon : mès kélke petit gars

Dérriér d'ûne piauch' aux oéxeaus gran péne donroèt

Bién rekouvrant toule gréin. Toujours le bon aurdre toupartout

Trés bon il ét ox uméins mortéls : le dezordre toumauvés.

Èinfin abas lèx épis se reploèront tant i seront pléins,

Kant paraprés bone fin Jupiter de l'Olinpe donér veut.

Lés érignè's chaferas dés vèsseaus : j'ésépère k'èxé

T'éjouiras chés toé dégoulant tés vivrez amassés :

É k'au blank renouveau revenant eureus, ne regardras

Vèrs lèx autrez : ûn autre plutaut soufreteus te rekèrra.

Més s'ô retours du souléj de la terre sakré' le labour sés,

Moèsoneras toutafis : à pougnés petiautes tu siras :

Les liras à rebours, tout poudreus, non guère joéieus :

Portras tout danx un panerèt : Biénpeu te regardront.

Més puis d'un puis d'autre fera Jupiter, chevrenourri,
 Pourf' ox uméins mortéls ne se fét akonoétre sa pansé.
 Aur si tu és tardif laboureur se remède tu prendras.

KAND koukou le koku dés feules du chêne dégoéxant

Auprime les mortéls réjouit sus terre toutautour :

Si Jupiter troéfoés sanjéffe la plûie répandoét,

Tanke du beuf an terr', é ne pass' é ne léffe, le fourchon :

Par se moien ô premiér laboureur se régâle le dérnier.

Garde tout an l'ésprit bienforbién : é ne t'oublé pas,

Laurke le blank renouveau véras é la plûie de sézon.

Pâsse le siéjé d'éreïn, é du porche l'abri du souléj' vu :

Mém' an ivér kant s'fét ke la gran froéd léx omes ferrant

Lés tiént klaus, (L'ome non paréfeus fét grand' ûne méxon)

Laur de l'ivér facheus le maleur ne te surpréne koufus

An povreté, ke de méin déllé tu ne préffes le pié graus.

Kar sous véin éspôer demourant soufretéus, l'ome féniant

Beaukoup amasse de maus au keur, son vivre n'amassant.

L'éspôer mal fondé l'ome pauvr' à dixéte réduira

Poltron asis à l'abri, ki sa vi de bon' eure ne pourvoét.

Pourf' il faut ô milieu de l'éte ke remontrez à tés jans,

Vous ne serés toujours an été : pourtant fètes vaus nis.

JANVIER moés fâcheus, maus jours, tous vâchez ékorchâns,

Fût-l', échevant les fortes jelés', ki, la bixe soufflant laurs

Sus terr' aurriblemant, sont très facheuzez à passer :

Laur k'atrâvérs de la Trasse chevaunourrife, la gran mèr

Tanpétant il émeut : la forêt é la terre mujir fét.

Chênez à forse, ki sont branchus paranhaut, é sapins graus,

Aus barikâves du mont il abat par terre toupéffant,

Sus se ruant. Toule gran boés lors de l'ékouffe rétantit.

Bêtes se vont hérifant é desous leu' bourse referrant

Leur keu' bienke toufû soét leur peau : més senéanmoéins

Ankor épés é velus k'il sont léx outre le vant froéd.

Mém' i travérs le cuir dés beus ne pouvant le repouffér :

Voère la chèvr' il atéint au long poél : méx i n'atéindra,

Par se k'él ét frizé ferré, la pelisse du bérja.

Auffi n'atéint la pufél' à la tandréte peau, ki se tiéndra

Prés de sa mér' amiabl' akouvért, ne boujant de la méxon,

É de Vénus toutédaur ne sachant ankaure le dous fét :

Laurke sa peau douffète lavant, de bon uille se gréssant,
 Dan l'outél kouché toutenuit s'an-ira se repauzér.
 La violanse du vant de la bix', éle voute le vicéart
 Aus froés jours de l'ivér, ki se ronje le pié, toudeçauffé,
 Dans le lojis sanfeu, é dedans le manoér de dékonfort.
 Kar le soulél ne li montre pais ou se puis's ébanoéier :
 Més va dèz omes noèrs é la jant é la ville regardér
 S'i proumenant : é desus lès Grés il eklère plutardif.
 Kar toute bête ki ét é ki n'èt kornú, ki kouch' aus boés,
 Châgrines vont naketant dans lès buiffons é kavéins fors
 Soé retirér. Pansant à s'ela toute bête s'émoéra,
 Ki le kouvért chérchant les épés tâniérs abitér vont,
 E la kavérne du rauk : laurs téls ke seroét l'om' à troés piés,
 Dont, é le daus ronpu, é la tête regarde toujours bas :
 Téls vont s'és animaus se kachér de la néje ki blanchit,
 Lors i te faut vétir la désanse du kors ke te donré :
 Un manteau bon é fin : é le s'è ki désande tontanbas :
 Lâche l'étein ourdi, ferré la trâme tu titras.
 Vè-t'an, asin ke le poél ne te bouj' é ne tranble desur toé,
 É ke desus ton kors hérifé ne se vâxe levér droét.
 Sur ton pié le soulié, d'üne vache tue violanmant,
 Chauffe ki soét ézé : le dedans d'üne bourre tu sentras.
 Dès chevereaus ki premiérs font nés, ansamble tu koudras
 Lès peaus au grand froéd d'un nêrfbouvin : ase ke ton daus
 Kouvres de tél ranpart à la plut : é desus bout' à ton chéf
 Kélke bonét bién fét gardant tes oréles de tranpér.
 Kar le matin fét froid, kant s'ét ke, la bixé désandant,
 Vêrs le matin sus terre du siél ételé se répandra
 Un ér portefroumant au bon labouraje dèz eureus,
 Ki se venant puizér de l'umeur dés steuves pérannéls,
 Haut sus terr' elevé, demené de la forse du gran vant,
 Aure devêrs la séré plouvera fort, aurex i vantra,
 Laurke le Trétsien Boréas lès nús méne biéndru.
 Més paravant parfé ton asér' : é regangne la mézon,
 K'un ténébreus auraje du siél ne te kouvre toutautour,
 É ne te moule le kors, é ta raube ne tranpe toupartout.
 Aur i te faut i prouvoér : kar s'ét un moés le plusfâcheus
 An touf' ivér : sâcheus au bérjal, aux omes sâcheus.

Lors doneras aus beus la mitié plus, aux omes aussi,
Pour le repas. Kar alors lès nuis forlongues lèx éidront.

Gardant bien toufesi toudulong, kome l'an méne son tour,
Égaleras lès nuis é lès jours, tant ke dé sés fruis
Viéne la tère, la mère de tous, la mélanje raportér.

Kant après le retour du soulél Jupiter te fera voér
Par sis foés achévés dis jours de l'ivér : kome, léssant
Lors le kourant sakré d'Océan, d'Arktüre le klér feu
Laurprime tout luiçant au soér de la nuit aparoétra.
Après lui le lamantematin Pandionin oézeau
Aux omes voér se fera. De nouveau rekomanse le printans.
Tâle ta vigne davant : kar s'èt le mièur de fér' éinfin.
Més fi le portemanoér dan tèrr' aux âbres s'agrinpant
Lès Pléiades fuióét, le labour de la vigne ne vaudroét.
Lès faustlèx éguix', é fogneus anploéie toutés jans.
Fui lèx séjez à l'onbr', é le lit sur l'aub' à la sézon
Dés moéssons, ankaure ke l'âpre soulél sèche les kours.
Hâtér lors i te faut, é menér lès fruis à la mézon
Dés le matin te levant, pour avoér ton, vivre davant toé.
Kar l'auraur' anporte le tiérs de l'ouvraje de ton jour :
É l'auraure te gangne chemin, ta bezongne te gangnant :
Sél' auraure de pris ki se montrant méins omes soégneus
Mét an voéi' é ki sét sur méins beus métre le dur joug.

Lors ke le chardon ira se florir, la figåle s'éguéiant
Sur lèx âbrez asiz' une naut' éklatante répandra
Dru de desous séz élez ò tans de l'éte le travaéus :
Lors bién gråffe la chévr', é le vin lors plus ke jamés bon.
Les fåmes lors émeront le déduit, méx lèx omes forvéins
N'an voudront. kar lors le soulél leur téi' é jenous kuit :
É toule kours ét sèk de chaleur. Més lors i te faudroét
L'onbre de-sous le rochiér, é le vin du vignauble de Biblo,
Dés bons flans, é du lét dés chévres ki séffet de nourrir,
É de la chér d'une vach' aus boés nourri, ki n'à vélé,
É du chevreau primeréin : é desur tout boère du bon vin,
Sous la fréskåd' asis agogau de viande se gorjant,
Kontre le vant grasieus de xéfir le viçaje préçantant :
É de là fonténe vive, ki kourt bél' é nète jetant l'eau,
Vérfér lès troés pårs, é le kart i remétre du bon vin.

*Més sè par tès jans la sakrè manjâle de Sérès
 Bién batre, lors ke premiér se lévra lâ forse d'Orion,
 An kéke plafs' au vant dans l'èr' àplani kome lon doèt:
 É trébién de mezûre lâ ferr' an sès propres vèsseaus.
 Puis kant ton vivr' apoéint tu aras chés toé toutétuïé,
 Variét san foéier, san tréin sèrvante tu kérras,
 Sî tu me kroès : s'èt péine d'avoér sèrvante ki à tréin.
 Puis un chien mordant tu aras : é n'épargne le manjér,
 K'un ki repause le jour dérober ne te viène de ton bién.
 Més du fouraj' é du foéin serrér faut pour toute l'anné
 Pour tès beus é mulés : é selâ sèt, léffe de tès jans
 Rafrechir lès bras é jenous : é dexâtéle tès beus.
 Més kant Aurion du stél, é le Sirién auront
 Prins le milieu : kant l'aub' à la méin Rauzîne, regardra
 Arkâtûr', Au Pérsefés, Toutelés grâpes ferr' à la méxon :
 Més il faut k'ô soulél dis jours lès montrex é dis nuis.
 Sink léx onbroéras. Le sixième jour antonér il faut
 Lès riches dons du gaïard Bakkus. Més kant ne semontrront
 Lès pléiâdeç lâdeç avêke la forse d'Orion,
 Lors an après i te faut de nouveau le labour rekomanfér
 An séxon. L'anné plénemant sus terre s'akonpliit.
 AUR SI ΤΕ viént anvî de kourir fortune desus mër,
 Lès Pléiâdeç alant de la saurs' orajeuze d'Orion
 Soè kachér, an l'oséan ténébreus kant èles défandront :
 Lors toute saurte de vans furieus tanpèteç émouvront :
 É lors plus i ne faut lès naus tenir au péril an mër.
 Més du labour dès chams éinfin ke je di te souviéndra :
 É sus terre ta nêf tireras, é de piérres toupartout
 L'affureras, ki du vant pluvieus l'injure défandra :
 Autant son tanpon ke la pluî ne la pourris' i dormant,
 Tout l'ékipaje métras an sauf ô kouvèrt de ta méxon :
 Bién propremânt de ta nef vaguemér lès èles tu ploéras :
 É le timon biénfèt haut sur la fumé tu le pandras.
 Éinfin atan ke du bon navigaje reviéne la séxon :
 Lors ta navîre lejiére jét' an mër : puis l'ékipant bién
 Ranje sa charge dedans ke raportes du guéin à la méxon,
 Éinfi ke fit mon Pér' é le tién, (Pérsefés mal avizé.)
 Kant navigoët demenant son fèt pour vivre de bon guéin :*

É kékefoés iſi vint ûne mér bién grande travèrsant,
 Kûme kitant d'Éoll', une noère navire le portant :
 Non ni richéſſ' échevant, ni avoér, ni chevanſe ne fuiôét,
 Més la méchant' povreté' k'oꝝ uméins Jupiter done ſâché.
 É ſabitû auprés d'Élikon danꝝ un malureus bourg,
 Aſkre moyéxe l'ivèr, ſacheuze l'été, bone nul tans.

Au Pèrſés, te ſouviéne toujours de tout euvre la ſèzon
 Gardér bién apropaus : més au navigaje defur tout.
 Lou' le petit vèſſeau, més charge le grand ſi tu m'an kroés.
 Plus gran charje dedans tu métras, plus grand du premiér guéing
 Gueing paraprés viéndra, ſi le vant kontrére ſe kontiént.
 Kant l'èſprit remuant à la marchandixe tu métrôés :
 Kant te voudroés dilijant de dixét' é de déte garantir :
 Ankaur t'anſégneroè-je le tans meꝝuré de la gran mér,
 Moè ki ne ſé navigaje kékonk, ni uzaje de vèſſeaus.
 Kar dans barke jamés je ne ſi voéiaje de ſus mér,
 Fors uneſoés d'Aulis danꝝ Eubé', ou les Achéiéns
 Arrétéz ûn ivèr gran peup' anſamble ſamaſſoét.
 Dès kontrés de la Gréſs' au ſiéje de Troéie ſ'apréans.
 Là j'alé aus tournoés du bon Anſidamas : é je paſſé
 Dans Kalſis la ou ſ'ét ke ſèz anſans naublez avoét mis
 Méint pris pourpanſé : Delaou je me vante ke, véinkeur
 Gangnant L'inn', un vâxe trepié à doubl' anſe raporté :
 Vâxe, ke moè le vouant d'Élikaun' aus Muꝝes préꝝanté,
 Ou toupremiér éles m'ont aus chanſons douſèz avoéié.
 S'ét toute l'ékſperianſe ke j'é dès naus mileklouté's :
 É ſi diré l'antante du gran Jupiter Chévrenourri.
 Kar lés Muꝝes m'aprinéret à chantér ûn inne de haut ſans.

SINK jours par dis foés après le retour du ſouléj chaud,
 Éinſi ke viént à ſa ſin de l'été le pénible la ſèzon,
 S'ét l'eur' aus mortéls de voguér : Ni ta néſ tu ne ronpras
 Lors, ni la mér tés jans ne fera lors pérdre dedans l'eau,
 Si Néptun' lui même ki branle la tère de ſon veul,
 Ou Jupiter ki komand' aux inmortéls, ne te pérdoét :
 Kar danꝝ eus la ſin ét dès biéns éinſin kome dès maus.
 Lors ſont lés bons vans, é la mér bon' é kalme ne malſét :
 Lors de ta barke lejiér' aus vans te ſiant, tire-l'an mér :
 É trébién i ajans' i metant tèle charje ke xéras.

Més dilljante plutant ke plutart le retour de ta mèxon.
 Lès vandanches n'atan, ni la pluî d'autonn' : é n'atan pas
 Lès tourmantes venans : ni du Sut lez orajex é l'aurreur,
 Kant il brasse la mèr suivant une pluî ki s'épandra
 Grand' akoup autonnâl' é ki fèt la marine malèxe'.

Pour naviguér lez uméins au printans ont ûne sèzon
 Autre, ki ét kant s'èt ke premiér, autant ke démarchant
 Une chouète fera son trak, autant l'ome véra
 Grande la feuî' ó pluhaüt du figuier : Lorx on fote sus mèr.
 Têl navigaje se fèt au printans : més je ne pourroé-x
 An dire bién. kar poéint i ne m'èt agréabl' à mon ésprit,
 Trop violant. Le périî tu ne fuïroés. Més à se danjiér
 Lèz omes vont se jetér par grande sottixe de leur sans.
 Kar defetans ox uméins malureus s'èt l'âme ke lès biéns.
 S'èt gran mal de mourir dans lès flaus : Més ie t'auèrti
 Konfidérér toufesi dan toè mèm' éinfin ke l'orras.
 Dans lès vésséans kreus le metant ne hazarde touton bién,
 Més la plupart léssant, kéke peu moéins charge desus mèr.
 S'èt gran mal fére pért' ó milieu dès flaus de la gran mèr.
 S'èt mal surcharjér télemant une charréte, k'an fin
 Rompe l'eseul, é la charge se vérs', é se gâte répandu'.

GARDE mezûr' an tout : L'aukâxion ét bone sur tout.
 Pour chés toè la menant te prouvoér d'une fame de sèzon,
 Ni forloéing (si me kroés) odesous ne demeure de trant' ans,
 Ni lès passe de loéing. Se seroét mariaje de sèzon.
 Une femêl' à katorxe puboè' pour épouzér à kinx' ans.
 Pran la pufêl' : Éinfin bones meurs li aprandre tu pouroés.
 Més surtout prandras félela ki demeure jognant toè :
 Més guét' à tout ke de tés voéxins tu n'épouzes le pléxir.
 Kar l'ome rién dé mißeur ne saroét k'ûne sâme rekouvrér
 Kant bon' él ét : rien pis k'ûne sâme movéze ne pouroét,
 Sâfre goulú : ki son Om' kéke fort k'il soét grîse, brûlé
 San tîxon : ki le basse touvért à la vièlés' à ronjér.

BIÉN kome doés dez ureus Inmortéls garde le respèt.
 Au tién frère paréî ne seras nul ami ke tu prandras :
 Ou si le fés, le premiér ne komanse de lui fére nul mal :
 E ne li sau de ta lang' é ne man. Toutefoés si komansoés,
 Tank'ou tu dissez ou sîssez à lui kéke chause ki déplût,

Au double soé souvenant de l'amandér. Més si repantant
 Pour se rabiéner à toé te vouloét bien fère la réxon,
 Oé-l'é resoé. L'ome véin puis l'un puis l'autre se chanjant
 Fét son ami. L'aparanse jamés ne démante ta pansé.
 Fui le renom ke tu soés un ami nî de trop nî de trop peu.
 A ki ke soét ne reprauche james, la ruine dex éspris,
 La povreté nuizante, préxant dex Ureus ki toujours sont.
 Aux omes s'été le tresaur le miéur, ke la langue s'épargnant
 Chiche toujours. Toute grasse la suit s'ele marche de moéien.
 Més si tu dis kéke mal, bien pis toé même tu orras.
 Aubankét ou s'asanblet amis ne dédéigne d'asfêr :
 Kar de l'ékaut, petit' ét la dépans' é la grasse de granpris.
 Ni a Jupiter ni aux autrex Ureus kant grasse tu randras
 Sans te laver lés méins dès l'aube ne libe le beauvin.
 Éinfi ne t'orroét pas, é rejéthroét tout se ke priroés.
 Aus raions du soulél tondebout n'urine retourné,
 Dès ke levé luira le ramantant juskeç o kouchér.
 Anmi la voé' nî dehors de la voéie ne pisse démarchant,
 Non tout à nu dékouvért : lés nuis sont ankoreç aus Dieus.
 Més l'ome bien apris tou divin akroupi s'an akitroét,
 Ou bien kontre le mur de la kour bien klauçe se préssant.
 Aussi ta honte soulé' de semans' o dedans de ta méxon
 Prés du foier dékouvrire tu ne viéndras : més tu le fuiras.
 Non du malankontreus konvoé revenant tu n'éséras
 Fère ligne' : més bien o retour d'une fête des Eureus.
 Aus fontéines ton eau ne seras : més fort tu le fuiras.
 Garde ke l'eau bél' é klère koulant dès fleuves pérannéls
 Passeç à pié, ke ne fasses davant ta priére, tenant l'euç
 Dans le kourant, é lavant tés méins de son eauklér' é plézant'.
 Un ki le fleuve géant sés méins ne lavra de moyétié,
 Dieus s'an kourrouseront, é moyés ankontre li donront.
 Onke du Sinkramelét dès Dieus à la fête de respét
 Onké le sék d'avéke le vért d'un fêr tu ne koupras.
 Mètre pluhaut odefus ke le brauk, le godét tu ne doés pas
 Antre buvans. De selà viéndroét kéke grande malurté.
 Kant tu seras bâtir demi fête ne lésse ta méxon,
 K'an s'i venant pérchér le chukas n'i kroasse le jâzart.
 Ni paravant ke priér le potaje ne manje de ton paut,

*Ni ne te lave davant. kar mém' à sefi du maleur a.
 Sur se ki n'èt à mouvoér (kar s'èt le mièur) tu n'aséras
 Un garson douxaniér (se ki s'èt l'ome déxome languir)
 N'aussi le douxeluniér : kar s'èt toudemême se s'èt fi.
 Non d'un béin féminin l'ome plonje' poéint ne nétiras
 Par toule kors. kar mémex à tans de sefi du maleur viént.
 Non, kant aus sakrifseç asstant lés sère véras,
 Rien n'i rebran de segrèt : kar Dieu de sefi te reprendroét.
 Dans le kourant dés fleuves ki vont à la mèr se dégorjér
 É dans lés fontéines ne pifs' : é te garde d'i fallir :
 Aussi n'iva-ç à l'ébat. kar bién ne feroés si le féçoés.
 Εἰναι feras : du renom mauvés dez uméins tu te gardras :
 Kar le renom mauvés ét forlejér, à s'élevér sus
 Ἐχέμαντ : à souffrir fâcheus : à demètre malèré.
 Puis le renom ne se pèrt toutafèt : kant même de pluxieurs
 Peuplex il ét renomé. le Renom lui mémex il ét Dieu.*

LÈS JOURS.

LÈS JOURS par Jupiter opservant bien kome lon doèt,
 Anfégne lès sèrvans ke le jour trantième du moès vaut
 Pour la bezongne revoèr, kome pour la pitanse départir :
 Kant à la vré vérité lès peuples jujans la retièndront.

Aur voèsi lès jours du prudant Jupiter. Le premièr s'èt
 Tout le premièr, é le kart : anaprès le sétième, sakré jour :
 Kar Lātaun' à se jour de l'Épédor Apollon akoucha.
 Més l'uit é neuvième seront deus jours de valeur grant,
 Par toule moès kroèssant, pour sère lez euvres du mortél.
 L'onx' é douzième seront bienfaur profitables toulès deus,
 L'un pour tondre moutons, é du gué fruit l'autre la moèsson.
 Més le douzièm' outrepasse toujours l'onzième de bonté.
 Kant à se jour l'érigné' ki se pand an l'ér sile son fl
 Au lons jours, kant s'èt ke le sāj' antasse le monseau :
 Kant, si la fāme sa toél' ourdit, la tisûre se fèt mieu.

Més le trézième du moès kroèssant fui fui de komansér
 Kélke semāl'. Il vaut si tu as dex ābrez à plantér :
 Més du mitan le fixième ne vaut à la plante du tout rien.
 Éins bon il ét à kréer l'ome māl' : à femèle ne konvient,
 Non pour nêtre dutout, non pour mariajex akonplir.

Non le fixième premièr non plus à la fille ne duira :
 Més à chevreaus chātrér komosi dex ouèjes le bérkaļ,

É pour klaure le park du troupeau, s'èt un grasfeus jour.
 Pour sère mál il vaut : é si éime ke fornétez on dí,
 É manfonjez, é maus amoureux : é devizér à l'anblé'.
 Mès l'uitième du moès lé muglant beuf sán', é le vérrat.
 É le douzième mulés ó travał durs cháttrér i konviént.
 Au vintième le grand é le long jour, kélk' om' avizé
 Anjandrás. kar laurz i se fét saursaj' é de bon sans.
 Pour sère mál' ét bon le dixiém' : à la flé le kart vaut, a
 Kart du mitan. Kant s'èt k'i te faut, lez ouélez, é les beus
 Kaurneretaurs, é le chien mordant, é mulés ó travał durs,
 Aplanér de la méin. É sogneus anploéie ton ésprit
 Pour te gétér forbién au kart du dekours é du kroéssant
 É ne te pétre de deuł. s'èt un jour serte solannél.
 Mès le katrième du moès chés toé ton épouze tu manras,
 Lés augures jujant ki seront plus fauszez à tél fét.
 Lés finkièmezez i faut évitér jours tristez é mauvés.
 Kar lon dit ke le kint lez Érinnis raudent alantour
 Pour vanjér le juron k'aus parjurs noéze décharja.
 Mès le sétim' ó milieu la sakré manjále de Sérés,
 Tout bién considérant, dans l'ère (ke bién aplaniras)
 Faut jetér : É la matière koupér pour sère le planché
 É la paroé de ta chanbr' du boés kourb' á sere lés naus.
 Au katrième komans' à drefér ta navire de boés sèk.
 Au mitolén neuvième du moès, mieus vaut la remonté' :
 Mès le premiér neuviém' óz uméins san pèrte reluira.
 Kar bon il ét setisi pour plantér é pour kréér ansfans,
 Mál' é femél' : é jamés an tout ne se treuve maleureus.
 Mès peu sávent komant au tiérneuvième du tout bon
 Antameras le busart : ke le joug i te faut jetér au kou
 Dés fors beus é mulés é chevaus ki démarchet de pié pront :
 Voére la vite galére de bans garni' tirer an mér
 Pour l'ékipér. Bién peu set ureus jour market de son nom
 Au mitoién katriém' antáme le mui. li desur tous
 Ét sakre jour. Bién peu dés moès le katrième desus vint,
 Bon du matin le diront : é k'il ét au vépre plumauvés.
 ΣΟΝΤ lés jourski du grand profit aus térréstrezez apòrtont :
 Mès léz autres kadus te désaudront rién ne rapòrtans.
 L'un l'ân, é l'autre kék' autr' émera : peu bien s'i konoétront.

*Mère se montr' unesoés, unesoés marrâtre, la journée.
 Bién eureus é benit ki sachant se ke s'êt de tousès jours,
 Sans nule koulpe davant lèx immortèls, bezognér sèt,
 Lèx augúres jujant, é se bién retenant de tout éksès.*

FIN DES BEZOGNES É JOURS
 D'ÉZIODE.

AVIS DE LIN.

*VIZ' É REGARD', i metant ton étude totåle d'ouir bién,
 Dés diskours déklarés le chemin droét an tout é partout,
 An rejetant lès viffes méchans, ki la tourbe détruiçant
 Dés malureus, de méchés toute chauz' anpéchet toupartout
 Bién diferans, de fason brouillé' maskés é déguizés.*

*Sés vifes faut déchafér de ton esprit par bone rézon.
 Kar se fera le sakré purifimant pour te repurjér,
 Si vrémant tu aborres la rasse méchante de sés maus:
 É surtout la matière ki fournit ordure partout:
 Kant la kouvoétiç' aurde man' lès rénez abandon.*

FIN.



LES VERS DORÉS DE PITAGORAS.

LES DIEUS IMMORTELS, kome lés loés portet, davant tout
Faut onorér : Réspékte le sèrmant. Puis toulez Éraus
É Démonz terréins péras, kome l'aurdonet leu' droés.

Soés onorant pér' é mèr', é tousens de ta prauche paranté :
Fé tes amis déz autres, kikonk surpasse de vértu :
Més séde-leur de propaus grasieus, é de sèt é de pléxir.
É ton ami pour faute lejiér' é petite ne hé-pas,
Si tu le peus : le pouvoér de la kontréint' ét prouchevoéxin.
Kant tu saras toufest, dui-toé de sési signorixér :
Pour le premiér ton vantr', é le sonm', é la sâle palardix',
É le kourous. É ne sé vileni, ne d'un autre t'akostant
Ni toé apart. Toé mémex aras de toé honte desur tous.
Justis' après de paraul' é de sèt égzerse voulontiers :
An kéke chauze ke soét ne te dui ke ne poézes la rézon :
Més rekonoe k'à tretous le trepas s'ét forse de passér.
Dés biéns aur émeras an amassér, or' an dezamassér.
É de toutant de méchéf ke du saurt delasus lez uméinç ont,
An bone part pran é porte la part k'an aras, ne te sachant :
Més autant ke tu peus, done-ç-i reméd' : Éinç rézou-toé :
Aus valureus de sési le komun saurt n'an done beakoup.

Méç oç uméins il échét beakoup de propaus mal é bien dis,
Dont ne te faut étonér kant léz orras, ni te léssér
D'eus atrapér folemant. Si tu voés k'on mante davant toé,
Passe le dous : é sela ke diré k'i se fasse toupartout.

Nul de paraul' ou de fêt ne te gagn' ou séduixe suborné
 Tant ke tu fasses ou dis aukun dit ou fêt ki ne soët bon.
 Konsult' éins ke de fère de peur ke ne soët keke saut fêt.
 S'èt fêt d'un féniant dir' é fère davant que d'i pansér.
 Mès se chauzes toujours ki après ne te puisset ofansér.
 Riën ne feras de se la ke ne sés poëint, mès tu aprandras
 Tout se ki faut. Éinsin méneras un vivre de plêxir.
 Aussi du kors à mésoëin ne te faut pas mètre la santé:
 Mès i te faut réglér de mezure le boër' é le manjér
 É le travaï : De mezure je di, se ki poëint ne te nuira.
 Soët la manière de vi nèt' é non délikate, ke prandras.
 Garde de fère sèla ki te pouroët nuire par anvî.
 Hors sèzon ne dépanse kom' un ne sachant se ki ét biën :
 Aussi ne soës-tu takin : la mezur' ét trébône partout.
 Fè se ki poëint ne te nuixe : davant l'euvr', euvre ta réxon.
 Poëint ne resoë le somèl' de teç ieus, ki se fèrmet travaïllés,
 Éins ke dex euvres du jour troësoës chéke chauze repansér.
 Ou? kome? k'è-je là fêt? é ke n'è-je là fêt le devoër miën?
 É le rekour du premiér rekomansant juskeç ô dérnier.
 É te rebran si tu as fêt mal : é si Biën, réjouï-toë.
 An sesl péin', é resonje sesî : de sesî dexireus soës:
 S'èt se ki mètre te doët au trak toudivin de la vértu :
 Jan jure Sil ki à nautr' ésprit balla le katréin pur,
 Sourse d'éterne Natúr' ! Aur va ton ouvraje komansér
 An rekerant lès Dieus l'achevér. Puis kant sesî tiëndras,
 Dés Dieus inmortèls tu saras kome dés omes mortèls
 L'étre, komant tout pafs', é komant tout vâ se gouvèrnant.
 É kome doës, an tout la parèle nâture konoétras.
 Éinsî tu n'espéreras le dexéspoër : Riën tu n'oubliras.
 Eus malureus : é ki saus lès biëns ne regardet ki font près
 É ne leç oët : é ke peu le remèd' antandet de leur maus.
 Tèl déstin dex uméins blése l'éspirî. kar se rebrouffans
 D'un mâl à l'autre jetés i resoëvet é baflet mil' annuis.
 Kar la méchant difkorde toujours konpagne s'anéffant
 Nuit par aguet. Tu ne doës l'atirér, mès sèd', é la fuiras.
 Au Jupiter pér', oubiën toulemonde délivre de sés maus,
 Ou biën anségne lui sous kèl saurt vivre li conviënt.

*Més i te faut asurer, ke l'uméin janr' ét divin, aukél
Leur nature produit chéke chauze sakré', li démontrant.
Dont si tu as kéke part, de toutant ke je veu, chevras bién,
T'an guérissant : é ton âme feras sénésave de sés maus.
Méke ne manjes de tout se k'auons édit, aus purifimans
É délivranse de l'âme t'an angardant. Péze-bién tout,
Sur la brid' étâblissant odefus une très bone réxon.
Puis, si le kors léffant jusk'au féel libre tu parviéns,
Non mortél, non uméin, més immortél tu feras Dieu.*

VOÉSI LA FIN DÉS VÈRS KI DO-
RÉS AN TITRE NOMÉS SONT,
FÈS PAR PITAGORAS. TOULE BIÉN
SUI, PUI SE KI ÊT MAL.



POÈME D'ANSEËNEKANS
DE FAUKILIDÈS.

DIEU TOUPREMIÈR ONORANT, PÉR' É MÉR' AN APRÈS ONORÉR DOÉS.
Ran toute justis' à tous : é faveur ne te fasse jujér mal.
La povreté rejetant ne juj' aukun kontre la rêxon.
Kar si tu jujez ataurt, Dieu doèt te jujér de se taurfèt.
Fui tout fautémognaj' : é ne di ke le droèt é la rêxon.
Di vérité toujours ou te tē-χ- : é te sauve de mantir.
Garde loial le dépaut : é ta foé tién antout é partout.
Fourni la juste mezure : mezure bon' ét béle toujours.
Poéint n'ébranle le poés d'une part : la balanse soutién droèt.
Parjüre poéint ne komé le sachant bién, nī le sachant pas :
Kar Dieu l'immortél un parjür' abaurre desur tout.
Poéint la semanse ne vā dérober : maudit ki la soutrét !
Pé le salér' à ki ā bezogné, l'ome pauvre n'opréssant :
Mé ton fans à ta lang' : an l'ésprit tién le segrét mis.
Toé, ni ne veul' outrajér, ni ne léfs' outrajér ki le voudroét.
Basse soudéin au pauvr', é si peus à deméin ne le ranvoé.
Au soufreteus pléne méin t'an iras l'aumaune délivrer.
Chés toé lés délojés lojeras, é l'aveugle tu manras.
Lés mariniers périlés fogneras. nule mēr, nule surté.
Basse la méin à ki chét : é relève si peus l'om' ébranlé.
Pour tous kourt le maleur : la vi ét rou' : leur non arété.
Si la richéffe tu as, du sekours aus pawrez élarji :
Aus soufreteus jé-part dés biéns ke tu as de se bon Dieu.
Soét toule vivre komun : é d'akord toute chauze, si lon peut.

*Pour ta défanse l'épé, non pour fére meurtre tu fêndras :
 Au ke jamés tu n'an uffes beçoéing, ni a taurt ni selon droét.
 Bien ke tu tús ton mém' anemí, tu ne léffes d'osansér.
 Kar le tuant tu te fouffes ta méin. Tout meurtre tu fuiras,
 Soét par toé ke le fasses, ou soét ke le fasses par autrui.
 Nul meurtriér ne le peut échapér. Lés justes Érinis,
 Tanttant vont talonant le méchant k'il péié le forfét.*

*Au cham prauche dutiènn ne touchant, n'outrepasse le konfn.
 S'êt béle chauze mezür' an tout : démezure ne vaut rien.
 Garde de fére domaj' au fruit de la terre kom' il kroét.
 Faut kome dés fitoiéns onorér lés pauvrex étranjiérs :
 Kar povreté nous peut kékefoés toux ékartér an égzil :
 É nule têrr' ox uméins pour férme manoér ne demourra.*

*Sérte la sâl' avaris' isbas ét kauze de tout mal !
 L'aur ox uméins tout abus, é se leur ét fraude ke l'arjant !
 L'or kapitéine de maus, korronvi, gâtetout antout !
 Au k'i ne t'uffet jamés lés mortéls, chiére malurté !
 Par toé sont é la guérr' é le sak, é le meurtre toupartout.
 Au Père lèx ansans, au frère le frér' anemis fés.*

*Toé, refelant au keur úne chauze, de l'autre ne dí pas :
 Ní kome fét un poupe de rauk, ne te chanj' à chékun lieu.
 Un ki de-gré fét taurt, ét pèrvèrs : mès, de ki anvis,
 Poéint ne diré le dékours. kondui toute chauze de konsté.
 Plus glorieus ne te fè du savoér, de la forse, ni dés biéns :
 Dieu seul ét riche fort é savant ansamble defur tous.*

*Dèx annuis passés ne te fách' é ne kconsume ton keur.
 Kar se ki ét ja échu, non échu plus étre ne pouroét.*

*Pront à la méin ne te lâche : réfréin du kourous la kruauté :
 Têl frape tant kékefoés, k'i komét un meurtre n'i pansant.
 Panse komun toule saurt : é ne fè rien grand ni par éksés :
 Kar le profit traugrand, aus mortéls n'ét nulemant bon.
 Puis à déxirs traup démezurés la bobanse noux atrét :
 É la grande richès' augmante l'outrāj' é la fiérté :
 Puis le kouraje trohaut anjandre la pèrte de l'ésprit.
 L'ire se n'ét k'apétit : se déborbant s'êt raj' é rankeur.
 Lá jalouzi dés bons bon' el' ét : mauvéxe du mauvés.
 L'audase pért le méchant : É ki fét bién, l'éid' é le méintéint.
 Honte l'amour de Vénus : Tout oneur le dexir de la vértu.*

Antre toulés fitoiéns l'amour ét dous jantil é kourtoés.

Boé de mezûr', é manje de poés, é parle de konpas :

S'ét béle chauze mezûr' an tout : démezure ne vaut rien.

Poéint n'arvi lés biéns ox amis : grand blâme tu kourroés.

Léx abitans du fiél sans arvi régnent parant'reus :

Kar ni la lune ne port' arvi ô soulél, ki reluit plus :

Non sête têrr' aus sieus, voéiant éle basse le fiél haut :

Non lés fleuves petis à la gran mër. Pés ajaméx ont.

Kar fi la noéx' émouvoét léx Ureus, un monde ne fût pas.

L'atranpans' étudi : é de honteus aktes retién-toé :

D'un mariage ne ron le lién : Ton janre ne korron :

Fuitoute fraudeméchant' : é ta méin n'antache d'uméin sang :

Poéint ne te fé rich' à taurt : més fé ke tu vives de ton bién

Bién revenant ou akis. Kontant du préxant, kite l'antrui.

N'ansui pas la méchans' : au bondroét léffe te vanjér.

Doufeur passe rigueur. De keréle keréle se nourrit.

Saje ne kroé de lejiér, paravant ke tu voéies la vré fin.

Seus-la ki bien te feront, éfféié de véinkre de bién fét.

S'ét béle chauze l'amí fétier taut, sans vivrez éfkis :

Voère miêur ke de més afétés ki retardet trolontans.

Au soufreteus ne te montre jamés trop rûde kréanfiér.

N'auto jamés tous léx oxilons ansanble de leur ni :

Lesse la mère, ke puissex avoér ankaure dex ansans.

N'andure léx ignorans desidér kék' astre de haupris.

S'ét ô savant de jujér du savoér : é de l'euwr', à son ouvriér.

Un ki jamés n'an aprit, ne resoét gran doktrine, l'oéiant.

Seus ki jamés ne l'apindret, le bién konprandre ne pouroét.

Toé, ne resoé pour amis léx ékornifleurs é flateurs véins :

Kar prou d'amis il i a, ki ne sont ke du boér' é du manjér,

L'eur' é la plafs' épians pour bien se repêtr' é se gorjér :

Més tous feus ki se sâchet de peu, ne se soulet de beaekoup.

Poéint ne te fi au peupl' : i remû é se chanje voulontiers :

Kar ni le peuple ni l'eau ni le feu ne se peuvet arétér.

Més te séant au feu, pourniant ne te konsume ton keur.

Fé la mezûr' aus Dieus : la mezûr' ét très bone partout.

Aus mors léffés nus done taut de la têrre l'oneur du.

Dés mors poéint ne resouffe la tunb' : é ne montr' ô soufél séint

Chauze ki voér ne se doét, ke de Dieu tu n'emeuves le kourrous

*S'èt mal fèt de l'uméin kauris l'affanblâje démanbrér.
Kand nouz avons éspoér k'au jour kékefoés i reviéndront
Lés demourans dés mors : é ke laurzanaprés i seront Dieus.
Kar les âmes de seus ki se meuret, demeuret an antiér,]
Prét k'éles sont ox uméins, de l'imaj' é du soufle du gran Dieu.
Kar nouz avons de la terre le kors : é an êle défès, tous
Poudre serons : é le fiél resevant nautr' âme, la prandra.
Pourse n'épargne le Bién : é n'oubli ke tu és ome mortél.
É ke labas ne se paufféde rién : ke l'avoér ne si portra.
Lés mors sont toutégaus. Dieu sur lèx âmes komandra.*

*S'èt la komune demeure' é patri' ajamés, ke de Plûton
L'anspire, plasse komune de tous, dés pauvrex é dés Roés.,
Nous ne vivons beaucoup nouz uméins, mès nous somez untans :
L'âme toujours inmortéle vit, ki jamés ne se vieÿt.*

*Toé, ne te fâche du mal : é du bién ne t'égèie par ékfès.
An s'ète vi plusouvant lés plus asurés se défiront.
Sér autans : ankontre le vant ne t'amuze de souflér.
Aus chanséus é la pert' é le guéin survienet an un rién.*

*Garde de t'anfuriér vantard toé même par orgeuŷ :
Panse de bién parlér dont pouras éidér à chékun.
S'èt la paraule ke l'arme de l'om' tranchante kom' un fèr.
Dieu done l'arm' à chékun : aux oéxeaus k'il volet an l'ére :
Aux terribles lions la vités' é la faurse désur tous :
Aus farrouches toreaus lés kaurnes retaursez à leu' front :
Lés pikerons aus mouchez à miél. Mèx lèx omez armés,
Ont la paraule, ki trébone vient du savoér ki de Dieu part.
Tropmieus vaut l'ome sâj' é savant, ke le fort é le vallant.
Chams é Sités la sajéŷŷe réjît, é gouverne la gran nef.*

*S'èt mal fèt reselér pour n'être puni l'ome pérvèrs :
Kar faut par kontréinte, ki fèt la méchanse, divértir.
Pédré souvant lonvoét lez asistans kant-é le pérvèrs.*

*Dés larrons ne resoé le dépaut an garde, si m'an kroés :
Tous deus sont larrons, tant son reseleur ke le larron.*

*Basse sa part à chékun : kar l'égalité mén'amitié.
Faut' ala fin tu n'aras, si toujours tu épargnes komansant.
Aur à la bête ki meurt toutafèt, ne mezure le manjér.
Moéins à la bête dedans la mezure le vivre ne prandra.*

Kand ûne bête du tién anemí chéroét, la levér doés :

Mieus vaut fér' un ami de ton anemi, éinfi le gagnant.

*Poéint ne refui l'ome ki vaguera par térr' é desur mér.
An lieu k'il te seroét anemi, ton ami tu le randras.*

*Koupe le mal néffant : é guéri l'ulsére komanfant.
Poéint ne te fér de la chér k'une bête deléffe mi-manjé :
Basse le rést' aus chiens : une bét' une bête prouvoéra.*

*Lés poézons ne mani. De majl lés livres ne tién poéint.
Lés petiaus ansans rudemant de ta méin ne maniras.
Fui toute noéz' é débat kant s'ét ke la guérre tu véras.
Bién ô méchant ne feras : autant vaudroét semér an mér.*

*Fé kéke fét, ke du fét ke feras vivre puiffes travaillant.
Kar tout uméin féniant il faut k'il vive de larfn.*

*Toé de la table d'un autre ne manje le reste du bankét :
Més sanz étr' à mépris librement vi, é manje de ton bién.*

*Aur si kékun kélk'art ne savoét, k'il bêche du hoéian.
Prou de labours à la vi trouveras, si tu déignes travailler.
Si marinier i te plét naviguér, voé larje la gran mér.
Si le labour de la terre te plét, les chams kom' i sont grans !
Rièn sans péin' ox uméins : rièn d'ézé fér' i ne pourront,
Non lés mémex ureus. Le labeur augmante la vértu.*

*Lés fourmis la demeure kaché sous terre deléffans,
Vont soégneus de la vi la referrér, aleure ke les chams
Dés grans blés dépoulés anpliffet lez éres de beaux fruis.
Lors eumêmes le fés du froumant é de l'aurje datufrés,
Vont tréinant : é ki porte toujours il préffe le portant :
Kant à l'ivér de l'éte san iroent leurs vivrez amassér
Non lassés. Le petit béta, gran péine se donra.*

*Aussi l'abéle, ki péine si bién, voletante dedans l'ére,
Ou de la rauche kavé' aus trous, ou parantre l'épéffeur
Dés rauzeaus, ou du viél chén' au vantr' ou dedans leur
Rûches, de sir' ox éféins dés gaufres troués éle bâtit.*

*A mariér ne demeure, ke Toé tu ne meurez é ton nom.
Ran se ke doés à natúr' : anjandr' éinfn ke tu nákis.*

*Poéint ne produi ton épouze l'oneur honifiant de tez ansans :
Kar tél lit profané ne seroét une rasse resanblant.*

*Ta béle mère ne touche de ton père kréint le segond lit :
Faut kome mér' onorér, ki de mère la trasse tenir voés.*

Ni de ta seur tu ne doés l'inséste lit étre séduisant :

Ni tu ne doés aus lis dérobes d'un père te mêler.

Nule femêle, de-gré ne se pérd' au ventre son anfant :

Ni delivre' ne le jête la proé des chiens é milans glous.

Nûl à sâ fâam' ansêinte ne fass' outrage de ses méins.

Nul n'outraje sa fâam' an lit dezonét' an abuzant :

Nul n'outrepasse le droét de natur' an énaurme volupté.

Anportér ne te lefs' à l'amour d'ûne fame tout antiér.

Non, non Amour n'êt Dieul mès s'êt ûne péste dex esprisl

Més ni de tés béleseurs t'oubliant n'antâche le séint lit :

Éime ta fâam' é t'i tién. É k'êt se ki passe le plêzir

D'un mariaj' ou l'époux' éme son marl juskez ô dernier,

É le mari son époux' ? é ke sans debat il se feront vieus ?

Hors mariaje ke nul d'ûne fille ne forse l'oneur chiér.

Ni kék' épouze méchante ne pran, le maleur de ta méxon,

Toé Vari lét d'ûne fâam' au pris d'un faus malureus bién.

D'un bon haras le cheval pour nous monter proucha sonstous :

Bons graus beus de travał : des chiens de vitefs' é de bon nés.

Més une fâame ki soét de valeur ne kerons malavizés.

Aufsi la fâame, s'il â de l'avoér, ne refûxe le poltron.

Nausse ne fé sur naufs' : é le mal n'antasse desur mal.

Sans t'altrer kontr' eus, à teł anfans uxe de doufeur.

Kant ton fis sałira, ke ta mère korije son anfant,

Ou dès vieus de ta rass', ou dès viełars otorizés.

Sur le petit garson féminin poél kroétre ne léras :

Ni tréseras son chéf, ni l'âtiferas de liéns taurs.

La chevelûr' au mâle méfiét : aus fâames tout ét bon.

D'un beau fis, i vełant la primeur de la jeunêse choéras :

Kar beaucoup d'ûne mâle Vénus anrajat débordés.

É la pusél à sa fleur, bién klaux' an chambre tenir doés :

Juskezatant k'êlé soét marié' ne la soufre se montrér.

Aus pér' é mère toujours done soéin le bél âje dex anfans.

Seus ki kouzins te feront ran-leur toute séinte voulonté.

Soé révéran lés tanpechenus : respékte leł ansiéns

An tout oneur kome doés. É le vieł ke de l'âje tu véras

K'êt ton pér', i te faut kome ton chiér père le prižér.

Basse le du de la pans' à tousseus ki te sêrvet touléjours.

Au sêrvant done lui son tau, k'i te garde loiauté.

Poéint l'esklave ne mark', ûne tâche de honte li sêžant.

Poéint n'outraje le sér^f anvêrs son mètre l'akuçant.
 D'un sérvant ki ara bon avis pran même le konséj.
 Lés nétetés de ton âme seront la repurje de ton kors.
 SONT LÈS ansègnemans d'èkité, ke tenans d'un ureus kours,
 Achéverés bone vi, au seu^l de là viejése randus.

FIN.

ANSÈGNEMANS DE NAUMACHE
 POUR LÈS FIJES A MARIÉR.

S'ÉT BÈLE CHAUZ', é chaste de kours, é franche demeurér,
 Fijé é pufé! : é se plére toujours de dexirs tourepurjés!
 San portér saelâ dans son graus vandre le sardeau,
 San tranblér de la peur du trava^l de jexîne lamanteus.
 Més dès fâmes flouêtes avoér kome réine le haut lieu,
 L'eu^l radieus de son âme jetant desur un vivre bién nêt :
 Ou le pudik mariaje se fét : ou du kouple dex éspris
 Par toudivins diskours mile pansérs néffet pour ansans.
 Aur si du vivre komun te prenoét dexireuze voulonté,
 Moé, kome bién le sachant paravant, mon avis je te donré,
 Pour d'un keur rézolu se douteus passâje travérser.

TON MARI soet selila, ke te voudront choéxir é ba^llér
 Tés pér' é mère. S'il ét saj' é bon, le bon eur loje chés toé :
 Més si tout autr' il étoét, i te faut par forse le souffrir.

Aur saj' é bon t'échéant, obeir doés an se ki voudra.
 An diférant ne vivés. Soé-lui grasseuze toupartout :
 Més là plus k'ailleurs, ou li véras prandre kék' annui.
 Kar du mari fâché, l'amiable sâ^m' ét le rékonfort.

*Lesse-li tout le dehors : toule fêt de dehors ke menér fêt :
Soët ton soëin le ménaj' : é la gard' é le guët de la méxon.*

*Poëint n'ankéte de lui de toutant k'aus fames n'apartiént
Poëint de favoér. Més kant i vaudroët t'an fère du konsèl,
Aprouve taut sa paraul' : é répon tard antout avék lui
Konfidérant : é rien ne promé ni komande ki soët fêt
Par ton avis ou vouloér. Bone fin tél afère ne prandroët.*

*Son mari seul à la saje s'ufit : é jamés ne la véra
Autre segond, dépoujé kome s'èt k'èle nû se kouch' au lit.*

*ANDURE kand kéke fou tu aroés : s'èt forse le souffrir.
Bién k'i te fáce, souvant k'i foÿtra, faut le s'aportér.
Téx annuis kacheras dans ton keur : é ne rakontras
A touchékun se k'i fet. Ni à tés pér' é mère ne di tout.
Més toé seule, si faut, l'amonétras bién é demoién.*

*Un maut injurieux transportér peut l'om' avixé :
Més ûne douze paraule souvant l'ome fou ramenér peut
Aur s'il étoët mauvés par seus k'i frékanéte débauchés,
Alankontre de lui ne feras nule noéze, mon Anfant :
Més apropaus tu feras émouvoér la keréle parant'heus.
S'èt le chemin plus kourt é miéur pour ronpre l'amitié
Pérnifieux' : é de fère k'i soët sanplus ami dés Bons
Konfidérés. Ki feroët d'un fou son ami, le sachant tél?*

*Puis kom' à ton chérépous, é d'amour vré montre-li sanblant.
Ton mari voët, é konoéffe touklér ke tu éimes seÿ ansans
Bién é dekeur. Kar lui ne saroët tél être, ki n'éimât
Voér ton amour : ni ke tés bones meurs i ne sâche remarkér.*

*Jante pusl' antan se ki faut ke tu gardes tout ankaur :
Toé, ni riarde ne soé, ni ne soé pas chagrine partrop.
San rien fère ne soé, més aié toujours beÿogn' an méin.
Aus sérvantes ne soé rude partraup, nî bone partraup.
Kar lès mètres plüdous du domaje resoévet vouldontiers :
Dés kréintis se feront obéir d'audasse komandans.*

*L'âkoéintanse refúze dex étranjières, ke dalleurs
Au vré n'aies konu kéles font leurx evrez é leu' meurs.*

*Dan ta demeure' antrér kéke viéle méchante ne léras :
Viéles d'afeÿ d'omeÿ ont ranversé les bones méÿons.*

*É ne t'âkoste jamés d'ûne fâme indijkrét' à parlér :
Un parlér viéteus bones meurs d'une fâme koronpra.*

*Poïnt ne t'afaule de l'aur : é ta gorje ne pâre de karkans
 D'un roujejaun' iafint', é ne porte du jaspe ki ét vérd.
 S'ét de la poudre ke l'aur é ke l'arjant : Piérrez é kallous,
 Lés joeiaus présfeus, de la mér aus grêvez amassés :
 E la plupart sont pris aus bors dès fleuves, jetés-là.
 Voère le sang d'un êkâle de mér sét' êkarlate randit :
 Dont sét gloère le sant. Més toé, Béle viérje, ne fé kas
 Dés vanités dex abis. Ni dedans le miroér te regardant
 Poïnt de ta praupréte méin kurieuze ne farde ta beauté.
 É de diverse fason ton poél ne ratife rajansé :
 Ni de tez ieus ô regard afeté la popiére ne noérfi.
 Dieu kréateur à la fame n'a poïnt sét manke sa beauté :
 K'ankor i fâle par art d'alœurs leu pèrson' akoutrér.
 Més kom' à kèlk' om' akaurt t'an iras-tu, Pusèle, te montrér,
 Toé, ki de fard journél ton téint, ki se passe, repéindras ?
 Autr' ûnefoés é toutautre soudéin, é toutautr' i te véra,
 Toé ûne même, ki doés an plusieurs formes te montrér.*

FIN.

EXTRAITS

D'UN MANUSCRIT DE BAIF

CONTENANT

**PSAULTIER (vers mesurés. Les LXVIII premiers
psaumes seulement . 1567—1569)**

**SŒTIER DE DAVID KOMPOSÉ EN VÈRS MEZURÉS
FRANCOËS (achevé en 1573)**

PSAULTIER (vers rimés. Achevé en 1587)

CHANSONÊTES (livre I—III)





PSAULTIER

COMMENCÉ EN INTENTION DE SERVIR
AUX BONS CATHOLIQUES
CONTRE LES PSALMES DES HÉRÉTIQUES.

E FUT KOMANSÉ L'AN .1567. AU MOIS DE
JUILLET. ACHEVÉ EN NOVEMBRE .1569.

SÉQUE I.

Ode Dikole, de vèrs Ianbikes,
le premiér Trimètre nonkadansé.

X—U—, X—U—, X—U— : 3

le II. Dimètre nonkadansé.

X—U—, X—U—.

*L'eur suit Pom' antiér, ki ne s'ét abandoné
Os antreprizes dès méchans :
É ki ne s'arrét' ω chemin twrs dès malins,
E ki ne hante lés mokeurs :
De ki le keur ét an la loé de nōtre DIEU
Sa loé repansant nuit é jour.
Il fleurira kom' une plante verdisant
Ω bord du fuiant ruiselét :*

*Ki porte son fruit an la sêzon tous lez ans,
Sans pèdre son feilage vérd:
De sorte k'eureus an se k'il désaignera
Toujjours se véra prouspèrèr:
Non lès méchans ki passeront éparpilés,
Éinsin ke bourrièrs par le vant.
Kar lès dévoitiés antre lès bons n'wgeront
Se montrér w grand jujemant:
Ou DIEU, konôésant kél chemîn le justè suit,
Le trein du mauvés dannera.*

PSAUTIER DE DAVID.

LIVRE I.

SÉŒME I.

LÈZ KURS du *preudome*, ki ne s'èt poéint *pourmene*
Dedans le konplwt dès méchans
Ni s'èt arété dans la voé' dès forsféteurs,
Ni dès mokeurs ω bank asis
Mé dont le keur ét an la loé du bon signeur,
É nuit é jour sonj'an sa loé.
Ét doét tout einfin être k'ét un âbre verd,
Planté jognant le kours des ewos:
Ki son riant fruit an sa sêzon doét donér
Sa feulze poéint ne fletirira:
É mêmez eureus tout le bew fruit k'il fera
Eureuzemant le parfera.
Non einso pervers non non einso: més kom' ét
La bâle k'un vant poussera.
Par koé ne sourdront lès méchans ω jujemant
Ni dans l'asamblé dèz élus.
Mè Dieu konoét bién kél chemin lè-justes vont.
E dè-méchans le trein pérít.

(A la fin :)

GLOÏRE A DIEU.

SANTIER DE DAVID PROFÈTE

É ROÏ BIÉNÉMÉ DE DIEU

DIEU MËRSI

ACHEVÉ DE REVOÏR POUR LA TROIZIÈME
REVÛE TRANSKRIT JUSKES ISI, PAR
MOÏ JAN ANTOÏNE DE BAÏF DE MA PROPRE
MÉIN. KONPŴZÉ AN VËRS MEZURÉS FRANSOÏS
POUR LË-PREMISES DE TËLE NOUVEŴTÉ,
KI SOÏT AN L'ONEUR DE NÔTRE
DIEU A JAMES.

SE XXIII JOUR DE NOVAMBRE

A XI HEURES DAVANT MIDI

L'AN DE NÔTRE SIGNEUR

JÉZUKRIT, M. D. LXXIII.

τὸ θεὸν δόξα

εἰς αἰῶνας τῶν αἰῶνων

JE ME SUIS EIDÉ DË-VERSIONS EBRAÏQUES DË-
DOKTES É KATOLIKES TRADUKTEURS É DOKTEURS,
SANKTËS PAGNIN, FÉLIS PRATÉNSE, JAN KANPÉNSE,
FRANSOÏS VATABLE KI A FËT DËZ ANOTASIONS TI-
RÉES DË-KOMANTÈRES DËS ÉBRIEUS. JE PRIE LËS
SAVANS É BONS M'AVËRTIR É ME RADRËSER SI AN
KËLKE LIEU PAR MÉGARDE J'Ë FALLÏ. J'Ë BONE
ÉSPERANSE É VOULONTÉ DE L'AMANDÉR. DIEU MAN
DOËINT LA GRASSE. BONS EIDÉ-MOÏ.

PS. I.

Tout bonheur est en l'home, & qui ne se pourméne
Au complot maleureus des pervers éhontés :
Et qui point ne s'arrête en la voie, qui mène
A la perdition, les mechants indontés :
Et qui ne va se feoir au banc de gofferie :
Des Riars, débordés à toute moquerie :
Mais de qui le vouloir est en la loi divine,
Qu'il repense & repense & de jour & de nuit.
Come l'arbre il sera pres de l'onde argentine
D'un beau ruisseau planté : qui raporte son fruit,
Son fruit en sa saison : dont ne chét le fueillage :
Et tout ce qu'il produit vient avec auantage.
Les mechants efrontés ne feront pas de même :
Plus tôt seront come est la bale que le vent
Loin eparpillera. Pour ce en maleur extrême
Les mauuais deplorés ne sourdront pas dauant
Le jugement de Dieu : Ni en la compagnie
Des Justes ne viendront ceus de mauuaise vie.
Car le Seigneur tresbon dégne bien reconoître
Des Justes le chemin, le remarque & le fçait.

*Leur maniere de viure il fera bien paroître,
A qui fera le bien guerdonnant le bien fait.
Mais le train des peruers maleureus & damnable
Perira dauant Dieu come defagreable.*

Τέλος σὺν Θεῷ.

(A la fin :)

Anno Christi 1587.

Januarij vicesima.

Post multa tormina

exantlata.

Θεῷ δόξα.

CHANSONÊTES.

LIVRE II.

CHANSON I.

VIOLIN.

*Lize, ke j'eime sur tout,
Lize, mon keur : Lize, m'amour, Lize, ma foé, mon espoér,
Veu-tu rebéle toujours
Pronte chérchér tél ki te fuit, un ki te suit repoussér ?*

LIZE.

*Bew Violin, tu vω-mieus :
Digne vrémant digne tu és d'une miſeur' amitié :
Més je ne puis de mon keur
Angajé dispwzér : élas ! L'anpir' an ét a Swjin.*

VIOLIN.

*Swjin ureus s'il eimoét
L'eur ki lui viént ! il le dédeign'. ω ke je fusse Swjin ?
Lize, ki ωr me tién-pris,
E tir' aſſeurs, ingratemant n'allumeroét mon ardeur.*

LIZE.

*Rwzète hét mon ingrat :
Brûle pour toé : toé de m'éinéer : moé de l'amour de Swjin.
Einsin amour revanjeur
Vanje nω-feus, Konsole-toé : seul tu ne vis ki languis.*

VIOLIN.

*Lize, la peine d'otruï
Pocin-n'adoûsit nôtre douleur. Moieins je ne san mon annui.
J'eim' é ne cherche n'eimér :
Kar le tourmant bienke kruél un bon amour ne ron-pas.*

LIZE.

*Férme tu és é konstant :
Férm' è konstant wssi je suis kontre l'éfwort du tourmant.
Cherch' a-guérir ki voudra :
San vouloér mieus, pour mes amours j'eim' échérimalangueur.*

VIOLIN.

*Mes, si ta gran kruwté
Las! me fezoét klwre mez ieus d'un some dur, je pleindroé
Moé, de ne voér étan-mwrt
Plus ta beauté, toé de m'avoér-fét mourir an loiwté.*

LIZE.

*Beau Violin, voudroé-tu
Rwçèt' wter haur du travał k'êlé resoét de t'eimer?
Si pitoiabl' adousi
Grasse lui fés, digne seras lws de parçê douseur.*

VIOLIN.

*Si je n'atan ke par-là
Fin de mon mal, Donke jujé donkes amwrt jujé-suis :
Fwt ke je meur' éman-mieus
Étre mwrt pour Lize, k'alér vivre pour wtre bewté.*

LIZE.

*Q Violin, tu n'é-pas
Digne d'un parti si kruel : Lize te livre son keur.
Rwçète soét à Swjin :
Antrémon-nous d'un deçir eureus mutuél é konstant.*

TABLE DES CHANSONÈTES.

LIVRE I.

I-XXVI (manquent).

XXVII. *Mon keur ke d'annuis jusk'isi j'ê soufêrs.*

XXVIII. *Lêsse-moé osu, lêsse-moé osu, je n'an feré rien.*

XXIX. *Ô vizaje d'une lune rondelêt.*

XXX. *Bêze-moé ω ma chér' âme ma vi, ω reine de mon keur.*

XXXI. *Lasse-moé! ah, ke feré-je? le mw dit.*

XXXII. *Pour s'ortir de douleurs mourir je voudroé.*

XXXIII. *Ni mër émû ni t'orant.*

XXXIII. *Ou-ê-tu? Kar plus ne te voé mon espoér.*

XXXV. *Pour koé m'a-tu kite maline san foé?*

XXXVI. *Bel Amour eîé pitié de moé dezwrmés.*

XXXVII. *Las! je me pleign! las! je me deu! mès la rebèle s'an rit.*

XXXVIII. *L'un aprête la glu, ke l'wtre a l'aérew.*

XXXIX. *Il voét sa mwrt ki vou-voét.*

XXXX. *Te konoêtre m'êt si grant eur.*

XLI. *Gangnant je pér, je gangne pèrdant.*

XLII. *Vous me tués si doufemant.*

- XLIII. *Mon âme souffrira fort.*
 XLIII. *Rompre je veu la priççon.*
 XLV. *Puis ke tu as dan leç ieus.*
 XLVI. *Ô ke je puss' a mon gré.*
 XLVII. *Tous loiewis amoureux s'i fot départir.*
 XLVIII. *Lor ke tu vas a la fonténe krir de l'ew.*
 XLXIX. *La béle gloére le bél oneur.*
 L. *Doné-moé, doné-moé.*
 LI. *An chanpêtre mouton tu m'as treté, toé.*
 LII. *Ô ke je fusse le kristal.*
 LIII. *Ô Røçe reine dé-fleurs.*
 LIIII. *Libérté, libérté.*
 LV. *Done-moé kélk'afurans', ω mon amour chiér.*
 LVI. *Tu peus de moé te passér.*
 LVII. *Pleurs de meç ieus é soupirs de mon keur.*
 LVIII. *Une je sé dan se païs, béle kom'ét le bew jour.*
 LIX. *Je menoé nōtre betaļ.*
 LX. *Vién bèle, vién bèle, vién jouér ω-boés.*
 LXI. *Ah Fenouļét maleureus!*
 LXII. *Tu dōrs, kruéle. Dōr-tu?*
 LXIII. *Planton-le-mé, planton-le-mé.*
 LXIIII. *Béles, tant ke le tans avés a-pléçir.*
 LXV. *Viéne le bew Narsis ki jamés n'éma ωtre sinon soé.*
 LXVI. *Ô plublanche ke n'ét la fleur du bew lis.*
 LXVII. *Ô Mōrt atandú ω deçirable mōrt.*
 LXVIII. *Toutōtant de regars ke viéns m'elansér.*
 LXIX. *Babiļarde, ki toujours viéns.*
 LXX. *Je le konfesse, Kupidon.*

- LXXI. *Vivon ma bél' : émon-nous.*
 LXXII. *Biên fol ét ki pérd le sans.*
 LXXIII. *Ni an sela ni san sela.*
 LXXIII. *Puis k'an émant é servant.*
 LXXV. *Ω doûs é bewx ieus! ω grasieus regars!*
 LXXVI. *Aú bewx ieus alumés d'amour.*
 LXXVII. *Je chanteré la marguerit' oneur dès-fleurs.*

LIVRE II.

- I. *Liçe, ke j'eime sur tout.*
 II. *Je t'eime, jantil oêzew.*
 III. *Ω val plein de travos ke j'è lamantés.*
 III. *Ω mon dolan-keur mé fin a tê-douleurs.*
 V. *Je demanderoé voulontiers aveugl'amour ke tu á-fêt.*
 VI. *L'un è l'wtre douleur d'amour konoésant.*
 VII. *Béle, si nous i pansons.*
 VIII. *Pour voux eimér trwp je dédeigne mon keur.*
 IX. *Las, élas! ke de jours é nuis je langui.*
 X. *Ω chiére feur, tu m'á-donk.*
 XI. *Béle, ma flanm' alanvi.*
 XII. *S'ét furgrande prouess' a toé ki é-Dieu.*
 XIII. *Sa, sa, ke san klignér l'euf.*
 XIII. *Ke toup partout se dérégiant é débwardant.*
 XV. *Tant violante l'ardeur.*
 XVI. *Fille ne suis d'un aspik.*
 XVII. *Sérvin jeunom' ataint d'un violant amour.*

- XVIII. *Kruêle, sê-tu pour koê.*
- XIX. *Kant êss' Amour ke nakis?*
- XX. *Ô flî' w puselin regard.*
- XXI. *Ne me fui-pas bêla, pourtant.*
- XXII. *Tant ke j'u ta faveur tousseul.*
- XXIII. *Konparer lon peut se me sanbl' a un Dieu.*
- XXIII. *Si foê se doêt ajoutér.*
- XXV. *Arrêt' w Sitéré' : ou va-tu Vénus.*
- XXVI. *Ô mesajiers de mon keur.*
- XXVII. *Buon : buvant du bonuin.*
- XXVIII. *Ô bel Amant grasieus, si de keur tu te vantes de m'eimér.*
- XXIX. *Fws êspoér desevant, Pipeur fol êspoér.*
- XXX. *Si le someç de son miêl.*
- XXXI. *Pour se ke t'eim' é te sui, tu me hês, é me-fuis, é me veu-mal.*
- XXXII. *Vénus cherche desa dela son ansfant.*
- XXXIII. *D'eimér je languê, dont je ne vi ne meur.*
- XXXIII. *Ê lis é lét i-son-bfians.*
- XXXV. *Kant je resonje d'amour leç êfês grasieus é le plêçir.*
- XXXVI. *Voê, la pèrle de pris le bew parangon.*
- XXXVII. *Souleç déplêçant, plus ne hâte ton révéç.*
- XXXVIII. *Un jour ma bêle Franson.*
- XXXIX. *Ô keur trop oublieus, trop desevant, parjur' a ton loial!*
- XL. *Une nuit an sonje Vénus davan-moê.*
- XLI. *Fws Ansfant, si du siêl ureus tu é-nê.*
- XLII. *Jeuneç Amans riêç-an.*
- XLIII. *L'antrepriçe ke fi tro-hwt prétandoêt.*

- XLIII. *Murt, ne retarde de peur ke je meur, ω murt, ke je kiér-tant.*
- XLV. *Lé Muçez uret un jour.*
- XLVI. *Dan le fwrt buisson d'amoureuçez erreurs.*
- XLVII. *Ω la fwse k'él ut, kant je perdi mon keur.*
- XLVIII. *Jour è nuit je pwte dan-mœ.*
- XLIX. *Depuis ke m'as doné la murt.*
- L. *Ah, ke je suis ébaï ke ne suis an fonténe fondu.*
- LI. *Amour me livre konbat.*
- LII. *Pour bién sérvir amour je n'é ke langueur.*
- LIII. *Ω jenéte béle, pour koé.*
- LIIII. *Depuis set amour violant ki ét métre de mon keur.*
- LV. *Fws Amour, fws insasiable garson.*
- LVI. *Keketans vogue desur-mér.*
- LVII. *Ω ankwe kruél', ω ki te tiéns fiére, dedan le keur.*
- LVIII. *Ma réine guérroé kontr' amour.*
- LIX. *Ma néf konble d'oubli, l'ivér de gran nuit.*
- LX. *Lé-neu-seurs le kruél Amour.*
- LXI. *Voé-me ki suis Roé de la terr' Ω riche sein.*

LIVRE III.

- I. *Amour me fwse d'eimér.*
- II. *Je ne veu plus le tenir klws, ni le-téçant.*
- III. *Tous lé-lieus ke je voé me kwçet annui.*
- IIII. *Meintenant on voét é la térr' é lés sieus.*
- V. *Si pour de l'ωr amassé.*

- VI. *Si le keur amoureux tenant loiwté.*
- VII. *Ô Venus Déess', a ki tronpér é-je.*
- VIII. *Les-filles vont te chantant.*
- IX. *Kant j'étoé libr', eins k'amour l'anfant kruél.*
- X. *Las! se n'ét ke sonje le bien k'an mon âme je konsoé!*
- XI. *Si foébl' ét le flét, du kél dépendant.*
- XII. *Prés la Béle Lune lez astrez ω siél.*
- XIII. *Revesi venir du printans.*
- XIII. *Mé-pour koé (Viole) m'a-tu nâvré?*
- XV. *Ni le flouren de la røxe n'a poeint de beçoeing de s'akoûtrér.*
- XVI. *Donke vela Cupidω.*
- XVII. *Béle, mon âme tu boés, je boé wssi ton âme, si par foés.*
- XVIII. *Sous dexirs modérés onétez ardeurs.*
- XIX. *Kouronés de fleurs recherchon.*
- XX. *Konparér il ne me fwt ta briłant' euład' a mon annui.*
- XXI. *Nøtr' Amour oézeleur fin.*
- XXII. *Ô mortés, ne kréyés le Dieu Cupidon.*
- XXIII. *Einsi k'Amour deroboét un jour d'une ruche le doumiél.*
- XXIII. *Séte vié, vié n'é-pas.*
- XXV. *Un jeune garçon oézeleur.*
- XXVI. *Soét ke je voéié dex ieus kéke cwæ', ou soét ke ne voé-rién.*
- XXVII. *Si je voé de jeunes garsons.*
- XXVIII. *Einsi ke dan le jardin.*
- XXIX. *Je n'é sousti du gran Turk.*
- XXX. *Ô kroéffés eureus eułés, ke ma béle de sé-meins.*

- XXXI. *Natur' w-torews a montré.*
- XXXII. *K'esse d'étranje k'amour soét tronpeur, soét bou-tefeu, soét.*
- XXXIII. *An tout eureu-biên je diroé voulontiérs.*
- XXXIII. *Ô pansérs anemis jurés de mon bién.*
- XXXV. *Mizerable, vi maleureus : si le déstin.*
- XXXVI. *Ô m'amour, ni le vin ni l'amour ne se peut selér.*
- XXXVII. *Pès je ne treuv' é la kiér : é la guérre je fui ki me poursuit.*
- XXXVIII. *J'éime furt Violine pour ne mantir.*
- XXXIX. *Lor ke premiér de teç ieus désevens la lumière j'apèrsu.*
- XXXX. *Je me voé la tanple déjà.*
- XLI. *Las! blesé je me san. Blesé me santant.*
- XLII. *Ô dous pals, ke lon-tans.*
- XLIII. *Ô pàs trop égarés! Ô pansers prons a me tron-pér!*
- XLIII. *Si Jupiter s'aviçoét.*
- XLV. *Ki le kroéra, ke de meç ieus é de mon keur.*
- XLVI. *Tant ke le jour é-long je me plein : Si la nuit se ré-pendant.*
- XLVII. *Einsi le powre nochér voiant l'ureü-pwt.*
- XLVIII. *L'Éç' ou le mal ke santi.*
- XLIX. *Riên je ne suis, si non vous.*
- L. *Jantil Amour tu l'â-fét.*
- LI. *J'é de ki traw me douloér, é du tans é d'amour é de mon keur.*
- LII. *Vién Murt a mon sekours, vién.*
- LIII. *D'un seul trét de teç ieus, tu m'as débèlé.*
- LIII. *Las! ke feré-je powrét?*

LVII. *Si ma langue l'a dit, ke j'é liberté*

LVIII. *Fui, chase moé; défan-moé.*

LIX. *Moé ki suis tou-feu par amour tout*

LX. *Amour, débände pour moé.*

LXI. *Mizérable moé, kel' ardeur me vie
épris?*

LXII. *Kikonk l'amour noma l'amour.*

LXIII. *Je ne chante plus la chanson ke je*

LXIII. *Las! é je fuiç, é fuiant.*



DE DEUX ARBRES DIVERS

L'VN NOVS IETE A L'ENVERS ET L'AUTRE NOVS APVIE

DE LA MORT ET LA VIE

C'est à mon aduis les vers escris de la main de feu Mons^r J. A. de Baif quil a leſſes par son testament à mettre sur sa tombe.

[REDACTED]



NOTES

1. LES MIMES, p. 1.

Voici la reproduction exacte du titre de la première édition de cet ouvrage :

MIMES, ENSEI-
GNEMENS ET
PROVERBES
DE

I. ANTOINE DE BAIF

A PARIS,

*Pour Nicolas Breyer Marchant Libraire
tenant sa boutique au second pilier
de la grand' salle du Palais.*

1576.

Avec privilege.

Cette plaquette in-16, fort exactement décrite sous le n° 687 du *Catalogue* du baron James de Rothschild, renferme 42 feuillets, et non pas seulement 22, comme le dit M. Jules Le Petit; elle ne contient que le premier livre, et non les deux premiers, comme le prétend Brunet. L'édition de 1581, dont nous avons donné le titre,

Iean de Baif. — V.

p. 3, ne se compose que des deux premiers livres. C'est seulement après la mort de Balf que les quatre livres des *Mimes* ont été réunis, en 1597, dans une édition dont nous avons reproduit le titre à la page 147 de notre volume. Ce recueil, qui est un petit in-12, est divisé en deux parties. La première, qui comprend 6 feuillets préliminaires non chiffrés et 108 feuillets chiffrés, se termine par le mot *FIM*; la seconde, qui commence par le faux titre que nous avons donné p. 145, renferme 4 feuillets préliminaires et 56 feuillets chiffrés. Notre texte reproduit, pour les deux premiers livres, l'édition de 1581, pour les deux derniers celle de 1597. Les *Mimes* ont été souvent réimprimés. On en connaît trois éditions in-12, qui ont pour adresses : *Tolose, Jean Jagourt, 1608, 1612, 1619.*

Enfin, M. Becq de Fouquières s'exprime ainsi dans sa *Bibliographie des œuvres de Balf* (p. xxxvii) :

« Mercier de Saint-Léger, dans ses notes manuscrites de la *Bibliothèque française* de la Croix du Maine, signale une autre édition des *Mimes* : « M. Jamet, dit-il, a une édition rare des *Mimes*, faite à Tournon en 1619, in-32 de 327 p. Cette édition est intitulée : *Les Mimes... revus & augmentés, à Tournon, pour Guillaume Linocier*. L'épître dédicatoire de G. Linocier à Estienne Empereur, sieur de la Croix, auditeur des comptes à Grenoble, porte qu'il a ajouté à cette édition quelque pièce qui n'a encore cy-devant été vue, l'ayant recouvrée naguères après l'avoir laissé échapper, lorsque son ouvrier de Balf la lui donna pour l'imprimer, environ trente ans auparavant. » Nous nous contenterons de remarquer que les 327 pages de cette édition correspondent exactement aux 164 folios de celle de Toulouse. »

En 1880 a paru chez Léon Willem une édition en 2 vol. in-18 : *Les Mimes... réimpression complète collationnée sur les éditions originales avec préface et notes par Prosper Blanchemain*. L'impression, interrompue par la mort de l'éditeur, a été achevée par les soins de M. Becq de Fouquières, à qui l'ouvrage est dédié.

2. ...*barat*..., p. 10.

« *Barat est tromperie, fraude, principalement en marchandise... C'est un mot grandement usité es pays de Languedoc, Prouence, & adiacents.* » (NICOT.)

3. ...*sourgeon*..., p. 11.

« *Sourgeon & reiection des arbres.* » (NICOT.)

4. ...*fuçil de discorde*, p. 11.

Fuçil signifie ici pierre à fusil, amorce, brandon, comme dans ce vers de Ronsard (T. I, p. 15) :

Iniaçte Amour fuçil de toute rage.

5. ...à sa poste..., p. 12.
« Poste avec une diction possessive signifie façon, manière, volonté, guise, comme il est fait à ma poste. » (NICOT). De *postestatem*.
6. ...*fetardise*, p. 12.
Ou *fattardise*, nonchalance.
7. ...*s'auoyer*, p. 13.
S'acheminer.
8. ...*s'éfume*..., p. 16.
S'en va en fumée.
9. ...*mésoing*, p. 16.
Faute de soin.
10. ...*fortemps*..., p. 19.
Contretemps, dit avec raison M. Godefroy, qui n'en cite du reste que ce seul exemple.
11. ...à l'*aflac*, p. 20.
Cette expression n'est pas expliquée dans les lexiques, mais Sainte-Palaye donne, d'après Cotgrave, le verbe *s'afflaquir* dans le sens de devenir flasque, lâche, faible, languissant.
12. *Emant aillé*..., p. 21.
Aimant frotté d'ail.
13. ...*put*..., p. 23.
Du verbe *puir*. (Voyez RONSARD, T. II, p. 486, note 68.)
14. *Manques*..., p. 33.
Voyez RONSARD, T. II, p. 504, note 210.
15. ...*defaisonnees*, p. 33.
Cette jolte expression, qui a le mérite de rendre par un seul mot cette plainte continue que font toutes les générations successives au sujet du trouble des saisons, ne se trouve dans aucun lexique et a, suivant toute apparence, été créée par Baff.
16. ...*gast*..., p. 34.
C'est la forme simple, d'où est tiré *dégât*, qui nous est seul resté.
17. *Couchon à tout*..., p. 36.
Couchons au jeu, mettons sur table tout ce qui nous reste.

18. ...*Couteaux de tripiere* p. 36.

Couteau à deux tranchants. Proverbialement et figurément : « Homme double qui mesdit de l'un & de l'autre côté. » (Voyez COTGRAVE, et OUDIN, *Curiositez françoises*.)

19. ...*chéaux*, p. 36.

« Cheau, catulus. On ysurpe ce mot Cheaux le plus communément pour les petits d'un Loup, Renard, Loustre & Taifon, & telles bestes puantes. » (NICOT.)

20. ...*erre*, p. 37.

Erre signifie probablement ici équipage de veneurs, ce que Cotgrave et Nicot appellent « erre de chasserie ».

21. ...*peautre*, p. 38.

Gouvernail.

22. *C'est la faux qui paye les prez*, p. 39.

Ce proverbe existe sous cette forme dès le XIII^e siècle : « La faux paie les prez. » (Voyez LEROUX DE LINCY, *Le Livre des Proverbes français*, au mot *Pré*.) C'est aussi ce que donne Cotgrave. Cependant on trouve plus souvent *paist*, c'est-à-dire nourrit, épaissit, fortifie le pré. « La faux paist le pré. » (*Gérard de Nevers*, p. 112, cité par Sainte-Palaye.)

23. ...*s'écache*, p. 39.

Se froisse, se brise.

24. ...*vire*, p. 40.

Sorte de flèche.

25. *Tifre...*, p. 40.

« Tifre, faire de la toille, Texere. » (NICOT.)

26. ...*emorche*, p. 40.

Emorche, *efmorche*, *amorche*. La meilleure forme est *amorche*, qu'on trouve fréquemment dans l'ancien français, et qui fait mieux comprendre que ce mot n'est autre chose que le participe féminin du vieux verbe *amordre*.

27. ...*pelisse...*, p. 40.

Pelicer, écorcher, enlever la peau.

28. ...*muzequin...*, p. 41.

Petit museau. Plus loin (p. 44), il emploie ce mot figurément pour désigner un gentil minois :

...*s'enamourache*

De quelque muzequin friand.

29. *Le foin aux chiens...*, p. 41.

Cotgrave donne la locution proverbiale : « Tirer du foin aux chiens », pour : faire une chose déplacée, ridicule.

30. *Guerin avoit la distontade*, p. 44.

Ce passage n'est pas fort clair. Voici comme je crois qu'on peut l'expliquer. Le poète vient ici de parler des divers genres de vie que mènent les hommes. Il nous a peint Pontin passant de l'amour des courtisanes à celui de l'étude, et il ajoute : Guérin avait le choix, l'alternative entre ces manières de vivre opposées. A dire le vrai, je ne trouve nulle part *distontade* ; mais *disfointe* a, dans ce passage de Guillaume de Colfci, cité par M. Godefroy, un sens analogue à celui que je propose :

*La parteur, la disfointe
Or entendez que je vox faz
Ou vos ferez touz noz jolaz
Et noz deduis tout liement,
Ou orendroit isnelement
Faites en mer le saut au chien.*

31. ...*condemnade*, p. 44.

C'est un des jeux de cartes mentionnés par Rabelais. (Voyez mon édition, T. I, p. 80.)

32. ...*puis violent*, p. 44.

L'édition de 1581 porte à tort : *plus violent*.

33. ...*requoy*, p. 45.

Nicot, qui l'écrit *recoy*, dit : « *Semble plus raisonnable Requoy, car il vient de Requies.* »

34. *Torche, robe...*, p. 45.

Mot à mot : Frappe, dérobe ; mais ici ce n'est qu'une sorte d'exclamation comme *torche, lorgne*, qu'on trouve dans le refrain de la *Chanson sur la bataille de Marignan* (LEROUX DE LINCY, *Chants français*, T. II, p. 66) :

Donez des horions pati, patac.

.....

Chipe, chope, torche, lorgne,

et qui de là a passé dans Rabelais (T. I, p. 360, de mon édition), et dans Regnier (p. 85 et 313 de l'éd. de M. Courbet).

35. ...*éloignant la vérité*, p. 46.

Cet ancien emploi d'*éloigner* activement avec le sens de *s'éloi-*

gner de (Voyez M. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*) est assez familier à Balf (T. II, p. 92) :

*Ce Roy comme vn Paris affollé d'vne Heleine,
Du feu chaud de l'amour portant son ame pleine,
Estimoit presque moins perdre sa Royauté,
Que de sa douce amie éloigner la beauté.*

Cette expression se trouve encore chez Corneille, à qui Aimé Martin en a généreusement attribué l'invention. (Voyez mon *Lexique de Corneille*.)

36. ...*auolé*..., p. 51.

Voyez T. III, note 24.

37. *Ou du trancheboyau d'Auranches,
Ou du colinhou verdelet*, p. 52.

Nulle difficulté pour expliquer ce que c'est que le *trancheboyau*, vin qui donne des tranchées, comme le *tord-boyau* moderne, qui est un alcool additionné de substances acres; mais qu'est-ce que le *colinhou*? probablement, ainsi que la racine semble l'indiquer, un vin qui donne des coliques. Je n'ai pu découvrir à quel dialecte populaire cette expression a été empruntée.

38. ...*qu'on luy boute*

Sur la teste vn chaperon verd, p. 57.

Comme à un interdit, qui ne mérite pas d'avoir la libre disposition de ses biens. « Dans la ville de Lucques l'on portoit vn chapeau, ou bonnet orenger : Et en ceste France par la Coustume de La Val, vn bonnet verd, comme signe que celuy qui faisoit cession de biens, estoit deuenu pauvre par sa folie. » (ESTIENNE PASQUIER, *Recherches de la France*, Paris, 1643, in-fol., liv. IV, c. 10.) Les débiteurs insolubles prenaient encore le bonnet vert au XVII^e siècle pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers. Dans la fable 7 du livre XII, La Fontaine nous montre des animaux associés pour un commerce,

Prêts à porter le bonnet verd ;

et Boileau cite comme un triste expédient, dans sa première satire,

...d'un bonnet verd le salutaire affront.

39. ...*queu*, p. 63.

« *Queus, qu'aucuns escriuent aussi Cuent*, monofyl. *Par ce qu'il est fait de Cos Latin i. Est vne pierre de couleur noirestre, douce à polir & aiguïser les ferremens de taille.* » (НИКОТ.)

40. *Touts ont pillé l'or de Toulouze*, p. 63.

Q. Cépion, ayant pillé l'or renfermé dans le temple d'Apollon,

à Toulouse, périt misérablement, ainsi que tous ceux qui y avaient touché. Ce récit, qui se trouve dans Aulu-Gelle (liv. III, c. 9), a donné lieu à diverses locutions proverbiales, fort en usage au XVI^e siècle : « plus... pestilent, mortel, & pernicieux, que n'étoit iadis l'or de Tholose... à ceux qui le posséderent », a dit Rabelais (T. II, p. 326, de mon édition).

41. *Aga...*, p. 64.

« Illud... *aga* pro *regarde*, & *agardez* pro *regardez* Parisien-
sium vulgo relinquunt. » (ТѢОДОРЕ ДЪ ВЪЗЪ, *De francica
lingua recta Pronuntiatione*, 1584, p. 84.)

42. ...*loïse*..., p. 76.

Subjonctif de l'impersonnel *Loïst*, ainsi défini par Nicot :
« *Loïst*, vient de *Licet*, *Latin*, & se coniugue impersonnellement,
comme ledit *Licet Latin*, & signifie, est permis & concédé. »

43. ...*pestellent*, p. 83.

Un pilon se nommait *pestel*, *pesteau*; *pesteler* signifiait donc
piler, écraser avec un pilon, et, par suite, fouler aux pieds. (Voyez
SAINTÉ-PALAYE.)

44. ...*trochile*, p. 85.

Roitelet, selon Pline.

45. ...*mouge*..., p. 86.

Mouge, *muge* ou *mugereul*, mulet.

46. ...*hant*..., p. 86.

Commerce charnel. « Si mundi sunt pueri, maxime a mulieribus.
Sunt se nettement guardé tes vadlez, e meimement de hant de
femme? » (*Les quatre Livres des Rois*, I, XXI, 4.)

47. ...*fauls*, p. 86.

« Vous me demandez lequel est mieux dit *un fauls* ou *une faule* :
ny l'un ny l'autre ne vaut rien. Il faut dire *un faule*. On dit pour-
tant quelquefois au pluriel *des fauls*, en poésie. » (VOITURE,
lettre CXXV, à Costart.)

48. *Lon va iouer à petengorge.*

Touts touront à la queue au lou, p. 93.

Deux des jeux de Gargantua, qui se suivent dans l'énumération
de Rabelais : « A la queue au loup, A pet en gueulle. » (T. I,
p. 82.)

49. ...*enragétions*, p. 94.

Ce mot expressif, qui reparait plus loin (p. 110), et qu'on ne

trouve dans aucun lexique, mérite d'être signalé, mais n'a nul besoin d'être expliqué.

50. ...*godale*, p. 102.

Bière sans houblon, de l'anglais *good ale*, bonne bière.

51. ...*cauein*, p. 105.

Fossé, trou; c'est un mot de notre ancienne langue. (Voyez M. ГОДЕРАΟΥ.)

52. ...*debellera*, p. 109.

Vaincre. Expression purement latine, ancienne dans notre langue, car on la trouve chez Oresme.

53. ...*prouvoir*, p. 112.

Providere. Ce verbe a généralement pris la forme française et populaire *pouvoir*, tandis que le substantif *providence* est demeuré complètement latin, sauf la terminaison.

54. ...*succede*..., p. 113.

Le verbe *succéder* a perdu le sens de réussir, qui est demeuré au substantif *succès*.

55. *L'ignorant tenu pour le prime*

Braue parmi le monde vain, p. 113.

C'est-à-dire : tenu pour le premier, regardé comme supérieur, fait des bravades. *Braver*, employé ainsi absolument, se trouve encore dans Corneille.

56. ...*s'amord*..., p. 114.

Il ne nous reste de ce verbe *amordre* que le substantif *amorce*, tiré de son participe féminin, et qui, par conséquent, devrait s'écrire *amorse*. (Voyez note 26.)

57. ...*se hette*, p. 114.

Sur le changement de l'*a* en *e*, voyez DU BELLAY, T. II, p. 546, note 6.

58. ...*etelon*, p. 114.

Piège à prendre les oiseaux. (Voyez SAINTE-PALAYE, au mot *Estolon*.)

59. *Arte*..., p. 117.

Ce texte est celui des deux éditions. On serait plutôt tenté de lire *arde*, apocope pour *agarde*, ou *regarde*, comme *ardez* pour *agardez*, employé par Regnier, Corneille et Molière, et qui avait fini par devenir une sorte d'exclamation assez vague. (Voyez LITTRÉ, mon *Lexique* de Corneille, et ci-dessus la note 41.)



60. HOVPEΓAY..., p. 121.

Interjection joyeuse. (Voyez M. GODEFROY.)

61. *Le remé vieux mots en usage*, p. 122.

Prenons acte de cette déclaration, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion de vérifier l'exactitude. Balf ne faisait du reste en cela que suivre le programme de la Pléiade et les traces de Ronsard, qui disait de son côté (*Poèmes*, liv. II, *Discours contre Fortune*) :

Je fis des mots nouveaux, ie restauray les vieux.

62. ...ohi, p. 123.

Nicot explique *vne ohie* par « *Debilitatio, corporis affectio* ». Il donne en outre le verbe *ohier* et les exemples suivants : « *Vn homme ohié de son corps, ...ohié d'une jambe, ...ohié de tous ses membres.* »

63. *Jusqu'à l'autel ami faut estre*, p. 126.

Ce mot est attribué à Périclès : « *Je ne me contente point encore de la réponse que fait Pericles à vn sien amy, qui le requit de porter vn tesmoignage faulx pour luy, à laquelle faulseté il y auoit encore vn pariurement adioint. « Je suis, dit-il, amy de mes amis « iusques aux autels » : comme s'il eust voulu dire, iusques à n'offenser point les Dieux.* » (ΑΜΥΟΤ, traduction de Plutarque, *Traitté de la mauuaise honte*, f. 195 v°, éd. 1574.)

64. ...gaf..., p. 126.

Voyez la note 16.

65. ...chapeaux..., p. 127.

« *Chapeau*; vulg. pour infamie : elle a acquis vn mauuais Chapeau, i. vn mauuais renom. » (ΟΥΔΙΝ, *Curiositez françoises.*)

66. ...faineant..., p. 131.

Voyez T. II, p. 470, note 60; T. III, p. 387, note 79, et T. IV, p. 452, note 9.

67. ...s'oufre, p. 132.

Voyez RONSARD, T. I, note 96.

68. ...incomprenable..., p. 133.

On disait au XVI^e siècle *incomprenable* et *incomprehenßible*. Montaigne a employé les deux formes. Il est remarquable de voir Balf préférer la plus française, que nous avons abandonnée, à celle qui est purement latine.

69. ...seignorise, p. 133.

Faire seigneur. On disait plutôt *seignortier*, ou *seigneurier*, verbe dont Balf emploie le futur, *seignorira*, à la page suivante.

70. ...*bienfeteur*..., p. 134.

Les formes *bienfeler*, *bienfeteur*, *bienfaiteur*, fort anciennes dans notre langue, avaient été généralement abandonnées au XVI^e siècle et remplacées par *bienfeteur* ou *bienfaiseur*. Au commencement du XVII^e siècle on repoussait encore *bienfaiteur* : « *Bienfaiteur* n'est pas bon. *Bienfaiseur* ne se dit gueres; dites, s'il vous plaît : *Bienfaiseur*. » (VOITURS, lettre cxxv à Costard.)

71. ...*parfonnier*..., p. 134.

« *Parfonnier*, *Partiarus*, *Particeps*. » (NICOT.)

72. *Demande à Dieu quand le reclaims*, p. 135.

« *Reclamer est plus que clamer, c'est avec ardeur & affection appeler, comme au Pseaume, le te reclame & appelle à secours.* » (NICOT.)

73. ...*faineans*..., p. 135.

Voyez la note 66.

74. ...*precieux chapeau*, p. 138.

Bonne réputation (Voyez la note 65.)

75. ...*fn*..., p. 138.

Signe. On l'écrivait alors plus habituellement *fnq*.

76. *La servitude volontaire*, p. 139.

La première édition du livre de La Boétie est de 1576, et, ainsi que nous l'avons remarqué (voyez la note 1), ce second livre des *Mimes* n'est que de 1581; ceci a donc été bien visiblement inspiré par l'ouvrage de l'ami de Montaigne.

77. ...*decrucher*, p. 139.

Descroncher, *descrouer*, *descrucher*, *descruchier*, décrocher, faire tomber, renverser. (Voyez COTGRAVE, SAINTE-PALAYE et M. GODEFROY.)

78. ...*seignorifent*, p. 142.

Ici ce mot ne signifie pas, comme plus haut (voyez la note 69), faire seigneur, mais remplir les fonctions de seigneur, en exercer la puissance.

79. CONTINUATION DES MINES, p. 145.

Voyez la note 1.

80. ...*se feindre*, p. 157.

Hésiter, manquer de confiance.

81. *Brutueté*..., p. 158.

Ce mot n'est pas dans les lexiques, mais on y trouve *brutif*, au sens de brusque, grossier, et aussi *brutivement*.

82. ...*hargne*, p. 159.

Chagrin, mauvaise humeur.

83. ...*ie l'en dispense*, p. 168.

Cette expression est employée ici au sens positif et signifie : je te lui permets, je lui en accorde l'autorisation. Il ne s'emploie plus qu'au sens négatif et signifie : permettre de ne pas faire une chose prescrite.

84. ...*veruein*..., p. 177.

Ce filet, que Bouteiller nomme *veruin* (Voyez SAINTE-PALAYE), est celui qu'on appelle communément *verveux*.

85. *Toujours vient au ranje l'inture*, p. 178.

Ronge se disait au propre de l'action de ruminer, en parlant du cerf, et signifiait au figuré : ressouvenir, remords. Cotgrave cite cette phrase proverbiale, fort analogue à celle de Balf : « Cela luy revient toujours au ronge. *That fill doth extremly vex, or fret him; he cannot forget it.* »

86. ...*pelissent*..., p. 178.

Voyez la note 27.

87. ...*s'ouffre*, p. 179.

Voyez la note 67.

88. ...*portieres*..., p. 179.

Brebis pleines.

89. ...*bezagues*, p. 180.

Outil tranchant par les deux bouts. (V. RONSARD, T. II, note 38.)

90. ...*cofni*..., p. 180.

Cornu. On trouve *cofsiere*, pour cornière; *cofsardie*, pour cornardie, etc.

91. ...*languillanneuf*, p. 181.

La nouvelle année, le premier jour de l'an. (Voyez LEROUX DE LINCY, *Le Livre des proverbes français*, au mot *Anguillanneuf*.)

92. ...*ligneul*..., p. 181.

« Ligneul, Dont les Cordouaniers & Sautiers cousent les souliers, Filum futorium, Filum fubulare, Filum picatum. » (NICOT.)

93. *Chanure au rotoir n'est pas fusée*, p. 182.
C'est-à-dire : le chanvre qui est sur le rouet n'est pas encore sur le fuseau.
94. ...*manques*..., p. 188.
Voyez la note 14.
95. ...*rabienner*, p. 193.
Ramener au bien.
96. ...*leunira*, p. 196.
Sera en vigueur, fleurira.
97. *Taisant nulle perte on attire*, p. 197.
Ainsi, dans les deux éditions; le sens exige : *n'attire*.
98. ...*dicibles*. p. 199.
Nous disons *indicible*, mais *dicible* semble avoir été bien peu employé. C'est *disable* qu'on trouve dans les anciens textes.
99. ...*fainient*, p. 203.
Voyez la note 66.
100. ...*s'aïre*, p. 208.
« *Aïrer, par trois syllabes, Iraici.* » (NICOT.)
101. ...*ême*, p. 209.
Voyez, T. IV, note 49.
102. ...*aoufté*, p. 210.
« *On dit... au passif, voila vn fruit qui est bien Aoufté, qui probé maturuit.* » (NICOT.)
103. *D'yn visf fourgeon sans moyen*..., p. 210.
« *Le surgeon d'une fontaine, c'est la source... Il vient de Surgere.* » (NICOT.) — *Sans moyen*, sans intermédiaire, sans transition, brusquement.
104. ...*despoir*, p. 210.
Désespoir. Mot de l'ancienne langue. (Voyez le *Dictionnaire* de M. Godefroy.)
105. ...*runge*..., p. 212.
Voyez la note 85.
106. *Nous nous en dispensons*..., p. 212.
Voyez la note 83.

107. *Lafches gogues, flaques andouilles*, p. 214.

Le mot *gogues* est ici une espèce de synonyme d'*andouille*. « Gogue, est vne sorte de farce composée de diuerses bonnes herbes potageres, lard haché, œufs, fromage & especes, le tout incorporé & broyé avec le sang d'un mouton fraichement esgorgé, & mis dans la pance dudit animal, puis bouilli avec autres viandes. » (NICOT.)

108. *Cest Heros...*, p. 214.

L'aspiration de l'*h* dans ce mot, prescrite par Vaugelas, est, ainsi qu'il l'a remarqué, contraire à l'analogie de notre langue et ne s'applique pas aux mots dérivés, tels qu'*héroïne*, *héroïquement*, etc. Elle est assez récente et n'a pas été observée par les poètes de la Pléiade. (Voyez, ci-après, p. 412.)

109. *A quoy ne faut auoir égard*, p. 216.

Ainsi dans les deux éditions; il semble que si on lisait *te*, au lieu de *ne*, le sens serait meilleur.

110. ...*blairie*, p. 219.

« *Pais de blairie*, Ager cerealis. » (NICOT, au mot *Blé*.)

111. ...*gaß*..., p. 219.

Voyez la note 16.

112. APPENDICE, p. 223.

Un grand nombre de petites pièces publiées d'abord isolément par Balf, et qui paraîtraient de nature à trouver place dans notre *Appendice*, n'y figurent point, parce qu'il avait pris soin de les réunir lui-même dans ses divers recueils. Nous avons généralement indiqué la forme sous laquelle elles ont paru primitivement. Néanmoins nous avons commis, tant à cet égard que sur quelques autres points, un certain nombre d'erreurs ou d'omissions, que nous allons réparer ici.

T. I, p. 416, à la fin de la note 113, dans laquelle nous reproduisons *Six sonets d'Estienne de La Boétie*, nous avons dit à tort qu'aucun érudit ne s'en était occupé. Ils ont été publiés par Tricotel dans *L'Amateur d'autographes* (Février 1873, n° 233, 11^e année, p. 17 à 20). L'éditeur, du reste, ne signale pas le curieux rapport qui existe entre ces sonnets et ceux qu'a reproduits Montaigne.

T. II, p. 95. AV ROY. Cette pièce intéressante a été placée par M. Chevreul, sous le titre de : *Baïf au Roy Charles IX*, en tête de son édition du *Livre du Roy Charles* (Paris, Aug.

Aubry, 1859, p. xxxv), à cause de l'analogie qu'elle présente avec le sujet de cet ouvrage, où d'ailleurs elle ne figurait point. Lorsque Balf se vante d'avoir trouvé dans le nom de Charles IX celui de *chasse-mal*, il fait allusion à une anagramme qui figure dans mon édition, p. 437, T. IV.

P. 263, v. 17. Lire *festreindre*, au lieu de *festreindre*.

P. 418-421. La pièce *Au Roy. De la victoire de Moncontour sous la conduite de Monseigneur le Duc d'Anjou*, a d'abord figuré sous ce titre : *Ode au Roy, sur la victoire gagnée contre les rebelles par l'armée de Sa Majesté, sous la conduite de Monseigneur le Duc d'Anjou fils & frere du Roy*, dans le recueil intitulé *Pœnes sive hymni*, dont nous avons donné la description dans la 15^e note de notre édition des *Œuvres poétiques de Dorat* (p. 77). Les variantes sont peu nombreuses et insignifiantes.

P. 421-432. *Le Raussement d'Europe* a paru d'abord en une pièce séparée, de 8 feuillets in-8° non chiffrés, sans préliminaires ni dédicace. En voici le titre exact : *Le Raussement d'Europe, par I. Ant. de Baif. A Paris, chez la veufue Maurice de la Porte, au Cloz Bruneau a l'enfeigne saint Claude. 1552.*

P. 468, note 48. J'ai indiqué le recueil dans lequel *La Genevre* a paru pour la première fois. *Fleur d'Epine* est tirée de la même source, et, dans cette première édition, elle est adressée : *A Monsieur de Montlouet Chevalier de l'Ordre du Roy, grand maréchal des logis*, et commence par ce vers :

A Montlouet qui tes dons favorise.

T. IV, p. 256-257, se trouvent deux pièces intitulées : *A Monseigneur le Duc de Nevers*, et *Au peuple François*. Elles ont été placées d'abord en tête de : *Le Premier des météores*, puis supprimées dans l'édition suivante. En les mentionnant (T. II, p. 464, note 1), nous avons dit, par erreur, que Balf ne les avait pas imprimées dans ses recueils généraux.

P. 271. L'ÉPITAPHE DV CŒVR DV ROY HENRY a paru d'abord dans le recueil intitulé : *Epitaphium in mortem Herrici Gallorum Regis Christianissimi, eius nominis secundi, per Carolum Vtenhouium Gandauensem, & alios, duodecim linguis.* — Paris, Rob. Estienne. M. D. LX. In-4°.

C'est dans ce recueil que figure, probablement pour la première fois, la pièce de Du Bellay, commençant par

Le Roy sentant que la Mort.

Nous aurions dû le dire dans la note 142, T. II, p. 567, de notre Du Bellay.

P. 430 et 431. Les deux sonnets DE L'ENTREE DV ROY CHARLES IX et DV IOVR DE L'ENTREE ont paru d'abord dans une plaquette intitulée : *Bref & sommaire recueil de ce qui a esté fait, & de l'ordre tenuë à la ioyeuse & triumpante Entree de... Charles IX... en sa bonne ville & cité de Paris... sixiesme iour de Mars (1571)... Paris... 1572. In-4°.*

Chacune de ces pièces y est simplement intitulée *Sonnet*. Les différences de texte que présente cette première rédaction sont sans aucune importance.

T. V, p. 236, entre la pièce VI et la pièce VII de l'*Appendice*, l'ordre chronologique appelait le sonnet suivant :

SVR LES LARMES DE

R. BELLEAV.

I. A. D. B.

*Toufours iniuste Mort les meilleurs tu ravis,
Et souffres les méchans impunis fus la terre!
Trois freres en trois ans, trois foudres de la guerre,
Trois bons Princes tu mets hors du nombre des vifs!*

*Viens mieux que iamais de tous biens affouuis
Ils font monter la haut : & le tombeau n'enferme
Rien d'eux que le mortel sous l'oubli de la pierre :
Au ciel son vray fourgeon l'immortel est remis.*

*Le sort vous a tranché le flet de vos iours!
Ainsi précipitez dedans la fosse noire*

*Patrocle, Achille, Hector n'acheuerent leur cours,
Mais font recompensez d'eternelle memoire.*

*Princes, pour reparer vos ans qui furent courts,
Vostre BELLEAU vous donne vne immortelle gloire.*

Nous l'avions annoncé dans notre édition de Remy Belleau (T. I, p. 348-349, note 142), en décrivant les *Larmes sur le trespas de Monseigneur René de Lorraine...* ouvrage à la suite duquel cette pièce a paru.

P. 279. C'est avant les « VERS RECITEZ... le fixième de Feurier, 1578 », que j'aurais placé, dans l'*Appendice*, la pièce suivante, si je l'avais eue à temps :

AV ROY DE FRANCE ET DE
POLOGNE, HENRY III.

I. A. DE BAIF.

SIRE, non seulement ceux, qui vont à la guerre,
Ou trafiquent marchands, ou labourent la terre,
Ou font les arts diuers, que Pallas inuenta,
Quand le commerce humain en ses Villes planta,
Aident à la Cité, mais encores le Sage,
Qui auance, & polist le Vulgaire langage,
Honore son estat, possible bien autant
Que ceux, qui vont au loing les frontieres plantant.
DANTE, premier Tuscan (que lon peut dire Pere
Par tout où elle court de sa langue vulgaire)
Qui aimant sa Patrie, non ingrat escriuit,
Rechercha le chemin, que depuis on suiuit,
Pour venir arrester certaines regles fermes
Qui par toute l'Itale ordonnaissent les termes

*D'un beau parler commun, y trauaillant expres
 Affin qu'il fust receu de tous peuples apres :
 C'est la distincte voix, qui fait que l'homme excelle
 Dessus tous animaux : car la raison, sans elle
 Inutile dans nous, sans honneur croupiroit,
 Et sa belle clerté ne se departiroit
 En l'usage commun : mais c'est chose aueree,
 Que là, où la parole est plus elabouree,
 Les meurs sont mieux polis : & dedans la Cité
 Habite plus de grace, & de ciuilité.
 Et SIRE, c'est pourquoy vostre excellente gloire
 En honneurs les plus grans laissera la memoire
 A iamais suruiuante, aux siecles auenir,
 Pour auoir, liberal, bien sceu entretenir
 Aussi bien que ceux-là qui ont vestu les armes,
 Dessous vostre Vertu magnanimes Gendarmes,
 Ceux qui, bien escriuants, soit en metres liez,
 Soit en mots non contraints, voz faits ont publiez.
 Si la langue Françoisse est vostre paternelle,
 La Toscane, ô GRAND PRINCE, est votre maternelle.
 Les François escriuants bien vous remunererez,
 Ny les Toskans Autheurs Vous ne dedaignerez :
 Car l'une & l'autre langue à vous est familiere,
 Et d'une affection vers les deux singuliere
 Receurez ce present, ouurage qu'en exil,
 Honorant sa Patrie, fit DANTE le gentil.
 DANTE en exil le fit : & Corbinel en France,
 Sans aucun sien meffait exilé de Florence,
 Fort de vostre bonté, tesmoignant les bienfaits
 De vostre cueur Royal qui par vous luy sont faits :
 Corbinel, en exil honorant sa Patrie,
 Remet ce liure au iour, d'une seule Coppie
 Rescous du fons d'oubly : & d'exil le tirant,
 Le rappelle de ban, à voz pieds le sacrant.*

Ces vers se trouvent au 4^e feuillet préliminaire de l'ou-
 vrage intitulé : *Dantis Aligerii, præcellentiss. poetæ de vulgari
 eloquentia libri duo. Nunc primum ad vetustæ, & vnici scripti*

Codicis exemplar editi. Ex libris Corbinelli : Eiusdemque Adnotationibus illustrati. Ad Henricum, Franciæ, Poloniæque Regem Christianiss. — Parisiis, apud Io. Corbon, via Carmelitarum ex aduerso coll. Longobard. 1577. Cum priuilegio. In-16.

113. LES CENT DISTIQUES... SUR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE..., p. 225.

Ces distiques sont tirés du *Tombeau de Marguerite*, dont nous avons donné une description dans les *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, T. II, notes 175 et 176.

Ce recueil contient encore d'autres pièces de Balf :

1° La traduction d'une ode italienne de Pierre des MIREURS, qu'on trouve dans notre édition (T. II, p. 365) sous ce titre : DV LATIN DE DORAT;

2° Une épigramme grecque en l'honneur des trois sœurs Seymour, que nous jugeons inutile de reproduire;

3° L'ÉPITAPHE DE MARGVERITE DE VALOIS. Dans notre édition (T. II, p. 363) elle porte le titre : *Du Trepas de Marguerite de Valoys, Roynie de Nauarre.*

114. (A IOACHIM DV BELLAY. *Sur sa traduction du Quatriefme Liure de l'Enéide*), p. 231.

L'ouvrage d'où est tiré ce sonnet a paru en 1552. Nous en avons donné une description détaillée dans notre *Du Bellay*, T. I, note 201.

115. (A P. DE RONSARD. *Sur ses Amours*), p. 232.

En tête de l'édition originale des *Amours*, publiée en 1552. (Voyez T. I, note 6.)

116. (SUR LES AMOURS D'OLIVIER DE MAONT), p. 233.

En tête de la première édition, publiée en 1553 et décrite dans notre *Jodelle*, T. II, note 78.

117. SUR LES POESIES DE IAQ. TAHUREAU, p. 234.

Cette pièce a paru à la fin du recueil intitulé : *Odes, sonnets & autres poeſies gentiles & facetieuses de Iaques Tahureau, dediees à Monſieur le reuerendiſſime Cardinal de Guiſe, avec priuilege du Roy.* A Poitiers, par les de Marnes & Bouchets freres, 1554. — Réimprimé par Blanchemain, Genève, Gay, 1869.

118. A L'ADMIRÉE, ET A SON PORTE, p. 235.

Cette pièce se trouve dans un recueil in-8° de 1554, réimprimé en 1574, et intitulé : *I. Tahureau. Sonets, Odes & Mignardises amoureuses de l'Admirée*; f. 64. r° à la suite de : *Les Poësies de Jacques Tahureau du Mans. Mises toutes ensemble & dédiées au Reuerendissime Cardinal de Guyse*. Paris, Nic. Chesneau... 1574. In-8°.

119. EPISTRE AV ROY..., p. 236.

Cette pièce a paru isolément, en une plaquette de 7 feuillets dont voici le frontispice :

EPISTRE AV ROY,
 SOVS LE NOM DE LA
 ROYNE SA MERE:
 POVR L'INSTRVCTION
 D'VN BON ROY.
 PAR I. ANTOINE DE BAIF.
 A PARIS.
 PAR FEDERIC MOREL
 IMPRIMEVR DV ROY.
 M. D. LXXV.

C'est au verso du titre que se trouve la pièce A LA ROYNE (p. 236).

120. ...*encuseurs*..., p. 239.

Voyez T. IV, note 40.

121. SVR LE TRESPAS DV FEV ROY CHARLES NEV-
 FIEME, *Complainte*, p. 245.

Plaquette in-4° de 6 feuillets. L'intitulé que nous venons de reproduire est le titre de départ. Le frontispice est ainsi conçu :

COMPLAINTE

Sur le Trespas du feu Roy
Charles IX.

PAR

*Jan Antoine de Baif, Secretaire
de la Chambre du Roy.*

A PARIS.

De l'Imprimerie de Federic Morel
Imprimeur du Roy.

1574.

122. ...*desertons!* p. 247.
Deserter, rendre désert.

123. PREMIERE SALVTATION AV ROY..., p. 251.
Pièce in-4° de 8 feuillets, dont voici le frontispice :

PREMIERE

SALVTATION

AV ROY SVR SON AVENE-
MENT A LA COVRONNE
DE FRANCE.

PAR J. ANTOINE DE BAIF.

A PARIS.

PAR FEDERIC MOREL
IMPRIMEVR DV ROY.

M. D. LXXV.

124. ...*nuance*..., p. 253.

Voyez T. II, note 42, et ci-après, note 126.

125. SECONDE SALVTATION..., p. 260.

Pièce de 8 feuillets in-4°, portant la même adresse et la même date que la précédente.

126. ...*nuances*..., p. 263.

Voyez la note 124.

127. IN HENRICI III... REDITVM..., p. 270.

La pièce, dont le titre latin est reproduit p. 270, est de format in-4° et forme 6 feuillets non chiffrés. Le frontispice a pour adresse : « Parisiis. Ex Officina Federici Morelli Typographi Regij. M. D. LXXIIII. »

Au verso du titre est un quatrain latin signé : IO. AVRATVS.

2° feuillet : IN HENRICI III... FOELICEM REDITVM...
VERSVS.

3° euillet recto : DE REGIS HENRICI III. FOELICI AVSPICIO.

3° feuillet verso : DE S. CRVCIS FESTO BIS REGI HENRICO AVSPICATO.

4° feuillet : LA TRADVCTION DES VERS PRECEDENS...

5° feuillet : DE L'HEVREUX AVSPICE DV ROY HENRY III.

6° feuillet : DV IOVR SAINCTE CROIX...

128. AV S. A. THEVET, *Sur la Cosmographie*, p. 275.

Ces vers se trouvent en tête de : *La Cosmographie vniuerselle d'André Thevet*. Paris, Guillaume Chaudiere, à l'enseigne du Temps & de l'Homme sauuage, 1575. In-fol.

129. VERS RECITEZ... AV FESTIN DE LA VILLE DE PARIS..., p. 279.

Ces vers font partie d'un recueil de 24 pages in-4°, dont voici le titre :

Eglogue Latine & Françoisé,

AVEC AUTRES VERS,

RECITEZ DEVANT LE ROY

au festin de Messieurs de la
ville de Paris, le vi^e de
Feurier, 1578.

ENSEMBLE L'ORACLE DE PAN,

présenté au Roy, pour Estrenes.

*Jean Daurat Poëte du Roy, Cloude de Hesteau
Steur de Nuisement, & J. Ant. de Bayf,
Auteurs.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de Federic Morel Imprimeur ordinaire du
Roy, en la rue S. Iaques, à l'enfeigne de la Fontaine.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE.

130. ...A MONSIEUR DV VERDIER, p. 282.

Ces vers se trouvent à la page xi de : *La Bibliotheque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vaupriua..* A Lyon, par Barthelemy Honorat, 1585. In-folio.

131. A CLAUDE BINET, p. 283.

Ces vers se trouvent à la p. 59 de l'ouvrage de Claude Binet intitulé : *Discours de la vie de PIERRE DE RONSARD... ensemble son Tombeau...* Paris, G. Buon, 1586. In-4°.

132. DIALOGUE, p. 284.

Cette pièce est tirée des folios 8^{vo} et 9^{ro} d'un manuscrit du fonds français de la Bibliothèque nationale, qui, après avoir porté le n° 7633, 33 a, a reçu définitivement le n° 1663. Il contient, outre diverses pièces dont il va être question dans les notes suivantes :

1° Au fol. 19 verso et au fol. 92 recto, deux pièces de vers latins attribuées à Baif;

2° Aux fol. 82 recto et 91 recto, les deux pièces *Au Roi*, qui se trouvent dans notre édition : T. II, p. 95-97, et T. IV, p. 430-431;

3° Aux fol. 102 verso et 103, sept pièces sur la devise de Ville-roy, dont nous avons parlé, Tome IV, p. 458, note 63;

4° Au fol. 104 recto, un sonnet : *Épitaphe des cœurs de Messieurs de l'Aubepine père & fils* (voyez T. IV, p. 215);

5° Au fol. 104 verso, un sonnet *Du couronnement de la Roynie*. (Voyez T. IV, p. 386.)

133. (SVR LES RIMES DE MENESTRIER), p. 286.

Cette épigramme se trouve au fol. 51^{vo} du manuscrit décrit dans la note précédente. A la marge, on lit le nom de Baif. A la suite de cette pièce se trouve la suivante, qui n'est accompagnée d'aucun nom d'auteur :

*Si tu ne sçais mieux, comm' il fault
Emboucher flustes bas & hault,
Que sçais des Muses le mestier,
Tu es tres-mauvais menestrier.*

134. (SVR VN DEPART), p. 286.

Cette pièce se trouve au fol. 91 du manuscrit décrit dans la note 132.

135. POUR IAN DE BAIF DOCTE CONTRE FORTIA..., p. 287.

Cette pièce et la suivante sont tirées du fol. 6 verso d'un manuscrit in-folio du fonds français de la Bibliothèque nationale, qui, coté autrefois 7652, 33 a, porte actuellement le n° 1662, et a pour titre au catalogue : *Recueil de poëstes satiriques sur Henri III & son époque*.

Le quatrain de *Baif à Fortia* fait partie d'une série de pièces dirigées contre le même personnage. On trouve d'abord, au recto du troisième feuillet du manuscrit, une *Satire contre Fortia, Tre-*

forier des parties casuelles, 1568, signée Desportes; ensuite vient au verso du sixième feuillet la pièce suivante :

POUR IAN DE BAIF DOCTE CONTRE LE DIT TRESORIER.

*On accuse sans verité
Ian Baif d'incroyté,
Veu qu'à croire il est si facile.
Il a creu yn qui seulement
Croid yn peu du vieil Testament
Et ne croid rien de l'Euanglle.*

Immédiatement après vient le quatrain attribué à Baif.

136. BAIF, DESPITÉ..., p. 288.

Cette pièce se trouve au verso du 26^e feuillet du manuscrit décrit dans la note précédente. Blanchemain, dans son Ronsard (T. VIII, p. 131), attribue à Du Perron l'épigramme donnée ici à Baif, et cite la suivante comme étant de notre poète :

*Tu as, Bartas, de beaux traits & hardis;
Mais tu en fais en despit de la Muse.
Certainement t'admire tes beaux diés;
Mais pour cela tes fautes ie n'excuse.*

137. CHANSON, *faicte par Lancelot Carles*..., p. 289.

Cette pièce se trouve au verso du 27^e feuillet du manuscrit décrit dans la note 135. Blanchemain l'a recueillie dans son Ronsard (Tome VIII, p. 133); mais il a remplacé dans le titre, sans qu'on puisse deviner pourquoi : *Ronsard & Baif y ont aussy besogné*, par : *à laquelle Ronsard & Baif ont aussy trauaillé*.

138. *Et puis Caluin dit, concluant l'affaire*, p. 290.

Ici nous avons adopté une correction de Blanchemain. Le manuscrit porte :

Et puis Caluin conclud affaire...

139. CHANT D'ALAIGRESSE, *pris des vers latins de M. du Chesne*..., p. 291.

Cette pièce et la suivante ont été publiées dans les préliminaires d'un ouvrage intitulé :

L'HISTOIRE DE
LA DECADENCE

DE L'EMPIRE GREC, ET

ESTABLISSEMENT DE CELVY

des Turcs; Comprise en dix liures, par Nicolas
 Chalcondyle Athenien.

De la traduction de Blaise de Vigenere.

A PARIS,

Chez Nicolas Chefneau, rue saint Iacques,
 au Chefne verd.

M. D. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4° de 34 fts, 734 p. et 20 fts. Le premier des feuillets de la fin porte :

Acheué d'imprimer pour la premiere edition, le vingt deuxieme d'Auril 1577. par moy Claude Brunenal M. Imprimeur à Paris.

Les vers latins de Du Chesne (*Quercetanus*) sont suivis d'une pièce qui porte le titre *Chant d'alaignesse*, que nous avons donné à celle de Balf. Cette pièce est signée R. B. (Voyez notre édition de Remy Belleau, T. I, p. 161.) Ensuite vient la pièce de Balf, signée I. A. D. B., portant simplement pour titre : *Autre traduction des vers dudit du Chefne*. La seconde pièce (p. 293) porte bien le titre *sur la naissance*... que nous lui avons conservé.

140. ÉTRÉNES DE POÉZIE FRANÇOÏZE, p. 297.

Cette page est le fac-similé réduit du titre de l'ouvrage, qui est de format in-4°. Au verso se trouve le privilège, et à la page 303, dont nous donnons également le fac-similé, L'ABC DU LANGAGE FRANÇOÏS, dans lequel l'auteur expose son système orthographique. On y remarque:

- 1° Un emploi nouveau des lettres en usage;
- 2° L'addition à certaines lettres de signes particuliers qui en modifient la valeur;
- 3° La création de caractères entièrement nouveaux pour désigner les diphtongues.

Du reste, certaines de ces innovations, loin de troubler le lecteur, ne seront remarquées par lui que grâce à un effort d'attention. Tel est, par exemple, l'emploi du *j* et du *y* comme consonnes, que Corneille, en 1663, proposait encore comme une nouveauté, et qu'il eut beaucoup de mal à faire adopter définitivement. (Voyez T. I, p. 6, de mon édition.) Telle est encore cette distinction des trois sortes d'*e*, qu'on trouve aujourd'hui dès les premières pages de nos grammaires élémentaires. Balf surmonte l'*é* fermé d'une sorte d'apostrophe à laquelle nous avons substitué l'accent aigu et place sous l'*e* ouvert une cédille que nous avons remplacée par un accent circonflexe.

Nous n'avons trouvé utile de conserver qu'une seule des lettres modifiées par des signes. C'est *ʃ* tenant lieu de l'*l* mouillée. Nous avons remplacé le *g* cédillé par *gw* au commencement ou au milieu des mots et par *sg* à la fin, comme dans *soing*. Le *g* doux étant exprimé par un *j*, le *g* dur n'avait guère besoin du signe que Balf y a joint; nous ne l'avons pas adopté, mais quelquefois, surtout devant l'*e*, nous avons ajouté un *w* au *g* pour rendre la lecture plus facile.

Nous avons rétabli les diphtongues *eu*, *ou*, que Balf figure à l'aide de la première voyelle, suivie d'un crochet montant remplaçant l'*u*; quant à l'*o* long, nous l'avons, comme Balf, représenté, tantôt par *aw*, tantôt par *o*. Il sera toujours facile, à l'aide du fac-similé et de cette courte explication, de rétablir rigoureusement la bizarre orthographe de Balf, si l'on en a la fantaisie.

Nous avons cherché à réunir les renseignements principaux que l'orthographe phonétique de Balf peut fournir sur la prononciation du XVI^e siècle. Nous les donnons ici, en faisant remarquer d'ailleurs que, soit à cause de la variété même de la prononciation, soit par suite de la négligence de Balf ou de son imprimeur, les règles qu'on serait tenté d'établir d'après les tableaux suivants sont fort loin d'être régulièrement observées.

Les voyelles ou les diphtongues se substituent souvent les unes aux autres. Ainsi, l'on trouve :

- A pour e : *annemis*, 324.
- A — au : *saròès*, 298; *sara*, 327.
- A — oi : *váze*, 314, 343.
- E — a : *chekun*, 359, 363.
- É — a : *érigné*, 341, 358.
- E — oi : *étélé*, 343.
- Ier — er : *Étrangier*, 336; *dangier*, 337; *legière*, 345, 386; *mesajiers*, 386.
- O — oi : *foguer*, *fognant*, 339, 340; *fogneus*, 344; *fantémognaje*, 356.
- Oè — oi : *droét*, 298; *pour koè*, 382; *Roè*, 301.
- Ou — au : *fontel*, 338, 341.
- Ou — eu : *nonpoureux*, 322; *plouvera*, 343.
- U — eu : *Ureus*, 305, 331; *ureuze*, 313; *malureus*, 328, 336; *malurté*, 329, 337. Dans le vers suivant les deux formes se trouvent réunies :

Dedans les îles Ureuzes, eureus.

- U — ui : *outrekudanse*, 337.

Beaucoup de consonnes finales sont supprimées :

- C *Grés*, 300; *Kadus*, 351.
- F *Beus*, 329; *Neus*, 300; *Méchés*, 310; *Bontis*, 337; *Invantis*, 330; *Kreintis*, 363; *Nais*, 399.
- L *Mortés*, 384; *fi peu k'i voudra*, 319.
- R Dans *leur*, suivi de l'adjectif auquel il se rapporte : *Leu' droés*, 353; *Leu' gré*, 354; *Leu' front*, 359; *Leu' meurs*, 363; *Leu' perfon'*, 363; *Leu' Roè*, 314.

Quelques consonnes sont aussi supprimées dans l'intérieur des mots :

- B *Sastenir*, 331; *ofkur*, *ofkure*, *ofkurfit*, 328, 332; *austinant*, 298; *austiné*, 327; *futil*, 321.
- L *Kék'oneur*, 301; *kekun*, 335, 336; *kékonk*, 346; *ke-*

kefoés, 337. Dans le vers suivant, les deux formes se trouvent réunies :

Si kekun kel'art ne favoét, 360.

R *Abre*, 371; *Mábret*, 321; *ofoudui*, 322.

S *Amonétrás*, 363; *Laurki*, 313; *Replandeur*, 306.

Dans l'intérieur des mots, le *b* est quelquefois remplacé par un *p* : *opfervant*, 350; le *c*, par un *g* : *segond*, 310; *segreterre*, 297.

L'*k* est muette dans certains mots où nous l'aspérons : *deç Eras*, 317.

L'*m* prend le son de l'*n* : *inne*, 305, 328; *immortels*, 336.

L'*x* est traduit par les lettres *sq* : *efkis*, 321, 358.

Des contractions assez fortes se remarquent dans certains mots et dans les futurs des verbes : *afleure*, 332; *kriç*, 380; *netiant*, 299; *Anjandrás*, 351; *Aportront*, 351; *demourra*, 357; *Kour-roés*, 358.

Quoique l'ensemble des exemples que nous venons de recueillir indique une prononciation adoucie, les liaisons sont indiquées avec un soin qui prouve qu'on se piquait parfois de les faire sentir :

Vérç éi, 335; *fé-ç-einfin*, 338; *je ne pourroè-ç an dire bien*, 347; *n'iva-ç à l'ébat*, 349; *Te té-ç-: é te jauve de mantir*, 356.

Notre, employé adjectivement, avait la première syllabe longue; aussi Balf l'écrivit-il par *au* : *nautre Prinse*, 310; *nautre betal*, 380; *naut' amour*, 384.

L'*r* est quelquefois doublé pour mieux marquer la force de la prononciation : *farrouche*, 359.

Les accents présentent aussi certaines particularités assez remarquables. Presque toujours l'*é* du mot *père* est fermé, tandis que celui du mot *mère* est ouvert : *père é mère*, 353, 356.

141. AU ROË DE POULOGNE, p. 313.

Cette pièce avait paru isolément la même année en une plaquette in-4° de 4 feuillets, portant le titre suivant :

DE PROFECTIONE
ET ADVENTV HENRICI

REGIS POLONORVM AV-
gusti in Regnum suum

ODE,

IOANNIS AVRATI POETÆ

Regii, ex Gallico Ioannis Antonij Baiffi.

SVR LE VOE'AJE & L'ARIVÉE

DV ROË DE POVLOGNE

An fon Roëiame,

ODE DE IAN ANTOËNE

de Baif Sekretere de la Çambre du Roy

PARISIIS

Apud Dionytium Vallenfem, sub Pegafo
in nico Bellouaco

M. D. LXXIIII.

Le titre de départ est ainsi conçu :

A TRES EUREUS PRINSE HANRI

de Franfe Roë de Poulogne

SVR SON VOEIAJE é SON

entree an fon Roëiaume

Ode de Jan Antoéne de Baif.

142. EXTRAITS D'UN MANUSCRIT DE BAIFF, p. 365.

Ce manuscrit autographe, de format in-fol., appartient à la Bibliothèque nationale, où il porte le n° 19,140. La mention suivante, fournie par une bande imprimée collée au bas du premier feuillet, nous en indique la provenance :

Ex Bibliotheca MSS. COISLINIANA, olim SEGUERIANA, quam Illust. HENRICUS DU CAMBOUT, Dux DE COISLIN, Par Franciæ, Episcopus Metensis, &c. Monasterio S. Germani à Pratis legavit. An. M. DCC. XXXII.

Dans le fonds St Germain ce volume était coté 1247. Il est composé, comme nous l'indiquons, de quatre parties bien distinctes : trois traductions des *Psaumes*, et un recueil de *Chansonnettes*. Nous avons interverti l'ordre des deux premiers psautiers afin de les disposer chronologiquement.

Dans le manuscrit, le *Psautilier de David*, achevé en 1573 et dont nous avons transcrit la fin (p. 370), occupe le premier rang. Il renferme 62 psaumes et forme 120 feuillets.

Un autre *Psautilier*, terminé en 1569 et dont nous donnons le titre complet p. 367, ne renferme que LXVIII psaumes et ne forme que 62 feuillets.

Enfin les psaumes en vers rimés, écrits en orthographe ordinaire et achevés en 1587, forment 125 feuillets.

Nous avons publié le premier psaume de chacune de ces traductions.

Le *Psautilier* terminé en 1569 a été publié sous le n° 9 dans le recueil intitulé : *Sammlung französischer neu drucke herausgegeben von Karl Vollmöller*. Il a pour titre : *Jean Antoine de Baißs Psautier metrische bearbeitung der psalmen mit einleitung, anmerkungen und einem wörterverzeichnis. Zum ersten mal herausgegeben von Dr Ernst Joh. Groth.*—Heilbronn, verlag von Gebr. Henninger, 1888. In-16. On trouve aux pages 100-101 le psaume xxxiii des manuscrits de 1573 et de 1587. Le lexique qui accompagne cette publication est très fautif. Un petit errata collé au dernier moment sur la couverture nous prévient, il est vrai, que l'auteur a confondu *asteure* et *austère*; *détraquer* et *détracter*; *cauteleux* et *couteslier*, etc. Mais cet errata aurait pu être fort augmenté; ainsi *charlit* (chalit) est traduit par *char de lit*, et *flouet*, dans ce passage (v. 288) : *l'ome flouet*, est expliqué comme un temps du verbe *flouer*.

Les pages 324-362 de l'édition de Becq de Fouquières contiennent un choix des psaumes de Baiff.

Les *Chansonnettes* qui terminent le volume sont écrites sur du

papier de plus petit format que les trois manuscrits précédents ; elles se composaient de 72 feuillets dont actuellement les 8 premiers manquent. Pour donner un spécimen de ce recueil, nous avons choisi la première chanson du livre II, parce que c'est la rédaction en vers mesurés d'un agréable *dialogue* que nous avons déjà trouvé sous une autre forme dans les poésies rimées de notre poète (voyez p. 284). Nous avons ensuite donné la table de toutes les chansonnettes en indiquant le 1^{er} vers. M. Becq de Fouquières a donné un choix des chansonnettes aux pages 363-372 de son édition. On trouve ensuite, à la page 373, une *Ode rithmée à la française*, qu'il a tirée du manuscrit 1718 de la Bibliothèque nationale, où elle porte le nom de Baif; mais cette attribution est fautive, car la pièce figure imprimée à la page 89 des *Œuvres poétiques de Jan Passerat*... Paris, 1606, ainsi que nous l'a fort à propos indiqué M. Royer. C'est tout simplement sans doute parce qu'elle était en vers mesurés qu'on l'aura donnée à Baif.

Après le *Psautier de David* achevé en 1573 figure la croix que nous reproduisons p. 383.

« Ce manuscrit, dit M. Becq de Fouquières, est terminé par un projet de privilège chargé de ratures. » Cela n'est pas tout à fait exact. La pièce en question, assez informe, est un brouillon de placet commençant ainsi : « Plaise au Roy accorder à Baif le droyt qu'a sa Maieité en 32 maisons du pont St Michel à Paris & le subroger en iceluy pour en iouir durant le tems de quinze ans entiers à la charge de rembourfer les particuliers des six mille quatre cenz efcuz pour laquelle somme elles leur auroyent esté vendues à condition de rachapt perpetuel... »



[REDACTED]



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LES MIMES

ENSEIGNEMENS ET PROVERBES.

	Pages
A Monseigneur de Ioyeuse.	5

PREMIER LIVRE

<i>Vraye foy de terre est banie.</i>	9
<i>La Lyre à l'Asne, au Porc la Harpe.</i>	14
<i>Changeons propos puis que tout change.</i>	20
<i>Le Porc enseignera Minerue.</i>	25
<i>O Deesse de grand'puissance</i>	30
<i>Garre l'eau. Dieu quelle ciuette!</i>	36
A Monsieur de Villeroy, Secrétaire d'Etat. . .	41
<i>Long temps ha que suis aux écoutes.</i>	43

SECOND LIVRE

<i>Ioieuse, cependant que i'vse.</i>	61
<i>La Vallete, nous voyons naistre</i>	67
<i>Desportes, avec la prudence.</i>	73
<i>Villequier, d'vne ame tresbonne</i>	78
<i>lean de Baif. — V.</i>	27

<i>Do, posseder dequoy bien faire.</i>	83
<i>Je suis malheureux Secretaire.</i>	89
<i>Graces à mon Roy debonnaire</i>	94
<i>Brulard, sous ton visage austere.</i>	100
<i>Le sage doit sage paroistre.</i>	105
<i>En bon gueret bonne semence.</i>	111
<i>Le Roy, il est Roy qui est sage.</i>	116
<i>Houpegay Houp : l'an recommance</i>	121
<i>Pinard, les escrits ordinaires.</i>	127
<i>Ieune Lansac, dés ton enfance.</i>	132
<i>Lansac, prosperer & bien viure.</i>	138

CONTINIVATION DES MIMES,

ENSEIGNEMENS ET PROVERBES.

TROISIÈME LIVRE.

<i>C'est belle chose que la ioye</i>	149
<i>Cheuerny, qui pour chacun veilles.</i>	154
<i>Rien ne fait tant l'homme semblable</i>	160
<i>Sceuale, si nous viuions Princes</i>	164
<i>Renaut, ta parole non vaine.</i>	169
<i>A bord à bord, à nage à nage</i>	175
<i>Au feu au feu, nostre puy brûle.</i>	180

QUATRIÈME LIVRE.

<i>Rien meilleur, SIRE, ne peut estre</i>	187
<i>Droite Raifon tu es perdue.</i>	192
<i>Vn Soleil qui des cieux rayonne.</i>	194
<i>O qu'estre bien ouy ie peusse!</i>	200
<i>O Dieu, que nostre vie est bréue!.</i>	205

<i>Depuis qu'en toute vilenie.</i>	210
<i>Je n'entan point la Ligue sainte</i>	215
<i>Nicolas, qui par long vsage.</i>	220

APPENDICE.

I. LES CENT DISTIQUES des trois seurs Anne, Marguerite, Iane..., sur le trespas de l'incomparable Marguerite Royné de Nauarre.	225
II. I. AN. DE BAIF (A Ioachim Du Bellay. Sur sa traduction du Quatriesme Liure de l' <i>Eneide</i>).	231
III. I. AN. DE BAIF (A P. de Ronfard. Sur ses Amours).	232
IV. IAN ANTOINE DE BAIF. (Sur les Amours d'Oliuier de Magny).	233
V. IAN ANTOINE DE BAIF. Sus les poësies de Iaq. Tahureau.	234
VI. A l'Admiree, & à son Poëte.	235
VII. Epistre au Roy, sous le nom de la Royné sa Mere : pour l'instruction d'un Bon Roy. — A la Royné.	236
VIII. Sur le trespas du feu Roy Charles neuvieme, complainte.	245
IX. PREMIERE SALVTATION AV ROY sur son auenement à la couronne de France.	251
X. SECONDE SALVTATION AV ROY entrant en son Royaume.	260
XI. In Henrici III. Regis Gallie, & Polonie, fœlicem reditum, Verfus (Io. Aurato auctore), in fronte Domus publicæ Lutetiæ vrbis ascripti... Traduction... par Ian Antoine de Balf	270

XII. De l'heureux auspice du Roy Henry III. .	272
XIII. Du iour Sainte Croix, deux fois bonen- contreux Pour le Roy Henry III.	274
XIIII. Au S. A. Theuet, Sur sa Cosmographie. Ode.	275
XV. Vers recitez, en musique, au festin de la ville de Paris, le sixième de Feurier, 1578. .	279
XVI. JEAN ANTOINE DE BAIF... A Monsieur du Verdier, Auteur de la Bibliotheque Fran- çoise.	282
XVII. A Claude Binet	283
XVIII. Dialogue	284
XIX. (Sur les rimes de Menestrier).	286
XX. (Sur vn depart).	286
XXI. Pour Ian de Baif docte contre Fortia Tre- forier des parties casuelles	287
XXII. Baif à Fortia	288
XXIII. Baif, despité de ce que du Bartas n'auoit voulu suiure en son liure ses corrections & s'en estoit moqué.	288
XXIV. Chanfon, faicte par Lancelot Carles Euef- que de Gier contre les docteurs & ministres assemblez à Poissy, 1561. Ronfard & Baif y ont aussy befogné	289
XXV. Chant d'alaignesse, pris des vers latins de M. du Chefne, lecteur du Roy. Sur la naissance de François de Gonzague, fils de Monseigneur le Duc de Neuers	291
XXVI. Sur la naissance du Fils de Monseigneur le duc de Nyvernois : Des vers Latins de Ca- mille Falconnet, Aveugle Siannois.	293

VERS MEZURÉS.

ÉTRÉNES DE POÉZIE FRANÇOÏZE

AN VÈRS MEZURÉS.

Au Mokeur	298
Extrait du privil(ège)	298
Au Roé	299
Aus Segretères d'État	301
L'A B Ç, du langage Franfoés	303
Briève rézon dès mètres de se livre	303
An l'oneur de très auguste é très vèrtueuze Prin- fèffe Katerine dès Médichis Réine Mère du Roé.	305
Au Roé de Poulogne.	313
A Monfigneur de Nevèrs.	316
Aux Ségneurs du Gat é Dépotes.	317
A la Vèrtu	319
Au Peuple Franfoés	320
A Monfigneur Duk d'Alanfon	321
Aus Poètes Franfoés.	323
A Monfigneur le Grand Prieur.	324
A Messieurs de Fites é Garraut Trezorièrs de l'Épargne.	326
Aus Lizeurs. <i>Ianbikes Trimètres.</i>	327
LÈS BEZOGNES é JOURS d'Éziode d'Askre par Jan Antoène de Baif.	328
LÈS BEZOGNES d'Éziode.	339
LÈS JOURS.	350
Avis de Lin.	352

Lés vèrs dorés de Pitagoras	353
Poème d'Anfégnemans de Faulkilés.	356
Anfégnemans de Naumache pour les fiés à ma- riér	362

EXTRAITS

D'UN MANUSCRIT DE BAIF.

Pfautier commencé en intention de fervir aux bons catholiques contre les Pfalmes des hære- tiques. E fut komanfé l'an. 1547. au mois de juillet. achevé en novembre. 1569.— Séome 1.	367
Pfautier de David. — Livre I. Séome 1.	369
Pfautier. Ps. 1.	371
Chanfonètes. — Livre II. Chanfon 1.	373
Table des chanfonètes.	375
Vers de Baif à mettre fur sa tumbé.	383
NOTES	385



Achevé d'imprimer

LE VINGT JUILLET MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX

PAR D. JOAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

Pfautier co
bons cath
tiques. E :
juillet. ac:
Pfautier de l'
Pfautier. Ps.
Chanfonêtes.
Table des ch.
Vers de Baif à
NOTES







111

1



[The main body of the page contains extremely faint and illegible text, likely due to low contrast or heavy redaction. Only a few scattered dark specks are visible.]

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JEAN-ANTOINE DE BAIF

Il nous paraît superflu de nous livrer ici à l'examen de la généalogie de Baif. Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de nous le reprocher pourront recourir aux recherches de plusieurs habiles historiens de l'Anjou, qui, malgré les apparentes facilités que leur offraient la tradition et les documents locaux, ont été forcés de laisser subsister dans leurs consciencieux travaux beaucoup de lacunes et d'incertitudes.

Dans cette notice, qui repose principalement sur les documents que nous a fournis l'étude attentive des œuvres de notre auteur, nous ne nous occuperons que de son père et de lui.

Dès les premières pages de son livre, Baif dans son épître *Au Roy*¹ nous donne des renseignements fort précis et assez étendus.

Il nous apprend que son père,

...Angevin, gentilhomme de race,

1. T. I, p. iij. C'est à cette épître qu'appartiennent tous les vers sans indication de source contenus dans notre notice.

partit pour Rome, afin de se perfectionner dans l'étude de l'antiquité, et devint le disciple de

*Mufure, Candiot : qu'il ouït pour apprendre
Le Grec des vieux auteurs, & pour docte s'y rendre.*

Après quelques années d'études assidues et fructueuses, Lazare de Balf

*en Anjou se retire
Dans sa maison des Pins, non guère loin du Loir,
A qui Ronfard devoit fi grand nom faire avoir.*

Cette habitation, qui subsiste encore en partie, a été décrite par un érudit angevin, M. Belleuvre, à qui nous empruntons les détails qui suivent : « En quittant les rives du Loir... et en se rapprochant des collines qui bordent de l'autre côté la route de Bazouges à La Flèche, on trouve, au fond des terres et à deux kilomètres avant d'arriver à cette ville, divers corps de bâtiments disséminés, dont la réunion formait autrefois un ensemble régulier, connu généralement encore aujourd'hui sous le nom de la *Cour des Pins*.

« Sur le palier du perron de la cour s'élève, au moyen d'un cintre en charpente, un auvent..., qui se dresse au-dessus de l'entrée principale... L'architecte... l'a couronné d'un petit fronton grec...

« Au-dessus de ce fronton repose l'imposte proprement dit, composé d'un seul rectangle, sur lequel on lit cette inscription : ΣΠΕΥΔΕ ΒΡΑΔΕΩΣ, *Hâte-toi lentement* ¹. »

Conformément à cette maxime, Lazare de Balf s'occupait à loisir, dans sa retraite, de belles-lettres et d'érudition, lorsqu'il reçut un « courrier exprès » de François I^{er}, qui bientôt

L'emploie ambassadeur aux Seigneurs de Venise.

1. *Lazare et Antoine de Bayf*. Extrait de la *Revue de l'Anjou*, année 1853. In-8° de 44 p.



Sa nomination eut lieu, ainsi que l'établit Jal, le 5 juin 1529. Lazare de Baif ne partit pas immédiatement. D'après M. Hauréau, il ne se rendit à son poste qu'en décembre 1531; mais un recueil¹ de ses lettres, écrites de Venise, dont la première est du 25 janvier 1531, prouve qu'il était établi dans cette ville plus d'une année auparavant.

Ce fut en février 1532 que naquit notre poète. Cette date, longtemps-incertaine, a été fixée par M. Becq de Fouquières, à l'aide du témoignage du poète. Il a dit (T. II, p. 460) :

*Ouft dans Paris vit le carnage,
Le Feurier dauant de mon âge
L'an quarentième acomplissoit.*

Le carnage d'août est celui de la Saint-Barthélemy, qui eut lieu en 1572. Baif avait eu quarante ans au mois de février précédent; il est donc de février 1532.

Dans les vers que, suivant la coutume du temps, et à l'imitation d'Horace, il adresse à son livre, il s'exprime ainsi (T. II, p. 459) :

*Dy que je suis du bon Lazare
Fils naturel...*

affichant une situation que, de nos jours, on chercherait à dissimuler. De sa mère, du reste, pas un mot, ni dans ses œuvres, ni dans aucun ouvrage contemporain. Goujet en fait une demoiselle de condition; M. Belleuvre (p. 14), une « jeune patricienne »; et M. Fremy (*L'Académie des derniers Valois*, p. 7), une « Vénitienne de grande race », mais sans en donner aucune preuve.

Pendant quelque temps nous n'aurons presque qu'à mettre en prose les détails que Baif nous donne sur lui-même, dans l'épître *Au Roy* que nous avons déjà citée. Baptisé à San Mosé, qu'il nomme Saint-Moise, il

1. Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 265.

eut deux parrains : « Justinian et Rancon. » M. Fremy a fort bien établi que ce Justinian, dont Balf, suivant sa coutume, francise le nom, est Jean Gustiani, appartenant à une illustre maison grecque, dont l'une des branches s'était fixée à Gênes et l'autre à Venise; mais c'est fort gratuitement qu'il hasarde « que la mère de l'enfant appartenait à cette famille ».

Quant à Antonio de Rincon, c'est un réfugié espagnol, qui, chargé par François I^{er} d'une importante mission diplomatique, passait alors à Venise, pour se rendre à Constantinople.

Balf reçut d'eux les noms de Jean-Antoine, puis presque aussitôt il vint à Paris, dès sa « flouete enfance », et, comme il nous le dit ailleurs d'une façon encore plus précise (T. II, p. 203) :

*Moy chetif enfantelet tendre,
Ce croy-ie, encore emmailloté,
En des paniers ie fus osté,
Pour dur à tout ennuy me rendre
Hors la maternelle Cité.*

Cependant il ne songea jamais sans orgueil à cette ville natale trop tôt quittée, et fit le voyage d'Italie exprès pour la revoir. (T. II, p. 454.)

Dès qu'il sait parler, son père s'occupe de lui faire enseigner le grec et le latin. Il nous nomme ses professeurs : Charles Estienne, médecin, qui avait été lui-même disciple de Lazare Balf; « le docte Bonamy », qui s'appliquait tout particulièrement à lui faire bien prononcer le latin; enfin le célèbre Vergèce, calligraphe ordinaire de François I^{er}, d'Henri II et de Charles IX, qui lui enseignait à lire et à prononcer le grec.

Cette éducation si bien commencée dura peu :

*En l'an que l'Empereur CHARLE fit son entree
Receu dedans Paris : L'annee defaïttee
Que Budé trepassa :*

c'est-à-dire en 1540, au moment où Antoine entrait dans sa huitième année et venait, comme il nous le dit, « de muer les dents » (T. II, p. 202), Lazare de Baif, envoyé comme ambassadeur de France en Allemagne, partit pour la diète de Spire avec Charles Estienne et Ronsard qui, à peine âgé de seize ans et mis hors de page par le duc d'Orléans, avait été autorisé à entreprendre ce voyage. Lazare ne pouvait songer à emmener son fils : il le confia donc à Jacques Toussain (*Tusanus*), savant des plus savants, mais dont la bonté l'emportait tellement sur la science, et avait laissé à Baif un si reconnaissant souvenir, que lorsqu'il en parle il ne l'appelle jamais que « le bon Tufan ». Là se trouvait un grand nombre de jeunes gens bien nés, gais, aimables, qui apprenaient presque sans s'en douter le grec et le latin, dont, suivant l'expression de Baif, Tusan leur « batoit » habilement les oreilles.

Ils appartenaient à toutes les provinces de France ; et, à une époque où l'on se préoccupait surtout de l'étude des langues classiques, Baif, comme Ronsard, aperçoit fort nettement ce qu'on peut tirer des dialectes français, lorsqu'il nous dit :

*de diuers langage,
(Picard, Parisien, Touranjan, Poiteuin,
Normand & Champenois) mellay mon Angeuin.*

Antoine resta là quatre ans, et, tout en faisant d'excellentes études, se lia avec des camarades dont quelques-uns devinrent plus tard ses protecteurs dans les hautes positions qu'ils occupèrent. Il énumère dans son épître à Charles IX ceux qui sont particulièrement connus du roi : Robertet, sieur de Fresne, son secrétaire ; les de Beaune, qui furent tous deux évêques et tous deux chanceliers, l'un de Catherine de Médicis, l'autre du duc d'Alençon.

Ce qu'il ne dit pas au roi, c'est qu'il trouva là bien mieux que des protecteurs : un véritable ami. Nous l'apprenons dans une pièce fort touchante intitulée : *Contretrene à Nicolas Vergece Candiot.* (T. II, p. 202.)

Ce Nicolas Vergèce était très probablement le fils du crétois Ange Vergèce, que nous avons vu enseignant à Baïf les principes de la calligraphie grecque. Vergèce venait d'envoyer en étrenne à son ami une jolie pièce de vers latins, à laquelle celui-ci s'empresse de répondre d'abondance de cœur dans la *Contretrene* ; il remonte le cours du temps, il se croit encore chez Tusan, à vingt-cinq ans en arrière, au temps de sa « prime jeunesse » :

*Compagnons d'une mesme escole,
De mesme estude & mesmes mœurs,
Et presque de pareils malheurs,
Pareille amitié nous affole.*

Vergèce, qui regrettait la Grèce, et Baïf, dont la pensée se reportait sans cesse vers cette Venise où il était né et qu'il n'avait point connue, devaient se sentir attirés l'un vers l'autre ; des préoccupations communes d'érudition et de poésie les rapprochèrent encore. La pauvreté fit le reste :

Je suis pauvre, & tu n'es pas riche,

dit Baïf à son ami. Cette pauvreté, du reste, n'est pas la misère, c'est l'indigence ordinaire des poètes et des lettrés d'alors :

*Or vivons une vie estroite
En pauvreté, mais sans souffrette.*

Ce fut sans doute par l'entremise de Baïf que Vergèce se lia avec les autres poètes de la Pléiade. Il figure dans les *Dithyrambes recitez à la pompe du bouc de Iodelle*, et, parmi les *Epitaphes* composées par Ron-

sard, figure celle de *Nicolas Vergece, Grec-Cretois, grand amy de l'auteur*. Elle commence ainsi (éd. 1578) :

*Crete me fist, la France m'a nourry,
La Normandie icy me tient pourry.
O fier Destin qui les hommes tourmente,
Qui fais vn Grec à Coutance perir!*

Après son séjour chez Tusan, Antoine, qui venait d'avoir douze ans, passa sous une bien autre discipline, qui décida de sa vocation :

*De là (Grand heur à moy) mon pere me retire :
Me baille entre les mains de Dorat pour me duire :
Dorat, qui studieux du mont Parnasse avoit
Reconu les detours : & les chemins sauoit
Par où guida mes pas.*

Dans sa curieuse pièce en vers mesurés *Aus poëtes françois* (T. V, p. 323), Baif s'adresse ainsi à Ronsard :

*Toë, dont la hantiq' ankor' an mës jeunez ans
Me mit de vertu dans le keur un éperon,
Kant s'ët ke manjant sous Dorat d'un même péin
An même chanbre nous véjions, toë tout le foër,
E moë davanfant l'aube dès le gran matin.*

Nous avons déjà dit tout cela avec plus de développements dans la biographie de Dorat (p. XIII-XIV). Nous y avons reproduit le charmant morceau, souvent cité, dans lequel Binet a si bien raconté comment Ronsard, déjà poète et homme de cour, quoiqu'à peine âgé de vingt ans, s'attarde sans fatigue au travail et réveille, au point du jour, Baif, le matinal écolier de douze ans, qui continue pieusement la veille interrompue et pratique, dans son ardeur infatigable, une sorte d'adoration perpétuelle de l'érudition et de la poésie. Nous n'avons pas à y revenir, mais il nous semble nécessaire d'insister sur l'admiration et la reconnaissance de Baif pour les leçons de Dorat ; les sentiments de Ronsard à

son égard sont tout aussi vifs, tout aussi passionnés ; de tels disciples ne sauraient louer ainsi un professeur médiocre : il faut donc conclure que Dorat avait pour l'enseignement une capacité extraordinaire, très supérieure au mérite littéraire de ses œuvres, sur lesquelles il serait injuste de le juger.

La mort de Lazare Balf, survenue subitement en 1545, lorsque son fils n'avait encore que quinze ans, mit fin à la douce vie que celui-ci avait menée jusqu'alors et rendit son existence fort difficile. Il nous le dit lui-même en ces termes dans la *Contretrene à Vergece*, que nous avons déjà citée :

*Par quinze ans d'heur continuel
L'accompagnay ma douce enfance.
Mais dès que mon pere mourut
L'orage sur mon chef courut :
Pauvreté mes espaulles presse,
Me foule & jamais ne me laisse.*

Sa passion pour la poésie n'en fut pas moins forte ; il composa beaucoup de vers, mais il se contenta de les réciter, n'ayant alors ni argent ni réputation qui lui permit de les faire imprimer.

Ce fut dès l'âge de dix-sept ans, en 1549, au moment où Du Bellay appelait, dans sa *Deffense & illustration de la langue françoise*, tous les jeunes poètes à créer une littérature nouvelle, que Balf commença à écrire. Il nous le dit plusieurs fois, dans son recueil de 1572, avec une précision mathématique, peu agréable, il faut l'avouer, mais trop précieuse pour que nous l'osions regretter (T. II, p. 403) :

*Quand jeune encor & sans barbe au menton,
(Lors destreux d'aquerir vn beau nom)
Me hazardé sous HENRI Prince humain
(Au douzième an qu'il tint le Sceptre en main)
Par mes labours à me faire conoistre.*

*Vingt & trois ans continus j'ay fait croistre
De mes travaux d'an en an le monceau.*

Et ailleurs (T. IV, p. 448), parlant encore de son livre, il répète à M. de Marchaumont, Secrétaire des Finances, la même chose en termes un peu différents :

*Quatre fois cinq & trois années
Se font par les mois retournees,
Depuis que ie l'ay commencé.*

Il est impossible de distinguer dans le volumineux recueil de 1572 les premiers vers écrits par Baif. On serait d'abord tenté de placer parmi ses tout premiers essais *Les Amours de Meline*. En effet, le poète nous dit (T. I, p. 9) :

*Moy paravant nourriffon de la France,
Qu'apeine encor je sortoy de l'enfance,
Et ne portoy nulle barbe au menton,
Aux premiers traits, que l'enfant Cupidon,
Non éprouvé, lâcha dans ma poitrine,
Le decouuri sous le nom de Meline
Mes premiers feux, tost dedans Orleans,
Tost dans Paris, coulant mes jeunes ans.*

Mais c'est ici une exagération poétique : revenant un peu plus loin (p. 26), dans un sonnet à Muret, à son exactitude ordinaire, il nous apprend qu'il avait vingt ans et neuf mois :

Lors que neuf mois te contoy sur vingt ans.

Racontait-il une passion véritable ? Il nous déclare lui-même que non, dans les vers suivants (T. I, p. 195) :

*Il me plaist affoupir les sons
Qui bruioyent mes feintes chansons
Sous le nom de Meline,
Pour choisir les vrayes façons
D'une chanson plus digne¹.*

1. V. aussi T. I, p. 400-401, note 3.

Comme il le dit plus tard au duc d'Anjou (T. I, p. 8), c'est en pensant à Pétrarque et à sa Laure, à Du Bellay et à son Olive, à Thiard et à sa Pasithée, à Ronsard et à sa Cassandre, à Desportes et à son Hippolyte, qu'il composa ses poésies amoureuses. C'était alors le genre à la mode, et Baif avait grande hâte de faire paraître un volume qui pût attirer l'attention sur lui.

Son bagage était encore bien mince : en 1551, il avait eu quelques pièces insérées dans *Le Tombeau de Marguerite de Valois* (T. V, p. 225), un sonnet en l'honneur de la traduction du quatrième livre de *l'Énéide*, donnée par Du Bellay (p. 231), un autre en tête des *Amours* de Ronsard (p. 232), ce qui établissait son intimité avec les chefs de la Pléiade ; puis il avait publié un tout petit poème de seize pages in-8°, *Le Ravissement d'Europe* (T. II, p. 421), dépourvu dans cette première édition de toute dédicace, faute sans doute d'un protecteur à qui l'adresser. *Les Amours* sont tout autre chose. Le volume dépasse cent pages¹ ; c'est un vrai livre, que Baif eut la satisfaction de voir, le 10 décembre 1552, complètement imprimé. Le succès fut assez grand, et, à partir de ce jour, Baif obtint un rang honorable parmi les poètes de la Pléiade.

La réussite littéraire de ses amours fictives contribua probablement à lui gagner le cœur « d'une fille sçauante », dont il va nous parler tout à l'heure (T. I, p. 96) :

l'atteigny l'an deuxiesme apres vne vintaine :
Et defia plus épais de barbe se frisa
Mon menton blondoyant, quand Amour m'atifa
Vn feu par le bel œil d'une douce inhumaine.

Ailleurs (T. I, p. 9) il nous raconte dans quelle cir-

1. V. T. I, p. 400.



constance il la rencontra, et il insiste vivement sur la réalité de ce nouvel amour :

*Fuyant depuis les affauts de l'enuic,
Qui de tout tems a guerroyé ma vie,
Quitay ma Sene avec mon Tahureau.*

.....
*Luy me tira sur les riuës du Clain
Pour compagnon. Là je fu pris soudain
Par les atraits d'une fille sçauante,
Que sous le nom de Francine ie chante,
Nom qui n'est feint : & sous qui le soucy
Que j'ay chanté n'étoit pas feint aussy.*

Nous n'apprenons clairement, ni par Baif ni par Tahureau, quelle était cette Francine, dont il est pourtant si souvent question dans leurs vers.

On a remarqué que c'est d'ordinaire dans des jeux de mots, dans des espèces de rébus, que les poètes d'alors ont l'habitude d'envelopper les noms des personnes qu'ils ne veulent pas faire complètement connaître. Une fois qu'on est familiarisé avec ce procédé, les recherches deviennent assez faciles, et les conjectures acquièrent, par analogie, un certain degré de probabilité.

Nous avons vu Joachim du Bellay désigner M^{me} de Retz en nous parlant de *Rets* et de *Las* ; le *Pin*, près de Bourgueil, a paru à Blanchemain indiquer Marie du Pin, dans les vers de Ronsard ; de même les mots *gène*, *gèner*, qui reviennent fréquemment dans les pièces adressées à Francine, permettent de supposer que la maîtresse du poète se nommait Francine ou Française de Gennes :

Rien que genne & tourment ton nom ne me promet .
(T. 1, p. 98.)

... *la langueur*

Qui tient genné mon pauvre cœur. (T. 1, p. 304.)

*Tout mon cœur le t'otroye,
Genne-le de defr. (T. I, p. 223.)
Il est saison ou iamais, de choïfr
Autre chanson que des gennes cruelles.
(T. I, p. 251.)*

(Voyez aussi T. I, la note 80.)

« Tahureau fut le chef de la petite colonie poétique implantée sur les rives du Clain, dit M. Henri Chardon¹... Autour de Tahureau se groupaient Vauquelin, composant dès lors ses *Foresteries*; La Peruse, l'auteur de *Médée*, qui était en train de mourir avant d'avoir pu jouir de sa jeune gloire; Charles Toutain, préparant à son exemple son *Agamemnon*; le jeune Scévole de Sainte-Marthe, qui devait survivre à tous ses amis; Guillaume Bouchet, le savant auteur des *Sérées*. »

C'est au milieu de ce cénacle que Tahureau amène Baïf (Sonnet xxxix, éd. Jouaust, T. II, p. 31) :

*Viens t'en, Baïf, viens t'en avecques moy,
Delaisse là ton riuage de Seine,
Viens t'egayer près la Sarte du Maine.*

Vauquelin de la Fresnaye nous peint Tahureau promenant, avec ses amis, les Muses par le bois (*Art poétique*, liv. III, v. 247) :

*Baïf & Tahureau tous en mesmes années
Auons par les forests ces Muses promenées.*

Tahureau est encore plus explicite : dans une pièce adressée à Baïf (T. II, p. 201), il lui dit :

*Combien de fois éloigné
De ce rude populaire,
Tes pas m'ont accompagné
Par maint bosquet solitaire!
Combien auons nous passé
De chaleurs sous la ramée
Et tes beaux vers compaffé
A ma guttarre animée!*

1. *La Vie de Tahureau*. Paris, Picard, 1885, in-8°, p. 39.



Un soir qu'il allait à Poitiers, Baif aperçut devant une porte une jeune fille à laquelle il entendit prononcer quelques mots; il n'en fallut pas davantage pour que son cœur fût pris :

*L'entray à l'impourueu dedans ce doux peril.
Sur le soir i'entreuy tant seulement la belle.
Ce fut deuant son huis... (T. I, p. 97.)
Vn soir i'allois en ville, & i'ouix à costé
Vne dame parler...
Ie l'ouy seulement, & sa douce parole
Qui me perfa le cœur, la nuit me fit veiller. (T. I, p. 101.)*

Dès ce moment, le poète ne songea plus qu'à cette belle et négligea fort ses amis. La Peruse lui adresse des *mignardises*, et la prie, au nom de ses cheveux blonds, de ne lui être pas trop rigoureuse et de ne le pas priver absolument de la société de son camarade chéri¹ :

*Baif, sans qui volontiers
L'eusse ia laissé Poitiers
(Mais l'attendant d'heure en heure,
L'ay retardé ma demeure),
Ce Baif, duquel l'attente
Rendoit mon ame contente,
Venant, n'a porté pour moy
Rien qu'un desplaisant esmoy :
Car si tost qu'il est venu,
Tu l'as si bien retenu,
Tu as si bien engrauée
Ton amour en sa pensée,
Que le pauuret, tant il l'ayme,
Est ray hors de foy-mesme.
.....
Depuis qu'il est arriué
Ie n'ay qu'une fois trouué
Moyen de parler à luy,
Encor ce luy fut ennuy.*

1. Diverses poésies de feu I. de La Peruse, p. 89. *Œuvres poétiques de La Péruse*, Paris, Jouanot, 1867, p. 141.

Malgré la déférence avec laquelle La Peruse parle à Francine, il n'a pour elle aucune sympathie et voudrait voir à Balf une maîtresse de situation plus humble; c'est notre poète qui nous l'apprend (T. I, p. 226) :

*Toutefois toujours Peruse
Envers moy toujours l'accuse,
Et m'engarder il voudroit
D'aimer en si bon endroit.*

Nous avons cherché dans les quatre livres de *L'Amour de Francine* les éléments de sa biographie, de son portrait physique et moral; mais, à notre grand regret, nous n'avons trouvé au milieu de tant de panegyriques et de lamentations que des renseignements très vagues et souvent contradictoires. Cette réelle Francine n'apparaît guère plus nettement, à travers les poésies que lui consacre Balf, que ne le faisait l'imaginaire Méline.

Il nous apprend vaguement qu'elle est née sur les bords de la Loire (T. I, p. 179). Le portrait physique qu'il en donne est des plus incertains : quand il nous a parlé de ses *yeux azurins* et de sa *chevelure d'or* (T. I, p. 119), nous nous croyons fondé à dire que c'était une blonde aux yeux bleus. Il ne faut cependant point se hâter de se prononcer. En effet, quelques pages plus loin (p. 238), il déclare ne vouloir appeler ses « beaux crepés cheueux ny d'or ny d'ébenne » :

*Car ils ne sont ny l'un ny l'autre, mais nature
Mêlée des deux ensemble vne riche teinture.*

Le portrait intellectuel de Francine est plus fermement tracé : nous l'avons déjà vue désignée comme une « fille sçauante ». Ailleurs (T. I, p. 195), Balf dit en parlant de lui-même :

*Moy, qui deuant que d'estre né,
Auois esté predestiné
D'une Dame Poëte.*

Plus loin (p. 226) il nous parle de la douceur de sa voix, de l'agrément de son chant; il nous la montre appréciant en connaisseuse toutes les poésies nouvelles du temps, et termine par cet éloge :

*Nulle ne fait plus d'estime
De quelque excellante rime.
Nulle ne voit mieux vn vers
Quand il cloche de trauers.*

Deux des *églogues* de Baif, qui n'ont été publiées qu'en 1672, doivent avoir été composées en même temps que *L'Amour de Francine* et retentissent de ses louanges : la sixième, intitulée *Les Amoureux* (T. III, p. 36), et la treizième, *Les Pastoureaux* (T. III, p. 72), qui a pour interlocuteurs Jaquin et Toinet, c'est-à-dire Jacques Tahureau et Antoine de Baif, et qui commence ainsi :

*Sur les riués du Clain, deux pasteurs, qui bruslerent
De l'amour de deux feurs, vn jour se rencontrerent.*

On ne sait rien de sûr au sujet de cette sœur de Francine, appelée Marion, célébrée par Tahureau et aussi par Baif sous le nom de *L'Admirée* (T. V, p. 235). Comme elle ne touche qu'incidemment à la biographie de notre poète, nous nous contentons de signaler ces incertitudes et de renvoyer les curieux à l'excellent travail de M. Henri Chardon.

Dans cette nombreuse réunion de poètes se trouvait un certain Michon, dont la postérité n'a guère conservé le souvenir, mais que Baif traite en confrère et en ami (T. I, p. 106) :

*Sous ce verd chateigner de ces drus regettons,
Michon, dressez vn lit reployans leur ramee :
Chacun couché dessus chante sa mieux aymee,
Qu'ardemment l'vn & l'autre icy nous souhaittons.
Toy tu diras ta lanne aux sourcils noiretons,
Et de Francine moy l'ardeur frais-allumee.*

Plus loin, nous apprenons qu'il ne fallait guère se fier à ce Michon. Balf nous raconte que, lorsqu'il va avec Tahureau dans sa terre de Fougeray, située, suivant M. Chardon, qui connaît si bien cette contrée, en La Chapelle-Saint-Aubin, à une lieue du Mans, à la lisière des bois de Panecières, et qu'ils s'entretiennent longuement de leurs vers et de leurs maîtresses (T. I, p. 182) :

*Tandis nostre Michon ne bouge d'avec elles,
Et peu soigneux de nous les acole & les baise.*

Nos poètes l'aiment si fort qu'ils ne lui en tiennent point rigueur :

*Si ne voudrions-nous pas luy en porter envie,
Bien que nous voudrions bien les tenir acolees :
Mais nous l'aymons autant que nostre propre vie.*

Néanmoins, désirant se rendre là-bas au plus vite, ils regrettent de ne pouvoir profiter du secours d'un ingénieur de leurs amis, qui cherchait, à ce qu'il paraît, le moyen de se diriger dans les airs :

*Pleust à Dieu qu'à voler Foulon nous vinst aprendre
Auecques ses engins ! nous prendrions nos volees
Et sur leurs bons propos nous les irions surprendre.*

Tahureau, du reste, n'était pas non plus d'une constance à toute épreuve : il négligeait L'Admirée pour Francine; et celle-ci, de son côté, s'avisait parfois de guigner Tahureau :

*Tahureau, te te pry, devant mes yeux, ne iette
Les tiens sur la beauté, de qui serf tu me vois.
Tu as la tienne à qui ton œillade tu dois :
Regarde-la mauvais, el' languist la pauurete,
Pour te voir trop lassif embler mon amourete,
Mais d'elle ny de moy l'ennuy tu n'aparçois. (T. I. p. 110.*

*Il ne faut point, Francine, que s'en mente,
Quand ie te voy guigner mon compagnon,
Et le baiser l'apelant ton mignon,
Ie sen mon cœur s'enfler d'ire bouillante. (P. 164.)*

Lorsqu'une lecture attentive permet de découvrir de semblables choses au milieu des sonnets où nos poètes racontent leur martyre, il est permis de croire qu'il y a dans leur fait plus de galanterie que d'amour, plus de satisfaction d'artiste que de passion véritable.

Forcé de rentrer à Paris au bout de neuf mois de séjour dans le Poitou, Baif adresse à Francine des plaintes déchirantes (T. I, p. 179) :

*Depuis qu'il me falut t'abandonner, Maistresse,
Miserable & dolent mon cœur m'abandonna :
Tellement la douleur, qui loin de toy l'opresse,
Au triste départir d'auec toy l'étona.
Le viuote sans cœur...*

Cependant, un peu plus loin (p. 189), il entonne avec enthousiasme un magnifique éloge de Paris, dit sa joie d'y être rentré, et il ne lui reste guère de sa passion que l'ennui d'avoir été en Poitou :

*O quel plaisir ce m'est apres neuf lunes pleines
Te renouir aujourduy ! pleust à Dieu, ville aimée,
N'auoir iamais changé au Clain ta chere Seine !
Tel ventin ne fust pas coulé dedans mes veines,
Telle flâme en mon cœur ne se fust alumée,
Mais las ie ne languisse en si plaisante peine !*

En 1555, Baif publie *L'Amour de Francine*, à qui il promet l'immortalité (T. I, p. 279) :

*Si est-ce que ie croy, que le feu gracieux
Qu'amour dans mon esprit alumé de tes yeux,
A bien telle vertu, que promettre ie t'ose
Quelque honneur à venir des vers que ie compose.*

Cet amour ne se prolongea pas fort longtemps après la publication du volume. Baif, toujours minutieusement exact, dit au duc d'Anjou (T. I, p. 9) :

Ce feu trois ans me dura dans mon âme.

Il lui apprend aussi les motifs de sa rupture :

Iean de Baif. — V.

*L'éloignement avec la médisance
Des enuieux, renuerse la flance
De ma Maitresse, & la mét en dedain,
Et m'afranchist.*

Néanmoins, deux ou trois ans après cette rupture, Balf eut avec Francine une entrevue qui fut probablement la dernière.

C'est Ronsard qui nous l'a racontée, au second livre de ses *Amours*, dans la pièce intitulée : *Le Voyage de Tours, ou Les Amoureux*. Les deux personnages sont Thoinet et Perrot, pseudonymes assez transparents pour n'avoir pas besoin d'être expliqués, mais que le poète, dans sa dédicace, commente ainsi de façon à ne laisser aucun doute (T. I, p. 414, note 287) :

*... ie chante les amours
Que Perrot & Thoinet soupirerent à Tours,
L'vn espris de Francine, & l'autre de Marie.
Ce Thoinet est Balf, qui doctement manie
Les mestiers d'Apollon : ce Perrot est Ronsard
Que la Muse n'a fait le dernier en son art.*

Les deux poètes vont dans l'île de Saint-Côme, près de Tours, à la noce d'une cousine de Marie et y dansent avec Marie et Francine. Le discours que Ronsard prête à Balf est touchant, mais beaucoup trop long pour que nous soyons tenté de le reproduire. Nous n'en citerons que quelques vers (T. I, p. 162, 163) :

*Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui dés ieunesse
Te voyant sur le Clain t'appella sa maitresse.*

.....
*Six ans sont ia passez, toutefois dans l'oreille
L'entens encor' le son de ta voix nompareille;*

puis il continue sa plainte, imitée de Théocrite; mais Francine ne fait que rire de son mal. Pendant ce temps Perrot fait à sa Marion un long discours, et termine de la sorte (P. 170, 171) :



*A peine auois ie dit, quand Thoinet se dépâme,
Et à foy rehenu alloit apres sa dame :
Mais ie le retiray le menant d'autre part
Pour chercher à loger, car il estoit bien tard.*

Telle est la façon prosaïque dont se termina la dernière entrevue de Baif avec Francine. Il en eut contre Ronsard un certain ressentiment, qu'il a exhalé dans ces vers (T. I, p. 311) :

*Ayant esté cinq ans sans la voir, ma Maistresse,
De Fortune en huit iours vne heure put choïstr
Pour rafraechir l'ardeur de mon bouillant desir,
Et decourrir l'amour qui iamais ne me laisse.
Mais enuieux Ronsard, me somant de promesse
De partir avec toy, tu rompis mon plaisir :
Et m'empeschas d'yfer de ce peu de loisir
Que t'u lors d'adoucir de cinq ans la destresse.*

Ainsi finit ce roman. Francine a-t-elle eu tort d'écouter la médisance, de ne pas croire à la fidélité de son amant ? Il est permis d'en douter. Dans un de ces charmants dialogues de raccommodement, imité de l'ode d'Horace à Lydie, Baif avait mis dans la bouche de Francine, qui finissait par lui pardonner, ce reproche assez mérité (T. I, p. 235) :

*Bien que la girouète
Si volage ne soit
Que ton ame sugète
A tout ce qu'elle voit.*

Il a, d'ailleurs, déclaré ses goûts dans une profession de foi, dont la grossièreté contraste d'une façon étrange avec les mièvreries des *Amours* (T. IV, p. 335) :

*... toute garce m'est bonne.
Soit qu'elle ait blanche la face,
Ou soit qu'elle ait brun le teint,
S'elle a tant soit peu de grace
D'vn trait d'œil elle m'ateint,
Ou soit qu'elle soit gracète,
Ou soit qu'elle soit grailete.*

Bien que Balf ait à ses débuts assez longtemps pétrarquisé, comme tous ses maîtres et ses modèles, ses goûts et la nature de son talent le rapprochaient beaucoup plus, avec moins de valeur et d'énergie, de François Villon, que de l'illustre amant de Laure. C'est donc sans surprise que j'ai trouvé dans ses œuvres une sorte d'idylle naturaliste fort curieuse, que personne, à ma connaissance, n'a citée, et qui tranche de la façon la plus inattendue parmi les œuvres habituelles des poètes de la Pléiade. La pièce, qui fait partie du premier livre des *Passetemps* (T. IV, p. 220), est adressée par le poète à son ami Sardron. Elle commence ainsi :

*Tu sçais qu'aux halles l'autre jour
Le rencontray dans vn carfour,
Qui est pres de la Friperie,
Vne fillette affez jolte.*

*... ceste mignarde
Auoit nom Françoÿse Benarde.*

Balf lui assigne un rendez-vous, et, afin d'être plus sûr d'elle, lui donne « vn dé pour gage ». Cependant elle ne vient pas. Il ne s'en chagrine guère et ne se forge point de romanesques inquiétudes : « Elle a oublié, ou bien elle a été détournée par quelque... (disons Marcette). » Cela, du reste, ne le décourage ni ne l'effraye : nouveau rendez-vous est pris à Vanves, où il compte passer quelques jours avec elle ; mais, de peur sans doute de s'y ennuyer, il y emmène son ami Narquet et

*Perrette passablement belle :
Mais dedans son ventre elle auoit
Le ne sçay quoy qui lui lenoit
Vn petit trop haut la ceinture.*

Tout à coup Bénarde s'éprend de Narquet :

*... Benarde me dedaignoit
Voyant Narquet de qui la face*



La fraîcheur des roses efface.

.....
Son Narquet l'aime bien aussi

et prie Fabi (joli anagramme italien par lequel il désigne Baif) de consentir à la lui céder. Celui-ci répond :

*Moy que jamais l'amour trop forte
Hors de la raison ne transporte,
Le n'y preten, dy-ie, plus rien.
Elle est à toy, garde la bien :
Car Fabi n'aura jamais chose
Que Narquet d'elle ne dispose.*

Nous voici bien loin des préciosités des *Amours*, et bien près, suivant toute apparence, des vrais sentiments de Baif; en effet, les *Amours diuerfes* confirment, avec moins de cynisme, les doctrines exposées ici.

Baif fréquenta de bonne heure la cour, mais sa timidité l'empêcha longtemps de s'y créer de sérieux protecteurs. Il ne fut réellement en faveur que sous le règne de Charles IX : il nous le dit lui-même dans une épître à « Ian Batiste Benciuien » (T. IV, p. 439) :

*Voicy la diffettième annee,
Que par vne amitié bien nee
Le t'ay premierement conu.
Ce fut lors que la bonne trêue,
Heureuse aux François, mais trop breuc,
Fut juree par les Flamens
Dans le royal sejour d'Amboyse,
Lors que la nation Gauloise
Luisoit en tous ses ornemens.
Moy lors à la Cour bien nouice,
Le gardois vn dangereux vice
De la honte desur le front :
Cette honte à mon bien contraire
Par vn dépit me vient distraire
Et ma belle entreprise romt.*

*Et dix ans depuis s'en alerent,
 Qui sur moy sans profit coulerent
 Tout mon meilleur âge perdu :
 A la fin reprenant courage,
 Ou d'vn sort ou d'vn auis sage,
 A mes Princes me suis rendu.
 Mais vn vouloir nais m'encline
 A ma Princeſſe CATERINE,
 Bonne MERE de nos bons ROYS.*

Lorsqu'il n'avait pas encore de si puissants appuis , il recevait souvent dans d'honorables familles une hospitalité dont il était heureux de s'acquitter par quelques travaux littéraires ; la lettre suivante, écrite en 1557, en est un témoignage curieux :

A Monsieur IAQVES MORIN DE LOVDON
 Conseiller en Parlement I. A. D. B. S.

Monſieur, aiant ſouenance de la bonne chiere que ceſt hyuer paſſé vous m'avez faite en voz maiſons de Loudon & du Tronchet, lors que ie deliberoys vous donner teſmoi- gnage comme ie ne l'auois perdue, ie vien rencontrer entre mes papiers vn petit Traitté de l'Imagination, lequel, du temps que l'eſtoys chez vous, i'auoys tiré du Latin de I. Francoys Pic de la Mirandole, & s'il m'en ſouuient ie vous en ſuis redevable, pour vous l'auoir promis des ce temps là. Ie m'aquitte donc de ma promeſſe, & ie vous le donne, comme voſtre qu'il eſt, pour eſtre né en voſtre maiſon, vous priant de le prendre en bonne part, & maintenant que vous eſtes en repos des procez qui vous trauailloient durant voſtre ſeſtre, me faire tant d'honneur que de vous ebatre à le lire. Si vous y prenez plaifir c'eſt mon intention, quant à moy i'en ay reçu profit pour auoir apris le mettant en François. Et i'eſpere (s'il y en a quelques vns qui pregnent la patience de le lire) qu'ilz en pourront tirer & plaifir & profit.

A Dieu. A Paris.

Cette lettre eſt imprimée au verso du titre du *Traitté de l'Imagination, tire du latin de I. François Pic de*



la Mirandole par I. A. D. B. — A Paris, chez André Wechel, demeurant à l'enseigne du Cheval volant, rue S. Jean de Beauvais, 1556, avec privilège du Roy. In-8°.

En 1558, Baif célèbre, ainsi que la plupart des poètes du temps, le mariage de François, appelé le roi dauphin parce qu'il épousait une reine, Marie Stuart.

Plus tard (T. II, p. 342, et IV, 278), il fait avec un de ses amis, Jan Poisson Griffin, un séjour de cinq mois à Trente, pendant le Concile; puis, le printemps venu, il entreprend une tournée en Italie :

*Laiſſon, Griffin, laiſſon le Concile, & faiſon
Vn voyage à Mantouë, A Vincence & Veronne.*

.....
*A Dieu Trente pierreuse, à Dieu les mons chenus,
Qui enuiron cinq mois nous auex retenus,
Quand la France bouilloit d'vne felonne guerre.*

Ceci indique suffisamment que le voyage de Baif eut lieu vers la fin du Concile, c'est-à-dire en 1562 ou en 1563.

Quelques-uns de ses biographes paraissent croire qu'il entreprit une autre excursion à Venise; mais, dans ces vers, adressés au chevalier Bonet (T. II, p. 454) :

*M'auint vne fois en ma vie
Les monts des Alpes repasser,
Pour voir Venise ma naissance.
Vne fois deſſa dès l'enſance
On me les auoit fait paſſer,*

rien n'empêche de croire qu'il est question du voyage dont nous venons de parler.

A son retour d'Italie, Baif songea sérieusement à imiter le théâtre antique. On ne sait pas s'il fit représenter son *Antigone*, ni à quelle époque il la donna

au public. Dans son recueil elle précède immédiatement *Le Brave*, au sujet duquel nous avons les renseignements les plus circonstanciés. La pièce, officiellement commandée à Balf par Charles IX et par sa mère Catherine de Médicis, « pour démonstration d'alignement public en la paix & tranquillité commune de tous princes & peuples chrétiens avec ce royaume » (T. III, p. 185), a été représentée devant eux le mardi 28 janvier 1567, jour de la Saint-Charlemagne. Entre chaque acte de la pièce furent récités des chants des principaux poètes du temps, tels que Ronsard, Belleau, Desportes.

A partir de ce moment, Balf, appuyé par ses protecteurs, multiplie les efforts de toute nature.

C'est dans cette même année qu'il fait paraître *Le Premier des météores* (T. II, p. 1), adressé à la reine dans une dédicace, où il entremêle les espérances que donne la paix et le désir de voir ses vers encouragés :

*Et quand vous vniſſez de nos Princes les cœurs
De douces amitiés éſaçant les rancueurs,
O MERE DE LA FRANCE, achuez liberale
Cét ouurage entrepris ſous voſtre main Royale :
Preſtez voſtre faueur à ce commencement :
Donez à ma fortune eueux auancement.*

Enfin, c'est encore dans cette année 1567 qu'il commence à s'occuper sérieusement de composer des vers mesurés, dans l'espoir de mettre la poésie plus étroitement en rapport avec la musique.

Il s'exprime ainsi dans l'épître *A ſon liure*, qui nous a déjà fourni plusieurs renseignements précieux pour sa biographie (T. II, p. 461) :

*Dy que cherchant d'orner la France
le prin de Couuile acointance,
Maître de l'art de bien chanter :
Qui me ſit, pour l'art de Muſique*



*Reformer à la mode antique,
Les vers mesurez inuenter.*

Dans la dédicace des *Jeux* au duc d'Alençon, Baif expose plus longuement les mêmes idées. Il attribue en partie la gloire des poètes de l'antiquité à leur système de versification et se promet d'en doter la France (T. III, p. 2) :

*Car leurs vers auoyent la mesure
Qui d'une plaisante bature
Frapoit l'oreille des oïans.*

.....
*Les hommes du siecle barbare,
Rejettant cette façon rare,
Ont à dédain de la gousfer.
Si jamais la France prospere,
En paix florissante, i'espere
Ce degoustement leur ouster.*

*Nous auons la musique preste :
Que Tibaud¹ & le leuus apreste,
Qui leur labour ne deniront :
Quand mon Roy benin & sa Mere,
Et ses Freres, d'un bon salere
Nos beaux desirs enhardiront.*

Ce fut au milieu de ces préoccupations que Baif entreprit une traduction en vers mesurés du Psautier, « en intention de seruir aux bons catholiques contre les psalmes des hæretiques », c'est-à-dire contre ceux de Marot. Commencée en 1567, au mois de juillet, elle fut interrompue en novembre 1569. Cette traduction ne contient que les soixante-huit premiers psaumes. Baif, qui n'en fut pas satisfait, pour des motifs qu'il ne nous a pas fait connaître, mais probablement parce

1. Courville se nommait « Joachim Tibaud de Couruille », comme nous le voyons dans une pièce que lui adresse Baif (T. II, p. 391) et dans l'Épithaphe de Catherine Iaket épouse de Joachim Tibaud de Couruille » (T. IV, p. 447), décédée le 16 décembre 1572.

qu'il ne la trouvait pas dans un accord assez complet avec la musique, en entreprit courageusement une autre qu'il termina en 1573.

Ce fut aussi probablement vers le même temps qu'il écrivit ses trois livres de *Chansonnettes* ; mais, comme le commencement du manuscrit manque, nous ne possédons point à ce sujet de renseignements précis. Nous voyons seulement, par la dédicace au duc d'Alençon (T. III, p. 2), qu'il n'attachait guère moins d'importance à ces bagatelles qu'à ses psaumes. Il croit le succès certain si ces petites chansonnettes

*Écrites en vers mesurez,
Courant par les bouches des Dames,
Ebranlent les rebelles ames
Des Barbares plus affurez.*

Balf et Courville, une fois en possession d'un répertoire de vers mesurés et d'airs appropriés à ces vers, entreprirent « sous le bon plaisir du Roy » de « dresser une academie ou compagnie composee de musiciens & auditeurs ». (Voyez l'*Appendice*.)

Dans la pièce suivante (T. II, p. 229), Balf nous raconte un entretien dans lequel il annonce à Henri III que tout est prêt, et qu'on n'attend plus que son bon plaisir :

*SIRE, à vous fouvient de la bonne journee,
Que le Mois de Feurier nous auoit amenee
Lors premier commençant, O mon Roy vous disniez,
Et disnant sobrement audience doniez.
Il vous pleut de m'ouir : Sire ie vous ren comte
Du tems de vostre absence, & du long vous racomte
Que c'est que nous faisons. Je di premier comment
En vostre academie on euure incessamment
Pour, des Grecs & Latins imitant l'excellence,
De vers & chants reglez decorer vostre France
Auecque vostre nom : & quand il vous plairoit
Que vous orriez l'essay qui vous contenteroit.*

L'énumération de ses projets est longue, et mérite qu'on lise cette pièce en entier dans l'original; elle fut interrompue par les aboiements des chiens, que le roi mit à la raison en les frappant. Un autre que Baif eût été déconcerté, mais lui tire de là un bon présage :

Les chiens s'entregrondans ce font mes enuieux.

.....
Soudain les menassant vous les avez fait taire :
Aussi nos enuieux (car vous le pouvez faire)
Ferez taire tout coy, quand les menasserez.

Vauquelin de La Fresnaye a constaté, dans son *Art poétique* (II, 574), le succès de cette tentative. La France, dit-il à Henri III,

...tient aux malheurs son courage ioyeux :
Et nous a ramené de la Lyre eornue
(Qui fut asparauant aux nostres inconnue)
Les chants & les accords, qui vous ont contenté,
Sire, en oyant si bien vn Dauid rechanté
De Baif & Couruille : O, que peut vne Lyre,
Mariant à la voix le son & le bien dire!

Le mot d'Académie a un peu égaré l'opinion sur la nature de la Compagnie créée par Baif. Bien qu'elle présente par certains côtés un caractère littéraire, il faut y voir presque exclusivement à cette époque une académie de musique et un conservatoire. Les statuts ne laissent aucun doute sur le premier point. L'article principal établit que : « Les musiciens feront tenus tous les iours de dimanche chanter & reciter leurs lettres & musique mesurees, selon l'ordre conuenu par entr'eux, deux heures d'horloge durant en faueur des auditeurs escripts au liure de l'Academie, où s'enregistreront les noms & qualitez de ceux qui se cottifent pour l'entretien de l'Academie. » Les lettres patentes de novembre 1570 sont formelles pour le second :

elles indiquent cet établissement comme devant être « vne eschole pour seruir de pepiniere, d'où se tireront vn iour poëtes & musiciens pour bon art instruits & dressés ».

Les poètes dont il est question sont exclusivement, comme nous le dirions aujourd'hui, des librettistes, auxiliaires et collaborateurs des musiciens ; et les lettres patentes que nous venons de citer désignent l'établissement projeté sous le nom d'Académie de musique. Il est vrai que l'extrait des registres du Parlement, contenant ses conclusions, l'appelle « Academie ou compagnie de poësie & musique », mais il semble que c'est au premier de ces documents qu'on doit surtout s'arrêter.

Ces lettres patentes, dont la rédaction semble avoir été faite à l'aide de notes fournies par Balf, commencent par un éloge de la musique au point de vue politique, qui rappelle les théories du maître de musique de M. Jourdain ; elles déclarent qu'il « importe grandement pour les mœurs des citoyens d'une ville que la musique courante & vstée au pays soit retenue sous certaines loix, d'autant que la pluspart des esprits des hommes se transforment & comportent selon qu'elle est, de façon que où la musique est defordonnée, là volontiers les mœurs sont deprauez, & où elle est bien ordonnée, là font les hommes bien morigenez ».

Malgré ces assertions, malgré cette déclaration formelle des lettres patentes : « A ce que à notre intention ladite academie soit suiue & honorée des plus grands, nous auons liberalement accepté & acceptons le furnom de protecteur & premier auditeur d'icelle, parce que nous voulons & entendons que tous les exercices qui s'y feront soient à l'honneur de Dieu & à l'accroissement de nostre Estat & à l'ornement du peuple François », le Parlement ne se montrait pas favo-



nable à l'établissement nouveau. Baif et Courville crurent donc habile d'aller au-devant de sa prévention en demandant une inspection de sa part : « Plaife à la Cour deputer douze de Messieurs qui font plus de difficulté d'approuver telle entreprise, craignant qu'elle tende à corrompre, amolir, effrener & peruertir la ieunesse, pour se trouuer dimanche prochain en la maison où se tiendra l'auditoire de l'Academie sur les fosses S. Victor au fau-bourg, à telle heure qu'il leur plaira de choisir. »

Cette maison, qui fut le siège de la première académie établie en France, mérite bien que nous réunissions les divers témoignages qui peuvent contribuer à nous la faire connaître. Construite par les soins de Lazare de Baif sur la contrescarpe du fossé de l'enceinte de Philippe-Auguste, elle constituait le plus clair de l'héritage d'Antoine. Il la transmet fidèlement à son fils Guillaume, qui, racontant, dans une petite pièce de vers dont l'ensemble est assez obscur¹, le retour d'Henri IV à Paris, le mardi 22 mars 1694, dit :

*... ie l'auois bien souhaitté :
Car ceste negrite canaille
S'attaquoit mesme à la muraille,
Abattant, sans droict ne raison,
Iusques au grec de ma maison.*

Par ces mots : *la négrite canaille*, il désigne les Maures et Africains qui abondaient dans les troupes de Philippe II d'Espagne; quant au *grec de sa maison*, qu'il se hâta de rétablir, c'était une série d'inscriptions, dont Lazare avait pris soin de revêtir les murailles de

1. *Le Faict du proces de Baif contre Frontenay & Montguibert*, VARIÉTÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES annotées par Éd. Fournier, T. VIII, p. 40.

son habitation de Paris, comme celles du manoir des Pins.

Colletet fils nous l'explique ainsi, dans une note¹ sur le manuscrit de son père, rapportée par Sainte-Beuve : « Il me fouiient, étant jeune enfant, d'auoir vu la maison de cet excellent homme que l'on monroit comme vne marque précieuse de l'antiquité ; elle étoit située à l'endroit même où l'on a depuis bâti la maison des religieuses angloises de l'ordre de saint Augustin, & sous chaque fenêtre de la chambre on lisoit de belles inscriptions grecques en gros caractères, tirées du poëte Anacreon, de Pindare, d'Homere & de plusieurs autres, qui attiroient agréablement les yeux des doctes passants. »

Édouard Fournier ajoute : « Ce vaste logis fut ensuite acheté par la communauté des Augustines anglaises. Elles le firent rebâtir dès les premiers temps de leur occupation, c'est-à-dire en 1639. Après avoir été forcées de le quitter à l'époque de la Révolution, elles y revinrent en 1806, et l'habitent encore. Leur couvent forme les nos 23 et 25 de la rue (des Fossés-Saint-Victor)... » « C'est dans ce même couvent des Anglaises, dit Sainte-Beuve², que par la suite (*volventibus annis*) a été élevée M^{me} Sand », qui, en effet, en a longuement parlé en racontant son enfance (*Histoire de ma vie*, T. VI, p. 105).

Aujourd'hui, tous ces souvenirs ont disparu. Des nivellements, des constructions nouvelles ont changé complètement l'aspect de ce quartier, et la rue des Fossés-Saint-Victor n'est plus qu'un prolongement de la rue du Cardinal-Lemoine.

1. *Le Faict du proces de Baïf*, p. 40, note 3.

2. *Tableau historique et critique de la poésie française*, publié par Troubat. Paris, Lemerre, 1876, T. II, p. 261, note.



Il est probable que le Parlement ne satisfait pas au désir de Baif, en envoyant des délégués assister dans sa maison aux séances de l'Académie. Ce qui est certain, c'est que, le 15 décembre 1570, il remit l'examen de l'affaire « au Recteur & supposts » de l'Université, afin de vérifier les lettres patentes du roi.

Le 22 janvier 1571, il est décidé que chaque faculté fera son examen séparément, et, le 15, elles apportent leur avis par écrit ; mais le roi, sans attendre la fin de cette procédure, ordonne l'ouverture immédiate de l'Académie.

A partir de ce moment, Baif jouit de la plus grande faveur. Il s'occupe alors de réunir, dans les quatre volumes des *Euures en rime*, publiées en vertu d'un privilège de juillet 1571, toutes les poésies qu'il avait faites depuis sa plus tendre jeunesse. Les premiers vers de la dédicace au Roi ne peuvent laisser aucun doute sur l'aide pécuniaire que le poète reçut à cette occasion :

*C'est à vous que ie doy tout ce que j'ay d'ouurage,
A vous qui me donnés & moyen & courage,
Ouurant de mon métier, faire ce cabinet
De mes vers affemblés...*

En 1573, *Les premières œuures de Philippe Desportes* paraissent sous les auspices de Baif, qui, dans un huitain latin, présente au public les poésies de son ami. Celui-ci n'avait pu les publier lui-même, contraint qu'il était, en qualité de « Secrétaire de la chambre du Roy », de suivre le duc d'Anjou, qui venait d'être appelé au trône de Pologne.

Au commencement de l'année suivante, Baif adresse à Charles IX ses *Étrénes de poézie fransoéze an vers mezurés*. Il exprime avec une grande vivacité l'ardeur que lui inspire son projet, dans une dédicace au Roi

(T. V, p. 299), que nous allons citer sans nous astreindre à l'orthographe bizarre de l'auteur :

*Autre nouveau sentier je me fais, par où puisse me hauffer
Hors de la terre & nouveau composeur d'aire le François
Aux chansons mesurées. Il ne faut plus m'esperer en vain
Au vieil jeu de la rime ravoir. Puis l'heure que Cérès
Aux mortels a donné le froment, qui recherche le vieu gland ?*

Ses amis lui disent que son entreprise ne réussira point, du moins de son temps; mais une puissance irrésistible l'entraîne :

*...force du destin,
Moi le sachant & voyant & voulant, à ma perte me conduit.*

Il cherche à désarmer la critique, à prévenir la malveillance, et, avant tout, à écarter le soupçon de vouloir imposer à quelqu'un ses réformes. Il a grand soin de dire « aus segretères d'État » Villeroy, Brulart, Pinart (p. 301) :

*Je n'entrepris onc écrivant mes vers nouveaux
De faire changer l'écriture à vos commis.*

*.....
Si nul ne m'enfuit, Moy tout seul je garderai
La loi, qui n'est pas contre les lois ni l'état,
Qui nul ne condamne, & propose pour loyer
A qui la suivra seulement un vent d'honneur :
Un vent qui n'est prêt, mais possible soufflera
Quand nous ferons morts, lorsque plus ne soufflerons.*

Plus loin (p. 317), nous trouvons une épître « Aux Ségneurs du Gat & Dépottes ». Ce dernier est assez connu pour que nous n'ayons pas à le présenter au lecteur; mais peut-être n'en est-il pas tout à fait de même de Bérenger du Guast, qui, après avoir joué en son temps un grand rôle, est presque tombé dans l'oubli.

C'était un très vaillant homme de guerre, presque

aussi passionné pour les lettres et la poésie que pour les combats. Il aimait fort donner de bons repas, où se traitaient des questions morales, où l'on récitait des vers, où l'on faisait des impromptus. Brantôme, un de ses convives habituels, nous a laissé de curieux détails sur ces réunions, où l'esprit avait une si large part. Ce fut dans un de ces repas qu'il apprit de Dorat l'histoire de la Matrone d'Éphèse. Il nous raconte un autre dîner, dont nous parlerons un peu plus au long, parce que nous y trouvons Baif récitant un quatrain, qui malheureusement ne nous a pas été conservé. Ce jour-là, du Guast « avoit assemblé une douzaine des plus sçavants de la cour, entr'autres M. l'évesque de Dol, de la maison d'Espinay en Bretagne, MM. de Ronsard, de Baif, Des Portes, d'Aubigny (ces deux sont encore en vie, qui m'en pourroyent démentir), et d'autres desquels ne me souvient; et n'y avoit homme d'épée que M. du Gua et moy. En devisant, durant le disner, de l'amour, et des commoditez et incommoditez, plaisirs et desplaisirs, du bien et du mal qu'il apportoit en sa jouissance, après que chacun eut dit son opinion et de l'un et de l'autre, il conclud que le souverain bien de cette jouissance gisoit en... vengeance, et pria un chacun de tous ces grands personnages d'en faire un quatrain *impromptu*; ce qu'ils firent. Je les voudrois avoir pour les insérer icy, sur lesquels M. de Dol, qui disoit et escrivoit d'or, emporta le prix. » (Brantôme, éd. Lalanne. T. IX, p. 113.)

Maintenant que nous connaissons du Guast, nous ne serons pas surpris que Baif, usant du langage mythologique en faveur à cette époque, l'appelle « fauori de Mars & Phébus » dans l'épître qu'il adresse à lui et à

1. Voyez notre *Notice sur Dorat*, p. XLVI.

Desportes en leur envoyant en Pologne son volume des *Étrénes*. Il leur en parle d'un ton assez indifférent :

*Là bien loing le tenant d'où c'est qu'il est né,
Beaux amis, quelle chère lui ferez-vous ?
Vous m'aimez, ie le fais : Vous en rirez-vous ?
Aussi fais-te, ma foi, là, là, rien-en.*

On aurait tort néanmoins d'accorder une confiance trop grande à cette apparence de complet détachement : arrivé à la fin de la pièce, qui n'est pas longue, le poète montre le bout de l'oreille, et il est évident que son désir est de voir son livre recommandé par ses amis au Roi de Pologne,

Tant qu'il daigne en ouïr à peu qu'il voudra.

Quelque temps auparavant, du Guast avait reproché en plaisantant à Balf de renoncer à son projet :

*Et bien que sont-ils devenus
Ces vers à la façon nouvelle ?
Balf, Nous n'en voyons plus nuls.
Tu reuiens rymer de plus belle.*

Sa réplique (T. IV, p. 235) avait été assez équivoque et embarrassée :

*Sçaches que du tems ne me chant,
Pournou que bien mon jeu ie jouë.*

L'envoi d'un volume entier de vers mesurés était une réponse bien autrement convaincante.

Au moment où les *Étrénes* viennent de paraître, les événements politiques se succèdent avec une incroyable rapidité : le duc d'Alençon, sous la protection duquel Balf doit regretter de s'être placé (T. V, p. 321), est jeté en prison, Charles IX meurt dans de cruelles souffrances, et Henri s'échappe à grand'peine de Pologne pour venir occuper le trône de France.



Dans de telles circonstances, un poète de cour ne pouvait demeurer muet ; il était indispensable de prouver sa reconnaissance à l'égard du roi défunt, et de se ménager habilement la bienveillance de celui qui lui succédait ; mais, forcé de s'avouer que les vers mesurés n'étaient pas populaires, Baif, malgré les déclarations formelles que nous avons reproduites, se remit à rimer encore (T. V, p. 245-274).

Baif conserva les bonnes grâces du nouveau souverain, dont il avait depuis si longtemps célébré les louanges comme duc d'Anjou et comme roi de Pologne ; toutefois il ne fut pas admis dans son intimité, et ne demeura pas l'objet d'une faveur aussi soutenue que du vivant de Charles IX, qui avait un goût beaucoup plus vif que son successeur pour la poésie et pour le chant.

L'établissement fondé par Baif change alors de nature et prend un caractère presque exclusivement littéraire et philosophique. D'Aubigné, qui, dans son *Histoire universelle*, nous raconte, sous l'année 1575¹, que le roi le fit de son Académie, la définit ainsi dans une courte note placée entre parenthèses : « C'ettoit une assemblée qu'il faisoit deux fois la semaine en son cabinet, pour ouïr les plus doctes hommes qu'il pouvoit, & mesmes quelques Dames qui auoient estudié, sur un probleme toufours propofé par celui qui auoit le mieux fait à la dernière dispute. »

On entrevoit déjà par ce peu de mots que cette réunion, en s'agrandissant, s'était complètement transformée : ce n'était plus une fondation privée, honorée de la protection du prince, c'était l'Académie du Palais, tenant son siège non dans la maison des Fossés-

1. T. II, liv. II, p. 184, éd. de 1616-1620, 3 vol. in-fol.

Saint-Victor, mais dans le cabinet du roi, au Louvre, remplacé actuellement par la salle du rez-de-chaussée du musée égyptien ¹.

Là, les poètes étaient obligés, non sans quelque regret, de se transformer en orateurs. Le roi ayant posé cette question : *Quelles vertus sont les plus excellentes, les morales ou les intellectuelles?* elle donna lieu à cinq discours.

Ronsard, qui en prononce un, s'excuse sur ce que sa « principale vocation a esté plus d'escrire que de parler », et déclare que, par pure obéissance, il « effaye vng chemin tout nouveau ».

Desportes, qui prend part à la même discussion, le fait encore moins volontiers. « Je desireroy quasi, dit-il, que les poètes ne fussent mis jamais en tel jeu comme est celuy cy auquel, Sire, vous nous mettez. »

Balf semble ne pas s'être hasardé sur ce terrain ; il est certain du moins qu'il cessa de participer à la direction de la Compagnie, qui semble avoir été dévolue à Pibrac. Nous n'avons donc pas à suivre jusqu'à sa date finale de 1584 l'histoire de cette Académie, à laquelle son fondateur était demeuré presque étranger. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'en savoir plus long à ce sujet à l'excellent ouvrage de M. Édouard Fremy, qui nous a été d'un fort grand secours, *L'Académie des derniers Valois*.

Les Mimes, qui sont, sinon le meilleur, du moins le plus original de tous les ouvrages de Balf, ont été écrits par lui dans une période de souffrance et de découragement.

Dans la dédicace en prose au duc de Joyeuse, qui

1. Édouard Fremy, *L'Académie des derniers Valois*, p. 116, note 2.



précède l'édition de 1581, Baif nous dit avoir composé ce livre à plusieurs reprises, depuis cinq ou six ans, c'est-à-dire à peu près à partir de 1575, « ne pensant à rien moins qu'à faire quelque chef-d'œuvre », mais pour tromper les douleurs qu'il ressentait, au début d'une maladie qui s'empara de lui à ce moment pour le reste de ses jours. L'ouvrage qu'il avait pris plaisir à faire lui déplut une fois écrit, et ce furent ses amis qui le décidèrent à le publier. C'est là, je le sais, un lieu commun qu'on trouve dans presque toutes les préfaces, et qu'il serait naïf de prendre trop facilement à la lettre ; mais Baif, que nous allons laisser parler, nous donne des détails si vraisemblables, et en apparence si sincères, sur l'intervention de Desportes, que nous ne saurions nous empêcher d'ajouter foi à son récit : « P'en donnay la veuë à quelques vns de mes amis, trop meilleurs & plus candides iuges de mon ourage que moy-mesme, entre autres à monsieur Desportes, qui seul, & pour la suffisance de sa doctrine & pour la naïfueté de son iugement, me tient lieu d'vn grand nombre d'hommes, & qui entre autres me dit, Que si les Coqs à l'afne auoyent bien eu le credit de plaire en leur temps, qui n'estoyent rien qu'vn diuers amas d'attaques & medifances touchantes le particulier de quelques perfonnes, à plus forte raison & meilleur droit ce mien Recueil de sentences & proverbes, qui ne touchoyent à rien qu'au general, deuoit estre bien receu pour le fruit que lon pouuoit tirer des bons mots recueillis tant des anciens auteurs Hebrieus, Grecs & Latins, que du commun vsage des peuples François, Italiens & Espagnols. Ainú par ces miens amis ie fu enhardi d'auouer à moy, & de communiquer aux autres ce que i'en auoy fait. »

Parvenu presque au terme de la Biographie de notre

poète, nous allons avoir de nouveau recours aux œuvres de Balf, pour y recueillir non plus des faits de nature à être classés avec une rigueur chronologique, mais des renseignements plus généraux, propres à compléter l'étude que nous avons esquissée.

C'est de la sorte que Balf se dépeint au physique et au moral (T. II, p. 460) :

*J'eu les membres grelles alegres,
Forts affez, bien qu'ils fussent megres,
Pour gaillard & sain me porter.
De hauteur moyenne & non basse,
Dieu m'a fait souuent de sa grace
Valeureux le mal supporter.*

*J'eu large front, chauue le feste,
L'œil tant creusé dans la teste,
Affez vis, non guiere fendu :
Le nez de longueur mesuree :
La face viue & coloree :
Le poil chatein droit etandu.*

*... je fu debonere :
Souuent pensif : par fois colere :
Mais soudain il n'y paroiſſoit.*

.....

*L'aspêt de Mercure & Saturne
Me firent prompt & taciturne
Inuentif & laborieux.
Des lumeaux la douce influence
Au ciel montant sur ma naissance,
Des Muses m'ont fait curieux.*

Dans une épître à *Henry Estienne* (T. IV, p. 417), où Balf nous donne une curieuse description des embarras de Paris au XVI^e siècle, il peint Dorat et lui comme des amateurs déterminés de la campagne.

De tout temps les poètes et les artistes ont été les adversaires déclarés de la garde nationale; outre l'en-nui et la fatigue du service, ils souffrent d'être soumis à une règle commune et de se sentir confondus avec



le vulgaire. C'est ce que Baif exprime, en agréables vers, dans une requête *A Messieurs les Preuost & Echevins de Paris*, pour être exempté du guet (T. IV, p. 275). Ne pouvant la reproduire ici en entier, nous transcrivons du moins quelques vers, à cause des renseignements qu'ils fournissent et des questions qu'ils soulèvent :

*Messieurs, Baif qui n'a ny rente ny office
En vostre Preuosté, ne pas vn benefice
En vostre Diocese, & qui n'est point lié :
Mais, s'il veut, vagabond, ny mort ny marié,
Ny prestre, seulement clerc à simple tonsure,
Qu'il a pris à Paris avec sa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime, & y tient sa maison,
En faisant son pais, non pour autre raison,
Que pour libre jouir d'vn honeste repos.*

.....
*Et pource il a choisi aux faubourgs sa retraite,
Loin du bruit de la ville en demeure segrette.*

Nous voyons que Baif avait pris, à Paris, la simple tonsure de clerc, qui le rendait apte à obtenir des bénéfices. Sa déclaration de n'en avoir point dans le diocèse de Paris semble sous-entendre qu'il en possédait ailleurs.

Il se dit fort nettement célibataire; s'il a cessé de l'être, c'est postérieurement à cette pièce, qui malheureusement n'est pas datée. Il est certain du moins qu'il ne s'est pas marié jeune et n'a pas eu pour femme la Madelon des *Amours* (T. I, p. 289-290), comme on l'a quelquefois conjecturé mal à propos de l'*anagramme de Madeleine Baif* (T. IV, p. 325), composé probablement pour quelque parenté. Ce qui reste également hors de doute, c'est que, marié ou non, Baif a eu un fils nommé Guillaume, fort soucieux de sa mémoire, et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Nous avons tour à tour entendu Baif se plaindre de sa pauvreté et se louer de la libéralité des souverains de son temps. Nous allons réunir ce que nous savons de ses véritables ressources et tâcher d'indiquer de quelle façon ces assertions, en apparence contradictoires, s'expliquent, d'abord par la différence de leur date, et quelquefois aussi par le peu d'efficacité pratique de la bonne volonté des souverains d'alors.

Baif tenait de son père, outre la maison des Fossés-Saint-Victor, dont nous venons de parler longuement, et qu'il conserva toute sa vie, des terres en Anjou, qui furent envahies par les huguenots.

Dans sa XV^e églogue (T. III, p. 80), il déplore ce malheur sous le nom de Damet :

*Il faut doncques, dit-il, qu'vn autre de ma peine
Recueille tout le fruit? Il faut donc que ma plaine
Nourrisse vn auoité?...*

Dans cette situation, il a recours à Roul Moreau, trésorier de l'Espargne (T. IV, p. 238); il lui demande de lui payer une certaine somme que le roi lui avait assignée, mais qu'en des temps plus heureux il ne s'était pas pressé de retirer :

*Il plut à mon bon Roy de grace liberale
M'ordonner quelque don, que par trop ie fu lent
De retirer alors : mais vn mal violent
Me presse le poursuiure en ma perte fatale.
Car trois ans font coulez, que banny de mon bien,
Ie mange du passé quelque peu de reserue :
Tandis le Huguenot fait son propre du mien.*

Néanmoins Baif, une fois en faveur, fut, comme nous l'apprend Colletet, nommé secrétaire du Roi, et eut, de divers côtés, d'assez grosses sommes à recueillir. Il recevait des pensions de Catherine de Médicis et de ses fils (T. IV, p. 190) :



*Si ay-ie esté pensionnere
Des trois Freres, & de la Mere.*

La pension qui lui était faite par le roi était de douze cents livres, comme celles de Dorat et de Ronfard ¹.

Mais ce n'était qu'à force de démarches, de flatteries envers les trésoriers, de vers composés en leur honneur, qu'on finissait par toucher les sommes promises. Les poésies de Baif en témoignent, ainsi du reste que celles de tous les autres auteurs du temps.

Il écrit à Villeroy (T. V, p. 42) :

*...ie n'ay plus que le tiltre
D'une friuole penſion.*

et plus loin (p. 89) :

*Je ſuis malheureux Secretaire :
VILLEROY, ie ne puis me taire :
Sans gages cinq ans ſont paſſez.*

« L'an 1581, dit Colletet ², le Roy donna à Ronfard & à Baif la ſomme de douze mille liures contant, ſomme

1. Ceci réſulte du document ſuivant conſervé à la Bibliothèque nationale, manuscrits Dupuy, t. 852 :

Eſtat des penſionnaires du Roy en ſon Eſpargne fait & mis au net ſur celluy de l'année MVç lxxvj. Avecq les augmentations depuis y miſes juſques à la fin de la preſente année mvç lxxvij.

Poettes Geographes Hiſtoriographes Et Traduſteurs :

M^e Jehan Dorat Poette Grec & Latin. xii^c l.
M^e Pierre Ronfard Poette françois. xii^c l.

Amadis Jamyn lecteur ordinaire de la Chambre
de ſad. Mag^{té}. iiii^c l.
M^e Anthoine de Baif Poette xiii^c l.

2. Roſambeau, *La Famille de Ronſart*, Paris, Frank, 1868, in-16, p. 196, extrait du manuscrit de Colletet, T. I, fol. 140.

fort considérable pour le temps, & cela pour les vers qu'ils avoient composez. »

Sainte-Beuve, en mentionnant ce don, fait remarquer qu'il fut fait « pour les vers (mascarades, combats et tournois) qu'ils avaient composés aux noces du duc de Joyeuse, outre les livrées et les étoffes de soie dont cet illustre seigneur leur avait fait présent à chacun » ; il ajoute : « Cet argent comptant avait alors un très grand prix ¹ », et donne des exemples de ces recouvrements difficiles dont nous venons de parler.

Quand le Trésor était à sec, la bienveillance royale y suppléait par diverses ressources, dont quelques-unes nous paraissent aujourd'hui bien étranges.

Nous ne savons pas si Balf a obtenu d'être subrogé dans la jouissance du droit qu'avait le roi « en 32 maisons du pont S^t Michel », ainsi qu'il le demande dans un placet dont nous avons trouvé le brouillon à la fin d'un de ses manuscrits (Voyez T. V, p. 415); mais Colletet nous dit ² qu'Henri III « octroya de temps en temps à Balf quelques offices de nouvelle création » ; il n'a pas remarqué qu'ils n'étaient pas accordés au poète en pur don, mais en compensation de sommes qu'on lui devait et qu'on n'avait pu lui payer.

Le poète raconte au roi tout au long la pénible histoire de deux « mal-creez offices » (T. V, p. 191). Ils représentaient pour lui

*....tous les arrerages
Et de pension & de gages.*

C'étaient deux offices de receveurs

*...de creation nouvelle,
Et de defaite Dieu sçait quelle,*

1. *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, éd. Lemerre, T. II, p. 257-258.

2. Voyez l'*Appendice*, p. lxij.



*Où nul ne vouloit financer,
A Castres, bien loin de la France.*

Son but était naturellement de les vendre ; il attend pendant un an et demi sans trouver d'acquéreur.

*A la fin quelqu'un se presente
Faisant offre qui me contente :
Le l'accepte, m'en dépeschant.*

L'argent est versé, avec la condition fort naturelle qu'un autre ne sera pas pourvu de l'office, et, le lendemain, l'acquéreur vient redemander son argent à Baif :

*Vn fascheux Tapi Secretaire,
Par vne voye extraordinaire,
Dauant s'estoit fait recevoir.*

Outre ces offices, Colletet mentionne « certaines confiscations », ressource plus odieuse, mais probablement plus productive, et il ajoute que ces dons procuraient à Baif « le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les fauants de son siècle & de tenir bonne table ».

Dans une pièce où le poète, affectant de regretter sa réputation et son train de vie, se repent de n'avoir pas été « lourd & grossier d'entendement », il parle en ces termes de ces festins qu'il donnait, à ce qu'il paraît, d'une façon en quelque sorte officielle (T. V, p. 189) :

*Je n'aimeroiy point l'accointance
Des personnages d'excellence
De beaux arts la vie honorans :
Je ne me pleusse à tenir table
A la compagnie agreable
Qui chasse les soins deuorans.*

En somme, dès le règne de Charles IX, le poète non

seulement n'a plus connu la pauvreté, mais il a mené une vie très large, dans ses fonctions d'espèce de sous-Mécène, chargé d'encourager les littérateurs et les savants de second ordre que le souverain ne voulait pas admettre dans son intimité personnelle.

Du reste, depuis 1581, date de la publication des *Mimes*, composés, nous l'avons vu, pendant les insomnies d'une maladie douloureuse, qui semble n'avoir fait que s'accroître, et surtout à partir du passage en d'autres mains et finalement de la chute définitive de l'Académie fondée par Baif, nous n'entendons plus guère parler de lui. Notons cependant une gratification d'honneur de cent livres décernée au poète le 3 mai 1586, et accompagnée de cette glorieuse mention : « Tenant aujourdhuy lehan Anthoine de Baif, au jugement des plus sçavans de ce royaume, le premier rang entre les Poètes, par le decés de Ronfard, tant pour estre le plus antien de tous que pour estre celui qui, par la cognoissance des deux langues grecque & latine, a grandement enrichy nostre langue & poésie françoise ». »

Après ce suprême hommage, plus rien ; les dernières années du poète semblent s'être passées dans la retraite et dans l'inaction. Sa mort fit peu de bruit et fut presque inaperçue.

La date même n'en est pas établie par des documents authentiques. Celle du 19 septembre 1589, donnée par la Biographie Michaud, et généralement adoptée, n'a, comme le remarque M. Becq de Fouquières², rien qui choque la vraisemblance, car elle concorde avec le témoignage un peu vague de Guil-

1. Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, p. 384, note 1.

2. *Poésies choisies de Baif*. — Paris, Charpentier, 1874, in-18, p. xxvii.



laume Balf, fils de notre poète, qui s'exprime ainsi dans un factum en vers que nous avons déjà eu l'occasion de citer ¹ :

*Environ l'an quatre vingts neuf,
Que t'estois barbu comme vn œuf,
Ce braue Patelin m'emmeine
.....
Après furuint le coup du moine,
Et la mort du bon Ian Antoine.*

Le coup du moine, c'est l'assassinat d'Henri III par Jacques Clément, le 1^{er} août 1589; la mort de Balf, survenue peu après, se place donc avec assez de vraisemblance à l'époque qu'on lui assigne d'ordinaire.

Du Bellay, Belleau, Jodelle, Ronsard, Dorat leur maître, le seul d'entre eux qui soit parvenu à la vieillesse, avaient successivement disparu; Pontus de Tyard, qui vivait encore, se contentait alors de charmer les loisirs de son épiscopat par les travaux d'une érudition à la fois superficielle et indigeste; depuis longtemps il n'existait plus comme poète. Balf eut donc le triste honneur de demeurer en réalité le dernier survivant de la Pléiade, et il ne resta plus d'écrivains de cette école pour déplorer sa mort dans un de ces tombeaux dont les vers, quoique ampoulés et déclamatoires, conservaient les traces d'une amitié réelle et d'une vraie douleur.

¹. *Le fait du procès de Balf contre Fontenay & Monguierbert*. Variétés historiques et littéraires... annotées par Édouard Fournier, T. VIII, p. 37.

La Bibliographie des *Œuvres poétiques* de Baif que nous avons publiées se trouve dans les notes de notre édition.

Nous aurions dû y faire figurer la pièce suivante (8 p. in-4°), qui nous a échappé :

CHANT DE IOIE

 DV IOVR DES

ESPOVSAILLES DE FRAN-

ÇOIS ROIDAVFIN ET DE

MARIE ROINE D'ECOSSE.

PAR I. ANT. DE BAIF.

A PARIS,

Chéz André Wechel, à l'enfeigne du Cheual
volant, rue S. Iean de Beauuais.

1558.

Auec Priuilege.

Quant au texte, il figure dans notre édition sous ce titre : *Le Mariage de François Roydaufin & de Marie roine d'Ecoffe* (T. II, p. 323-328).

La plaquette originale ne contient pas l'épître *A Monseigneur le Cardinal de Guyse*, et commence par :

PEUPLE réjouï toy...

Il nous reste à mentionner les pièces de poésie que nous n'avons pu voir, les poésies latines de Balf, les œuvres de prose indiquées par des bibliographes, mais qu'on ne trouve pas dans les bibliothèques.

Un catalogue de la vente Maume, du 27 mars 1874, publié par la librairie Labitte, mentionne : *Epitaphes de feu Monseigneur Anne de Joyeuse, beau-frère du Roy, duc & admiral de France*. — Paris, 1587, 12 feuillets.

Nous n'avions pas à publier les poésies latines de Balf. Nous les avons lues avec grand soin, espérant y trouver des documents pour sa biographie, mais notre attente a été trompée. Voici le titre exact de cet ouvrage, dédié à Henri III, et dont la marque du frontispice porte : *Noli altum sapere sed time* :

C A R M I N V M
I A N I A N T O N I I
B A I F I I
L I B E R I.
L V T E T I A E,
A p u d M a m e r t u m P a t i s s o n i u m , i n
o f f i c i n a R o b . S t e p h a n i .
M . D . L X X V I I

Cet ouvrage forme un in-16, de trente-deux feuillets chiffrés.

La pièce de vers suivante, assez recherchée des bibliophiles, ne se rapporte que par le titre à notre poète, dont elle confirme la date de mort :

Prophétie faite par M. Abel Ongeur, doyen de la grande Eglise de Therouenne, l'an 1477, trouvée dans les papiers de Jean Anthoine de Balf, l'an 89. — Paris, P. Buray, 1614. In-8°. 3 feuillets.

Outre les traductions en vers de Balf que nous connaissons, Du Verdier cite dans sa *Bibliothèque françoise* (éd. 1585, p. 641) : « La *Medee*, d'Euripide; *Les Trachinies*, de Sophocle; *Le Plutus*, d'Aristophane; *L'Heautimorumenos*, de Terence » ; « tout cela, ajoutait-il, prest à imprimer comme je l'ay veu paracheué & escrit de sa main. » Mais cela même indique que l'impression n'était encore qu'en projet, et peut fort bien n'avoir jamais eu lieu.

Peut-être en est-il de même de deux traités que La Croix du Maine cite comme encore inédits au moment où il écrit : l'un relatif à la prononciation française, l'autre sur l'art métrique, ou la façon de composer des vers. Ce passage de l'introduction des *Étrénes* a sans doute suffi à faire croire à leur existence (T. V, p. 304) : « Kontante toë de fesi attendant plus ésprés avêrtifemant ki t'êt préparé, tant sur la prononciation Francoëze ke sur l'art Métrik. »

A la fin du privilège général accordé à Balf pour l'ensemble de ses œuvres, il est question de divers ouvrages qui n'ont point passé sous nos yeux. Voici la pièce, assez curieuse à recueillir pour la bibliographie de notre poète :

« PAR Lettres patentes du Roy donnees à Fontainebleau le xxvi. ieme iour de juillet, M. D. LXXI. Signees, Par le Roy en son Conseil DE PUYBERAC, & scelees du grand seal en simple queue : Il est permis à Jean Antoine de Baif de faire imprimer toutes fois & quantes que bon luy semblera, tous & chacuns les liures par luy composez ou corrigez, tant en Grec, Latin, que François, soit en prose ou vers, sans que Libraires, Imprimeurs, ou autres, que ceux à qui il en aura donné la charge, & qui auront de luy pouuoir & commission, puissent faire imprimer, ny en vendre & distribuer d'autre impressiõ dans ce Royaume, auant le terme de dix ans ou moins ensuiuans & expirez, à compter du iour & date que lesdicts liures auront esté acheuez d'imprimer : Sur peine de confiscation desdicts liures, & d'amende arbitraire. En oultre veult ledit seigneur que la copie du present priuilege, ou extrait d'iceluy inferé aux liures qu'il fera imprimer serue de signification à ceux qu'il appartiendra.

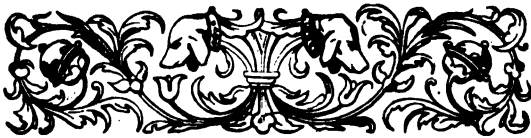
« LEDICT de Baif a permis à Lucas Breyer marchand Libraire d'imprimer ou faire imprimer ses œuvres en rime : vn liure de Pseaumes & chansons spirituelles : le Manuel d'Epictete : deux traittez de Plutarque, de l'Imagination, & de la Superstition : & deux Dialogues de Lucian. Et ce iusques au temps contenu en sondict priuilege. »

Ces Chansons spirituelles ont été imprimées en musique par Adrian le Roy, à ce que nous apprend Du Verdier. — Les « dialogues de Lucian » sont peut-être

I NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR J.-A. DE BAIF.

deux de ceux qu'il a traduits en vers. — Nous n'avons pas de renseignements sur les autres ouvrages, ni sur la traduction de *l'Aduertissement saint & chretien touchant le port des armes*, écrit en latin par Jacques Charpentier, jurisconsulte de Toulouse, et imprimé à Paris chez Sébastien Nivelles, l'an 1575, ni sur les « *doctes œuvres en mathématiques* », imprimées dans sa jeunesse, que Du Verdier lui attribue.





APPENDICE

DOCUMENTS RELATIFS A L'ACADÉMIE FONDÉE PAR BAIF ¹.

Extrait du Tresor de l'Vniuersité,
estant en la Chapelle du Collège
de Nauarre ².

I

(*Lettres patentes.*)

CHARLES PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE. A tous presens & à venir, salut. Comme nous auons tousiours eu en singuliere recommandation, à l'exemple de tres-bonne & loüable memoire, le Roy François nostre Ayeul, que Dieu absolue, de voir par tout

1. Pour ces documents, voyez : les *Papiers de Conrart*, T. XII, p. 589, Bibliothèque de l'Arsenal, cabinet des manuscrits; — DU BOULAY, *Historia universitatis parisiensis*, T. VI, p. 714; — FÉLIBIEN, *Histoire de Paris*, T. IV, p. 832; — SAUVAL, *Recherches sur Paris*, liv. IX, p. 490. Nous avons suivi le texte de Du Boulay; la pièce en date du 4 décembre, qu'il ne donne pas, nous a été fournie par Félibien.

2. Cette mention ne se trouve que dans les *Papiers de Conrart*.

celuy nostre Royaume les Lettres & la science florir, & mefmemment en nostre ville de Paris, où il y a vn grand nombre d'hommes qui y trauaillent & s'y estudient chacun iour. Et que l'opinion de plusieurs grands Perfonnages, tant Legislatours que Philofophes anciens, ne foit à méprifer, à fçauoir qu'il importe grandement pour les mœurs des Citoyens d'vne Ville que la Musique courante & vfitée au Pays foit retenuë fous certaines loix, dautant que la plupart des esprits des hommes fe conforment & comportent, felon qu'elle est; de façon que où la Musique est defordonnée, là volontiers les mœurs font déprauuez, & où elle est bien ordonnée, là font les hommes bien moriginez. A ces caufes & ayant veu la Requête en nostre Priué Confeil, présentée par nos Chers & bien Amez Iean Antoine de Balf & Ioachim Thibault de Courville, contenant que depuis trois ans en çà ils auroient avec grande estude & labeur affiduel vnanimement trauaillé pour l'aduancement du langage François, à remettre fus, tant la façon de la Poësie, que la mesure & reglement de la Musique anciennement vfitée par les Grecs & Romains, au temps que ces deux Nations estoient plus florissantes, & que dès cette heure pour le peu qu'ils y ont employé, ils auroient defia paracheué quelques effays de Vers mefurez mis en Musique, mefurée felon les loix à peu près des Maîtres de la Musique du bon & ancien âge. Et qu'après l'entreprise louable, menée iufques à tel point, ils n'ayent pû penser ny trouuer meilleur moyen de mettre en lumiere l'vfrage des Effays heureusement reüffis, defirans non seulement retirer fruit de leur labeur, mais encoré fuiuant la pointe de leur premiere intention multiplier la grace que Dieu leur auroit élargie, que dressans à la maniere des Anciens, vne Academie ou Compagnie compofée, tant de Compofiteurs, de Chantres & Ioueurs d'Instrumens de la Musique, que des honnestes Auditeurs d'icelle, que non seulement seroit vne Eschole pour seruir de Pepiniere, d'où se tireront vn iour Poëtes & Musiciens, par bon Art, instruits &

dressez pour nous donner plaisir, mais entierement profiteroient au public, chose qui ne se pourroit mettre en effet sans qu'il leur fust par les Auditeurs subuenu de quelque honneste loyer pour l'entretien d'eux & des Compositeurs, Chantres & Iodeurs d'Instrumens de leur Musique, ny mesme entreprendre sans notre adueu & permission. Sçauoir faisons, que nous après auoir mis cette affaire en deliberation & eu sur ce l'aduis de la Reine nostre tres-chere & tres-honorée Dame & Mere, de nos tres-chers & tres-Amez freres les Ducs d'Anjou & d'Alençon, Princes de nostre Sang & autres Grands & notables Personnages de nostre Conseil. Auons suiuant iceluy pour l'établissement de l'Academie ou Compagnie susdite, permis & accordé, permettons & accordons ausdits de Baif & de Courville pour eux, leurs Successeurs & Successeurs en icelle ce qui s'enfuit. I. qu'ils puissent dresser leur Academie de Musique, & pour cet effet choisir & prendre ceux qui de leur bon gré voudront y entrer pour subuenir à l'entretenement de ladite Academie. Et comme nulle Societé ne peut estre maintenue sans reglement & certain ordre, ainsi lesdits de Baif & de Courville nous ayant fait entendre l'ordre & police qu'ils desirent estre obseruez par eux, par les Articles signez d'eux cy-attachez, sous le Contreseel de nostre Chancellerie, auons en approuuant iceux Articles après les auoir fait voir en nostre Conseil Priué, & par l'aduis d'iceluy, voulu statué & ordonné, voulons, statuons & ordonnons par ces Presentes estre suiuis, gardez & obseruez par ceux qui seront de ladite Societé & Academie de poinct en poinct & selon leur forme & teneur, & sans y contreuenir en aucune façon & maniere que ce soit, & sur les peines y contenuës. Et pour ce que après qu'ils auroient mis peine d'apprendre & dresser des Enfans & des Chantres en leur Musique, il y auroit danger que par aucuns malins ils fussent soustraits & débauchez : Nous auons fait & faisons defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'y attenter aucunement. Enjoij-

gnons à tous nos Iusticiers de faire garder chacun en son détroit & Iurisdiction, les conuentions & conditions sans lesquelles seroient lesdits Chantres & Enfans, entrez en ladite Academie. Et pour dauantage fauoriser & autoriser ladite Academie & loüable entreprise desdits de Baisf & de Courville, les auons, ensemble les Compositeurs, Chantres & Ioueurs d'icelle, auoüez & auoüons iusques au nombre de six pour nostres, desquels le roole sera par chacun an signé de Nous, leur donnant & octroyant par ces Presentes tels & semblables Priuileges, franchises & libertez dont iouissent nos autres Domestiques, pourueu qu'ils n'en abusent à nostre preiudice, auquel cas d'abus par aucun d'eux commis, entendons que celuy qui le commettra, demeure priué des susdits Priuileges. Et à ce que à nostre intention ladite Academie soit suiuiue & honorée des plus Grands, Nous auons liberalement accepté & acceptons le surnom de Protecteur & premier Auditeur d'icelle, par ce que Nous voulons & entendons que tous les Exercices qui s'y feront soient à l'honneur de Dieu, & à l'accroissement de nostre Estat & à l'ornement du nom du Peuple François. Si donnons en Mandement à nos Amez & Feaux les Gens tenans nos Cours de Parlement, Chambre de nos Comptes, Cours de nos Aydes, Baillifs, Seneschaux & autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, que cetuy nostre present establissement ils fassent lire, publier & enregistrer en leurs Cours & Iuridictions, & icelles entretenir, garder & obseruer de point en point & du contenu en icelles laisser iouir & vser lesdits Supplians, leurs Supposts & Successeurs en ladite Academie plainement & paisiblement, cessans & faisans cesser tous troubles & empeschemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. En témoin de ce, Nous auons signé ces Presentes de nostre main & à icelles fait mettre & apposer nostre sceel. Donné au Faux-bourg saint Germain au mois de Nouembre 1570. Et de nostre Regne le 10. Ainsi signé CHARLES. Et sur le reply. Par le Roy. DE NEUFVILLE.

II

(Statuts.)

Afin de remettre en vſage la Muſique ſelon ſa perfection, qui eſt de repreſenter la parole en chant accompli de ſon harmonie & melodie, qui conſiſtent au choix, regle des voix, ſons & accords bien accommodez pour faire l'effet ſelon que le ſens de la lettre le requiert, ou reſſerrant ou deſſerrant, ou accroiſſiſſant l'eſprit, renouuellant auſſi l'ancienne façon de compoſer Vers meſurez pour y accommoder le chant pareillement meſuré ſelon l'Art Metrique. Afin auſſi que par ce moyen les eſprits des Auditeurs accouſtumez & drefſez à la Muſique par forme de ſes membres, ſe compoſent pour eſtre capables de plus haute connoiſſance, après qu'ils feront repurgez de ce qui pourroit leur reſter de la barbarie, ſous le bon-plaiſir du Roy noſtre ſouuerain Seigneur, nous auons conuenu drefſer vne Academie ou Compagnie compoſée de Muſiciens & Auditeurs ſous les loix & conditions qui enſuiuent.

I. Que tant les Muſiciens que les Auditeurs ne contreuiendront en rien dans l'Academie aux loix publiques de ce Royaume.

Les Muſiciens ſeront tenus tous les iours de Dimanche chanter & reciter leurs Lettres & Muſique meſurées, ſelon l'ordre conuenu par entr'eux, deux-heures d'horloge durant en faueur des Auditeurs eſcrits au liure de l'Academie, où s'enregiſtreront les noms, furnoms & qualitez de ceux qui ſe cottifent pour l'entretien de l'Academie, enſemble la ſomme en laquelle ſe feront de leur gré cottifez; & pareillement les noms & furnoms des Muſiciens d'icelle & les conuenances ſous leſquelles ils ſeront entrez, receus & appointez.



Nul des Musiciens à part ne fera entrer aucun, sinon du consentement de toute leur Compagnie.

Seront tous tenus, sinon qu'il y eust excuse raisonnable, tous les iours à certaines heures qu'ils aduiferont, se trouuer à la sale pour concerter ce que chacun d'eux à part aura estudié, qui leur aura esté baillé par les deux Entrepreneurs de l'Academie, lesquels ils feront obligez de croire, pour ce que sera de la Musique, & ne pourront refuser de leur obeyr en cela.

Iureront les Musiciens ne bailler copie aucune des chansons de l'Academie à qui que ce soit sans le consentement de toute leur Compagnie. Et quand aucun d'eux se retirera, ne pourra emporter ouuertement ou secretement aucun des liures de l'Academie, ne copie d'iceux, tant de la Musique que des lettres.

Ne pourra aucun des Musiciens se départir de la Compagnie, sans que deux mois auparauant il eust aduertiy les Entrepreneurs, ou que ce fust du consentement d'iceux, ou qu'il eust acheué le temps qu'il auroit accordé d'y demeurer.

Aduenant que aucun des Musiciens tombast malade, il sera secouru & soigneusement traité iusques au recouurement de pleine fanté.

Si aucun d'eux n'estoit au gré de toute la Compagnie pour quelque occasion que ce fust, elle le pourra licentier en luy payant les gages pour le temps qu'il aura seruy.

Sera fait vn Medaillon marqué de la deuise qu'aduiferont ceux de l'Academie, portant lequel les Auditeurs entreront.

Aduenant qu'aucun des Auditeurs aille de cette vie en l'autre, les heritiers du defunct feront tenus rendre & rapporter le Medaillon à l'Academie, & à faute de ce faire dans le mois après le deceds, payeront cent liures tournois au commun de l'Academie.

Nul ne fera entrer vn autre avec luy ny sans luy par le moyen de son Medaillon qu'il ne prestera, sinon que pour quelque merite de marque il eust priuilege des Entrepreneurs de ce faire.

Les Auditeurs, durant que l'on chantera, ne parleront ny ne s'acousteront¹ ny feront bruit, mais se tiendront le plus coy qu'il leur sera possible, iusques à ce que la chançon qui se prononcera, soit finie, & durant que se dira vne chançon, ne fraperont à l'huis de la sale qu'on ouurira à la fin de chaque chançon pour admettre les Auditeurs attendans.

Les Auditeurs escripts au liure de l'Academie auanceront ce à quoy se feront cottisez de leur gré par demy années, commençantes & finissantes selon le iour pris & arresté pour commencer l'auditoire.

Quand aucun, après auoir oüy vn ou deux concerts de l'Academie, auroit regret à son argent qu'il auroit auancé, luy sera rendu & sera son nom effacé du liure. Mais s'il auoit transgressé aucune des loix de l'Academie, perdra ce qu'il auroit auancé, exclus entierement d'icelle.

Nul Auditeur ne touchera, ne passera la barriere de la niche, ne autre que ceux de la Musique n'y entrera, ne maniera aucun liure ou instrument, mais se contenant au dehors de la niche, choyera tout ce qu'il verra estre pour le seruice ou l'honneur de l'Academie, tant au liure qu'aux personnes d'icelle.

S'il y auoit querelle entre aucuns de ceux de l'Academie, tant Musiciens qu'Auditeurs, ne s'entredemandent rien, ne de parole, ne de fait, à cent pas près de la maison où elle se tiendra.

Il sera à la discretion des Entrepreneurs de receuoir & refuser tels que bon leur semblera, soit pour estre escripts au liure, soit pour estre admis aux Auditorioes, tant ordinaires que extraordinaires.

Qui fera faute à quelqu'une des loix cy-dessus, soit Musicien ou Auditeur, sera exclus de l'Academie pour ne plus y entrer, sinon que ce fust du gré & consente-

1. *S'accouteront*, dans les *Papiers de Conrart*. Ne faut-il pas lire : *Saccouteront*, parleront à l'oreille? Voyez T. IV, p. 464, note 120.

ment de ceux de l'Academie, après auoir reparé la faute, & perdra ce qu'il aura auancé pour l'entretien de l'Academie. Ainſi ſigné. DE BALF ET THIBAVLT.

III

[*A Noſſeigneurs*

de

Parlement.]

S. H. [ſupplieut humblement] Iean Antoine de Balf & Ioachim Thibault Entrepeneurs de l'Academie & Compagnie de Poëſie & Muſique, ſous l'authorité & proteſtion du Roy, requerans la verification & publication des Lettres obtenuës de ſa Maieſté pour cette fin, que deuant que paſſer outre à opiner ſur la verification deſdites lettres, Plaiſe à la Cour deputer douze de Meſſieurs qui font plus de difficulté d'approuuer telle entrepriſe, craignant qu'elle tende à corrompre, amolir, eſſrener & peruertir la jeunefſe, pour ſe trouver Dimanche prochain en la maiſon où ſe tiendra l'Auditoire de l'Academie ſur les foſſez S. Victor au Faux-bourg à telle heure qu'il leur plaira choiſir. Et pour aſſiſtans à vne eſpreue de la Poëſie & Muſique, dont eſt queſtion, en faire rapport à la Cour, afin que ſelon iceluy ſoit procedé à la verification & publication des Lettres de l'Academie. Et particulierement prieut Meſſeigneurs les premier Preſident & tel des plus anciens Conſeillers de la Cour qu'il luy plaira nommer, avec Monſeigneur le Procureur General, & l'vn

des deux Aduocats du Roy, accepter d'estre de nom & de fait Reformateurs de l'Academie, pour auoir l'œil à ce que rien ne s'y fasse à l'aduenir qui soit contre les loix & bonnes mœurs : chose qui aduiendroit entierement contre l'intention desdits Entrepreneurs qui desirerent & pourchassent que tout s'y fasse pour reüssir à l'honneur de Dieu, & du Roy, & du nom François, à l'établissement des bonnes mœurs, sous les loix du Royaume, & au contentement de vous Messieurs.

Signé, THIBAVLT ET DE BAIF.

IV

[*Extrait*

des

Registres de Parlement.]

Du Lundy iv. Decembre. M. Guy du Faur aduocat du roy, assisté du procureur general & de M. A. de Thou aussi aduocat dudiç seigneur, ont diç auoir veu, de l'ordonnance d'icelle, les lettres patentes dudiç seigneur en forme de chancellerie, contenant auctorisation d'une Academie qu'il instituë de deux sciences, l'une de poesie, l'autre de musique, de laquelle sont entremetteurs maistres de Baif & Thibaud diç Coruille plus au long designez par lesdites lettres & par les statuts de ladicte academie attachez ezdites lettres; la verification desquelles ils accordoient, pourueu que il ne soit rien composé ne chanté contre l'honneur de Dieu, du roy & de la republique.

V

[*Extrait*
des
Registres de Parlement.]

Veues par la Cour les Lettres Patentes du Roy, en forme d'Edict, données au Faux-bourg S. Germain, au mois de Nouembre dernier, sous-signées CHARLES. Et sur le reply. Par le Roy. DE NEUVVILLE. contenant les Priileges octroyez par iceluy Seigneur, aux Entrepreneurs & Auditeurs de l'Academie ou Compagnie de Poësie & Musique & leurs Successeurs, avec Mandement à ladite Cour de proceder à la verification d'icelles & des Statuts de ladite Compagnie & Societé, signez desdits Entrepreneurs, attachez sous le contrescel de la Chancellerie. Les Conclusions du Procureur general du Roy, la Requeste presentée par lesdits Entrepreneurs à ce qu'il pleust à la Cour deputer certains des President & Conseillers de ladite Cour, avec le Procureur general du Roy ou l'un des Aduocats d'iceluy Seigneur pour accepter le nom & fait de Reformateurs de ladite Academie, & auoir l'œil à ce que à l'Academie il ne s'y fasse chose preiudiciable au desir du Roy declaré par ses Lettres. Et tout consideré. LADITE COUR, auant que proceder à la verification desdites Lettres & enterinement de Requeste, ordonne que tant lesdites Lettres que Requeste seront communiquées aux Recteur & Supposts de l'Vniuersité de Paris, pour eux ouïs, en ordonner. Fait en Parlement le 15. iour de Decembre 1570. Signé
LE PREVOST.

FRAGMENTS,
cités par Sainte-Beuve,
du manuscrit des *Vies des Poètes françois*,
de Guillaume Colletet, détruit
dans l'incendie
de la Bibliothèque du Louvre.

I

Colletet, après avoir parlé des discours philosophiques d'Amadis Jamyn, continue ainsi : « lesquels, selon toute apparence, furent prononcés en présence du roi Henri III dans l'Académie de Jean-Antoine de Baif, établie dans le voisinage du faubourg Saint-Marcel. Car je fais par tradition qu'Amadis Jamyn étoit de cette célèbre compagnie, de laquelle étoient aussi Guy de Pibrac, Pierre de Ronfard, Philippe Des Portes, Jacques Davy Du Perron & plusieurs autres excellents esprits du siècle. A propos de quoi je dirai que j'ai vu autrefois quelques feuilles du liure manuscrit de l'Institution de cette noble & fameuse Académie entre les mains de Guillaume de Baif, fils d'Antoine de Baif, qui les avoit retirées de la boutique d'un pâtissier, où le fils naturel de Philippe Des Portes, qui ne suivoit pas les glorieuses traces de son père, les avoit vendues avec plusieurs autres liures manuscrits doctes & curieux ; perte irréparable & qui me fut sensible au dernier point, & ce

d'autant plus que, dans le liure de cette Institution, qui étoit vn beau vélin, on voyoit ce que le roi Henri III, ce que le duc de Joyeuse, ce que le duc de Retz & la plupart des seigneurs & des dames de la cour, auoient promis de donner pour l'établissement & pour l'entretien de l'Académie, qui prit fin avec le roi Henri III & dans les troubles & les confusions des guerres ciuiles du royaume. Le roi, les princes, les seigneurs & tous les sauuants qui composoient ce célèbre corps, auoient tous signé dans ce liure, qui n'étoit après tout que le premier plan de cette noble Institution, & qui promettoit des choses merueilleuses, soit pour les sciences, soit pour notre langue. Veuille le bonheur de la France que cette Académie françoise qui fleurit à présent, & de laquelle j'ai l'honneur d'être, répare le défaut de l'autre, & que l'on recueille de cette noble compagnie les fruits que l'on se promettoit de celle du dernier siècle!... »

(*Tableau de la Poésie françoise au XVII^e siècle*. Lemerre, 1876. T. I, p. 143, note 2.)

« Le roi Charles IX, qui aimoit Balf comme vn excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, & souuent même sa Majesté ne dédaignoit pas de l'honorer de ses visites iusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouuoit toujours en la compagnie des Muses, & parmi les doux concerts des enfants de la musique qu'il aimoit, & qu'il entendoit à merueille. Et comme prince libéral & magnifique lui donnoit de bons gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création & de *certaines confiscations* qui procuroient à Balf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les sauuants de son siècle & de tenir bonne table. Dans cette faueur infigne, celui-ci s'auisa d'établir en sa maison vne Académie des bons poètes & des meilleurs esprits